Rédaction des Lettres de J.

A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XIX. — N° 1. JANVIER 1900.

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C^IE,

BRUGES (Belgique).

SOMMAIRE:

CHINE.

Mission du Kiang-nan.

L'observatoire d'Indo-Chine. (P. Froc) . . . 3
Décret impérial relatif aux Missions Catholiques 7
Une procession du T. S. Sacrement à *Zi-ka-wei* 9
Un modèle de piété filiale. (P. Colvez) . . . 11
Grave alerte à *Mao-Kia* (P. Dannic) 13
Les Martyrs de *Sou-tcheou.* (P. Beccari) . . 20
Architecture chinoise (P. Bizeul). 21
Catholiques et Protestants 25
Une première communion (P. Moisan) . . . 26
La famine à *Fei-ho* (P. J. M. Chevallier) . . . 28
Sacre de Monseigneur Simon. 29
Retraites d'écoles 30
La filature de la Ste Famille (P. Pierre) . . . 31
Brigandages et famine dans le *Yng-tcheou-fou* . 36
Une nouvelle fondation à *Kao-lie-ou* (P. Boucher) 40
Troubles au *Siu-tcheou-fou* 45
Au pays des *Grands Couteaux* (P. Doré). . . 48
La Révolte dans la section de *Yng-tcheou-fou* . 50
Brigandage à *King-don-ghiao* (P. Faipoux) . . 53
Traits de caractère 56

Mission du Tcheu-li S.-E.

Débuts d'un missionnaire en tournée d'extrêmes-onctions (Reimsbach) 59
Sainte mort d'un chrétien. 60
Lettre de remerciement d'un Chinois 61
Récit merveilleux d'un baptême (R. P. Moquet) 62
Rapport du P. Neveux à Mgr Bulté 63
A propos d'une bouteille de cidre (P. Neveux) . 67
Lettre du Père Mangin. 68
Chrétiens nouveaux (P. P. Wetterwald) . . . 70
Les attaques des rebelles (P. A. Wetterwald). . 71
L'étude du Chinois (P. Gissinger) 78
Cas de possession 79

FRANCE.

Mission de Belleville 80
Une mission dans la Basse Bretagne en avril 1899 83

MONTAGNES ROCHEUSES.

Mission des *Gros-Ventres* (P. Sifferlen) . . . 101
Mission de Saint-Ignace (P. Weibel) 102

ALASKA.

Chez les Mineurs (P. Camille) 102

BRÉSIL.

Vengeances diaboliques (P. Russel). 105
Cinquantaine de sacerdoce (P. Magouet). . . 115
La dévotion au Sacré-Cœur à Campanha (F. Manière. 117

INDES NÉERLANDAISES.

Noces d'argent d'un aumônier des troupes (F. Van Geelkerken) 128

PHILIPPINES.

L'observatoire de Manille (P. Algué) 134
Une entrevue avec l'amiral Dewey (P. Algré) . 136

NÉCROLOGIE.

Monseigneur J. B. Simon 139
P. Joseph Maun 156
P. Perrigaud 164
P. Feuardent 179
F. Benens 180

VARIA.

Départs de Missionnaires 181
Rome 181
Allemagne 182
Belgique. 184
Chili 184
Chine 185
États-Unis 191
France. 193
Hollande 196
Indes 196
Italie 197
Mexique 197
Philippines 198
Suisse 198
Publications nouvelles 199

APPENDICES.

Une pièce de vers du P, de Bengy 202
La chaire de Bourdaloue tertiaire à Malzéville . 205
Le décret impérial du 15 Mars et les Protestants 208
Tendances diverses 210

Le présent numéro ayant été égaré par la poste, il en est résulté un retard de quatre mois dans l'expédition.

A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XIX. — N° 1. JANVIER 1900.

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C^IE,

BRUGES (Belgique).

AVIS.

Nos Pères et Frères sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* aux étrangers et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse du R. P. Provincial.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. Alexis Décout, Maison Saint-Louis, à Saint-Hélier, Jersey. *(Iles de la Manche.)*

LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

L'Observatoire d'Indo-Chine.

Extraits de diverses lettres du P. Froc.

Saïgon, 7 avril.

LE voyage de Hong-Kong à Saïgon a été aussi heureux que possible.... Nous sommes arrivés ici vers 2 h. de l'après-midi le mardi par une chaleur tropicale et par conséquent assez forte (35° à 36°) et un soleil de plomb. Le jour de l'arrivée, le Père (actuellement Monseigneur) Mossard (qui a reçu ses bulles le lendemain) m'a mené vers 4 heures chez Monsieur Capus, puis chez Monsieur Doumer. Tous deux nous ont fait l'accueil le plus aimable. Le mercredi, je me suis mis au courant de la situation : il m'a fallu plus d'un jour pour cela, car la météorologie possède déjà un respectable dossier. Que de paperasses pour peu de choses ! A chaque feuille je croyais tomber sur un trésor et après lecture, cela se réduisait à un résidu tendant vers zéro. Voici à peu près où on en est : vous verrez qu'il y a tout de même sur pied plus que nous ne pensions. Après qu'on a reçu une réponse d'il y a un an et demi, ils se sont adressés à M. Mascart, et j'ai eu le plaisir de voir que son devis ne diffère du mien que de 20 frs en plus. Sur ce on a commandé des instruments que M. Mascart s'est chargé de faire vérifier. (J'ai vu certains de ces certificats signés *Angot* et donnant des corrections *moyennes* pour toute une échelle barométrique....) Un premier envoi est déjà arrivé, mais il y a la cassure de 3 Tonnelots sur 5, malheureusement. On a fondé deux sortes de stations : les *Climatologiques* qui, sur le conseil de M. Mascart, n'ont que Thermo $\left\{ \begin{matrix} \text{ma} \\ \text{mi} \end{matrix} \right.$ et pluviomètre (dit de l'association), et les *Principales*, qui ont ou auront un Tonnelot, un anémomètre enregistreur, des enregistreurs Richard (Thermo, Hygro, Baro,) un Ma et un Mi gradués sur verre, un *sec et humide*, un pluviomètre.... je crois que c'est tout. Le Phare du cap Saint-Jacques en est, mais son Tonnelot est cassé. Nous avons causé de cela, et quand tout sera sur pied, il y aura 10 ou 11 stations *principales* et 22 ou 24 *climatologiques*. Elles sont assez bien distribuées, et je vous ferai voir la carte à mon retour. Les observateurs variés des stations climatologiques, qui sont des employés de l'État, recevront cent piastres d'indemnité pour leur peine ; ceux des stations principales deux cents piastres. C'est un joli petit encouragement à la vertu. La valeur des observations doit varier beaucoup : tel poste par exemple tenu

par le Docteur Yersin (celui de la peste), ou M. Alcan à Hanoï, doit avoir une forte cote, tandis que je doute fort de la compétence de tel sergent de la légion étrangère à la station « Y », malgré toute sa bonne volonté.

Après maintes notes écrites pour répondre à autant de questions, je me suis transporté au Cap Saint-Jacques, le lundi de Pâques, avec M. Capus, pour examiner les lieux. Il faut vous dire que le cap, très poussé par M. Doumer, est très en faveur ici pour la fondation du Central. D'autres tiennent pour le Pic de Padaran absolument désert. En général ils sont d'accord pour vouloir percher cela très haut et très loin des villes.....

Le soir du lundi j'ai été reçu de nouveau par M. Doumer, en villégiature au cap, dans une magnifique villa, et nous avons causé. Le mardi j'ai fait l'ascension d'un pic coté 250 m. Le gouverneur envoie une lettre à Manille et à Hong-Kong pour les avertir de ses conventions : on leur envoie aussi les observations de Padaran et de Touranne.

Je vais les demander pour nous avec Hanoï ou Haïphong. Depuis j'ai fait un devis pour le futur observatoire central : c'est sur ce dernier surtout que se concentrent les questions qu'on me pose. J'ai donné le plan de Zi-Ka-Wei. Mon devis pour le *Central* bien monté et au large monte à 23,000 fr. ; pour le Magnétisme à 10,000 frs ; pour l'Astronomie, j'ai dit que 100,000 francs ne sont pas de trop si on veut bien faire..... Le Gouverneur a déjà envoyé mes chiffres à Bishopsheim et au Prince d'Arenberg qui ont promis de délier les cordons de leurs bourses et de mendier pour l'Indo-Chine.

Voici mon plan pour l'avenir :

1° Tour à Singapour afin de nouer des relations et s'entendre (8 à 10 jours) — 2° Tour sur la côte d'Annam, où ne vont pas les Malles : Padaran, etc. (encore 10 jours) ; ce qui me ramènera pour la Consécration de Mgr Mossard (1er mai) ; — 3° Tour du Tonkin par les annexes : il faut compter 15 à 18 jours. En somme environ un mois et demi pour visiter les stations existantes, les emplacements, vérifier les instruments, etc.

Saïgon, le 27 avril.

Ce matin j'ai fait la connaissance de Mgr Van Camelbecque... il m'a demandé de vos nouvelles et de son camarade Joret !... Mgr Gros-georges a ramené le P. Heude du Cambodge jusqu'à Vinhlong... J'ai eu l'honneur et l'agrément aussi de revenir de Singapour avec NN.SS. Cardot, évêque de Rangoon et Fée, évêque de Malacca... Je ne m'attendais guère à revenir avec eux de Singapour, ni même à y aller, beaucoup moins à y aller par le chemin qu'on m'a fait prendre. Le but était de voir Poulo-Condor où on veut établir une station ; or il n'y a pas d'autre service entre ici et l'île que celui des bateaux qui y touchent en allant à Singapour et à Bang-

kok.... Voilà comment j'ai vu Bangkok et l'arrivée de M. Doumer à Siam... M. Doumer se montre toujours fort aimable. Je lui avais laissé à Bangkok une note très fortement motivée sur la nécessité de mettre un câble télégraphique entre la côte et Poulo-Condor... A la manière dont il m'a parlé au retour, je crois qu'il est de cet avis. Si mon voyage a aidé à cela, ce sera une bonne chose et mon temps aura été bien utilement employé. Du reste il paraît que le Commandant Recouloux, qui était du voyage du Gouverneur au Siam, lui avait parlé dans le même sens, mais M. Doumer m'a dit être content de ma série d'arguments. Depuis le retour j'ai rédigé une note volumineuse sur l'organisation intérieure et le fonctionnement de l'observatoire et je l'ai apportée au Gouverneur en répondant à son invitation.... Ce qui manque absolument, c'est un homme à qui passer les traditions... Sans cet homme rien ne réussira.

Saïgon, 3 mai.

Permettez-moi de vous dire un mot du voyage circulaire qui de proche en proche m'a mené jusqu'à Bangkok. C'est le samedi 8 avril, vers 3 h. de l'après-midi que le « Douai », vapeur des Messageries Fluviales, a quitté le port de Saïgon. A 7 h. nous doublions le cap St-Jacques, et le dimanche matin, vers 10 h., nous étions devant la plage de sable, le long de laquelle s'étend le pénitencier de Poulo-Condor, dirigé par un M. Morizet qui ne doit pas y trouver beaucoup de distractions. On mouille au large, nous descendons un canot, car une visite à terre était dans le programme... L'escale ne dura pas plus de 3 heures, temps suffisant pour voir tout ce qu'il y a de remarquable dans ce pays-là... Sauf la beauté toujours agréable de la végétation tropicale, les escales de la côte occidentale d'Indo-Chine n'ont rien de bien remarquable. Pour en dire quelque chose, il faudrait pénétrer à l'intérieur du pays... Le mercredi soir nous étions mouillés sur la barre extérieure de Bangkok, et dès la pointe du jour nous nous mettions en route en compagnie d'un gros cargoboat, l' « Else » de Hambourg, bondé de Chinois à couler bas. La rivière de Bangkok vaut la peine d'être vue. C'est d'abord une vaste embouchure rappelant celle du Yangt-se, moins la longueur, car l'entonnoir se ferme vite pour aboutir à une passe relativement étroite où l'on trouve, juste au milieu du courant, le fameux fort célèbre depuis 93; sur la berge de l'îlot gît encore une grande carcasse, victime sans doute d'un coup de dent de l'« Inconstant » ou de la « Comète ». On s'arrête là pour prendre la douane un peu plus loin, en amont et sous la protection des canons du fort. La pagode de la sépulture des rois vient tremper jusque dans l'eau le pied de ses murs d'une blancheur éclatante. L'effet de ce monument tout blanc, se détachant sur la verdure des rives, est très joli et très coquet : c'est en grand un de ces temples siamois aux pyramides couronnées d'aiguilles, dont les miniatures en bois de sureau se

trouvent un peu partout. Tout le long du fleuve sur les deux rives, c'est une suite presque continue de petits villages aux formes pittoresques, tous bâtis sur pilotis, et de pagodes bien tenues, aux couleurs vives, dont les toits dorés étincellent au soleil levant. A mesure qu'on approche de la ville des canots de plus en plus nombreux glissent sous bois dans l'ombre et le calme des rives, emportant vers les pagodes les dévots revêtus de leurs habits aux vives couleurs: c'est le 4e jour de la lune d'avril, la clôture de leur 1er de l'an. Bangkok s'allonge sur la rive gauche et sur un coude du « Ménam », à peu près comme Shang-hai sur le bord du Wangpou : ce sont d'abord les habitations des étrangers et les maisons de commerce, puis le mouillage des navires de guerre, en face des légations, enfin la ville siamoise, entourée de murs blancs. La ville, qui commence à se percer et à se construire à l'européenne, est bien mieux que Shang-Hai; mais les concessions sont à cent piques au-dessous : c'est un long boyau poudreux en temps sec, boueux en temps de pluie, et bordé de tous côtés sur presque tout le parcours de boutiques bondées de Chinois. Les chrétiens chinois se sont bâti à leurs frais une belle église, la plus jolie sans contredit de Bangkok, dont la flèche fait le meilleur effet, juste au milieu des concessions, quand on arrive de la mer. Le palais royal, sans mériter certains éloges exagérés, est vraiment bien tenu, et beau en somme sans répondre cependant à notre idéal. Le nouvel hôpital, appartenant à la Mission, s'élève dans la campagne sur le site le mieux aéré du pays. Les sœurs de St-Paul de Chartres y ont conquis, du premier coup et complètement toutes les sympathies de la population par leur dévouement, et surtout par leur genre simple et ouvert et leur gaité qui n'exclut pas la distinction. La Sr Ignace, leur supérieure, est une ancienne sœur de l'hôpital de Saïgon : un jeune docteur de la marine est attaché à l'établissement. — C'est le dimanche 16, avant que j'aie pu trouver une occasion pour Singapour, que M. Doumer a fait son entrée dans la capitale de Chulalongkhorn. Les Siamois avaient envoyé 3 canonnières à sa rencontre; lui-même avait pour remonter le fleuve l' « Aspic » et le « Styx »; ce dernier remarquable par son gros canon, qui est peut-être la plus forte pièce de l'escadre. Le « Kersaint » calant trop d'eau, était resté au delà de la barre. C'est vers une heure que l' « Akkharet », yacht royal, a fait son apparition au coude de la rivière. La Cie Windsor avait pavoisé, les Messageries fluviales aussi et au débarcadère de la cathédrale, une tente ornée de pavillons et de fleurs abritait les élèves et la musique du collège de l'Assomption. Lorsque le yacht fut proche, on attaqua la « Marseillaise », et M. Doumer, évidemment surpris fort agréablement, s'en vint à l'extrémité tribord de la passerelle faire un profond et aimable salut. Derrière le yacht suivait un petit engin de guerre siamois. On me dit au passage : « Tiens, en voilà un qui a eu le train d'arrière mangé par la « Comète » : de fait ce petit bateau marchait avec un air respectueux sous le beaupré de l' « Aspic »

qui avait l'air de lui montrer les dents. L' « Aspic », orné d'immenses drapeaux, fut salué par l'air « Dieu sauve la France »... et l'air national. Les élèves étaient déjà partis quand apparut le « Styx »... Les Siamois n'en revenaient pas de voir son canon ! Il y a eu ensuite force fêtes, beaucoup de visites, énormément de repas, etc., etc.. Qu'en résultera-t-il ? Les uns disent que le Siam nous a mis dedans, d'autres que nous avons fait un coup de maître. Que croire ? En tous cas, s'il y a quelque chose de sûr, c'est que M. Doumer est un des hommes les plus intelligents que j'ai vus, sans compliments, et qu'il aura tiré des circonstances le meilleur parti possible.

Décret Impérial relatif aux Missions catholiques.

RAPPORT fixant les relations entre les autorités locales et le clergé catholique, présenté au Trône par S. A. I. le Prince et LL. EE. les Ministres du Conseil des Affaires Étrangères, le 4e jour de la 2e lune de la 25e année Kouang-Sin (le 15 mars 1899). Le même jour le décret impérial suivant a été rendu : « Que l'on se conforme à ce qui a été décidé. »

« Respect à ceci ! »

« Des églises de la religion catholique dont la propagation a été autorisée depuis longtemps par le Gouvernement Impérial, étant construites maintenant dans toutes les provinces de la Chine, nous sommes désireux de voir le peuple et les chrétiens vivre en paix, et afin de rendre la protection plus facile, il a été convenu que les Autorités locales échangeront des visites avec les Missionnaires dans les conditions indiquées aux articles ci-dessous :

1° Dans les différents degrés de la hiérarchie ecclésiastique, les Évêques étant en rang et en dignité les égaux des Vice-rois et des Gouverneurs, il conviendra de les autoriser à demander à voir les Vice-rois et Gouverneurs.

Dans le cas où un Évêque serait appelé pour affaire dans son pays, ou s'il venait à mourir, le Prêtre chargé de remplacer l'Évêque, sera autorisé à demander à voir le Vice-roi et le Gouverneur.

Les Vicaires généraux et les Archiprêtres seront autorisés à demander à voir les Trésoriers et Juges provinciaux et les Intendants.

Les autres Prêtres seront autorisés à demander à voir les Préfets de 1re et de 2e classe, les Préfets indépendants, les Sous-préfets et les autres fonctionnaires.

Les Vice-rois, Gouverneurs, Trésoriers et Juges provinciaux, les Intendants, les Préfets de 1ère et de 2ème classe, les Préfets indépendants, les Sous-préfets et les autres fonctionnaires répondront naturellement selon leur rang par les mêmes politesses.

2° Les Évêques dresseront une liste des Prêtres qu'ils chargeront spécia-

lement de traiter les affaires et d'avoir des relations avec les autorités, en indiquant leur nom et le lieu où se trouve la mission. Ils adresseront cette liste au Vice-roi ou au Gouverneur, qui ordonnera à ses subordonnés de les recevoir conformément à ce règlement.

(Les Prêtres qui demanderont à voir les autorités locales ou qui seront spécialement désignés pour traiter les affaires, devront être européens. Cependant lorsqu'un Prêtre européen ne connaîtra pas suffisamment la langue chinoise, il pourra momentanément inviter un Prêtre chinois à l'accompagner et à lui prêter son concours comme interprète.)

3o Il sera inutile que les Évêques, qui résident en dehors des villes, se rendent de loin à la capitale provinciale pour demander à être reçus par le Vice-roi ou le Gouverneur, lorsqu'ils n'auront pas d'affaire.

Quand un nouveau Vice-roi ou un Gouverneur arrivera à son poste, ou quand un Évêque sera changé pour la première fois, ou bien encore à l'occasion des félicitations pour la nouvelle année et les fêtes principales, les Évêques seront autorisés à écrire des lettres privées aux Vice-rois et aux Gouverneurs et à leur envoyer leur carte. Les Vice-rois et Gouverneurs leur répondront par la même politesse.

Les autres Prêtres qui seront déplacés, ou qui arriveront pour la première fois, pourront, selon leur dignité, demander à voir les Trésoriers et Juges provinciaux, les Intendants, Préfets de 1ère et de 2me classe, Préfets indépendants, Sous-préfets et les autres fonctionnaires, lorsqu'ils seront pourvus d'une lettre de leur Évêque.

4o Lorsqu'une affaire de mission, grave ou importante, surviendra dans une des provinces, quelle qu'elle soit, l'Évêque et les Missionnaires du lieu devront demander l'intervention du Ministre ou des Consuls de la Puissance à laquelle le Pape a confié le protectorat religieux. Ces derniers régleront et termineront l'affaire soit avec le Tsong-li-Yamen, soit avec les Autorités locales. Afin d'éviter de nombreuses démarches, l'Évêque et les Missionnaires pourront également s'adresser d'abord aux Autorités locales avec qui ils négocieront l'affaire et la termineront.

Lorsqu'un Évêque ou un Missionnaire viendra voir un Mandarin pour affaire, celui-ci devra négocier cette affaire sans retard, d'une façon conciliante, et rechercher une solution.

5o Les Autorités locales devront avertir en temps opportun les habitants du lieu et les exhorter vivement à l'union avec les chrétiens : ils ne doivent pas nourrir de haine et causer de trouble.

Les Évêques et les Prêtres exhorteront également les chrétiens à s'appliquer à faire le bien afin de maintenir la bonne renommée de la religion catholique, et faire en sorte que le peuple soit content et reconnaissant.

Lorsqu'un procès aura lieu entre le peuple et les chrétiens les Autorités locales devront le juger et le régler avec équité : les Missionnaires ne pour-

ront pas s'y immiscer et donner leur protection avec partialité, afin que le peuple et les chrétiens vivent en paix. »

Pour traduction conforme :

Le 1er interprète de la Légation de France.

H. LEDUC.

Cet important décret, qui reconnaît le clergé catholique et le Protectorat, prouve la bonne volonté de leurs Majestés Impériales pour conserver la paix religieuse. C'est un fait important qui marquera le passage à Pékin de notre intelligent et énergique Ministre, M. Pichon. (*Echo de Chine* du 10 avril.)

Une Procession du Très-Saint-Sacrement à Zi-Ka-Wei.

NOUS avons eu notre procession du St-Sacrement dimanche dernier. Faut-il vous en parler ? Car notre procession ressemble beaucoup à ce qu'on voit dans une bonne petite ville de France. Mais justement nous ne sommes pas en France, et il fait bon voir honorer Notre-Seigneur en pays païen comme dans la vieille France catholique. Un Père allemand de Kiao-Schao, de passage ici, ayant vu le pèlerinage de Notre-Dame Auxiliatrice à Zo-cé, la procession chez les Auxiliatrices de Yang-Kin-Pan, etc., en était tout ému et nous disait: « Mais ce n'est pas un pays païen.» Hélas ! si. Pourtant, à Zi-ka-wei, un jour de procession, cela paraît moins.

Ici nous sommes chez nous. Il fut un temps où la procession sortait et allait jusqu'à Tou-sé-wé ; il paraît que Shang-hai est trop peu éloigné. Shang-hai contient une énorme population des moins estimables, de l'un et l'autre sexe, qui envahissait nos paisibles routes. On a dû en revenir aux processions *intra muros*. Le matin chez nous, pour les hommes, avant que le soleil ne soit devenu trop féroce ; le soir, chez les Auxiliatrices, pour les femmes.

Donc à 7 h. ½, messe solennelle, dite par Monseigneur, la première depuis qu'il a accepté l'épiscopat. L'église, beaucoup trop petite, est bondée : La cour de devant, couverte de tentes, ne l'est guère moins, mais là on cause, on crie, les enfants jouent, et tout cela n'a pas l'air de troubler le moins du monde les braves gens qui assistent à la messe toutes portes ouvertes et communient en masse.

Après la messe la procession se forme et sort. En tête les orphelins de Tou-sé-wé avec leurs maîtres. Tout ce petit monde en robes bleues bien propres, la tête bien rasée, la queue bien tressée le long de l'échine fait plaisir à voir. Ils ont un air candide et modeste qui contraste avec les petits païens. Sans la Sainte Enfance, ils seraient comme cette troupe de pauvres enfants que nous voyons au service des maçons de l'observatoire. Dès qu'ils

peuvent porter une brique ils travaillent de 6h du matin à 7h du soir ; ils ont l'air assez bien nourris, pas trop battus, mais quelle vie et au milieu de quels exemples ! Aucune éducation, pas d'âme.

Après Tou-sé-wé, l'école du village, avec ses maîtres, puis les Congréganistes de Tou-sé-wé. Ensuite, musique instrumentale. C'est une troupe de Tagals de Manille, gagés par la municipalité. Tous les ans ils demandent à venir jouer en l'honneur du Saint-Sacrement ; gratis bien entendu. Ils sont en habits européens. Mais quelles têtes de sauvages ! ces braves gens nous ont joué l'accompagnement des hymnes et au moment de la bénédiction, à chaque reposoir, la Marseillaise ! Pour dire adieu, ils joueront une petite sérénade en l'honneur des Pères.

Après les musiciens, c'est le collège, environ 150 enfants de tous âges, en robe bleue et chapeau de cérémonie d'été. Ce chapeau forme un cône évasé en paille blanche, sur lequel s'étale une espèce de crinière rouge vif. On le porte à cette saison pour servir la messe, le salut, etc. La première fois cela paraît drôle, mais l'œil s'y fait vite ; tous les enfants chantent les hymnes latins avec assez d'entrain.

Alors vient la croix, puis le petit séminaire de Tong-ka-dou, en surplis et chapeau de cérémonie ; nos frères, même costume ; le grand séminaire, puis les scolastiques en surplis et *tsi-kin* ou chapeau de messe.

Le tsi-kin est une mitre noire avec broderies jaunes. Forme générale : le parallélipipède rectangle, et aux quatre arêtes du carré supérieur, quatre pans rectangulaires qui se livrent aux évolutions les plus variées, pendent en avant si vous vous baissez pour baiser l'autel, vous font de l'ombre si vous distribuez la communion, déplacent constamment le centre de gravité de l'édifice total et vous font concevoir des craintes instinctives sur sa stabilité, jusqu'à ce que l'habitude vous ait bien appris que les lois ordinaires de la pesanteur peuvent ici souffrir des exceptions. Ajoutez que c'est fort chaud et ne protège aucunement contre le soleil. J'oubliais les deux grandes pattes qui pendent par derrière, comme aux mitres des évêques. Il faut nécessairement qu'on ait quelque chose le long du dos, et comme la queue est sous les habits sacerdotaux... vous comprenez.

Derrière les scolastiques, nombreux Pères et prêtres de Shang-hai en dalmatiques, chasubles ou chapes. Enfin Monseigneur portant le bon Dieu sous un joli dai en soie blanche.

Après le Saint-Sacrement, les hommes de la paroisse et en tête les associés des « bons livres », sorte de congrégation. Parmi les hommes, bon nombre d'Européens.

La police est faite par quelques scolastiques chinois et par des soldats de notre petite garnison. Soldats du Fils du ciel ? — Mais oui. — Païens ? — Certainement, sauf le vieux capitaine, brave bon homme à l'air pacifique, qui s'est battu contre les rebelles vers 1860. Mais en 40 ans de service, on

peut bien prendre un peu d'embonpoint. Donc les bons soldats étaient là en grande tenue, un petit bambou en main, pour mettre l'ordre. Ils n'en ont guère usé, car j'ai rarement vu dans une procession plus de tenue et de recueillement.

Cela manquait peut-être un peu d'entrain, les collégiens et séminaristes seuls sachant chanter en latin. Cependant par ci, par là un groupe chantait des prières. Les autres disaient leur chapelet ; cette foule d'hommes me faisait l'effet de gens venus non pour voir, mais pour prendre part à une grave et solennelle action et pour prier.

Un petit détail bien local. Par erreur, les Tagals entonnent un air quelconque juste au moment où l'orgue et les enfants commençaient le *Te Deum*. Alors ? Eh bien, chacun continue de son côté sans s'inquiéter du charivari. Cela n'a étonné personne : peut-être est-ce ce qu'il y a eu de plus beau dans la cérémonie !

Le soir, procession comme je vous ai dit, chez les Auxiliatrices. Vers le coucher du soleil, je suis allé à l'observatoire. Du toit on voyait bien une partie des décorations du jardin, mais du défilé, rien. Il est à croire que la cérémonie n'a pas été moins édifiante que le matin et que ce jour-là *a solis ortu usque ad occasum* le Saint-Sacrement a été vraiment dignement honoré dans ce petit coin de la Chine païenne.

Un modèle de piété filiale.

Lettre du P. Colvez.

L'APOSTOLAT va mieux que jamais au Sou-song ; si je regardais les apparences, j'aurais plus fait en six mois que durant les 4 années précédentes. Plus de 500 catéchumènes ont demandé à devenir chrétiens. Près de 100 baptêmes en tout. Mais je vous ai déjà parlé de ces choses ; ce dont je ne vous ai pas écrit, c'est d'un événement qui occupe tous les esprits au Sou-song en ce moment.

Il s'agit d'un édit impérial que l'illustre empereur du royaume fleuri vient d'adresser à Liao-song-mao, un de nos pauvres montagnards. Cet édit, écrit à l'encre rouge, le déclare *Hiao-tse* (modèle de piété filiale).

Et qu'a donc fait cet heureux mortel pour être élevé en un rang qui le place au-dessus de tous les mandarins et de tous les notables de Sou-song, qui lui confère des droits si enviés, 1° de pouvoir porter des vêtements spéciaux ; 2° d'être reçu, quand il lui plaît, par le père et mère du peuple (le sous-préfet) ; 3° de s'asseoir en sa présence et de lui exposer ses requêtes ?

Écoutez quelque chose de ce que les lettres de la famille Liao ont adressé au fils du ciel : Lia-song-mao naquit il y a 40 ans d'une famille plus favorisée par le nombre des enfants que de la fortune. Une parente, déjà d'un certain âge, obtint facilement le nouveau-né comme fils adoptif. Combien dans la

suite elle eut à se louer de cette adoption ! L'enfant avant l'âge de raison donnait déjà des indices de piété filiale ; point de pleurs et mutineries comme ceux de son âge. Dès qu'il fut capable d'aider à la maison, il s'offrait de lui-même pour soulager sa mère et la priait de se ménager. Bientôt devenu un des plus robustes jeunes hommes, il ne rechercha ni les fêtes, ni les jeux, mais à rendre la vie douce et facile à sa nourrice.

Il avait 17 ans quand celle-ci devint infirme, ne pouvant plus marcher. Liao-song-mao se décida à ne plus faire que des demi-journées de travail à l'extérieur, réservant l'autre moitié du jour aux soins du ménage et de sa mère. Quand il travaillait chez les voisins, il les quittait à midi, ne réclamant pour salaire que ce qui pouvait faire plaisir à l'infirme. Excepté ce qui était utile à celle-ci tout fut vendu, lui se contenta d'un peu de paille sur la terre nue et d'un seul vêtement. Tout l'argent servait à acheter de la viande et des mets agréables pour la malade. Cette vie d'abnégation se continua 16 années, sans se démentir un seul instant. Il y a cinq ans, la pauvre infirme annonçait un jour à son fils qu'elle irait bientôt rejoindre ses ancêtres. Celui-ci voulut redonner un peu de vigueur à sa mère, il se fit une entaille dans le gras du bras, d'environ 7 à 8 centimètres de longueur sur un de profondeur. L'ayant fait cuire il la hacha dans le riz de la bonne femme. Malgré ce sacrifice, l'infirme étant morte, Liao-song-mao vendit les vêtements et le reste pour se procurer un beau cercueil ; puis il se construisit une hutte où il s'enferma avec le cadavre. Cinq ans il est resté dans cette hutte sans jamais sortir, occupé à pleurer sa mère adoptive. Pour la nourriture et le reste il s'en remettait à la charité des gens du voisinage. Parfois ceux-ci l'oubliaient plusieurs jours de suite, et jamais une plainte ne sortait de sa bouche.

L'an passé tout ce que je viens de raconter fut rapporté à l'Empereur qui a voulu récompenser tant de vertu. Il ordonna au mandarin de Sou-song de se rendre à la hutte, d'inviter Liao-song-mao à sortir, afin de désigner un endroit convenable pour enterrer sa mère. Le mandarin devra prêter son bras à ce bon fils et le conduire au Tse-dang (salle de réunion de la famille Liao), le faire se revêtir de beaux habits mandarinaux.

Dans les mois qui suivront un arc de triomphe (en pierre), sera dressé au milieu de la route avec une grande inscription pour perpétuer la mémoire de Liao-song-mao. Le tout sera payé moitié par l'Empereur, moitié par la famille Liao. De plus la parenté devra trouver une femme au fils pieux, afin qu'il puisse élever des enfants vertueux comme lui.

Liao-song-mao est venu à la ville dans la chaise du sous-préfet, les populations l'ont fêté comme il le mérite, par des pétards et le reste. Il est venu me voir pour me remercier des remèdes qui avaient guéri la plaie du bras. Peut-être Liao-song-mao deviendra-t-il chrétien. Après tant de sacrifices inutiles, il pourrait en faire de méritoires pour le ciel. P. Colvez, S. J.

Grave alerte à Mao-kia.

Lettre du P. Dannic au F. Joseph Ducoux.

Mao-kia, 5 juin 1899.

Mon bien cher Frère,

P. C.

1870 en France s'appelle la grande année, l'année terrible. 1899, je crois, laissera le même souvenir dans les sous-préfectures de Mong-tcheng et du Nan-siu-tcheou, dont je suis chargé. Enfin, Dieu a eu pitié de nous. Nous voilà en juin. La récolte de blé est assez bonne, et ce qui est encore mieux, il y a beau temps pour la récolter. Si Dieu a eu pitié de nous, c'est, j'en suis persuadé, grâce à l'intercession de S. Joseph. Que de vœux lui ai-je faits ! Il les a tous exaucés. Aussi, permettez à votre humble frère de Chine de repasser avec vous les dangers dont notre commun Patron m'a préservés moi et mes pauvres chrétiens. Rappeler les bienfaits reçus, c'est un commencement de reconnaissance, et certes, je dois être reconnaissant, mille fois reconnaissant à S. Joseph.

Donc, il y avait trois ans que l'inondation noyait toutes les récoltes dans cette partie de la Chine, l'une des plus peuplées du monde. Toutes les ressources étaient épuisées : champs et bestiaux aliénés à vil prix à des accapareurs, habits mis aux monts-de-piété, filles et femmes vendues à des étrangers. On était à bout d'expédients. Pour mille fois moins, le bon peuple poitevin, si paisible pourtant, se serait depuis longtemps mis en grève. Le Chinois est patient, fataliste, habitué à la souffrance, aux privations. Il y a tout de même une limite, et depuis octobre des bruits de révolte se propageaient partout. J'y croyais et je n'y croyais, tant ce peuple me semble aussi prompt à exagérer que lent à se remuer. Le 24 janvier, la neige couvrait la terre. C'était l'époque de la pleine lune, circonstance peu propice aux chevaliers d'aventures. Je me croyais plus en sûreté que jamais, et faisais tranquillement le catéchisme aux enfants. Tout à coup, on se précipite dans l'église : « Père, Père, les rebelles sont arrivés. Il y en a plus de mille. Les mandarins de Kan-tan-tse sont en fuite et le bourg au pouvoir de l'ennemi. Mais c'est surtout à vous et à votre argent qu'on en veut... » Je consomme les Saintes-Espèces au milieu d'un brouhaha indescriptible de mes chrétiens. Mais qu'y a-t-il donc ? Où sont les rebelles ? Qui les a vus ? Quelles preuves justifient cet affolement ?... Tout le monde est frappé de stupeur : personne ne peut répondre un mot. J'envoie aux informations. De fait, ces lâches mandarins avaient filé la nuit. De même tous les notables. Il ne restait plus sur ce gros bourg, le plus important de toute la région, qu'un ramassis de vauriens, déjà installés dans les meilleures maisons. Mais, de vrais rebelles, pas de trace. Ce n'est que dans la soirée que j'appris qu'à 4 lieues de Mao-kia, des rebelles, et de vrais rebelles cette fois, étaient aux mains avec

les gens du pays. Le combat dura trois jours, combat homérique à coups de lances, de couteaux, de pierres, de discours et de malédictions. Plus de trente rebelles restèrent sur le carreau. C'est le récit exagéré de cette escarmouche, qui avait mis tout le pays sens dessus dessous. Pour moi, ce que je craignais le plus, c'était que toute la sous-préfecture ne se soulevât ; et c'est ce qui arriva.

Cependant, la première panique passée, mes chrétiens de faire ce qui se faisait à 50 lieues à la ronde et ce qui s'était déjà pratiqué en 1860, du temps des Rebelles aux longs cheveux, tristes temps qu'on croyait revenus. Toutes les familles se retirent par groupes de 100, 200, 300 dans les plus forts villages. Tout est mis en commun bon gré, mal gré, et voilà tout le monde à l'ouvrage pour creuser des fosses, élever des remparts en terre, simuler des tours, des meurtrières, etc. Les uns fabriquent de la grosse poudre chinoise, d'autres aiguisent sabres et couteaux, emmanchent les piques. Les forgerons sont les rois du jour. Les femmes elles-mêmes et les enfants sont occupés. Pas de repos ni jour ni nuit. Chaque camp a son chef qui a une autorité absolue. Sur le moindre soupçon, sur l'accusation la plus arbitraire, des gens inoffensifs sont mis à mort. Tremblant dans ses murs, le mandarin de Mong-tchong ne s'occupe plus que de la ville : la campagne est livrée à elle-même. Que chacun se débrouille comme il pourra. Tout le monde le sait : si la révolte continue, il n'y aura de compte à rendre à personne. Si elle cesse, le mandarin, enchanté de s'en tirer à si bon compte, accordera une amnistie générale. Aussi, vive la Révolution ! à bas les riches ! Buvons, mangeons, pillons, s'en vont répétant de hideux fainéants plus nombreux ici qu'en aucun pays du monde. Ils volent, le couteau sur la gorge, et appellent cela emprunter. Ils ressuscitent des querelles d'aïeux, et appellent cela parler enfin raison. Ils se disent fatigués, malades et exigent vin et viande à chaque repos, tandis que les plus riches propriétaires se privent de tout. Bref, cette race est la même partout, aussi lâche que cruelle. On voudrait s'en débarrasser, mais ils sont légion !

Ceux qui sont plus près des villes se réfugient dans l'enceinte des murailles, murailles parfois imposantes par leur hauteur, leur solidité, leurs superbes portes. Quand de profondes douves en baignent le pied comme à Tai-ho, ces vieilles villes sont vraiment à l'abri d'un coup de main, du moins de la part des Chinois, car pour nous Européens, avec nos inventions modernes, ce ne serait qu'un jeu d'enfant.

Mao-kia est à 10 lieues de la ville. Aussi, n'y avait-il qu'à compter sur nous-mêmes, ou plutôt, sur Dieu, sa sainte Mère et S. Joseph, notre Patron. Le Chinois a la tête faible. Il croit facilement.. que « c'est arrivé ». Aussi, au premier bruit de l'insurrection, crut-il que la fin du monde était venue. L'éternelle histoire des Missions recommença. Il faut tuer le Père, tuer tous les chrétiens, en finir avec cette Maison de Dieu qui recèle de l'argent et

des vivres en quantité..... Ah ! chers voisins ! Voilà la reconnaissance pour tant de biens répandus sur vous pendant vingt ans ! Enfin, le serviteur n'est pas au-dessus du Maître, et je trouvais cela très naturel, très chinois.

Le R. P. Perrigaud effrayé m'écrivait : « Distribuez vivres : enfouissez argent et vases sacrés. Tenez-vous prêt à fuir pour éviter un massacre en bloc avec vos chrétiens. Il ne faut pas se faire illusion : Mao-kia est le camp le plus en vue : il attirera de loin des bandits qui vous prendront comme otage ou vous feront subir les plus atroces traitements pour leur donner ce que vous n'avez pas, des 10,000 piastres. » Le mandarin de Mong-tcheng me faisait aussi dire : « Fuyez : je ferai mon possible, mais je ne puis pas grand' chose. » Il avait raison, mais laisser mes chrétiens à leur triste sort après les avoir compromis par ma présence ! Eux-mêmes, je l'ai déjà dit, avaient leur camp, réputé, bien à tort, à 20 lieues à la ronde. Comment, la débandade commencerait par le Père ! Quelle honte si l'on devait survivre !

Résister en cas d'attaque sérieuse était pourtant impossible. Le camp des Chrétiens ne comptait qu'une cinquantaine de combattants et quels combattants ! Tous nos bons voisins les païens refusaient de s'associer à nous, persuadés que cela chaufferait plus fort à Mao-kia qu'ailleurs. Pour armes, rien que quelques piques, lances, sabres, un vieux canon, deux bombardes, 4 pistolets, 4 fusils, 4 revolvers et encore personne à oser s'en servir. Pas de bras pour travailler aux fortifications alors que les camps rivaux comptaient parfois de 300 à 400 robustes gaillards. Nous devenions la risée du pays.

A 1 kilomètre de chez nous, un licencié militaire qui, en temps de paix fit si souvent honneur à ma table, avait fini son camp, magnifique, plein de défenseurs, et le nôtre n'était qu'ébauché ! Du haut de ses remparts l'orgueilleux nous narguait, se promettait même, dit-on, de raser Mao-kia pour satisfaire je ne sais quelle vieille rancune. J'étais triste, triste. Les chrétiens perdaient confiance en moi, en Dieu. Plusieurs parlaient de chercher refuge ailleurs. Or, un seul désertant, tout le monde l'eût suivi sans aucun égard pour moi. Et ma belle église de St-Joseph qu'allait-elle devenir ? Et S. Joseph lui-même ? Je me prosternais à ses pieds : « O bon S. Joseph, sauvez-nous ! Je promets 9 Messes aux âmes du Purgatoire que vous aimez le plus. Ayez pitié de nous : ne nous livrez ni aux mains, ni à la risée de ces misérables païens tous devenus nos ennemis.... » Presque tout le monde se confessa, communia. S. Joseph se laissa toucher : le secours vint peu à peu.

Ce fut, d'abord, l'arrivée du P. Besnard, *Impavidum ferient ruinae.* Rien ne le trouble, ne l'émeut. C'est un vieux soldat qui, par humilité, n'ose même pas dire qu'il fut caporal. C'est la charité incarnée, plus belle encore que celle décrite par S. Paul, son grand patron. Il a vu d'autres camps que ceux des Chinois : il a d'autres plans que ceux des Célestes. « Le service militaire a du bon pour les Jésuites, » disait-il en plaisantant. Heureux d'avoir trouvé

un officier du génie, mes gens reprennent courage. Ma maison en 8 jours, était certes la mieux fortifiée de toute la contrée. La bonne volonté suppléant au nombre : « Nous ne sommes que 50, disaient les chrétiens, nous n'en craignons pas 200. »

Mais s'il vient des milliers, que faire ?

La Ste Vierge vint au secours de S. Joseph. Des catéchumènes de la chrétienté de la sous-préfecture du Nan-Sio-tcheou, dédiée à l'Immaculée-Conception, m'arrivent au nombre de 50. Qui les envoyait? Sans doute, ils venaient un peu pour manger à mes dépens, mais enfin comment,en de pareilles circonstances, arrivaient-ils si à propos ? Ils étaient 50. Le bruit se répandit qu'ils étaient 100, 150, armés jusqu'aux dents, qu'ils étaient les amis des rebelles, qu'eux présents, on n'oserait m'attaquer, que sur un mot, ils étaient prêts à me venger, etc., etc. Je laissai dire, naturellement. Les rôles furent changés : on se mit à nous craindre. Sur ces entrefaites, le sous-préfet m'envoya aussi 8 soldats armés de fusils à mèche. Comme ces braves brûlaient de la poudre du matin au soir, on finit par croire à une vraie armée. L'essentiel était de dissimuler notre faiblesse, d'en imposer à tout le pays pour qu'on nous laissât la paix.

Nous crûmes y avoir réussi lorsqu'un nouvel orage vint d'où l'on s'y attendait le moins.

La vieille Chine aux vieilles traditions compte encore d'illustres représentants à qui la patrie n'aura pas à reprocher de l'avoir livrée aux Diables d'Occident, profonds politiques en temps de paix, génies inventifs en temps de guerre. Tel, *Li-che-si*, mandarin de Fong-tai, vilain gros bourg récemment érigé en sous-préfecture. C'est lui, Li-che-si qui, lors de la guerre sinico-japonaise, pour sauver la patrie, ordonna de tuer toutes les chèvres *(Yang)* et de fondre toutes les piastres *(Yang-tchien)*. C'est que le mot *Yang* en Chinois veut dire Européen. *Intelligenti pauca*. Et la patrie fut sauvée, si bien vous en rappelle. Grâce à cette hécatombe de chèvres, la Chine triompha des Japonais comme elle avait triomphé de Courbet. Je ne sais pourquoi *Li-che-si*, après un tel exploit, n'eut pas d'avancement. Toujours est-il qu'en février 1899 nous le retrouvons au même poste. Apprenant que d'autres sous-préfets sont en fuite, lui, *Li-che-si*, qui ne craint rien, se met en campagne. Plus de 500 lanciers l'escortent. — « Il faut qu'il n'y ait pas grand danger pour que notre mandarin ose sortir, » disent les méchantes langues. *Li-che-si* laisse dire et arrive dans une chrétienté dédiée à S. François-Xavier, et qui donnait les plus belles espérances. Ses yeux lancent des éclairs : l'indignation le suffoque. — On a volé ici! C'est vous, chrétiens. — On a répandu de mauvaises nouvelles.... C'est vous, chrétiens. — On cache des gens suspects (sous-entendu le Père). — C'est vous, chrétiens. — Misérables ! Le jour de la punition est arrivé. Je ne crains ni la France ni les Français. Dussé-je aller à Mao-kia attaquer ces Diables jusque dans leur

repaire, j'irai, oui, j'irai. Et voilà, le chef des chrétiens saisi, garrotté, suspendu à un arbre. Toute une valetaille vient, elle ne sait pourquoi, se donner le plaisir superfin de faire subir à un homme les plus atroces tourments. Le catéchiste, voulant savoir de quoi il s'agissait, essaie de parlementer et a le même sort. On tente de le faire apostasier. « Aie pitié de ton jeune âge, de tes vieux parents. C'en est fait de tous ces Diables d'Europe, jamais plus ils n'oseront revenir. Sois assez intelligent pour le comprendre.... » Le catéchiste fut à la hauteur de la position. Ne pouvant lui ôter la foi, on lui enleva du moins tous ses habits ouatés qu'il n'a jamais revus.

L'ardeur de *Li-che-si* est communicative. Une escouade de braves se porte vers l'église, enfonce les portes ouvertes, transperce les images saintes, vole tout ce qu'elle peut voler, et crie: *Victoire*, *Victoire*. — Oui, victoire, brave *Li-che-si* : Don Quichotte est dépassé.

Le soir, le foudre de guerre reposait tranquillement sur ses lauriers, lorsqu'un jeune chrétien de Mao-kia, qui en a roulé bien d'autres, forçant la consigne et la main même du mandarin, lui remet une lettre du Père : «M. *Li-che-si*, vous nous croyez partis et vous en profitez pour vous venger de nos chrétiens. Nous ne sommes pas partis, nous ne partirons pas. Nous sommes témoins de vos agissements : dans le Fong-tai il n'y a d'autres troubles que ceux que vous essayez vous-même de susciter contre nous. Vous aurez à répondre de votre conduite en haut lieu... » A cette lecture, *Li-che-si* perdit toute contenance, puis, faisant le comédien: « Comment, les Pères sont encore dans le pays ! qu'ils fuient ! C'est moi qui les en supplie. Je vais donner une proclamation pour protéger les chrétiens. Ah ! pauvres Pères... »

Mon chrétien lui rit au nez : « Ah ! que non, les Pères ne partiront pas. Ils ont moins peur que toi. Eux partis, tu nous tueras tous... » Le chrétien, j'en suis persuadé, avait raison. Jamais, depuis que je suis dans ce Céleste Empire de la fourberie, je n'avais vu de coup plus sataniquement monté.

Quoi qu'il en soit, apprenant que nous étions encore au pays, *Li-che-si* perdit toute sa flamme. Au lieu de continuer sa marche triomphale, dès le soir il prétextait je ne sais quelle raison pour rentrer dans sa capitale, honteux comme un renard qu'une poule aurait pris. Là, un *diable d'Europe* en chair et en os, le P. Besnard, de qui dépend la chrétienté de St-F.Xavier, l'attendait pour parler raison. *Li-che-si* lâche sa proie. A deux jours d'intervalle, il refait la même route, de Fong-tai à la chrétienté de St-François Xavier. Mais *quantum mutatus ab illo* !! L'aigle, sentant qu'il avait du plomb dans l'aile, était bien penaud. Tout le monde plaisantait le faux pénitent. Il aurait voulu que le P. Besnard pardonnât tout.

Malgré sa légendaire mansuétude, le P. Besnard fut inflexible. En vain *Li-che-si* reprit-il une seconde fois le chemin de Canossa, *Li-che-si* fut accusé en haut lieu, dépensa pas mal d'argent, perdit la face, rentra dans la vie

privée d'où ses pareils ne devraient jamais sortir. Juste châtiment d'un persécuteur de notre sainte Religion !

Mais quelles mauvaises nuits cet infâme *Li-che-si*, après avoir monté le pays contre nous, m'a fait passer ! Le soir où sa troupe parlait de nous attaquer, nous la passâmes aux pieds de S. Joseph qui du haut du ciel se sera dit : « Il ne faut tout de même pas que Mao-kia périsse de ce coup-de-pied d'âne. »

Nous étions arrivés au 19 février. J'attendais cette date avec impatience. Cette année, Pâques étant très tôt, il y a un indult qui permet de commencer le mois de S. Joseph, de manière à le finir avant la semaine Sainte. Pendant le mois de S. Joseph, il ne pouvait nous rien arriver de mal. Ainsi, le pensais-je et avec raison. A partir de ce moment, nous n'eûmes que deux alertes que je vais encore vous raconter.

Le 3 mars, je visitais une famille de 17 baptisés, pratiquement apostats. « Pour nous, me disaient ces braves, nous n'avons peur de rien. A la moindre alerte tous les autres fuient vers les camps. Nous, nous n'avons jamais bronché. — Aux rebelles ! Aux rebelles ! crie une mégère à la voix stridente. Immédiatement

Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.

Aussitôt mes apostats de laisser là et vieille mère, et bœufs, et ânes, et cheval. Les premiers à fuir dans le camp furent mes intrépides brebis. Je me trouvais bien embarrassé. Dans le lointain de l'immense horizon, des piques, des lances, des fusils, des cavaliers, des chariots et surtout des drapeaux. Si je fuis, on se moquera de moi. Mais qu'est-ce donc, grand Dieu, que cette armée où il semble y avoir un peu d'ordre ?

Ne pouvant faire autrement, j'attends en égrenant mon chapelet. La colonne approche, et je reconnais des soldats, des vrais soldats de Chine, sales, à la mine abrutie par l'opium et autre chose, de ces invincibles qui, comme toujours, arrivaient le plus fort du danger passé. J'assistais, impassible, sur ma malle au défilé. Un moment, je pensai au P. Mazeau en Corée. Le Chinois aime tant la gloire de vaincre sans péril ! Hélas ! je ne suis pas encore mûr pour le martyre. « Le Père au sulfate de zinc, — le Père à la quinine, — le Père aux emplâtres ! — Quelle belle malle ! » Pas même un vulgaire *Diable d'Europe* ! Décidément, en voilà des guerriers civilisés ! Le grand homme, commandant, colonel, général, tout ce que vous voudrez, un bel homme, ma foi, marchait, en bottes de satin et en habits de soie, par derrière, avec son état-major. Pour le coup, je mis pied à terre et lui demandai avec force révérences s'il n'avait pas d'ordre de me protéger. Pour un Européen qui voyageait avec un seul domestique, je dus lui faire mauvaise impression. Il me répondit froidement qu'il n'avait pas à s'occuper de moi. « Eh bien ! dis-je, sachez que vous serez responsable de ce qui pourrait

m'arriver. Ça pourrait bien monter à des 10,000 francs si l'on me pille et me tue. Vous pouvez continuer votre chemin, chercher l'ennemi là où vous savez qu'il n'est pas tandis qu'à tel et tel endroit il y a des brigands qui ne parlent que de brûler ma résidence. » Sur ce, on se sépara sans révérence. Je crois que le grand homme avait bu, car quelques heures après il m'envoyait faire des excuses et me dire : « Sur un mot de votre part, je vole à Mao-kia. Soyez sans crainte, je suis là... » Ces paroles prononcées devant beaucoup de monde donnèrent la chair de poule aux mal intentionnés. On ne parla plus de brûler Mao-kia. Le grand homme avait dit: « Je serai là ! ...» Farceur va ! J'admire cependant comment S. Joseph a su faire tous ces pantins pour nous protéger.

La dernière alerte donnera encore mieux idée du danger encouru en montrant un peu la valeur et les dispositions intimes des chrétiens, mes défenseurs. Forts, comme S. Pierre, en belles protestations, ils l'auraient moins, je crois, été devant l'ennemi.

Le mois de S. Joseph touchait à sa fin lorsqu'un beau soir, à 9 heures, l'ont vient nous avertir : « A cette nuit, l'attaque de Mao-kia : 3000 brigands viennent du Nord sous les ordres du grand chef, Wang-keng-tien. Wang-keng-tien ! Père, vous n'avez pas encore entendu parler de Wang-keng-tien ? » Jamais je n'avais entendu parler de Wang-ken-tien, ni mes chrétiens non plus. Mais les détails étaient si précis ! l'imagination avait été si troublée, que, cette fois-là, le danger parut imminent. Eh bien ! que firent mes chères ouailles ? Ils se prirent de querelle avec mes domestiques et volontiers en auraient fait autant avec moi si je ne m'étais douté du coup. Pour un mot, ces bons seigneurs se seraient crus froissés et par le fait même dispensés de me protéger. A tous leurs ultimatums je répondis par un silence absolu et me recommandai plus que jamais à S. Joseph. Le lendemain, on fut étonné de se trouver encore en vie. Les mutins vinrent faire des excuses, et l'affaire fut finie. Mais j'en tirais comme conclusion qu'il y a tout de même peu de fondement à faire sur les hommes et que mon troupeau est encore plus chinois que chrétien. S. Joseph,qui le sait, aura mesuré l'épreuve au courage.

Enfin on n'était pas arrivé au 19 mars que tout était rentré dans l'ordre. Des troupes venues d'un peu partout et relativement bien armées eurent vite raison des rebelles aux piques, sabres et couteaux. Un silence, un silence de mort se fit dans tout le pays. Voyant qu'il n'y avait pas moyen de se révolter, les pauvres gens ou émigrèrent ou moururent de faim. C'est écœurant les hideux spectacles qu'offrait alors cette pauvre Chine sur laquelle me semble planer la malédiction réservée par Dieu aux orgueilleux. Quelques jours avant la moisson, j'allais de la porte Ouest à la porte Sud de la ville murée de Mang-tcheng. Je ne recommencerai pas d'ici longtemps, soyez certain. Plus de 20 cadavres sans cercueil étaient mis à nu

par des chiens et des corbeaux affamés. Ici une tête, là un bras, une jambe. Les uns avaient le ventre ouvert, les entrailles déchiquetées. D'autres n'avaient plus de forme humaine. Et ce qu'il y a de plus horrible, des mourants dont on ne pouvait soutenir la vue en ville, avaient aussi été apportés là. J'entendais leurs gémissements : je les voyais remuer encore l'œil, tendre les bras. A côté d'une jeune femme qui semblait la mère, un petit enfant avait déjà le visage tout dévoré par d'infectes mouches vertes. A cette vue, mon domestique, père d'un unique enfant, ne put retenir ses larmes. Je voulais rebrousser chemin. « Non, non, Père, c'est presque fini ! »

Sur les remparts, d'insolents lettrés en beaux habits s'amusaient de ce spectacle. Pour moi, malgré l'odeur insupportable, j'aurais voulu me pencher sur ces moribonds, leur donner le baptême, les introduire au ciel. Hélas ! nous sommes en Chine. Je me gardai bien de toucher à personne, je sortis au plus vite de ce charnier. On aurait dit : « Voilà l'Européen qui arrache le cœur, qui arrache les yeux pour faire des remèdes. » Non, je ne passerai plus par là. Ce jour, je pris comme sujet de ma méditation : « *Putredini dixi, mater mea es, soror mea, vermibus.* »

Quant à mes chrétiens. S. Joseph fut pour eux un bon Père jusqu'à la récolte. Les aumônes sont venues. Je les ai employées à fortifier Mao-kia, à bâtir un pont-levis, à creuser de profonds fossés, à acheter canons, fusils et poudre. Tout le monde jette sur nous des yeux d'envie. Touchés de voir qu'au moment du danger je suis resté avec eux, mes chrétiens seront désormais, je crois, plus attachés à notre sainte religion, plus dévots à S. Joseph, et c'est tout ce que je leur demande.

Tout à vous en N. S.

J. Dannic, S. J.

Les Martyrs de Sou-tcheou.

Lettre du P. Beccari, postulateur des causes de nos Saints.

Rome, 25 juillet.

VOICI les dernières nouvelles de nos Martyrs de Chine et des régions limitrophes. Ayant appris, l'an dernier, que les Missions Étrangères de Paris avaient réuni tous leurs martyrs de Chine, du Tonkin et de la Cochinchine en une seule cause, je me suis demandé pourquoi nous ne ferions pas de même, nous qui avons aussi les procès de l'ordinaire de ces mêmes pays. J'en parlai au Promoteur de la Foi, qui ne fit aucune difficulté. En conséquence je fis venir notre avocat et je lui remis les copies des deux procès de Cochinchine et du Tonkin, afin qu'il ajoutât le sommaire de ces deux procès à notre procès chinois à peu près terminé, et qu'il changeât le

titre « Sinarum » en le titre suivant : « Sinarum, Tunquini et Cocincinæ ». Les avantages de cette union de procès sont 1°/ une diminution de frais ; 2°/ une abréviation de temps ; 3°/ le pouvoir de se servir de l'Indult concédé aux Missions de faire traiter *toute* la cause dans une seule congrégation particulière (composée de cinq cardinaux seulement, nommés par le Pape, sans le concours des consulteurs), au lieu des quatre congrégations ordinaires : c.-à-d. une appelée ordinaire pour le décret d'introduction et trois appelées anti-préparatoire, préparatoire et générale, pour le martyre, la cause du martyre et les miracles.

Voyons maintenant quels sont les procès informatifs du Tonkin et de la Cochinchine. Ce dernier regarde seulement le célèbre catéchiste André, protomartyr de ces pays. Ce procès fut fait à Macao peu après la mort du martyr, sur la déposition de témoins oculaires du martyre et des miracles. Le procès du Tonkin regarde seulement les 4 martyrs de 1737, et il fut fait au Tonkin même par le vicaire apostolique sur les dépositions de témoins oculaires, mais sans les formalités d'usage. La copie originale a été perdue, mais par bonheur on en a retrouvé une copie authentique dans les archives de la Propagande. Après avoir obtenu les dispenses nécessaires, j'ai pu présenter à la congrégation des Rites cette ancienne copie du procès authentiquée par l'archiviste de la Propagande.

Quant au martyre des deux autres PP. Italiens avec neuf catéchistes en 1723, il n'existe aucun procès informatif de ce temps. J'espère cependant trouver des pièces dans les Archives de la Propagande ; et si je réussis dans mes recherches, j'ai déjà la promesse qu'on admettra ces pièces comme suffisantes pour l'introduction de la cause. Cette introduction, je suis sûr de l'obtenir l'an prochain dans la même congrégation ordinaire où l'on doit introduire la cause des six martyrs d'Abyssinie.

Architecture chinoise.

Lettre du P. Bizeul.

9 avril 1899.

NOTRE fête de Pâques a été magnifique dans ce trou inconnu du monde qu'on appelle Chan-k'eou. Dieu et ses anges ne l'ignorent pas, c'est assez. Quand j'y suis arrivé, il y a 7 ans, la résidence, le JESU, la maison professe, — ouvrez de grands yeux, — consistait en une paillotte, ou maison aux murs de terre couverte en paille. Trois ou quatre masures composaient le village. Dans ma cour d'honneur, un pailler, des cochons, un bœuf à l'œil morne ruminant son affaire sur son fumier. Deux familles chrétiennes, d'un christianisme récent, formaient la chrétienté immédiatement voisine, et deux familles éloignées d'une lieue la complétaient. Ma maison avait trois chambres, celle du milieu servait de salle commune, de salon de réception ; aux

deux bouts, l'indispensable complément, d'un côté, ma chambre, de l'autre l'église. Les toitures étaient si imperméables qu'il pleuvait dans vingt endroits. Je devais mettre des bottes pour marcher dans la vase et ouvrir mon parapluie pour dîner ou dire mon bréviaire. Je faisais la consécration au coin de l'épître. Un peu plus, Sa Grandeur allait passer par là, et dans mon âme ambitieuse d'avoir un immeuble moins panier à salade, je faisais des vœux ardents pour que le jour où Monseigneur passerait, une pluie bienfaisante plaidât les circonstances atténuantes. Hélas! Sa Grandeur ne changea pas son itinéraire pour visiter la galère. C'est ainsi que je ne pus exploiter le « *breve iter per exempla* ».

Mais, on s'en est tiré tout de même. De toutes ces misères d'un temps lointain, il ne reste plus rien de rien. Plus de bœuf dans la cour d'honneur: Les cochons ont un local scientifiquement orienté ; les poules sont comme des reines parquées sur le flanc d'une colline exposée aux rayons du soleil levant et pondent avec une conscience scrupuleuse pour me remercier des soins touchants dont je les entoure. Elles ont la plus belle vue du monde, sauf Constantinople, et n'ont pas l'air d'y prendre garde.

Mon cheval et mon âne, deux amis intimes, se partagent le reste de la colline et gambadent vers 4 h. du soir, personne ne sait pourquoi. Les bâtisses les plus économiques, les plus simples mais les mieux adaptées à leur destination, ce qui est l'idéal, font de cette résidence ce que j'appellerais volontiers un bijou. A droite en entrant, par un portail monumental, une enfilade de bâtiments consacrés à l'étude des lettres divines et humaines. Si vous avez vu dans le numéro des *Variétés sinologiques* le plan à vol d'oiseau des cellules traditionnelles affectées aux candidats lettrés pour les examens, détournez les yeux ; rien en ces bicoques multipliées qui vous donne la moindre idée de mes constructions.

A gauche un autre corps de bâtiments... la cuisine, la maison seigneuriale. Entre les deux, une église faisant face... à la porte cochère... une église... comment dirais-je... ce n'est pas une cathédrale... non, il ne faut jamais exagérer. Mais quelle façade! Je n'en connais pas une pareille. Ce n'est pas le style gothique, ni roman ni autre style vulgaire et qu'on trouve un peu partout. C'est le sino-roman le plus pur. Roman, parce que les portes et fenêtres sont du plein cintre; chinois, parce que tout le reste est du céleste Empire pur XIII^{e} siècle. Et en quoi consiste-t-il, me direz-vous? Ceci, vous répondrai-je sans embarras, est un autre Saint-Martin que celui de Tours. Croyez-vous, franchement, que je suis appelé à compléter le dictionnaire de Viollet-le-Duc qui, entre nous, mérite sa réputation, mais après tout la mériterait mieux encore, s'il avait défini le style chinois, et m'éviterait la peine de répondre à votre question relativement indiscrète. Mais, comme j'aime énormément la vulgarisation et que vous serez reconnaissant d'être le confident privilégié de ma découverte, je vais vous le dire à cause de vous.

En Chine, on aime le beau et on l'aime avec l'Angélique Docteur, parce qu'on ne le définit pas, et qu'il a été défini par lui comme les Chinois le définiraient s'ils croyaient que la définition d'une chose influe beaucoup sur son existence. Est-ce à dire que ce qu'ils trouvent beau, soit beau ? Oui, si le « *quod visu placet* » vaut en général. Il est évident qu'ils n'ont pas d'autre criterium. Il est malheureusement un peu subjectif. Mais, si habiles ou si soigneux que soient les plus consciencieux d'entre nous pour se dépouiller jusqu'aux extrêmes limites de la nudité ratiocinante, afin de juger comme de véritables anges, l'homme,le vieil homme avec son éducation, son imagination, ses goûts, montre toujours le petit bout de l'oreille. Au fait, pourquoi pas? Le beau est fait pour les yeux, et nous ne jugeons pas comme de purs esprits. D'autre part, si les Chinois leur donnent un rôle prépondérant,quand nous cherchons à le diminuer le plus possible, eux et nous se rencontrent entre les deux territoires sur le terrain contesté. Nous tendons à raccourcir l'oreille qui nous trahit quand nous faisons l'ange, eux s'efforcent de la montrer sans se douter qu'elle soit trop longue ; mais elle n'est jamais si longue qu'ils arrivent à se métempsychoser en ânes. Il faut donc admettre que bon gré mal gré nous n'avons pas le monopole. Nous ne pouvons nier que ce qu'ils jugent beau le soit plus ou moins, en soi, mon cher ami, en soi *in se* comme vous dites, avec cette jouissance intellectuelle qui surpasse toutes les jouissances, comme l'accord parfait surpasse tous les accords et est l'image de la béatitude.

Vous, occidental, vous ne comprendriez pas ce qu'un Chinois veut dire quand il s'écrie : c'est beau ! Eh bien, pour vous ce serait peut-être gentil, original certainement, drôle parfois, harmonieux dans des proportions restreintes comme les accompagnements à la tierce que nous fredonnons par instinct quand un couplet nous va. Pour eux, en face de leurs chefs-d'œuvre, ils sont absolument satisfaits. Nous n'avons pas le même avantage. La critique, l'amère critique empoisonne les auteurs et les auteurs eux-mêmes pleurent sur leur impuissance à rendre leur idéal. L'artiste céleste est ravi ; comme la poule de mon flanc de colline qui chante après avoir perdu son œuf, son œuf immaculé; il jouit d'une béatitude limitée, mais adéquate, grâce à son art qui atteint les confins de son idéal. De sorte qu'on est en droit de se demander si l'art est extraordinaire ou si l'idéal l'est trop peu. Je vous abandonne à vos réflexions sur le peuple artistique le plus heureux de la terre, alors que dans votre morgue innocente, vous le considérez comme Gulliver considérait les Lilliputiens.

Lorsqu'en Chine on aime tant le beau qu'on le met à toutes les sauces, qu'on adore sa tyrannie, qu'on baise les gaines dont il vous entrave, car on se fait raser pour être beau, on porte la queue pour être beau, on massacre les pieds des petites filles pour qu'elles soient belles, on mange des ailerons de requin et le reste parce que c'est décorativement beau sur la table, on

garde les coutumes parce qu'il est beau de les garder, on s'habille en robe parce que c'est plus beau, etc., etc. mon église qui traduit l'idée architecturale de mon maçon, et mon maçon est un maçon magnifique, mon église doit être bien belle... quel est donc finalement son style ?

Ah! cher ami, que ne venez-vous vous-même l'analyser ! que ne vous est-il donné d'assister aux victoires que mon maçon remporta sur la matière avec son couteau de fer, son simple couteau ! Dieu n'eut besoin de rien pour créer le monde, c'est bien peu. Mon maçon n'a besoin que de son couteau pour couronner ses murs de ces bouquets de maçonnerie fantaisiste, où les briques sculptées s'étagent avec hardiesse, s'harmonisent avec symétrie, se retirent, se joignent, s'avancent, reculent, se penchent, se relèvent et enfin s'élancent et s'arrêtent immuables dans leurs poses fantastiques et capricieuses. Avouez qu'avec un peu de chaux et des briques réaliser semblables merveilles, c'est faire beaucoup avec bien peu, tout de même. Il écrit son poème ou plutôt son conte avec tant d'aisance que de rapidité. Comme les vieux conteurs il ne brode plus ou brode par habitude comme nos grands' mères tricotent les yeux fermés.

Imaginez sous la dictée fidèle de ma plume moins habile à dire que son couteau à écrire ses variations toujours anciennes et nouvelles. Voyez cette façade étonnante, hardie, légère et puissante, gracieuse et pleine de maturité. La courbe, mon ami, est l'âme des triomphes qui chez vous immortalisent la ligne. Les courbes chinoises développent tous leurs anneaux aux quatre points du ciel. Elles s'inclinent en serpentant pour se relever à droite et à gauche comme les queues de deuxdragons qui se vomissent des flammes en se regardant avec fureur. Elles s'abaissent au premier plan, montent au second et se réunissent au troisième en formant une figure inconnue. Les frises s'épanouissent de toutes parts en tridents flamboyants et menacent les esprits de l'air. L'arête supérieure est une galerie à jour fouillée, brodée au point d'Alençon ; la toiture devient une dentelle, et les bordures arrondies, sinueuses des tuiles, alternativement concaves et convexes, font l'effet d'une collerette tuyautée à la mode des collerettes dont se décoraient les Titans.

Vous voulez que je vous définisse un pareil style : si ardue que soit la description, je la tente afin de vous donner davantage... vous n'êtes pas satisfait ni moi non plus, parce que notre idéal à nous dépasse notre art, nous sommes inférieurs aux maçons chinois.

Cet art, vous dirai-je pour le juger en dernière analyse, n'est pas assez grave pour prévenir les associations d'idées que ses fantaisies provoquent, il est une mine à distractions. Les bonnets des coquettes du temps de Louis Philippe me trottent dans la tête ; je vois les jolies chevelures gaufrées, plissées des Bretonnes aux jours de pardon. L'œil se pâme, et l'esprit court la prétentaine ; l'œil jouit, et l'imagination se complaît dans une sensation agréable mais superficielle.

L'agrément absorbe l'émotion esthétique, L'œil, toujours l'œil est amusé, étonné, captivé comme l'oreille de l'imagination qui écoute des contes où le merveilleux fait oublier l'art. Il y a assez d'harmonie pour ne pas choquer le goût, pas assez pour le charmer, un excès de variété et d'opposition, de nouveauté, d'inattendu et de contrastes repaissent la curiosité avide d'inconnu et malheureusement elle seule. L'ensemble n'a rien de petit ni rien de grandiose ; il ne satisfait qu'en partie, mais il agrée, il ne rassasie pas la faim, mais la soif. Il ne sourit pas à la faculté esthétique trop complexe pour que chacun de ses éléments y trouve son compte ; il est infiniment l'objet de la curiosité, et cette faculté maîtresse chez les enfants est ici à bon hôtel. Quand elle est repue, gavée, le chinois entre en extase et comme il faut dire quelque chose pour exprimer sa joie, il dit, « c'est beau. »

Mon église vous est donc en haute estime. Je ne vous en dirai pas davantage de peur de troubler l'harmonie des jeux de lumière que j'ai dû provoquer dans votre imagination. Cette nuit mille feux-follets vont égayer le plus oriental de vos rêves et demain vous vous direz dans le recueillement de votre âme : Le style chinois c'est bien le style des mille et une nuits. Quand vous viendrez en Chine vous direz : quel farceur !

Tout à vous in D^no^.

S. Bizeul, S. J.

Catholiques et Protestants.

Extrait des « Nouvelles de Chine ».

Vers le 20 août, un chrétien du P. Platel travaillait ses terres dans le voisinage d'un petit pagodin élevé récemment par plusieurs jeunes gens ses voisins. Invité à fumer une pipe, il refusa d'abord craignant quelque piège. Sur des invitations réitérées, il finit par céder et après quelques plaisanteries, deux des jeunes gens l'empoignaient et le contraignaient à faire la prostration aux idoles. Irrité de cette violence, d'un coup de tête il renversa l'autel du pagodin en se relevant. Les choses prirent alors une tournure sérieuse. Les païens exigèrent une indemnité pour l'immeuble et une cérémonie expiatoire sous peine de se porter à des voies de fait sur la personne et les biens des chrétiens. Le P. Platel prévenu avertit le pao-tsen qui lui amena les délinquants, mais de mauvais drôles empêchèrent une composition amicale du différend. Le chrétien fut même battu en présence du pao-tsen, qui saisit et enchaîna un des coupables. Ceux-ci, effrayés, recoururent aux protestants qui leur promirent protection et lancèrent une accusation calomnieuse contre le chrétien. Le P. Le Cornec fit alors conduire à la sous-préfecture le païen que le « pao-tsen » avait saisi. Il reçut 400 coups et fut incarcéré en attendant l'arrestation des autres coupables. L'évangéliste des protestants

vint alors à Shang-hai et fit agir les RR^ds. L'un d'eux, muni d'une recommandation du consul américain, visita le sous-préfet de Tsong-ming, qui, sur sa demande, relâcha le coupable. Le P. Le Cornec, informé, fit une visite au sous-préfet et réclama un jugement indépendant. Le mandarin ne voulant pas punir sérieusement le coupable, le Père vint à Shang-hai et, après une entrevue avec les RR^ds Ware et Bantley en présence du consul américain, qui se montra parfaitement loyal, ceux-ci ayant mandé par télégramme leur *évangéliste* pour l'interroger, le Père proposa un arrangement qui satisfit ces messieurs : chacun des 7 coupables donnera 3 piastres pour construire un pont ; s'ils refusent, le Père peut urger la punition près du sous-préfet ; les ministres n'interviendront plus. Cet arrangement a été conclu le 6 octobre, et le 9 le Père retournait à Tsong-ming.

Un R^d du Kiang-si dans une lettre au « Mercury » en date du 17 septembre, se plaint de ce que de prétendus protestants indigènes échappent à la justice grâce à des billets de protection vendus par les agents protestants et même grâce à des Bibles chinoises où il y a quelques caractères européens. A Kin-tou-tchong seulement on compte ainsi 2000 convertis qui ont payé chacun une piastre à des vauriens pour obtenir la protection protestante. Le « Mercury » du 8 octobre publie une lettre d'un R^d de Tai-tchaou au Tché-kiang, où il assure que 2 bateaux chargés de catholiques armés étaient en embuscade pour le saisir lui et un autre R^d, mais que grâces à Dieu ils ont échappé ; quels supplices et quelles tortures ils auraient subis si Dieu ne les eût préservés ! Le « Mercury » fait observer qu'il faut croire cette chose épouvantable, puisque c'est une lettre privée d'un R^d à son confrère.

Une première communion.

Lettre du P. H. Moisan.

IL faut que je vous raconte l'histoire d'une première communiante, comme on en rencontre en Chine seulement. Il y a quatre ans on m'amène une vieille de 82 ans, complètement aveugle et à peu près sourde. Elle était à bout d'apprendre *Notre Père*, *Je vous salue Marie*, et le *Credo*, tant bien que mal. On me prie de la baptiser, disant que vu son âge et ses infirmités, il y avait peu d'espérance de pouvoir pousser plus avant son instruction. Les raisons me parurent convaincantes ; je m'empressai donc de faire enfant de Dieu cette ouvrière de la onzième heure.

Après son baptême je la revis de temps à autre, mais étant sourde et aveugle, mes conversations avec elle étaient plus que laconiques. Au mois d'octobre dernier, la vieille, apprenant que je n'étais qu'à 1 kilomètre de l'endroit où elle habite, se fait conduire jusqu'à moi et me demande à se con-

fesser et à communier. Je lui dis : « C'est facile de demander à se confesser et à communier ; mais cela ne suffit pas ; il faut savoir la doctrine nécessaire sur la confession et sur la communion. L'as-tu apprise ? — Oui, Père. — Voyons. » Et je me mets à interroger ma vieille. — Je ne suis pas peu surpris de la voir répondre d'une manière très pertinente à mes questions et de constater qu'elle a l'instruction requise. Elle était venue à bout, en quatre ans, de perfectionner son *Credo*, d'apprendre le *Confiteor*, les commandements de Dieu et de l'Église, l'acte de contrition et enfin la doctrine nécessaire relativement à la pénitence et à l'Eucharistie, et cela en étant sourde et aveugle. Refuser N. S. à cette âme de bonne volonté, ce serait un crime. Aussi, séance tenante, je l'admets à faire sa première communion pour le lendemain. Je dis à la vierge de lui enseigner la manière de se confesser, puis de me l'amener. Elle se confesse fort convenablement et le lendemain, 25 octobre, à l'âge de 86 ans, elle faisait sa première Communion. Ce fut aussi sa dernière.

Dieu, content de sa bonne volonté, l'appela à Lui, et la bonne vieille mourut subitement la semaine suivante. Que dites-vous de ma vieille ? Si sa bonne volonté mérite tous les éloges, la brave femme qui prenait soin d'elle et qui pendant plus de quatre années a eu la patience de lui corner dans les oreilles les prières nécessaires et les principales vérités de la religion, mérite bien aussi une mention spéciale ; et devant Dieu son mérite ne doit pas être petit. Qu'en pensez-vous ? Ce sont là des faits qui se rencontrent de temps à autre dans la vie du missionnaire et qui le consolent de ses déboires quotidiens.

Vous devez être suffisamment au courant des affaires de Chine et de notre Mission, pour savoir que nous traversons une des plus rudes années que nous ayons vues depuis son établissement. La cherté des vivres est extrême, les mendiants encombrent tous les chemins ; dans deux préfectures, le *Siu-tcheou-fou* et le *Yn-tcheou-fou*, il y a eu révolte armée occasionnée par la famine, et nos Pères eux-mêmes ainsi que leurs Chrétiens ont eu fortement à souffrir. Dans d'autres provinces la révolte est en permanence, et les Missions ont été détruites. Votre nom est devenu célèbre en Chine par les 5 ou 6 mois de prison que votre homonyme a fait chez *Yu-man-tse*. Nous sommes assiégés de solliciteurs auxquels nous sommes réduits à refuser des secours dont ils ont cependant grand besoin. — Un des meilleurs moyens de leur venir en aide serait de leur procurer du travail ; pour cela il faudrait des ressources qui nous manquent. Voici mon plan : Je voudrais faire construire deux églises dans deux localités où j'ai des Chrétiens et des catéchumènes en bon nombre et point de local pour les réunir. — Il me faudrait 1500 fr. pour chaque église, et je n'ai pas le sou. — Si j'avais les ressources nécessaires pour ces deux constructions, je pourrais immédiatement procurer des secours à quarante pères de famille

en leur assurant du travail jusqu'à la moisson prochaine. — Mais je n'ai rien et suis réduit à prier Dieu de nous venir en aide.

Priez toujours pour moi et croyez-moi bien tout à vous en N.-S.

M. Moisan, S.-J.

La famine à Fei-ho.

Lettre du P. J. M. Chevalier au R. P. Provincial.

Fei-ho, 24 juin 1899.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C.

Je recevais dernièrement une lettre du P. Tournade m'annonçant une belle aumône de 500 francs. Je fis aussitôt appeler mon catéchiste, et lui dis : « Maintenant nous pouvons venir au secours des chrétiens, j'ai reçu de France une généreuse aumône. Demain tu iras à la foire, tu achèteras un bœuf, deux et même trois bœufs, pour aider les chrétiens à labourer leurs terres ; tu donneras du travail à tous les chrétiens qui en demanderont, tu m'indiqueras les chrétiens les plus nécessiteux, afin que je puisse leur venir en aide. » Oh ! si vous saviez avec quelle joie et quel bonheur, dès le lendemain matin, je célébrai la sainte Messe. Certes cette aumône est bien placée; avec ces 500 frs., que de familles je pourrai secourir, et des familles qui meurent de faim, à la lettre, sans exagération aucune ! La famine dure depuis deux ans ; l'année dernière les pluies avaient tout détruit ; cette année, c'est un fléau d'un autre genre, la sécheresse, qui dure depuis la 8e lune de l'an passé ; on n'a encore rien récolté. Il est bien difficile, en parlant de la misère qui règne ici, de tomber dans l'exagération ; tout ce qu'on en peut dire reste en deçà de la vérité. Le R. P. Ministre, qui n'est pas homme à outrer les choses, disait : Je savais le district de Fei-ho terriblement éprouvé cette année : mais ce n'est qu'en voyant passer à Ing-tcheou-fou ces bandes d'affamés et de mendiants, presque tous de Fei-ho, que j'ai pu me faire une idée de la misère qui règne en cette contrée. C'est effrayant. Les famines sont fréquentes et terribles en Chine ; de mémoire d'homme, on n'a jamais rien vu de semblable ici. Jugez par là de mon bonheur en recevant une aumône. Quand on voit des gens mourir de faim sous ses yeux, qu'on se sent heureux de pouvoir leur venir en aide.

Je me recommande, mon Révérend Père, et je recommande mes pauvres chrétiens à vos prières et SS. Sacrifices, et réclame pour eux comme pour moi votre paternelle bénédiction.

Recevez, Mon Révérend Père, l'assurance de ma sincère et filiale affection.

Tout vôtre en N.-S.

J. M. Chevalier, S.-J.

Sacre de Monseigneur J.-B. Simon, dans l'église de Tong-ka-dou.

Extrait de « l'Echo de Chine » du 26 juin 1899.

DIMANCHE 25 juin, Mgr Bulté, assisté de Mgr Raynaud et de Mgr Carlassare, consacrait Mgr Simon, nommé évêque de Circesium et vicaire apostolique du Kiang-nan. Dès six heures du matin, des théories de chrétiens et de païens se rendaient par la concession française et le Bund chinois à l'église de Tong-ka-dou. A sept heures et demie, l'église était absolument bondée et c'est avec les plus grandes difficultés que quelques Pères aidés d'agents de la police chinoise, maintenaient cette foule en bon ordre. Tout s'est fort bien passé ; les foules chinoises, pour être un peu houleuses, ne sont pas absolument ingouvernables.

A huit heures arrivent les invités officiels. M. le comte de Bezaure, Consul Général de France, en grand uniforme, ainsi que M. d'Huyteza, Chancelier, et M. Graillet, Élève-chancelier ; M. Hauchecorne, Interprète du Consulat Général ; M. Valdez, Consul Général de Portugal ; M. Laptier, Consul Général de Russie ; le Dr Knappe, Consul Général d'Allemagne ; M. Byron-Brenan, Consul Général Britannique ; M. Francqui, Consul de Belgique ; M. Rocher, Commissaire des douanes ; M. Tillot, Président du Conseil Municipal ; M. Chollot, Ingénieur de la Municipalité ; M. Dopfeld, Directeur du bureau de poste français ; M. Brunat et nombre d'étrangers de distinction, etc... S. E. le Tao-tai, les juges chinois, les autorités chinoises, etc.

A huit heures l'office commence. Il s'ouvre par le *Tu es Petrus* de S. Rousseau chanté par les maîtrises réunies de l'église St-Joseph et de St-François-Xavier, assistées de nombreux amateurs. Les chants sont accompagnés par l'orchestre municipal, le tout sous la direction du P. Rouxel. Puis l'on entonne la messe du Sacré-Cœur de Gounod. A l'élévation M. Kelly chante l'*O salutaris* de la messe de Rousseau avec accompagnement des chœurs. Après la bénédiction, à la fin de la messe, le chœur reprend une seconde fois le *Tu es Petrus*, et le nouvel élu parcourt l'église donnant la bénédiction à tous ses fidèles.

Nous croyons inutile d'entrer dans tous les détails de cette longue et imposante cérémonie ; d'ailleurs on avait distribué des petites brochures en anglais donnant la marche de la cérémonie et d'autres en français donnant toute l'explication de ce magnifique cérémonial. Qu'il nous suffise de dire que le coup d'œil du chœur, tout drapé d'étoffes rouges et jaunes, était magnifique. A droite, 75 prêtres garnissaient les bancs du chœur. A gauche on avait élevé un autel secondaire pour le nouvel élu ; derrière, dans une chapelle latérale, se pressaient les sœurs de St-Vincent de Paul et les

Dames Auxiliatrices des âmes du Purgatoire ; puis, du même côté, les évêques et leurs assistants. La précision du cérémonial, la grandeur de l'événement, la somptuosité de l'office, les chants d'une centaine de choristes se mêlant au son d'un puissant orchestre, tout vous impressionne et vous impose respect et admiration. Malheureusement, parmi les 3000 à 4000 Chinois qui se pressent dans les nefs, beaucoup voudraient bien voir quelque chose d'autre que la tête de leur voisin : les enfants, trop nombreux, crient, et de bonnes vieilles taillent une bavette avec un sans-gêne absolument chinois. Enfin la cérémonie s'achève; le consacré parcourt les rangs des fidèles et distribue ses bénédictions. Revenu à l'autel, après avoir témoigné publiquement sa reconnaissance au Consécrateur, le consacré s'agenouille et chante à son aîné l'*Ad multos annos* qui clôture la cérémonie. Le cortège quitte l'autel. Consacré et consécrateur bénissent la foule.

On a beaucoup remarqué et apprécié l'attention de S. G. Mgr Simon s'arrêtant au pied de la tribune pour envoyer ses bénédictions à ceux qui avaient prêté leur concours à la consécration.

A midi, dans le corridor du rez-de-chaussée de la résidence magnifiquement orné, Mgr Simon réunissait à sa table 137 convives, c'étaient les trois évêques présents à la cérémonie, tous les procureurs des différentes congrégations de Shang-hai, M. d'Addosio, provicaire de Pékin, tous les Pères et Frères des maisons de Shang-hai et de Zi-ka-wei, les Pères des premières vacances et quelques-uns des secondes (PP. J. Chevalier, Lorando, Lonail, Gouraud, de la Sayette, etc.), les prêtres séculiers, quelques Pères de l'Ouest (PP. Debrix, Lémour, Mignan, de Barrau, le fr.scol.Suen et le fr.coadj.Kouo). Après le salut Mgr Simon est rentré à Zi-ka-wei pour ordonner successivement sous-diacres, diacres et prêtres les FF. J. Mao, J. Sen, J. M. Sen, Simon Ou et Thomas Ou qui diront leur 1re Messe le jour de la fête de S. Pierre et de S. Paul.

Retraites d'écoles.

Lettre d'un missionnaire du Pou-tong.

Dang-mou-ghiao, 3 mai.

A LA fin d'avril j'ai procuré à mes deux écoles internes le bienfait d'une retraite de trois jours. Le P. Prinzen a bien voulu accepter celle des garçons : ils étaient 60. C'est le P. Vieillemaringe qui a donné celle des filles. Il y en avait 46 dont 19 jeunes filles des environs. Inutile de faire l'éloge des prédicateurs. Il y a quelque chose de plus appréciable que les fleurs de l'éloquence, ce sont les fruits qu'elle produit dans les âmes. Dimanche 30 avril, clôture de la retraite et communion générale des retraitants à la Grand' Messe. Dans l'après-midi, rénovation des promesses du

baptême pour les premiers communiants, durant le salut consécration à la Ste-Vierge. Cette cérémonie avait été précédée d'un fervorino du P. Vieille-maringe. Le lendemain ouverture du mois de Marie : nous étions huit missionnaires présents avec le R. P. Ministre. C'était la première fois que la cérémonie affectait ici la forme d'un pèlerinage. Les Mères auxiliatrices avaient amené toutes les congréganistes du Seng-mou-yeu, une centaine environ. Comme la pluie avait défoncé les routes, nous ne comptions pas sur une nombreuse assistance. Aussi grande fut notre surprise quand vers 7 h. nous vîmes que l'église était bondée, la foule débordait jusque dans l'abside. Le sermon a été donné par le P. Tovar. Le soir, chemin de croix et bénédiction du T.-St-Sacrement. Les Révérendes Mères avaient apporté un orgue et ont chanté le salut. J'oubliais de dire qu'en venant au salut les élèves des Mères sont entrées en procession avec bannières, étendards et statue portée par quatre petites filles. Le cortège s'était formé à l'école des filles et s'est déroulé en très bon ordre. L'impression a été excellente. Dimanche et lundi il y a eu plus de 1100 communions. Pour des débuts d'un pèlerinage, c'est assez bien commencer. Il faut dire que l'église est belle et la dévotion à N.-D. de Lourdes très populaire.

La Filature chrétienne de la Sainte-Famille.

Lettre du P. Pierre au R. P. Provincial.

Shanghai, mai 1899.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C.

QUOIQUE la situation actuelle de la Filature chrétienne du Pou-tong, commise à mes soins spirituels, laisse encore beaucoup à désirer et vérifie même parfois la règle commune qu'il faut semer dans les larmes, il faut pourtant reconnaître, sous peine de se faire aveugle, des progrès sérieux et des protections très efficaces de la divine Providence sur cette œuvre encore naissante et entourée de bien nombreuses difficultés.

Le dernier progrès obtenu est la concession d'un vaste local destiné à remplacer l'église dont la construction souffre des difficultés à cause du défaut de profit dans la vente du fil. Comme vous le savez, nous étions obligés de nous contenter de la très étroite chapelle mortuaire sise près du « Mill »; mais, malgré les deux messes du Dimanche, elle était d'une insuffisance intolérable qui me fendait l'âme à chaque fois que je m'y rendais. Dans la semaine de Pâques, tout juste après un voyage que j'avais fait à N.-D. de Lourdes de Dang-mou-ghiao, où j'avais demandé à la Sainte Vierge d'avoir pitié de nous, M. Jones m'offre à brûle-pourpoint un immense bâtiment, destiné à recevoir soit le coton soit le fil quand il y a des stocks.

Cet immense hangar, situé tout près des salles de travail mais en dehors de la propriété, est une construction aussi peu faite que possible pour le service divin ; un grand rectangle de neuf fenêtres de façade et deux portes basses aux deux extrémités. J'ai dit fenêtres par erreur, car il n'y en a pas une, seulement des volets et des grilles de fer. Le comble du défaut de construction, c'est que les deux rangées de colonnes dans l'intérieur sont élevées juste dans le milieu du bâtiment, là où se placerait naturellement l'allée centrale. De là impossibilité d'élever l'autel à sa place naturelle ; il a fallu l'adosser au mur, et il est facile de conclure que la présence de ces malheureuses et épaisses colonnes empêche une grande quantité d'assistants de voir le prêtre et l'autel.

A l'inspection de ce vaste hangar je ne pus me défendre d'un certain froid, mais réfléchis vite que c'était au moins un local très suffisant pour recevoir 2000 ou 2500 chrétiens et leur permettre de remplir facilement le devoir dominical. Je courus exposer le cas au R. P. Supérieur, qui m'engagea à accepter, pourvu que le « bâtiment » fût désormais exclusivement réservé au culte et suffisamment propre, afin de ne pas exposer notre sainte religion au mépris soit des chrétiens soit des païens. L'affaire se conclut le jeudi soir; le vendredi je me rendis aux ateliers de Zi-ka-wei pour chercher le plus grand autel possible, les plus hauts chandeliers, le plus grand Christ et je fus assez heureux pour faire embarquer le tout. Dans la journée du samedi, chacun fit de son mieux pour rendre la salle plus propre ; des peintures à l'huile, cadeau du P. Vasseur, que je tenais en réserve, furent pendues aux murailles, une grande et vieille peinture du Sacré-Cœur, désormais inutile à Tsang-ka-leu fut apportée et placée au-dessus de l'autel et la messe fut annoncée pour le lendemain matin.

Il faut bien reconnaître que nos chrétiens et chrétiennes sont de bonne composition; ils se rendirent sans broncher à notre invitation et se contentèrent pour s'assoir et s'agenouiller sur le bon plancher, des sacs en leiche qui servent à envelopper les ballets de fil. Vous comprendrez facilement, mon Révérend Père, combien je fus ému quand, après l'Évangile, je me retournai et contemplai la salle aux trois quarts remplie : c'était la première fois que je me trouvais en face de « tout » mon troupeau. Je me trompe encore, car le dimanche c'est par centaines qu'ils émigrent, et ce dès le samedi soir, pour aller jouir quelques instants de la vie de famille, porter chez eux leurs petits bénéfices et rapporter souvent à grand' peine ce qu'ils trouvent chez eux à meilleur marché qu'autour de la Filature, le riz, le combustible, la toile, etc.

Depuis le dimanche de Quasimodo, chaque dimanche la messe s'est dite dans cette salle et elle s'y dira peut-être encore pendant de longs mois, car ces jours-ci un accident terrible (une faute énorme dans les comptes) vient encore d'éprouver leur compagnie et de faire évanouir en un instant les

beaux profits réalisés depuis Noël. Cette perte énorme va évidemment empêcher M. Jones de faire aucune demande concernant l'église, non pas que la faute puisse être en aucune façon imputée aux chrétiens, vu qu'elle ne concerne que ceux qui tiennent la comptabilité, mais il est clair que le moment de bâtir l'église qui semblait très prochain se trouve reculé au moins pour quelques années.

D'autre part, j'ai obtenu pendant le Carême une maison d'habitation fort convenable, laquelle s'est trouvée libre par suite du départ d'un Européen et que le propriétaire, un chrétien chinois, a bien voulu louer à un prix modéré à M. Jones. Elle n'a que l'inconvénient d'être un peu éloignée de l'église, ce qui ne simplifie pas le service des confessions ; mais comme cette maison n'est pas loin de la chapelle mortuaire, je continuerai à me servir de cette dernière pour les catéchismes, les confessions et autres cérémonies non communes.

Cette acquisition m'a permis de venir m'installer ici pour un mois, tout le mois de Marie, pendant lequel je vais faire mes efforts pour entendre les confessions de tout ce monde et leur donner un « semblant » de mission. Je dis un semblant, car il faut avouer qu'il est difficile de faire quelque chose de semblable à ce que nous faisons dans les petites chrétientés, le temps de mes chrétiens étant excessivement limité. Voici en effet leurs heures de travail : le matin de 6 h. à midi sans interruption, l'après-midi de 1 h. à 6 h. ; et encore ils appellent les ouvriers 8 minutes avant l'heure et ne cessent qu'à l'heure juste. La nuit, de 6 h. ½ du soir à 5 h. ½ du matin avec une interruption d'une demi-heure à minuit sans sortir des salles ; le dimanche est libre, et le dimanche soir il n'y a pas de travail de nuit ; l'équipe de jour change chaque lundi avec l'équipe de nuit pour les 6 jours de la semaine; il n'y a aucune règle protectrice pour empêcher les enfants de travailler ; j'arrête seulement ceux qui ne savent pas les prières et le catéchisme. Soit dit en passant, il faut considérer ce règlement non pas à la lumière des idées européennes, mais aux tristes lueurs du paupérisme chinois, qui force ce pauvre peuple à passer par des conditions bien dures pour gagner son riz quotidien. Il faut dire aussi que le Chinois est autrement constitué que nous et qu'il peut, avec une nourriture insignifiante, fournir une somme de travail que nous imaginons difficilement. Un exemple en passant, quoiqu'il m'éloigne fort de mon sujet. Dimanche dernier, un jeune Écossais, très bon catholique, me manifesta le désir d'aller faire son pèlerinage à Lourdes de Dang-mou-ghiao, où il voulait offrir une bannière à la Sainte Vierge. Je lui procurai un guide, un jeune homme de Tsong-ming ; le voyage d'aller fut « un charme », au retour la pluie avait rendu les chemins absolument glissants : le Tsong-minois est rentré guilleret, heureux d'avoir reçu un dollar et l'Européen a failli faire une maladie ; il m'a dit n'avoir jamais été si exténué de sa vie, et pourtant il est simple contre-maître, cons-

tructeur de chaudières à vapeur, habitué aux travaux pénibles de jour et de nuit et fort bien constitué.

Pour revenir au règlement de la Filature, il est facile de voir qu'il est malaisé d'établir des exercices de mission; ceux qui veulent se confesser en dehors du dimanche le doivent faire après midi avant d'entrer pour le travail de nuit et s'ils veulent communier, ils doivent s'abstenir après minuit de boire du thé, grande privation pour qui respire la poussière de coton qui charge l'air d'une filature. Il faut avouer que c'est bien dur.

Malgré cela, ces pauvres gens acceptent volontiers de venir, vraiment nombreux, à la messe qui se dit au sortir du travail de nuit ; ils y récitent à haute voix leurs prières et le Rosaire ; et le soir ceux et celles qui ont fait le travail de jour viennent faire le mois de Marie avant d'aller cuire leur maigre souper.

Il est impossible, me semble-t-il, que la bonne Vierge ne prenne pas en pitié ce petit troupeau qui lui est dévoué et ne le protège pas au milieu des difficultés qui l'entourent. Qu'Elle veuille bien prendre en pitié leur missionnaire et lui obtenir les grâces nécessaires pour diriger l'œuvre !

Je tiens à vous remercier en terminant d'une statue de N.-D. de Lourdes que vous avez donnée au R. P. Supérieur ; c'est elle qui domine l'autel du mois de Marie, et elle est actuellement le plus bel ornement, presque l'unique, de mon église. Comme à Lourdes, je crois que c'est elle qui attire les ouvrières à la prière et j'espère qu'elle les bénit.

Je me recommande donc vivement à vos prières, mon révérend Père Provincial, et vous demande votre paternelle bénédiction.

Reverentiæ Vestræ infimus in X^to servus et filius.

Aug. Pierre, S. J.

Lettre du P. Pierre au P. J. de Broglie.

Shang-hai, 27 août 1899.

Mon Révérend Père,

P. C.

Une aumône de 200 francs est arrivée bien à point pour l'Assomption. Hélas ! je les ai dépensés pour préparer à S. G. Mgr Simon une réception moins indigne tant chez moi qu'à l'église et voilà qu'au lieu d'une fête et d'une confirmation solennelle, c'est un service funèbre que j'ai eu à organiser dans ma nouvelle église, dite désormais *go-down-chapel*, nom aussi peu ecclésiastique que la chose elle-même. Nous avons quitté en effet la *chapelle mortuaire* du cimetière qui était assez élégante, pour un très vaste hangar *go-down*, comme on dit à Shang-hai, qui n'a absolument rien de gracieux, au contraire, mais qui pourtant fournit aux *hands* un local suffisant pour les réunions du dimanche. Voulez-vous vous en faire la compo-

sition de lieu, pas besoin d'efforts d'imagination : un grand rectangle ; sur les côtés, neuf fenêtres avec barreaux de fer, sur les deux autres faces une grosse porte lourde avec une fenêtre de chaque côté ; dans l'intérieur, deux rangées de vilaines colonnes carrées, occupant effrontément le milieu du rectangle dans sa longueur, bref, tout ce qu'il y a de plus opposé à une architecture ecclésiastique, pas de plafond, mais un plancher fort solide. Il y avait là de quoi mettre des milliers de balles de coton, maintenant c'est N.-S. qui y vient lui-même et qui y réunit ses fidèles en attendant les jours plus fortunés de la construction d'une belle église gothique. *Faxit Deus !*

Mais, demandez-vous peut-être, comment a-t-on pu faire une chapelle de ce hangar? Voici. Deux journées ont suffi après l'autorisation des Supérieurs: j'ai adossé un autel à la muraille latérale et disposé le public en hémicycle, et dès le 1er dimanche, le *go-down* s'est trouvé presque rempli à ma *très grande consolation.* Songez donc ! moi qui n'avais pas encore pu réunir mon troupeau, depuis le début du *Mill*, quelle ne fut pas ma joie de le voir se réunir si volontiers, malgré la pauvreté du lieu. Peu à peu les murs reblanchis ont perdu leur nudité, grâce à des peintures à l'huile que jadis le P. Vasseur m'avait adressées ; un chemin de croix a été érigé, un petit autel avec N.-D. de Lourdes, cadeau du R. P. Provincial, une statue du S. Cœur offerte par Mgr Simon avant sa consécration : une souscription parmi les chrétiens, a permis de faire des agenouilloirs qui servent de bancs et couvrent toute la surface ; des ornements offerts par le R. P. Supérieur et récoltés d'un peu partout, ont permis de monter au moins vaille que vaille la sacristie. Et maintenant que le *status* m'affecte particulièrement à cette œuvre, je vais travailler davantage à soigner l'édifice spirituel, surveiller les écoles, préparer les premières communions, fonder peut-être une congrégation de la Ste Vierge, et obtenir parmi ces pauvres gens une ferveur relative, qu'il est assez difficile d'allier avec cette vie de surmenage qui laisse à l'être humain si peu de temps pour songer à son âme. Je dois déjà me déclarer très satisfait de voir le *go-down* assez rempli chaque dimanche, car il ne faut pas oublier qu'*aucun* de ces chrétiens de la campagne n'avait l'habitude de la messe de chaque dimanche, vu qu'à part la nouvelle église du P. Gouraud à Dang-mon-ghiao, les plus fortes chrétientés n'ont qu'un seul dimanche par mois, le missionnaire étant obligé de se multiplier à cause du nombre de ses petits centres.

Pour la fête de l'Assomption, le P. Louail et moi, nous avons confessé tant que nous avons pu, malgré la chaleur, mais dans ces circonstances, il faudrait un bien plus grand nombre de confesseurs pour satisfaire leur piété... et malheureusement une fois la fête passée, le congé terminé, *Adieu le Saint*, le train-train recommence et ils sont insaisissables.

Ayant eu la bonne fortune d'obtenir le P. Weckbacker de l'observatoire de Zi-ka-wei, je l'ai prié de prendre quelques photographies du *Mill* et je

vous les adresse, quoiqu'elles ne soient pas parfaitement réussies, mais elles suffisent pour donner une idée générale. Quand vos *Lettres de Jersey* seront devenues *illustrées* après avoir été *illustres*, nous tâcherons d'obtenir mieux et de vous l'adresser. En attendant, faites les voir à ceux qui s'intéressent à nous.

Actuellement, le plus pressant me paraît être d'obtenir des prières pour que l'œuvre s'établisse solidement et que les habitudes qui s'y prennent soient bonnes : vous pensez bien que des difficultés de tout genre y surgissent, tant le milieu est mêlé. A part M. Jones, *manager*, qui est ouvertement très bien disposé pour les chrétiens, les autres Européens chargés des différentes salles s'occupent fort peu de religion et ne connaissent que leurs machines, auxquelles ils seraient portés à assimiler les Chinois et les Chinoises, qu'il leur est bien difficile de conduire doucement, vu qu'ils ignorent pleinement leur langue ; il y a aussi un nombre assez considérable de païens et de païennes qui, comme partout, sont plutôt nos ennemis que nos amis, quoiqu'ils soient traités avec la plus entière égalité ; il y a enfin l'infirmité humaine parmi nos chrétiens eux-mêmes, et je ne puis me flatter de réunir ici au *Mill* la crème des chrétientés : en particulier les familles qui ont séjourné longtemps dans les filatures païennes, quoiqu'elles se trouvent généralement bien mieux ici dans un milieu chrétien, ne sont pas celles qui sont portées à donner le meilleur exemple. Malgré cela, un grand bien se fait et se fera avec la grâce du bon Dieu, surtout si nous sommes aidés par les prières des âmes ferventes. Ceux qui, en France, s'occupent des œuvres ouvrières, me comprendront facilement et j'ose compter sur leur concours.

La réputation du *Mill* à Shang-hai est toujours bonne, mais ces industries sont exposées à une telle concurrence et dépendent de tant de circonstances qu'il faut attendre des années pour obtenir des profits considérables. Jusqu'ici ce sont, je crois, les travailleurs qui gagnent le plus et ce n'est pas moi qui m'en plains.

En union de prières et SS. SS.

R. V. inf. in X° serv.,
A. Pierre, S. J.

Brigandages et famine dans le Yng-tcheou-fou.

Extraits de diverses lettres.

Lettre du P. J. M. Chevalier au R. P. Supérieur.

Fei-ho, 22 juin 1899.

Mon Révérend Père,

P. C.

VOICI que des bruits de révolte circulent de nouveau. On dit que dans l'Est les brigandages recommencent et qu'une nouvelle rébellion se prépare. Qu'y a-t-il de vrai au fond de tout cela ? Je n'en sais rien. Ce

qui est sûr, c'est que partout on fait des préparatifs sérieux de résistance, partout on répare les fortifications des « Tchai ». A Fei-ho, les principaux notables sont venus me trouver et me demander si nous voulions prendre part aux travaux de réparation des murs. J'ai répondu aussitôt, sans la moindre hésitation, que oui certainement nous le voulions, et qu'en cas d'attaque, le Tien-tchou-tang désirait avoir son poste assigné sur les remparts. On nous a mis sur pied d'égalité avec la première famille du bourg et nous sommes pour 60 *tchang* de mur, c'est-à-dire que nous devons construire, à nos frais, les murs sur une longueur de 600 pieds. C'est une affaire de 100 piastres, peut-être même davantage. Mais impossible d'y échapper. Il importe que tout le monde sache que le Tien-tchou-tang a eu sa part, et une grande part, dans les travaux de *défense nationale*, comme disait le R. P. Perrigaud. Au reste, tous les notables de Fei-ho sont animés des meilleures intentions envers nous, ce sont même de vrais amis ; à tous moments, ils sont chez nous. Ils sont bien décidés à nous protéger. « Père, m'ont-ils dit, vous n'aurez rien à craindre au milieu de nous ; les murs du Tchai une fois bien réparés, nous saurons vous protéger, et protéger le Tien-tchou-tang ». Ils ont même parlé de vous écrire une lettre commune pour vous dire que, si l'année dernière Fei-ho est demeuré fidèle et s'est couvert de gloire en arrêtant les rebelles, ils reconnaissaient le devoir au « Tien-tchou-tang. » De fait, ils étaient tous décidés à suivre les rebelles, et ce sont nos gens qui les ont retenus dans le devoir. Maintenant ils nous savent grés de les avoir maintenus dans la fidélité. Tous les « Sien-tsong » et notables des environs sont au mieux avec nous ; ici point de rivalité, point d'inimitié et de haine entre païens et chrétiens, mais partout la bonne entente et la paix. Les événements de l'année dernière ne nous ont point nui, tant s'en faut. Dans tous les yamens on a beaucoup parlé de la belle conduite des gens de Fei-ho vis-à-vis des rebelles, tous en attribuaient tout l'honneur au Tien-tchou-tang. Que serait-il arrivé, si nous avions eu un catéchiste peureux, qui eût suivi les rebelles ? Certes c'eût été une grande honte et un grand malheur pour nous, si on avait pu dire que le Tien-tchou-tang avait embrassé la révolte. Mais non, Dieu merci, les Saints Anges et la très sainte Vierge nous ont visiblement protégés.

Mon Révérend Père, le district de Fei-ho est encore terriblement éprouvé cette année. Partout c'est la désolation et la misère portées à leur extrême limite. L'année dernière l'inondation détruisit toutes les récoltes, cette année, c'est un fléau d'un autre genre, la sécheresse, qui dure depuis la 8^{e} lune de l'an passé. La récolte du blé a été nulle ; en beaucoup d'endroits, le sorgho a péri, par suite de l'extrême sécheresse. Il ne reste plus qu'une dernière ressource, la récolte des pois. Si les pois viennent à manquer, tout est fini, ce sera une débâcle générale, et probablement encore la révolte. Le pays va devenir désert ; il faut absolument émigrer ou se résigner à mourir, pas

d autre alternative. Toute la population de Fei-ho, à part quelques riches familles, se trouve dans cette cruelle nécessité. De mémoire d'homme, on n'a jamais vu misère semblable, famine aussi terrible. Il est bien difficile de tomber dans l'exagération; tout ce qu'on peut dire reste au-dessous de la vérité. Voilà deux ans passés que dure cette famine, et elle menace de devenir plus terrible encore cette année. Si l'on ne vient à notre secours, la chrétienté de Fei-ho est une chrétienté qui va se désorganiser ; les chrétiens s'en sont allés ailleurs, et quand reviendront-ils ? Et puis que de misères l'émigration entraîne après elle ! Combien de femmes et d'enfants vendus, et quelle situation quand ces femmes et ces enfants ont été baptisés ! Si je pouvais, au moins, venir au secours de mes chrétiens, et les empêcher d'aller mendier ailleurs, je m'estimerais heureux, très-heureux. Comment, avec mon allocation de 500 francs, venir en aide à tous, surtout quand me voilà obligé de dépenser 100 francs aux réparations des murs du « Tchai » ? Volontiers je me contenterais de 400 francs, n'étaient les charges que m'impose ce douloureux état de choses. Ici c'est une pauvre chrétienne vendue à un païen par son mari. Nous avons réussi à la délivrer ; elle est à la charge du Père, elle et son enfant, et pour combien de temps ? Là ce sont des petits enfants abandonnés avec leur mère ; le père est parti faire le « Tao Hoang » (mendier), laissant là femme et enfants. Quand on manque de pain, on vient me trouver, et comment refuser ? Ailleurs, c'est toute une famille malade, et dénuée de tout ; ailleurs c'est autre chose, partout c'est la misère extrême. Le R. P. Perrigaud, qui n'était pas porté à outrer les choses, disait : Je savais que la misère était grande à Fei-ho ; et pourtant ce n'est qu'en voyant passer à Ing-tcheou ces bandes d'affamés, presque tous de Fei-ho, que j'ai pu m'en faire une juste idée. C'est effrayant. Et il m'écrivait: Père, aidez vos chrétiens, donnez-leur du travail, autrement votre district va se désorganiser. Grâce aux travaux de l'église, j'ai pu secourir un certain nombre de chrétiens : tous les manœuvres — il y en a eu jusqu'à 17 et 18 à la fois — étaient des chrétiens. Avec leurs 100 sapèques par jour, plusieurs ont pu vivoter et atteindre la moisson.

Maintenant, au point de vue apostolique, qui est notre vrai point de vue à nous, la famine est un grand malheur. Je voudrais établir des écoles en plusieurs villages. Impossible d'y songer. La moitié des familles sont parties mendier au loin ; les enfants ont suivi les parents. Comment trouver assez d'élèves pour ouvrir une école ? S'agit-il de l'assistance à la Messe ? Les pauvres ne peuvent y venir, ils n'ont point d'argent pour les frais du voyage; ils ne peuvent même pas emporter de pain, ils n'en ont pas. Comment, avec cela, les obliger à faire 2 et 3 lieues pour assister à la Messe ? Les riches sont obligés de rester à garder leurs maisons, autrement les voleurs sauraient profiter de leur absence. Envoyer les catéchistes exhorter les païens ? Un chrétien me disait : Père, c'est chose inutile ; tous les gens meurent de faim,

et ils ne songent qu'à une chose, à manger. Nous passons, en ce moment, par une rude épreuve, espérons que le bon Dieu ne la prolongera pas plus longtemps. Il vient de nous accorder une pluie bienfaisante, que l'on attendait depuis bien longtemps. C'est le salut sans doute. Partout on ensemence les champs, et si la récolte des pois est bonne, les gens ne mourront pas de faim, et puis nous n'aurons pas à craindre la révolte. Les gens ne demandent qu'une chose, un peu de pain à manger, peu importe la qualité ; avec cela, ils ne songeront nullement à se révolter.

Mon Révérend Père, vous me demandiez, dans une de vos lettres précédentes, des nouvelles de l'église. Elle est terminée, il ne manque plus que le dallage : impossible de faire amener des briques. Les animaux sont comme les hommes, ils souffrent de la famine, il sont maigres et manquent de forces ; aussi personne ne veut faire de charrois. Pour donner du travail à mes chrétiens, j'ai fait orner l'intérieur de l'église de peintures. Ce n'est pas trop vilain, pourvu qu'on n'y regarde pas de trop près, car mes artistes étaient des artistes improvisés. Les Chinois trouvent cela magnifique, ils n'ont rien vu de pareil dans leurs pagodes. Mais ça ne coûte pas cher, 2 ou 3 tiaos de peinture, puis le salaire des ouvriers, qui peut être considéré comme une aumône. Il s'agissait de venir en aide aux chrétiens.

Ma santé se maintient toujours ; les chaleurs de l'été sont moins redoutables pour moi que les pluies ou l'humidité. Je supporte facilement la chaleur. Pour le moment, je ne ressens pas la moindre fatigue. Je voyage cependant plus que jamais. Demain je vais à Tai-ho ; la semaine prochaine, je compte aller faire une visite à Po-tcheou et m'en revenir par Sou-i-hien. Il y a encore partout beaucoup de malades, moins cependant qu'il y a un mois.

Mon Révérend Père, je me recommande et recommande mon district à vos prières et SS. Sacrifices, et réclame votre paternelle bénédiction.

Je suis, mon Révérend Père, votre enfant soumis et affectionné en N. S.

J. M. Chevalier, S. J.

Extrait d'une lettre du P. Beaugendre.

Tai-ho, 2 avril.

« Dans quel pays vivons-nous ? On se croirait en pleine Afrique chez les Bonjos. Tous les jours dans une pagode voisine, 5, 8, 10 malheureux meurent de faim. Sur les routes on commence à s'habituer à la rencontre des cadavres tout nus. Les membres et les ossements sont transportés çà et là par les chiens. Un tibia tout sanglant a été traîné dans notre jardin par notre propre chien. Je me suis plaint au tribunal : on m'a fait répondre qu'on n'y pouvait rien. Le nombre des mourants était par trop grand. Le chef des Mahométans de Po-tcheou m'a assuré que dans le Kouo-yang la

chair des cadavres était salée et mangée, et qu'on se servait de la graisse pour l'éclairage... Je fais travailler un certain nombre de mes chrétiens et catéchumènes pour les empêcher, eux et leur famille, de mourir de faim. Pour 7 à 8 personnes je donne 3 à 4 livres de farine par jour. Comme cela ne suffit pas, ils mangent des racines, des feuilles et de l'écorce d'arbre. Sur les routes on voit grand nombre d'arbres sans écorce : pour eux aussi, c'est la mort. Le nombre des émigrants est considérable ; le nombre des morts et des mourants aussi est grand. Le prix des vivres n'est pas très élevé, mais pas moyen de gagner une sapèque pour acheter ces vivres. Aucun commerce, aucun travail. Les mandarins sont nécessairement cruels. Des incendies en nombre. Pour quelques grains pris, on coupe les têtes, on étrangle dans une cage. Il y a quelques jours, le mandarin de Kouo-yang a pris 30 pauvres diables mourant de faim qui avaient volé des vivres. Immédiatement il a fait occire les trente. En somme on se résout à mourir de faim. Tant qu'on peut marcher et mendier, on le fait ; puis, quand ces malheureux ne peuvent plus marcher, c'est la fin. Femmes et enfants vendus, abandonnés ne se comptent plus : on n'en parle même pas : c'est trop commun. Pour une mesure de froment on vend un arpent de terre assez bonne, mais pas d'acheteurs. Si l'argent que je reçois n'était pas nécessaire pour faire travailler mes chrétiens et catéchumènes, comme je pourrais acheter facilement une bonne petite ferme qui serait précieuse pour l'avenir ! Mais non ! Avant tout sauvons les vies. »

Une nouvelle fondation à Kao-lie-Ou.

Lettre du P. Boucher au R. P. Supérieur.

Sou-t'sien, 16 mai 1899.

Mon Révérend Père Supérieur,

P. C.

CHOU-YANG est une sous-préfecture de Hai-tcheou. Les trois sous-préfectures de Hai-tcheou sont sans missionnaire, et voilà pourquoi on les a confiées aux Pères du Siu-tcheou, qui ne peuvent guère s'en occuper, ayant assez de leurs propres districts à gouverner. L'an dernier, poussé à bout par les instances d'un groupe de catéchumènes, je leur donnai un catéchiste qui alla s'installer chez eux au marché de Kao-lieou, le plus gros centre de la sous-préfecture après Chou-yang. Ce catéchiste est un brave homme, pas fort lettré, mais honnête. Il s'appelle *Nang-che-ta*. La chrétienté suivit son cours normal: école de 10 à 12 enfants, où l'on apprend prières et doctrine : les catéchumènes y viennent quand ils le peuvent ; de temps à autre leur catéchiste en conduit quelques-uns à Yen-t'eou, où réside le P. Le Bayon, pour passer un dimanche ou une fête. Mais ces expéditions sont

rares et difficiles. Il y a 80 li (12 lieues) de Kao-lieou à Yen-t'eou. Il faut passer le *Chou-ho*, torrent gonflé en été, à sec en hiver ; surtout le pays est désolé ; une suite de collines qui coupent l'horizon recèlent des brigands toujours prêts à dévaliser le voyageur. Les villages sont considérables, précaution nécessaire pour repousser les attaques des brigands mais fort espacés ; par conséquent la route entre deux villages est le domaine des détrousseurs, et ils n'ont aucune idée de laisser ce domaine improductif.

Aussi étais-je peu rassuré sur l'avenir de cet avant-poste. Des chrétiens, si éloignés du centre, ne sont que peu connus, peu soignés et réussissent difficilement. Aussi avais-je envoyé notre meilleur surveillant de chrétientés, Nang-che-ta. Il est zélé, et réussit ordinairement; timide, il redoute les affaires litigieuses, et met bien le Père au courant des faits, alors que d'autres, plus retors, trompent leur curé et l'entraînent dans des procès où la justice est quelquefois peu respectée.

Les difficultés ne peuvent manquer de se produire. Plusieurs fois Nang-che-ta se plaignit d'être bien isolé et en butte aux vexations des païens, ou même de faux catéchumènes. Depuis quelque temps ces vexations redoublaient. Nos gens étaient dévalisés sur les routes, et le mandarin local *(Se)* se refusait à punir les voleurs. On insultait le nom chrétien : on n'osait plus envoyer les enfants à l'école ; les satellites extorquaient de l'argent sous divers prétextes. Il aurait fallu faire un exemple, obtenir une proclamation du sous-préfet et la punition d'un insulteur. Mais pour cela il fallait aller à la ville et y passer quelques jours. Or « time is money » pour les Américains : pour nous c'est l'application du sang divin et rédempteur aux âmes par le baptême. Pouvais-je abandonner ici les catéchumènes se préparant à recevoir le sacrement régénérateur et partir pour une expédition ? Nous sommes trop peu nombreux: il faudrait à chaque poste deux Pères, un résident et un excurrent. *Rogate Dominum!* La veille de l'Ascension, Nang-che-ta arrive ici escorté de sept gaillards armés de pistolets à un ou deux coups. Il faut cet appareil pour voyager.

Il ne peut plus rester là-bas, me dit-il : sa face est perdue. Un catéchumène ayant acheté des choux à un païen, paya son achat, mais eut le tort de mêler à sa monnaie 3 petites sapèques que le vendeur lui rendit. En juin dernier, il se vit réclamer les 3 sapèques et voulut remettre à plus tard : l'autre le prit de haut ; rixe, bataille, accusation au tribunal. Les satellites vinrent à l'école où s'étaient réfugiés le chrétien et son frère. Nang-che-ta voulut parlementer : inutile : on emmena les deux frères. L'administrateur les suit au tribunal et veut proposer un arrangement à l'amiable. On le saisit, on les suspend tous trois par la queue à une poutre et on les frappe rudement à coups de bâtons. L'ayant appris, Nang-che-ta prend peur : on lui fait croire que les satellites parlent de l'arrêter lui aussi : il part bien vite et vient me trouver avec son escorte.

Voilà une chrétienté à relever. Si l'affaire est négligée, nous n'avons qu'à faire notre deuil de ce coin avancé du Chou-yang. Ces gens viennent à nous, attirés par notre réputation de protecteurs du faible contre le puissant et en particulier contre les vampires du tribunal. Depuis six mois, nous n'avons pas posé un seul acte pour confirmer cette renommée. Cette fois-ci, il y a éclat: si nous restons tranquilles, c'en est fait: on nous dira et croira impuissants. On ira aux protestants : ce sera à recommencer.

Heureusement à l'Ascension eut lieu le dernier baptême : les catéchumènes ne viennent plus : je suis libre de voyager. Un exprès va emprunter le cheval du P. Le Bayon. On demande au sous-préfet une escorte de deux cavaliers et le vendredi à l'aube, après avoir dit la messe, nous partons pour Chou-yang. En tête de la caravane, ma bonne mule ouvre la marche : à âne, *Filou* (fils de la mère *Lou*), puis sur la jument du P. Le Bayon, Nang-che-ta, qui a la garde de ma caisse de messe. Le sac jeté sur la jument contient deux paquets, un d'habits de cérémonie, l'autre de ce qui est indispensable pour la messe. Comme d'habitude, sur ma mule est ma couverture pour la nuit, et mon léger bagage personnel... imperméable, écritoire, carnets, etc. Pas de cavaliers ! on s'en passera. Nous traversons le grand canal et nous nous dirigeons à l'Est. Au bout de 20 li (3 lieues), déjeuner à l'auberge. Pas compliqué le menu : galette de blé mêlé de pois, brouet noir et insipide de pois, 2 œufs et du fromage de pois. Les bêtes ont de l'herbe fraîche : coût 200 sapèques pour 3 hommes et 3 bêtes, soit 12 ou 13 sous. Il y a encore 14 lieues jusqu'à Chou-yang et sur la route pas d'auberges. Personne ne connaît la route : on se renseigne en chemin. D'immenses espaces de terrain sont incultes : les maisons ont perdu leur toit qui a été vendu pour acheter du pain. Quelle misère ! Et la sécheresse persistante ne laisse entrevoir qu'une misère plus noire pour l'avenir. Les blés maigres, chétifs sont secs avant d'être formés en épis. Sorgho, maïs, pois ne sortent pas de terre, faute d'eau. Pauvre Chine !

Vers 11 heures nous apercevons le Chou-ho, rivière de Chou-yang qui amène du Chan-tong les eaux de pluie. Elle est presque à sec. Il nous faudra la côtoyer pendant près de cinq heures. Au moins pouvons-nous nous y désaltérer, hommes et bêtes.

Vers 4 heures arrivée en ville. Nous logeons en une auberge, à l'intérieur de la ville, près de la porte Est. Un lettré se trouvant sans élèves par suite de la famine, a converti son école en auberge. Il se montre fort poli et veut absolument savoir de quelle préfecture je suis, me trouvant l'accent étranger.

On installe les bêtes qui ont souffert de cette longue course sous de pesants fardeaux, on prépare le dîner : pendant ce temps *Filou* va au tribunal avec ma carte pour demander audience. Il y est mal reçu: c'est l'ordinaire dans les tribunaux où nous venons pour la première fois. Il revient

m'annoncer que le sous-préfet part pour la préfecture et que personne ne veut s'occuper de notre affaire. Va-t-il falloir s'en retourner sans avoir rien obtenu ? Et la face ? Et la chrétienté menacée ? « Le mandarin est-il parti? — Non, mais il s'apprête à partir. Il va à Ou-tsi, gros bourg à l'Est, où il y a un cadavre à examiner, et se rendra demain à Hai-tcheou. — Bien, je vais le trouver. Qu'on selle les bêtes. » J'avais changé d'habits, pris robe et pardessus de cérémonie, avec bottes, sans chapeau. Je monte à mule : *Filou* prend un cheval de notre escorte, laquelle arrivait juste deux heures après nous : un cavalier nous suit, et en route pour le tribunal. Nous y arrivons pour constater que le mandarin est parti. A sa poursuite alors et lestement. Et dans la grande rue de la ville, qui se continue dans le faubourg sur une longueur d'une lieue, commence une course échevelée comme je n'en avais jamais fait. La vieille mule du P. Hirgair semblait se croire montée, comme par le passé, par le brillant cavalier qu'est le P. Perrin, mon prédécesseur ici, et ne lâchait pas d'une semelle le cheval que *Filou* fouaillait avec ardeur et sans pitié. Les pauvres bêtes fumaient, ruisselaient, reniclaient mais galopaient toujours. J'avais grand' peur de voir ma monture glisser sur les pavés humides, sur un trognon de choux ou une carotte et s'abattre, avec son cavalier, au milieu de la rue. Quelle perspective! La foule, avertie par les grelots, s'écartait avec empressement, et les commentaires allaient leur train. On comprenait bien que nous allions poursuivre le mandarin, mais pourquoi et qui étions-nous ?

Hors de la ville, hors du faubourg, nous voici à la campagne : le cortège mandarinal est à 3 li (1800 mètres) devant nous. Encore un effort et nous y sommes. *Filou* avertit un homme de la suite : le mandarin descend de sa chaise, moi de mule ; il est vite au courant et consent de bonne grâce à revenir en ville « pour causer ». Retour triomphal en ville, où nous ramenons prisonnier le roi du pays. Je le soupçonne d'avoir hâté son départ pour esquiver ma visite. Justement nos chrétiens, avertis par Nang-che-ta de venir en ville nous servir d'éclaireurs, arrivent à ce moment. Ils nous servent d'escorte et n'en sont pas peu fiers. Intérieurement je remerciais mon bon ange de m'avoir guidé de manière à ce que le mandarin fût atteint et ramené, sinon quelle perte de face !

Dîner à l'auberge, puis le mandarin envoie sa chaise me prendre et me conduire à son tribunal. Foule énorme pour voir le *diable d'occident*, silence parfait. A l'abord, saluts d'usage.

« Vraiment je dois m'excuser de vous avoir ainsi dérangé, poursuivi, forcé à revenir : mais vraiment, j'étais acculé : vous parti, à qui m'adresser ? J'ai fait 16 lieues aujourd'hui pour vous voir et ne puis attendre votre retour. — Comment donc: enchanté de vous voir! Il y a eu malentendu. On n'a pas dit que vous étiez arrivé: j'ai cru qu'il n'y avait que votre catéchiste avec votre carte : sans cela je ne serais pas parti. »

Banalité d'usage. — « Eh bien, et votre affaire ? — Ah ! notre affaire, voilà ! Votre subordonné le *Se* de Kao-lieou nous a gravement manqué. Lui et son collègue le mandarin militaire ont ordonné de prendre nos chrétiens, ont envoyé leurs satellites à notre école, ont insulté le catéchiste, battu l'administrateur, dit de fort mauvaises paroles contre nous : cela ne peut pas continuer ainsi. — Sans doute, sans doute, ils n'entendent rien aux rites, il y a là un vieux de 70 ans qui est radoteur : excusez-le. Tous deux vous feront des excuses : on battra les satellites coupables, on les chassera du service. L'Empereur a publié force édits pour nous ordonner de vous protéger : comment pourrions-nous être négligents à lui obéir ? — Vieux frère, vous êtes un homme intelligent et sachant gouverner le peuple : la renommée l'a publié au loin : avec vous il est facile de s'entendre. Demain j'irai à Kao-lieou. Vous voudrez bien donner vos instructions à vos subordonnés et aussi lancer une proclamation en notre faveur. — Oui, oui. Les deux mandarins vous feront des excuses : mais que faut-il dire dans la proclamation? — Que la Religion est bonne, sa propagation approuvée et protégée par l'Empereur ; que les chrétiens sont sujets de la dynastie, qu'on ne doit pas les molester, etc. »

Ah ! il n'en était pas ainsi il y a trente ans. C'est un jeu maintenant de traiter avec les mandarins en province.

Le soir à minuit, la proclamation nous était remise. Le samedi, messe votive de l'Immaculée Conception pour consacrer à Marie ce nouveau poste, qui, j'espère, ne tardera pas à être occupé.

Départ vers 7 h. Déjeuner en route, comme la veille. Arrivée à Kao-lieou vers 7 h. Nous descendons à l'école, pauvre chaumine en paille. Les chrétiens en préparent le dîner : nous attendons les excuses promises. A 4 h., 5 h. rien ne vient. Il faut commencer. *Filou*, encore un soldat de l'escorte, demande comment le *Lao-yé*, petit mandarin local, entend arranger l'affaire des chrétiens arrêtés. Le soir, des notables se présentent de la part du mandarin, pour demander comment se doivent faire les excuses, quelles sont nos conditions. C'est bien simple. Les deux mandarins, civil et militaire, devront venir avouer leur tort, demander pardon, punir leurs gens, etc. A 9 h. vient la réponse. Le mandarin civil fera tout ce qu'on voudra. Mais le militaire ne veut pas entendre parler d'excuses. Il a obéi au civil et n'a encouru aucune responsabilité. Il y a du vrai à cela, mais ses gens sont coupables et ont abusé du mandat : leur chef est responsable. Dimanche, messe solennelle, eau bénite, sermon, belle assistance, prières bien récitées. La chrétienté va reprendre une nouvelle vie; on demande des catéchistes aux environs ; la face est regagnée.

Après déjeuner, le mandarin civil vient faire ses excuses. C'est un vieux radoteur, incapable, sourd et ne comprenant pas la langue du pays. Il ne fait aucune excuse, rejette la faute sur ses satellites ; il les battra, renverra,

etc. Profitant de sa surdité, je m'adresse aux notables, déclare accepter les excuses de leur mandarin (excuses qu'il n'a pas faites), mais réserver le cas du mandarin militaire qui a refusé de venir. Les satellites seront cangués, battus, et la paix régnera dans le pays.

On se sépare avec les cérémonies habituelles, et nous partons pour Yen-t-eou.

Et maintenant, mon Révérend Père, mon rôle est fini. Le district est ouvert, il y a une école florissante, des catéchumènes désireux de se faire chrétiens, qui s'occupera d'eux? Où iront-ils étudier la doctrine et se préparer au baptême? Yen-t'eou est à 80 li (12 lieues) de là : j'ai dit ce qu'est la route pour y aller. Il leur faudrait un missionnaire capable de les gouverner. S'il vient, je lui promets que dans trois ans il aura de 10 à 20 chrétientés, avec 1500 ou 2000 catéchumènes et de 100 à 200 baptêmes par an à partir de la 3e année inclusivement. A Soei-ning, j'avais donné pareille assurance. Le P. Crochet la réalise parfaitement et Pei-tcheou aura son Père au *status :* Chou-yang réclame le sien : puis ce sera le tour de Hai-tcheou et de Kan-yu.

H. Boucher, S. J.

Troubles au Siu-tcheou-fou.

Extraits de diverses lettres (1).

Su-t'sien, 6 février.

Le P. Gain vous a écrit que la victoire du P. de Bodman a empêché un soulèvement général contre nous. Par ailleurs la révolte de Kouo-yang est arrêtée : cependant tout péril n'est pas écarté. Le 1er février, pendant que les catéchumènes, réunis à l'école, récitaient la prière du matin, le local fut envahi par 60 ou 70 hommes venus d'un marché du Chan-tong sur la frontière et conduits par les chefs du marché et appartenant à la puissante famille des *Teou.* Ils se disaient envoyés par le mandarin pour prendre les chrétiens, comme cela se fait, ajoutent-ils, au Chan-tong, au Kiang-nan et partout, par ordre de l'empereur. Les Pères sont en fuite, le P. Le Bayon est en prison. « Vous êtes chrétiens : car voici des images et des livres : venez avec nous. Ils avaient avec eux un char à bœufs pris aux chrétiens et vingt brouettes, une dizaine de bœufs, tout cela chargé de grains, d'habits et de mobilier. Ils emmenèrent quatorze prisonniers choisis parmi les gens aisés. Dix furent délivrés moyennant 10 piastres (25 fr.) par tête; les quatre autres furent conduits à la ville comme brigands et parmi eux le fils de l'administrateur, charmant jeune homme de 16 ans : on lui réclama 100 piastres (250 fr.) de rançon, parce que son père est à l'aise.

1. Cf. *Lettres de Jersey*, Juin 1899, p. 31.

Les bandits avaient tous les dehors de soldats, habits, trompettes, etc. Les chrétiens y furent pris, et trompés par leurs mensonges, n'osèrent résister, ce qu'ils auraient pu faire, étant là plus de cent familles et gaillards bien décidés. Ils n'osèrent même pas venir me trouver, nous croyant tous en fuite. Un homme de Yen-teou allant chez eux les détrompa : un d'eux vint en secret le soir et trois autres pendant la nuit me raconter l'affaire et demander du secours. Ils ne rentrèrent plus chez eux de peur d'être pris par l'ennemi. Sans tarder j'ai écrit au mandarin de Pi-tcheou pour le mettre au courant et demander prompte répression. L'affaire en est là. »

Les rebelles du Kouo-yang sont pour le moment dispersés. Aucune ville n'a été prise ni même assiégée. Les rebelles, au nombre de 20,000 à 30,000 au plus, chiffre exagéré, s'étaient emparés de plusieurs villages fortifiés et d'un camp retranché. Un général de Ngan-hoei, un du Ho-nan et un de Sin-tcheou-fou les cernaient de trois côtés. Un premier combat avait mis en déroute les soldats du Ho-nan, qui s'étaient retirés derrière la « *Kouo* ». Notre général *Lieou* avait livré un autre combat indécis le 9 de la 12e lune. Le 10 au matin, avec 600 à 700 fantassins armés d'excellents fusils Mauser et 200 à 300 cavaliers armés de carabines Schneider et Martini, notre général, qui ne pouvait plus que vaincre ou mourir, a livré un combat acharné. Les rebelles, par escouades épaisses fauchées par les balles et sans cesse renouvelées, menaçaient de l'entourer. Pour empêcher ses soldats de reculer, il leur a ordonné de tirer genou terre et a lancé ses cavaliers sur les deux flancs de l'ennemi dont la grande masse n'était armée que de longues piques. La panique vers midi s'est mise dans les rangs de l'ennemi. Le futur empereur « *Nieou* » s'est enfui dans le Sud, son premier ministre « *Lieou* » a été tué avec plus de mille hommes dont les tresses et une oreille ont été envoyées ici en triomphe. Nos soldats ont ramassé sur le champ de bataille autant d'habits ouatés qu'ils ont voulu, quelques dizaines de chevaux, une centaine de fusils de rempart et une vingtaine de grands chars à bœufs remplis de poudre et de munitions. Je tiens ces détails de la bouche du général *Lieou* et de ses officiers que je suis allé féliciter à leur retour ici. Est-ce tout ? Non. Hier le bruit courait en ville que le Tao-tai avait reçu la nouvelle d'une nouvelle défaite infligée au général de Koei-té-fou (Ho-nan) le 28 de la dernière lune. Les 8 sous-préfets et les chefs de camp qui devaient, ces jours-ci, venir présenter leurs vœux à leurs chefs, ont reçu l'ordre de rester à leur poste. La famine va bientôt atteindre l'état aigu, et nous avons encore plus de cent jours terribles à traverser d'ici la récolte des premiers blés. Les pillards et incendiaires, pris en flagrant délit, sont aussitôt décapités ou étranglés en cage. A la garde de Dieu ! Il faut avouer que nos pauvres Chinois sont bien mal administrés et qu'ailleurs on se révolterait pour moins.

Siu-tcheou-fou, 13 mars.

Sur les instances des Pères, j'ai dû encore écrire à notre Tao-tai à propos des « Grands couteaux », qui s'intitulent maintenant : « *Hong-kinen-hoei* », c'est-à-dire, « Société des Poings rouges », et se recrutent en masse, surtout aux limites du Chan-tong. Voici le sens de ma lettre : « Les Pères Tchoang du Fong-hien, Toan du Pei-hien, Lou du T'ang-chan-hien m'écrivent que la secte des « Poings rouges » menace toujours nos églises. Plusieurs fois Votre Excellence en a prohibé la propagation, disant qu'il suffisait de s'enrôler dans la garde nationale. Actuellement le recrutement des adeptes est plus grand que jamais, et personne ne tient compte de vos édits qui ne sont point affichés, tandis que les Chantonais, recruteurs de la secte, continuent leur métier, au sein de nos populations. Jour et nuit, Pères et chrétiens ont à subir des alertes et des menaces continuelles. Les autorités locales n'apportent aucun zèle à exécuter les ordres de Votre Excellence et quand les malheurs arriveront, vos subordonnés crieront qu'ils sont incapables de solder les indemnités ! Je supplie Votre Excellence de renouveler ses ordres aux titulaires des sous-préfectures susnommées et de m'accorder quelques exemplaires de la proclamation, que je ferai moi-même afficher. »

Cette lettre était portée au tribunal du Tao-tai le 29 de la 1ère lune. Trois heures après je recevais une réponse de S. E. *Koei*. « J'apprends par votre honorée lettre, que je viens de lire avec attention, que malgré mes édits répandus dans les huit sous-préfectures de ma juridiction, malgré mes ordres réitérés aux sous-préfets d'urger l'affichage et l'exécution de ma proclamation contre les « Grands couteaux » et les « Poings rouges », malgré un supplément de 50 exemplaires envoyés au *T'ang-chan-hien*, les missionnaires de Fong, Pei, T'ang, n'en ont pas encore vu un seul exemplaire d'affiché. Je ne puis m'expliquer cela. Je ne demande pas mieux que de me conformer à votre désir en vous envoyant quelques exemplaires que vous feriez afficher vous-même. Seulement je crains que le peuple des campagnes, peu habitué à voir mes édits affichés par vos soins, ne s'en émeuve et suscite des troubles. Je pense plutôt à faire tirer cent feuilles de mon édit, à les confier à un de mes sous-officiers que vous feriez accompagner par un de vos hommes sûr, qui regarderait sans rien dire. Chacun muni de son viatique, ils iraient dans les trois districts nommés, où les sous-préfets leur adjoindraient un de leurs satellites, qui collerait sous leurs yeux les proclamations aux endroits convenables. Après quoi nos envoyés en toute sécurité nous rendraient compte de leur mission, sans avoir occasionné aucun trouble. Je n'ai qu'un cœur avec Votre Révérence pour désirer la paix et la concorde. Si vous entrez dans mes vues, veuillez désigner un homme sûr et me faire savoir le jour où vous le mettrez à ma disposition. J'attends vos ordres... »

Le lendemain je répondais à S. E. *Koei* Tao-tai : « Puisque Votre Excel-

lence délègue un de ses officiers chargé d'assurer l'affichage de cent édits dans les trois sous-préfectures de Fong, Pei, T'ang ; et que d'un autre côté vous craignez des troubles si je m'en mêlais, je reconnais là la haute sagesse et la grande prudence de Votre Excellence. J'ai pleine confiance en une affaire que Votre Excellence prend elle-même en mains de la sorte. Veuillez donc me dispenser d'envoyer un homme surveiller votre délégué, que je prie seulement de vouloir bien à son retour passer par notre résidence pour me dire les endroits où il aura placé l'édit... »

Hier soir enfin je recevais de notre Tao-tai la dépêche suivante : « Touchant l'affichage de l'édit contre les « Poings rouges », puisque Votre Révérence ne juge pas à propos de déléguer un de ses hommes, j'ai envoyé ce matin dans chacune des trois sous-préfectures de Fong, Pei, T'ang, un de mes sous-officiers avec 33 exemplaires dont ils doivent surveiller l'affichage ; après quoi ils vous apporteront la liste des localités où il a été placé. Ci-joint l'exemplaire, complément du cent que j'ai fait tirer, avec mes salutations empressées. Signé : Koei-song-king, le 1er de la 2e lune.

Au pays des Grands Couteaux.

Lettre du P. Doré.

Ma-tsing, le 17 février.

JE profite d'un jour d'arrêt à Ma-tsing, au retour d'une consulte, pour vous donner quelques nouvelles courantes sur le Siu-tcheou-fou, pays toujours fertile en événements tragiques. La famine vient encore compliquer la situation : on meurt de faim, la paix est plus difficile encore que par le passé. En me rendant à Siu-tcheou-fou, j'ai vu un chien dévorer un cadavre ; à mon retour nous avons dû prendre garde pour ne pas écraser le corps d'un pauvre homme mort de faim et couché dans un petit sentier longeant les murs. Partout des centaines de mendiants, et personne ne peut leur faire l'aumône ; aussi les brigandages ne comptent plus. Nous avons rencontré sur la route deux bandes d'hommes armés conduisant au tribunal des brigands pris en flagrant délit. L'un d'eux, grièvement blessé, était monté sur un âne, les autres très fortement liés, étaient menés entre deux rangs de paysans armés de lances et de fusils. Sur la route plusieurs villages ont été pillés et à moitié incendiés. Voilà le pays en tableau.

Les Grands Couteaux semblent vouloir saisir l'occasion si favorable pour recommencer leurs hostilités : Le pays en est rempli. Dans toute la partie Sud et Sud-Est du T'ang-chan-hien, chaque village a une école de « Grands Couteaux » : le maître est d'ordinaire un Chantonnais. Tous les soirs, la nuit tombée, on s'exerce. Voici d'après le récit de témoins oculaires comment les leçons se donnent. On écrit des caractères superstitieux sur

une petite bande de papier : l'élève mange le caractère, ou absorbe dans du thé la cendre de ce papier brûlé : après quoi il brûle de l'encens et marmotte des invocations : il est devenu invulnérable. Ces préliminaires posés, rien ne pourra plus le blesser. Il prend donc une grosse brique de 5 à 6 livres et s'en servant en guise de marteau, il se frappe de toutes ses forces trois coups sur l'avant-bras, trois coups sur les épaules, trois coups sur les jambes, etc., etc. L'opération terminée, il prend un grand sabre et recommence l'exercice dans le même ordre qu'avec la brique. On dit qu'ils frappent sérieusement et avec des sabres parfaitement aiguisés. Pourquoi ne se coupent-ils pas en frappant ainsi à nu un nombre de coups considérable ? je ne vous en dis rien. Est-ce toujours et en toute circonstance purement naturel? je n'en sais rien. Le fait est que tout le monde trouve cela très drôle. Les « Grands Couteaux » sont *a priori* les ennemis des chrétiens ; ils se posent comme tels partout : on dirait vraiment que c'est le diable qui propage sa religion à côté de celle du bon Dieu et en prenant un moyen cher entre tous aux habitants du pays : le sabre. Le but aussi est infiniment pratique : se rendre invulnérable contre les attaques constantes des brigands. Il ne faut donc pas s'étonner du succès de cette secte. La plupart des affidés sont relativement riches ; la raison c'est qu'il faut payer le maître qui ne travaille pas pour rien. Jusqu'ici ils n'ont pas encore trouvé le moyen de se garantir contre les balles des soldats qui gardent nos établissements. Ils ne se désespèrent pas cependant d'arriver à nous chasser.

Je viens d'avoir maille à partir avec eux dans un village situé sur leur sphère d'influence, à 20 li (3 lieues) de Tang-chan. Dans tout ce pays il n'y avait point encore d'école pour enseigner la religion et, faute d'argent, pas de catéchiste. Je n'avais pu accéder aux désirs de ceux qui étaient venus si souvent m'en demander. En novembre dernier force me fut d'acquiescer à leurs prières. J'envoyai donc un catéchiste, vieux chrétien de Longhien. A peine installé, il apprend que les « Grands Couteaux », nombreux dans ce village, se concertent pour nous expulser. Le chef du village vient lui-même, accompagné de plusieurs affidés, déclarer au catéchiste qu'il n'avait qu'à se retirer, s'il voulait s'éviter de mauvais procédés. Il somme aussi le propriétaire de la maison d'avoir à fermer l'école et au plus vite. Le catéchiste revint m'annoncer le verdict du chef de village. Nous ne pouvions pas reculer. Le lendemain je me fis accompagner par quelques-uns des soldats préposés à la garde de notre centre de Heou-tchang, et je me rendis à l'école avec le catéchiste. Pendant la nuit je réussis à obtenir un arrangement à l'amiable, et le chef du village écrivit une pièce par laquelle il s'engageait à ne plus nous molester. Hélas ! la suite fit bien voir que ce n'était pas sincère, car depuis cette époque tout a été mis en œuvre pour intimider le catéchumène qui nous prête sa maison pour école : on a pris tous les moyens pour pousser à bout le catéchiste et lui faire lâcher pied : il a été

chassé quatre fois, maudit, battu, etc., enfin ces jours derniers, voyant qu'ils ne pouvaient débarrasser le pays de notre présence, ils se sont entendus avec les satellites du mandarin et, moyennant une forte somme d'argent et une fausse accusation, ils se sont emparés de ce chrétien dans son école, l'ont lié comme un malfaiteur et conduit à la sous-préfecture entre deux haies de « Grands Couteaux ». Comme le catéchiste refusait de sortir, ils lui déclarèrent sans détour qu'ils allaient le brûler vif dans son école, s'il ne sortait pas sans retard. Que faire contre la force brutale ? Le catéchiste se retira dans un village voisin, et l'école fut brûlée. Le tour est joué, les « Grands Couteaux » triomphent. L'école est détruite, le propriétaire est chargé de chaînes dans les prisons de Tang-chan, où on va essayer de le faire emprisonner au plus vite, le catéchiste est en fuite : c'est la victoire complète. J'ai juste trouvé hier sur la route de Siu-tcheou-fou le sous-préfet de Tang-chan, et j'ai pu lui exposer brièvement les grosses lignes de notre tragédie. Il a été payé de bon argent pour laisser faire au moins le premier acte : peut-être qu'à la lueur de l'incendie, il y verra un peu plus clair dans l'acte final.

La Révolte dans la Section de Yng-tcheou-fou.

(Extraits de diverses lettres.)

Du P. Perrigaud.

Yng-tcheou-fou, 15 février.

LE Nord est toujours troublé, et les routes ne sont pas sûres. Il n'y a plus de rebelles, mais les brigands ne manquent pas... Si vous pouviez nous faire passer quelques fusils à tir rapide, vous nous rendriez un grand service. Les rebelles et les brigands craignent de pareilles armes. En ce moment nous jouissons d'une paix relative. Fei-ho-keou a été bien menacé ; Nao-kia et Hoang-long-tsi, également ; en ce moment, aucun péril à l'horizon. Priez pour nous.

Yng-tcheou-fou, 26 mars.

« Tous les fléaux visitent tour à tour notre pauvre Nord. Il y a quelques mois nous avions inondations, famine, révolte ; hier le feu dévastait en quelques heures un immense quartier de la ville de Yng-tcheou-fou. Pour comprendre la possibilité d'un tel désastre, il faut savoir que la plupart des maisons sont couvertes en chaume. Depuis le matin le Hoang-fong (vent chargé de sable) soufflait avec furie. Vers midi l'incendie commençait à 100 pas au Nord de chez nous et se propageait vers l'Est avec une rapidité foudroyante ; à 2 h. plusieurs milliers de maisons (on dit plus de 10,000) étaient consumées. Seules quelques maisons couvertes en tuiles avaient

échappé au désastre. Notre voisin de l'Est a tout perdu. Il n'y avait pour garder notre résidence qu'un catéchiste, un grand élève et un vieux gardien: j'étais parti le matin même pour aller passer la fête des Rameaux à Pe-ko-se. Ils eurent la présence d'esprit de fermer la porte, d'arroser le toit le plus proche du feu et d'enfouir les caisses les plus précieuses. En revenant j'ai trouvé la maison dans un beau désordre, mais, grâces à Dieu, tout était sauvé. Nous l'avons échappé belle cette fois. Dans ces circonstances critiques on voit l'avantage des maisons couvertes en tuiles. Si le feu était venu de notre côté, il ne nous serait pas resté une seule chambre.

Du P. J. M. Chevalier.

Fei-ho, 25 février.

ME voici enfin de retour à Fei-ho. A mon arrivée j'ai trouvé la maison encore toute remplie, maintenant l'évacuation se fait peu à peu. Les gens rassurés retournent à leurs demeures. Pour le moment la paix règne partout ; mais il est nécessaire de veiller et de se tenir sur ses gardes pendant la nuit. L'autre jour j'ai été dire la messe à Tchoang-miao. Je me serais difficilement imaginé voyager dans un pays qui, il y a quelques semaines, était tout prêt pour la révolte. J'ai bien rencontré un homme ou deux armés de sabre ou de lance, mais c'est tout. Les brouettes commencent à circuler, on fait même des transports de vivres : chose impossible, il y a un mois. Cependant, comme si l'on redoutait encore quelque chose, on ne cesse de travailler aux fortifications des *Tchai*. Je ne crois pas qu'on songe désormais à se révolter, la répression a été trop sévère : on mourra plutôt de faim. Pour nous, nous avons bien à remercier le bon Dieu et la Ste Vierge, patronne de Fei-ho. Nous nous en sommes tirés à bon compte, et ce qui vaut mieux, avec gloire. Ici tout le monde le sait et le dit. C'est grâce aux gens du *Tien-tchou-tang* (église catholique) que Fei-ho-keou est demeuré fidèle. Il y a eu un moment où la position semblait absolument désespérée. Il y avait sur le bourg plus de 100 hommes qui n'attendaient que l'occasion de passer aux rebelles. Tous les jours arrivaient des lettres menaçantes. Les rebelles y disaient qu'ils allaient attaquer Fei-ho, s'emparer du *Tien-tchou-tang*, où ils espéraient trouver un millier de taëls et de bonnes mules pour leurs chefs. Le fait est qu'ils eussent trouvé une vieille mule borgne et, pour le moment, en bien mauvais état. Quant aux taëls, impossible d'en trouver un seul : c'est tout au plus s'il restait quelques sapèques. De dépit et de fureur ils auraient sans doute tout brûlé. Le *Lien-tsang* était bien décidé à abandonner le *Tien-tchou-tang* à son malheureux sort. Les gens de la campagne qui cherchaient partout des maisons, n'osaient venir habiter chez nous malgré toutes les offres qu'on leur faisait. Heureusement les saints anges veillaient et nous protégeaient.

« *Jen-fou-tsuen* », chargé de veiller sur la maison en mon absence, ne sachant trop que faire, se décide à s'en aller trouver le « *Lien-tsong* », et les notables. *Ien-fou-tsuen* est cuisinier à ses heures, catéchiste, homme d'affaires, un peu tout ce qu'on voudra. Il n'est pas fort en caractères, il ne connaît guère que le caractère « Ien ». En revanche il est beau parleur et d'une habileté rare pour traiter les affaires les plus difficiles. Dans la circonstance il sut sauvegarder l'honneur du Tien-tchou-tang et sauver Fei-ho. Le « *Lien-tsong* » lui conseillait de faire comme tout le monde et de suivre le parti des rebelles. S'il résistait, on allait le massacrer, lui et tous les gens du Tien-tchou-tang. *Ien-fou-tsuen* lui fit cette fière réponse: « On pourra nous tuer, mais on ne dira pas que le Tien-tchou-tang a forfait à l'honneur en suivant les rebelles. » Puis, par des arguments à lui, il montre combien il est insensé et dangereux de suivre la révolte, combien, au contraire, il est sage et plus sûr de demeurer fidèle. Il est assez habile pour décider « *Lien-tsong* » et notables à aller attaquer les rebelles retranchés dans un « *Tchai* » voisin. Ce fut là le salut. On réunit sur-le-champ 200 hommes et vite on court sus aux rebelles. La victoire fut complète. Là encore nos gens se couvrirent de gloire. Ils marchaient en tête avec les quelques soldats du mandarin, et c'est à eux et à leurs bons fusils qu'est due la victoire.

Les gens de Fei-ho, heureux et fiers de leurs succès, ne songèrent plus à faire défection, mais à se défendre à outrance. A partir de ce moment, c'est le *Tien-tchou-tang* qui conduit la campagne. Nos gens font faire deux grands étendards sur le milieu desquels se détache une grande croix blanche: on les fixe à l'extrémité de deux énormes bambous, et l'on choisit comme porte-drapeaux les deux plus forts gaillards que l'on put trouver. Chrétiens et païens se groupent autour de ces nouveaux labarums pour aller donner la chasse aux brigands. Dès que ceux-ci aperçoivent au loin ces deux bannières, ils s'empressent de prendre la fuite. Il ne reste plus partout que des honnêtes gens, du moins on le dit. Après leur victoire du « *Tong-tchai* », les habitants de Fei-ho s'en allèrent attaquer les rebelles dans un autre gros bourg. C'était là que ceux-ci avaient établi leur principal centre, du moins pour ces pays-ci, et c'était de là qu'ils partaient pour aller exercer leurs brigandages dans la campagne. Dès qu'ils apprirent l'arrivée des gens de Fei-ho, ils s'empressèrent de fuir. On aurait bien voulu les poursuivre, mais déjà il commençait à se faire tard, et l'on craignait des embûches. On renonça à la poursuite, mais on obligea les habitants du bourg à payer un bon dîner aux hommes de Fei-ho.

Que serait-il advenu si Fei-ho avait, comme tous les autres gros bourgs de l'Est, embrassé la rébellion ? Il eût été bien à craindre que tout le pays de l'Ouest se soulevât comme un seul homme. Tout était préparé pour cela. Partout bon nombre d'affamés ne demandaient pas mieux que de passer aux rebelles. Ils attendaient seulement l'occasion favorable. Le succès des

gens de Fei-ho augmenta le courage des bons et diminua l'audace des méchants. Dès lors partout les notables songèrent à résister. Mais il s'en est fallu de bien peu que Fei-ho-kéou, lui aussi, n'entrât dans le mouvement, et, grâce à Dieu, ce sont les gens du *Tien-tchou-tang* qui ont fait pencher la balance du bon côté. On le sait fort bien en haut lieu, et il paraît que nous serions menacés de deux boutons. Le mandarin de Tai-ho aurait lui-même écrit à Ngan-king à cet effet..... Nous avons maintenant la face, et plusieurs notables, autrefois peu favorablement disposés envers nous, n'osent plus maintenant rien dire contre nous.

En ce moment il n'y a pas grand' chose à craindre à Fei-ho : le bourg est bien défendu, on a réparé les murs, barré le lit de la rivière, en sorte que les fossés sont maintenant remplis d'eau à hauteur d'homme. Il serait difficile aux rebelles de s'emparer du bourg, d'autant qu'on a en ce moment bon nombre de fusils et de canons, dont quelques-uns enlevés aux rebelles. Ce qui est à craindre, ce sont moins les brigands que la famine. On meurt de faim. Les mendiants, et ils sont légion, font peine à voir avec leur visage amaigri et décharné. Ils peuvent à peine se traîner tant ils sont faibles. L'autre jour je voyais, couché dans la cour, un enfant qui pleurait et demandait un bol de riz. En voyant la maigreur de son visage, je lui fis donner à manger. Mais ensuite il revenait tous les jours et se mettait à pleurer pour m'émouvoir de nouveau.

On donne une sapèque à chaque pauvre qui se présente, mais ce qu'ils veulent, c'est du pain. Impossible de leur en donner ; ce serait le moyen d'attirer tous les mendiants de la contrée. La moitié de la population du Fei-ho est descendue vers le midi, du côté du Ho-kien. On vend les jeunes filles, on expose les petits enfants. J'en ai recueilli deux pour ma part, dont l'un est déjà parti pour le ciel. Et si la pluie ne vient pas, la misère sera plus grande encore l'an prochain. La sécheresse extrême qui règne depuis la fin de septembre a empêché d'ensemencer les blés, et si elle continue, elle empêchera de semer le sorgho. Alors il n'y aura qu'une chose à faire pour beaucoup : plier bagage et aller se fixer ailleurs.

Pauvres païens !...

Brigandage à King-dong-ghiao.

Lettres du P. Faipoux.

Kiang-yng, 8 mars 1899.

CETTE nuit, 65 brigands (lisez 65 soldats) ont dévalisé le Kong-sou de Kin-dong-ghiao En ce moment mon catéchiste est au tribunal pour avertir le mandarin. Je l'ai d'abord envoyé lui-même examiner les dégâts et écrire le chiffre approximatif des objets volés ou brisés. Les bri-

gands ont oublié un sabre. On a trouvé deux cartouches de fusil à tir rapide, car ces messieurs ont fait feu plusieurs fois pour empêcher les voisins d'accourir au secours ; ceux-ci, d'ailleurs, n'en avaient, je crois, guère envie. J'ai envoyé ces pièces à conviction au tribunal.

Les trois vierges se tenaient cachées dans le coin de la cour. Elles n'ont point été aperçues, car la nuit était absolument noire. L'opération a commencé vers minuit et fini vers deux heures. Ces trois personnes et une petite nièce de douze ans l'ont échappé belle !

Les brigands sont entrés en passant par-dessus le mur de clôture. On dit qu'il y a pour 300 à 500 piastres (750 à 1250 fr.) de vol ou de dégâts. Ces messieurs ont brisé à terre la pierre d'autel ; ils ont jeté à terre les ornements, emporté le calice, la patène, environ 50 piastres (125 fr.) de la procure, des couvertures de lit presque neuves, les meilleurs vêtements des vierges et leur argent; etc.

Ils ont encore brisé ma porte, celle du tabernacle, le meuble de ma chambre, les deux cadres des saints anges placés sur les crédences, et enfin des chandeliers en verre qu'ils ont pris d'abord pour des chandeliers en argent.

Kiang-yng, 30 mars.

Pour l'affaire de Kin-dong-ghiao je vous ai écrit le chiffre de 65 brigands, ou soldats, tel qu'on me l'avait donné. Le R. P. Speranza, étant allé lui-même à Kin-dong-ghiao examiner et interroger, fut d'avis que ce chiffre était beaucoup trop élevé. Voici comment il explique l'erreur. Avant de quitter le Kong-sou, les brigands comptèrent à haute voix jusqu'à 65. Les vierges, cachées dans une des cours, les entendaient très bien : elles ont cru que les opérateurs se comptaient afin de n'oublier personne dans la maison. Il est plus probable, sinon certain, qu'ils comptaient les objets volés, afin de ne rien perdre en route, car ils ont dû se diviser en plusieurs groupes pour retourner chez eux par différents chemins. Ils ont tiré cinq coups de fusil : on a retrouvé les cinq cartouches en cuivre de fusil à tir rapide : quatre ont été remises au mandarin. Outre le sabre, les brigands ont perdu encore un couteau de poche. De plus ils ont laissé un bout de torche faite de papier chinois entortillé et huilé ; il paraît que les soldats seuls ont coutume de se servir de ce genre de torches. Ce serait donc encore une preuve que les opérateurs étaient soldats. Bien mieux ! Ils ont eu la hardiesse de venir réclamer le sabre ! Deux hommes, deux jours de suite, sont venus : le R. P. Speranza était présent. La seconde fois, on demanda à l'un d'eux (venu les deux jours) comment il se nommait, à quel camp il appartenait, qui l'envoyait ? Il dit s'appeler « *Tong* », indiqua son camp et affirma être envoyé par le chef lui-même. On lui demanda s'il avait une carte ; il répondit que non. D'ailleurs il n'avait pas son uniforme, ses compagnons ne l'avaient pas non plus. Le sabre étant chez le marchand,

on lui dit d'aller le lui demander. Il s'en garda bien ! On regretta ensuite de n'avoir pas saisi ces individus pour les envoyer au tribunal. Ce qui empêcha de le faire, c'est qu'on s'imagina que ces hommes étaient simplement des espions envoyés par le colonel pour interroger si le fait du sabre était réel ou non. Pouvait-on croire que les vrais brigands auraient eu l'audace de venir deux fois se mettre entre nos mains ! Les vierges leur dirent : « Ces voleurs avaient absolument votre langage. Certainement ce sont des gens du Hou-nan comme vous. »

Le même Père, écrit à la date du 15 avril :

« Encore un brigandage à Kiang-yng même ! Cette fois on s'est attaqué à la grande banque, c.-à-d. à celle d'où nous tirons nos piastres. On dit qu'il y a environ trois à quatre mille piastres enlevées. Les brigands sont aussi des soldats, comme de juste, dit-on. Ils ont essayé d'enfoncer le coffre-fort ; ils n'y ont pas réussi ; ils y auraient trouvé 10,000 piastres. Vous voyez que par ici le commerce des brigands va bon train.

« Quant à notre affaire de Kin-dong-ghiao, le mandarin ne nous donnant pas de nouvelles, j'ai envoyé mon catéchiste en demander à son tribunal. Il n'est pas encore de retour... A quelques centaines de mètres, derrière notre église de Kin-dong-ghiao, il y avait un chef de *Kou-lao-wei* : il a été enterré la semaine dernière. Le R. P. Speranza m'a dit que le mandarin avait fait couper la tête à cet homme après sa mort, en punition du crime suivant ! Une mauvaise femme avait fait mourir son mari avec la complicité d'un Kou-lao-wei ; le mandarin était sur la piste ; le chef des Kou-lao-wei, pour empêcher la femme de trahir son complice,la pendit, mais ensuite il se dit possédé par l'âme de la défunte. Il rentra chez lui, tomba malade et mourut. Le mandarin ne crut pas devoir hâter sa mort ; il se contenta de le punir ensuite.

Voici un autre fait extraordinaire. Dans une famille, autrefois catéchumène sans doute, car la fille est baptisée, il y avait la mère,deux fils, joueurs et fumeurs, et la fille en question, tous demeurant ensemble dans le faubourg proche de notre maison à Kiang-yng. Cette famille était autrefois à l'aise, comme l'indique encore le reste de leur maison, mais en ce moment elle est réduite à la plus grande misère. Il y a environ un mois, un soir avant souper, la mère et les fils se maudirent : ceux-ci s'en allèrent ensuite jouer et fumer ; la fille poitrinaire était couchée. Elle invita deux fois sa mère à se coucher aussi ; celle-ci lui dit : « Attends un peu que je sois calmée ». Elle resta ainsi assise sur un banc : elle avait sa chaufferette sur ses genoux. On croit qu'elle fit une prière diabolique, demandant au démon de l'aider à se détruire, car elle se laissa brûler absolument depuis les pieds jusqu'à la tête. Quand le feu fut assez avancé dans ses vêtements, elle disposa sa chaufferette sur son lit et resta assise à la même place. Les voisins,

sentant une forte odeur de linge brûlé, se levèrent, virent la fumée sortir au-dessus de la porte : ils hélèrent la femme. Celle-ci leur répondit : « Ce n'est rien : ce sont quelques morceaux de toile qui ont brûlé. » Les gens retournèrent se coucher. Un peu après, la femme racla ses manches en feu, les fit tomber sur le plancher avec sa peau et deux doigts !... Le feu prit au plancher et commença à pétiller. Les voisins revinrent, ils crièrent de nouveau. La fille, réveillée, aperçut sa mère en feu : elle voulut crier au secours, mais la femme l'obligea à se taire en la maudissant. Les voisins firent tomber la porte et entrèrent de force. Jugez de leur stupeur ! La femme était toujours assise à la même place ! On éteignit le feu ; on donna des soins à la brûlée ; mais elle s'y refusait, demandant seulement à boire un peu d'eau : elle demandait encore qu'on lui frottât ses membres avec de l'huile afin de supporter un peu plus facilement la douleur. Les voisins chrétiens voulaient appeler les Présentandines pour la baptiser. Elle refusa en disant qu'elle ne mourrait pas de ses brûlures. De fait, le lendemain elle mangea encore un bol de riz, mais ne tarda pas à mourir. Elle n'avait pas poussé un cri, une plainte ; elle ne semblait même pas souffrir. Pour la mettre dans le cercueil, on fut obligé de demander à la fille de donner ses vêtements. Les Présentandines ayant appris la chose lui en fournirent d'autres. J'ai eu ces détails sur place, en donnant l'extrême-onction à cette jeune fille qui s'en va de la poitrine. J'ai vu le parquet brûlé en plusieurs endroits. Quelqu'un aurait-il entendu parler d'un semblable cas ?... Ici on croit que c'est le diable qui a aidé cette femme à se détruire, sans souffrir les douleurs naturelles à ce genre de supplice. Elle avait toute sa connaissance, n'était pas paralysée et était âgée d'une cinquantaine d'années.

« Mon catéchiste me rapporte que le mandarin a pris quatre mendiants accusés de brigandage, mais on ne sait pas encore à quoi s'en tenir. On va envoyer à Tcheng-kiang deux détectives de premier ordre. Ensuite on nous dira ce qu'il faut espérer sur le succès des recherches. Voilà la situation actuelle. »

Traits de caractère.

(Extraits de diverses lettres.)

Du P. Twrdy.

Liu-tcheou-fou, 18 mai.

VOICI quelques traits typiques d'un représentant d'une classe qu'on voudrait appeler aristocratique. Il y a quelques jours, étant sur le point de partir pour visiter quelques familles de catéchumènes à 50 li (30 kilom.) N.-E. de la ville, *Tchang-yi-tchai*, le gendre de *Ly-han-tchang*, frère aîné de *Ly-hong-tchang*, se présente à notre porte en se donnant pour

un notable de la campagne du Nord. On l'introduit, et ne le connaissant pas, je l'entretiens pendant quelques instants, le chapeau sur la tête et debout. C'est un bon vieux de 70 ans, original et se disant grand admirateur des Européens. Apprenant que j'allais du côté de son pays, il m'invita à dîner cher lui à mon retour. Je pars et en chemin j'apprends qui il est, que sa demeure, à 35 li (21 kilom.) de la ville, s'appelle « colline des fleurs » et qu'à cause de son originalité il a le sobriquet de « *In-teou* » (tête d'âne), etc. Ayant achevé ma visite des catéchumènes, je paraissais au jour fixé dans les parages de la « colline des fleurs », qui, entre parenthèse, est un vallon assez bas, presqu'invisible de la route. Le fils aîné était en sentinelle, m'attendant. En arrivant, la garde de *Tchang-yi-tchai* me présente les armes ; lui-même me prend aussitôt pour me faire visiter sa propriété. On voit là beaucoup de fleurs et d'arbres, un essai rudimentaire de jardin de luxe avec canaux, ponts, colline artificielle et surtout force brouettes de toutes les couleurs et façons, inventées par lui pour l'amusement de ses enfants. Le tout est entouré d'un double fossé avec 4 bastions aux 4 coins. Il me présente ses enfants, tous des garçons ayant très bonne tournure et une grande simplicité. A l'un des plus jeunes il fit faire des tours de gymnastique devant moi. Enfin on sert à dîner. Presque tout le temps il proteste de son estime pour les Européens et leur droiture et il ajoute à plusieurs reprises qu'il avait toujours refusé d'être mandarin parce qu'il ne sait pas contrefaire. A la fin le Chinois pratique se montra. « Vous avez un catéchumène, dit-il, qui me doit 300 à 400 piastres (750 à 1000 frs) dont 200 en capital et le reste en intérêt (on dit à 50 °/₀). Je crains qu'il se serve de votre nom pour me créer des difficultés. » — « Je le sais, lui répondis-je, le catéchumène me l'a dit lui-même et il compte bien vous les rendre. » Là-dessus un long soupir soulagea sa poitrine. Il a fallu encore voir son bateau à roue, accepter quelques fleurs et je partis après une séance de 3 h. environ chez lui.

« Quelques jours plus tard, à l'époque des examens auxquels dix mille lettrés prirent part, le fils aîné de ce grand homme se présenta chez moi avec quelques amis, et après avoir causé une demi-heure il me pria de recommander le succès de son examen aux bons soins du sous-préfet. J'eus de la peine à lui faire comprendre l'inconvénient d'une pareille démarche. De plus, avant-hier, ce même Tchang-yi-tchai m'envoya le premier notable de la ville, en habits de cérémonie, avec une lettre pour moi, dans laquelle il me demandait une autre faveur de peu d'importance... Je m'abstiens de commentaires : vous les ferez vous-même. »

Du P. Boucher.

Su-tsien, lundi de la Pentecôte.

Hier, petite bagarre qui aurait pu avoir des suites. C'est fini, je crois, grâce à la protection des bons anges. Après la messe, vers 11 h. le « bibi »

du P. Thomas s'en retournait à sa chrétienté avec ses catéchumènes. Il portait un chapeau de paille. Les membres des processions diaboliques, pour obtenir la pluie, ont coutume de décoiffer les paysans qu'ils rencontrent. C'est ce qui advint au pauvre « bibi », et il reçut en outre plusieurs coups pour avoir opposé une certaine résistance. Il revient en pleurs, rageant, trépignant. Ses chrétiens l'ont bravement laissé se tirer d'affaire. Pendant qu'on va aux informations, la procession arrive à notre porte et s'y arrête. Ils réclament « bibi », qui, je crois, a brisé la hampe d'un de leurs drapeaux : il ne l'avoue pas, mais c'est probable. On parlemente : amis, voisins, locataires, fournisseurs disent de bonnes paroles : en fait, c'est à leur intervention après Dieu que nous devons de n'avoir pas eu un sac en règle. Les chefs de la procession voulaient qu'on leur signât une promesse de ne pas les poursuivre à cause de « bibi ». Impossible ! quelqu'un m'avertit qu'il va y avoir du grabuge, qu'on veut « bibi » pour le battre de nouveau et qu'à défaut de « bibi » on battra les gens de la maison. Les chefs de la procession auraient bien voulu arranger l'affaire, mais les vauriens, qui abondent en pareille circonstance, voulaient absolument du tapage. Alors après avoir prié le P. Gui de consommer les Stes Espèces, nous partîmes, mon catéchiste et moi pour le tribunal en passant à travers la haie de derrière chez le voisin. Bien nous en prit de choisir le chemin le plus long ; car la bande fut avertie de notre départ et envoya une partie de ses membres nous couper le chemin. Sur la route, en ville, tout le monde disait : « Ah ! ils vont avertir le mandarin ! » Arrivés à 200 pas du tribunal, nous vîmes la foule qui nous attendait. Mon catéchiste nous fit prendre une rue de côté qui conduit à une porte latérale : la foule se précipite pour nous arrêter. Nous pressons le pas sans courir et atteignons la salle où se rendent les jugements : puis, par la porte latérale, pénétrons dans les cours intérieures. Les émeutiers sont là ! L'un d'eux me prend au collet de la robe : je lui arrache et ma robe et mon cordon de montre, mais perds la clef de ma chambre et entre précipitamment dans la première chambre du secrétaire du mandarin. Les gens du tribunal et quelques employés accourent au bruit et repoussent les assaillants. Un d'eux m'a suivi et tenant toujours à la main la hampe du drapeau brisé, soit par lui-même, soit par « bibi », se jette à genoux et s'accroche à ma robe criant merci. Il voit que son cas est désespéré et opère un changement de front. Enfin il lâche prise : on le fait partir et on me prie de m'asseoir... Mais mon catéchiste a disparu emmené par la foule. J'envoie à sa recherche et je demande aussi la clef perdue, on la rapporte et mon catéchiste revient sans accident. Les employés du tribunal, ahuris, sens dessus dessous, ne savent de quoi il s'agit. Bientôt le frère du mandarin me prie d'entrer au salon, pendant qu'on envoie un exprès au sous-préfet qui est au port à attendre le préfet annoncé pour ce soir. Le frère du mandarin, à notre demande, envoie des satellites et fait

avertir les chefs de camp, fantassins et cavaliers. Au bout d'une demi-heure, le mandarin arrive et me reçoit. La foule veut faire irruption dans le tribunal et faire du tapage au sous-préfet : elle est repoussée : elle a aussi abandonné notre porte sans avoir pénétré dans l'intérieur, mais a laissé dans la rue tous les oripeaux de sa procession. Notons que notre porte est restée ouverte tout le temps : la fermer, c'était le bon moyen de la faire enfoncer. On n'a pas même cassé les carreaux des fenêtres ou lucarnes donnant sur la rue. Le sous-préfet promet une proclamation et de nous donner la face en punissant les coupables. C'est un ami, autant que ces gens-là peuvent l'être. Il a été à Tang-chen et à Fong-hien du temps des incendies et des brigandages. Le P. Gain est son ami et il m'a toujours appelé, *mon Père*, plein la bouche. Il nomme de même tous les protestants. Excès de bonne volonté ! Après une longue conversation, deux chaises nous reconduisent chez nous. Des soldats gardent la porte. Il faut retarder mon départ pour Pei-tcheou ; sinon j'aurais l'air de fuir l'émeute. Chose singulière ! Le bruit courait en ville que le mandarin était mal avec nous, parce qu'à son arrivée, quand j'ai été le saluer, il ne m'a pas reçu, étant occupé à juger, et 3 jours après, j'ai dû refuser sa visite, étant indisposé. Mon catéchiste a rendu de grands services : ses nombreuses relations en ville nous sont de la plus grande utilité. Sa mère continue à visiter et soigner les émigrés malades dans les rues et baptise force moribonds.

TCHEU-LI S.-E.

Débuts d'un missionnaire en tournée d'extrême-onction.

Lettre du P. Paul Reimsbach au R. P. Supérieur de la Mission.

2 août 1898.

JE suis appelé un jour pour une extrême-onction dans une famille de nouveaux chrétiens de la paroisse de *Pali-tchoang* (sous-préfecture de *Fou-tch'eng*). La mère, fervente chrétienne, convertie du paganisme il y a cinq ans, et qui avait gagné à Dieu tous ses enfants, était à la mort.

On était allé me chercher à plus de six lieues de là. Lorsque j'arrivai, tous étaient dans la désolation. Père, me disent-ils, notre mère a perdu connaissance ; nous craignons bien qu'elle ne puisse pas recevoir les sacrements. Elle les désirait si vivement ! Depuis plusieurs heures, elle demandait sans cesse si le Père arrivait enfin ; elle craignait tant de ne pouvoir recevoir l'extrême-onction, et maintenant voici qu'elle délire ; elle ne nous reconnaît plus, elle n'entend plus ce que nous lui disons pour la préparer !

Hélas ! c'est donc en vain que le Père est venu de si loin ! » Je consolai ces bons chrétiens, les exhortant à mettre leur confiance en Dieu et à prier tous ensemble la Sainte Vierge pour leur mère. Ils se mettent à dire leur chapelet, et aussitôt la malade revient à elle, reconnaît le Père, baise avec amour le crucifix, et peut recevoir les sacrements dans les meilleures dispositions.

Bientôt elle fut reprise du délire et mourut quelques jours après.

Un autre jour, à trois lieues de là, dans la paroisse de *Hu-kia-pou*, je fus appelé pour donner l'extrême-onction à un vieillard plus qu'octogénaire, lui aussi chef d'une famille autrefois païenne et convertie tout entière il y a vingt ans. Ce bon vieillard, admis au baptême dans un âge avancé, était peu instruit des vérités de la foi. A cause de sa grande surdité, c'était toujours une grosse difficulté d'entendre sa confession. Cette fois, la surdité et la cécité étaient complètes, mais il avait encore quelque connaissance ; il comprit que le Père venait lui donner l'extrême-onction, baisa le crucifix, et fit à plusieurs reprises des actes très nets de foi et de contrition. Dieu l'assistait visiblement de sa grâce : il pouvait recevoir l'absolution et les saintes onctions. Mais avant de le quitter, ne fallait-il pas le confier à la miséricorde de Marie et lui faire recevoir le scapulaire qu'il n'avait pas encore ? Comment lui faire comprendre ce dont il s'agissait ? Je bénis le scapulaire et le lui passai au cou : il ne voyait rien, n'entendait rien, mais il lui restait le toucher et il se rappelait ce qu'on lui avait dit : « Le scapulaire ! dit-il avec un accent de joie en le serrant dans ses doigts, le scapulaire ! » Il avait reçu librement et voulait garder le vêtement de Marie. Je pouvais partir content, car je le laissais sous la protection de la très Sainte Vierge.

Sainte mort d'un chrétien.

(*Paroisse de* Teou-tchoang-t' oenn, *sous-préfecture de* Fou-tch'eng).

PIERRE Wenn n'eut pas le bonheur de naître de parents chrétiens, ce ne fut que sur le déclin de l'âge, il y a une dizaine d'années à peine, qu'il reçut le don précieux de la foi, et put être admis au baptême ; mais il ne tarda pas à devenir le modèle de toute la paroisse par son assiduité aux prières et sa fidélité exemplaire à tous ses devoirs de chrétien et de chef de famille. Aussi avait-il conquis le respect et l'estime de tous, et bien qu'il ne prît point une part directe aux affaires de la paroisse, les chrétiens lui donnaient-ils par honneur le titre de vieil administrateur. Lorsque ce vénérable vieillard venait faire au Père les prostrations d'usage, l'esprit de foi, le respect profond dont il était pénétré, paraissaient dans toute son attitude. La dernière fois que je vis ce bon chrétien, ce fut à la fête de

saint Joseph. Quel esprit de foi au saint tribunal de la Pénitence ! Quelle attitude respectueuse et reconnaissante au moment de recevoir l'absolution ! Je me réjouissais de le voir rester de longues années encore le plus ferme soutien de la paroisse : Dieu en avait disposé autrement.

Le lendemain matin, au moment de se rendre avec tous les siens à l'église pour le chemin de croix du Vendredi, Pierre Wenn, que j'avais laissé la veille en parfaite santé, fut pris tout à coup d'un terrible crachement de sang ; on courut en toute hâte me chercher à une lieue de là ; mais je ne pus arriver à temps. Dieu lui-même avait préparé son serviteur au dernier passage.

Ce dernier jour de sa vie, quel sujet d'édification ne fut-il pas pour tous les chrétiens ! Presque tout le temps qu'il n'était pas à l'église pour la récitation des prières communes, il l'avait passé à lire et à commenter avec d'autres chrétiens des livres de piété, et il l'avait fait avec plus de ferveur que jamais. Le lendemain matin, il avait repris sa lecture et exhortait encore les siens ; il allait avec eux méditer la Passion à l'église, quand il se sentit frappé à mort. On accourt, on s'émeut ; lui seul ne perd rien de son calme. Il prie un chrétien de m'appeler pour l'extrême-onction. « Je m'en vais en avant, lui dit-il en montrant le ciel, il faudra me rejoindre un jour. »

Sa mort laissa un parfum d'édification dans toute la paroisse. « Si celui-là ne va pas au ciel, disait quelqu'un, je crois qui personne n'ira. »

Quelque temps des circonstances fâcheuses mirent en péril la persévérance de la famille dont il était le chef, mais nous avions le secours de ses prières, elles ont sauvé les siens.

PAUL REIMSBACH, S. J.

Lettre de remerciement d'un Chinois.

Le 11 février, le P. Gouverneur écrivait au P. Damerval : « Pour vous remercier des beaux jouets que vous avez envoyés à nos collégiens de Tchang-kia-tchoang, un de leurs maîtres, le bachelier Keue-King-Heue a voulu écrire la lettre chinoise ci-jointe. C'est un vrai morceau de littérature chinoise, avec nombreuses expressions et comparaisons tirées des livres de Confucius ; la *prélection* de cette lettre demanderait beaucoup de temps. Je ne doute pas que mon ancien professeur de rhétorique ne trouve un charme spécial à ce document émané d'un pinceau chinois.

RÉVÉREND PÈRE SPIRITUEL,

Bien que nous n'ayons jamais vu votre noble face, nous gardons pour vous notre petit amour de fourmi. Vos vertus brillent comme le soleil et la lune, et par votre zèle à l'étude vous imitez les « trois ruptures (1) *» du volume de*

1. Confucius à force de tourner les pages du livre I-King, rompit trois fois les charnières en cuir du volume, d'où l'expression des trois ruptures.

Confucius. Vos mérites sont grands comme la mer et les montagnes ; votre cœur généreux toujours appliqué aux « neuf intentions » (1), ne distingue pas entre Chinois et Européens. Nous, vos fils spirituels, comme les vermisseaux cachés et engourdis durant l'hiver, nous ne pouvons dignement rendre grâce à votre bienfaisance.

Nous voudrions bien, en nageant comme de petits canards, arriver jusqu'à vous à travers les mers ; nous ne le pouvons même pas. Aussi vous offrons-nous nos prières, espérant pour la santé de votre corps les biens correspondant aux « neuf similitudes », et pour votre esprit un bonheur pareil aux « cinq félicités ».

Après avoir reçu dans cette vie, malgré l'éloignement des lieux, les belles choses que vous nous avez envoyées, nous espérons, en jouissant de votre aspect, partager avec vous le précieux trésor du bonheur céleste. Aussi nous vous envoyons avec respect cette vile lettre pour vous offrir le parfum de notre attachement et vous souhaiter une paix perpétuelle comme le feuillage du cyprès. C'est tout.

Nous, vos fils spirituels du collège, inclinons la tête jusqu'à terre, répétant cent fois nos saluts et nos hommages.

P. S. — *Nous, vos fils spirituels, avons reçu toutes sortes de jouets : des balles en cuir, des fouets, des ficelles et des toupies à cinq couleurs, si belles que nos yeux ne se lassent pas de les regarder. Quand le ciel est serein et l'air pur, nous jouons dans notre cour large comme le ciel et grande comme la mer. Notre directeur le R. P. Gouverneur est notre capitaine : comme il fait, ainsi nous faisons. Tantôt nous prenons sur la main les toupies en marche, tantôt nous les lançons contre terre. Alors la joie nous fait pousser des cris d'admiration, et notre bonheur est tel que nous ne savons pas si nous sommes en paradis ou au collège.*

Récit merveilleux d'un baptême.

Extrait d'une lettre du R. P. Maquet.

LE quinze de la première lune chinoise, trois de nos catéchistes retournaient chez eux de Tai-ming-fou où ils avaient fait la retraite annuelle. Arrivés non loin d'un village païen, à quarante li environ de la ville, ils s'assirent un moment au bord d'une mare qui était presque à sec. Tandis qu'ils causent ensemble, tout à coup une petite fille de neuf à dix ans qu'ils n'avaient pas vue auparavant, leur crie à tue-tête : « Elle n'est pas encore morte, elle vit encore ! — Qui est-ce qui n'est pas encore mort ? qui est-ce qui vit encore ? disent nos catéchistes. — La petite fille qui est enterrée là-bas. »

1. Autre allusion aux livres de Confucius.

Aussitôt les catéchistes se lèvent et suivent la petite fille qui leur montre une enfant âgée de quelques jours seulement que les parents avaient enterrée jusqu'au cou. (Par superstition les parents ne font enterrer que jusqu'au cou les petites filles dont ils veulent se débarrasser, afin qu'elles soient plus tôt dévorées par les chiens qui rôdent dans les champs.)

Voilà nos catéchistes en quête d'eau pour donner vite le baptême à la pauvre petite créature qui respirait encore. Dans la mare voisine ils ne trouvèrent qu'une eau extrêmement trouble, boueuse, avec laquelle l'un d'eux essaya d'ondoyer l'enfant. Ce voyant, la petite de dix ans leur crie de loin : « L'eau boueuse ne vaut rien, cela ne compte pas. » Les catéchistes retournent à la mare et trouvent un peu de neige qu'ils font fondre dans leurs mains et baptisent l'enfant avec l'eau assez claire qui en découle.

L'opération terminée, les catéchistes voulurent demander quelques détails à la petite fille, mais elle avait disparu ; ils ne l'avaient pas vue partir, comme ils ne l'avaient pas vue venir. Qui était donc cette petite fille ? Si elle n'était pas l'ange gardien de la petite enterrée vivante mais sa sœur aînée ou toute autre petite païenne (car il n'y a pas de chrétiens dans le village voisin), comment pouvait-elle savoir ce qui est nécessaire pour la validité du baptême ? Fait merveilleux, mystère de la grâce... A quoi attribuer le salut de cette âme d'enfant, sinon peut-être aux prières qui se font chaque jour dans les associations de la Sainte-Enfance !

HENRI MAQUET, S. J.

Extrait de « Chine et Ceylan ».

Rapport du P. Neveux à Mgr Bulté.

(Extraits 1897-98.)

A 12 li au nord, dans la direction de Ngai-Tchou, se trouve le village de Lay-Tchoang, où depuis quinze ans se trouve un chrétien dont la constance presque héroïque a fini par triompher de la méchanceté de ses concitoyens et à en convertir un certain nombre. Il y a trois ans, *Kouo*, c'est le nom du chrétien, passait dans une rue du village, quand il fut interpellé par deux individus âgés d'une cinquantaine d'années : « Tu passes bien à propos, lui dirent-ils, nous parlions justement de toi, et nous nous demandions comment il se fait que tu n'as jamais gardé la moindre rancune à ceux qui t'ont persécuté à cause de ta religion. Ta conduite est vraiment une énigme. Nous t'avons empêché de puiser de l'eau au puits commun : sans dire mot tu en as creusé un dans ton champ en dehors du village ; et ce qui est plus fort, quand tu revenais chargé de tes deux seaux, tu avais souvent une bonne parole à l'adresse de ceux que tu rencontrais. Personne ne voulait te prêter son rouleau de pierre pour préparer ton millet ; tu le portais brut au marché. Ne trouvant pas de meule pour faire ta farine, tu as acheté malgré ta pau-

vreté une petite meule à main pour écraser ton grain et le réduire en une grossière farine. Il nous est même arrivé maintes fois de t'emprunter des objets, à toi qui ne pouvais te servir des nôtres, et tu nous les prêtais comme à tes meilleurs amis ; mais nous, nous te les brisions par méchanceté et nous te les rapportions hors de service en ayant l'air de t'adresser des excuses dont nous faisions ensuite gorge chaude ; et toi, tu étais le premier à dire que ces instruments ne valaient rien, et que tu pensais t'en défaire. Entre autres choses, je me souviendrai toujours de ce beau rateau neuf que tu avais acheté à la foire de *Cheng-yng* et que l'un de nous t'emprunta le lendemain pour te le rendre dans un tel état de dislocation que tu n'as jamais pu t'en servir. En rapprochant ta patience de nos méfaits, nous nous demandions ce qu'il pouvait y avoir dans ta religion qui te mît au-dessus de toutes nos tracasseries. Dis-nous donc quels avantages secrets tu peux trouver dans ta religion pour demeurer chrétien malgré les avanies et les moqueries dont tu as été l'objet durant une quinzaine d'années. »

En présence de semblables avances et d'un tel *mea culpa*, le chrétien ne se fit pas prier, et heureux de trouver enfin un auditoire sympathique, il se mit à expliquer de son mieux l'existence de Dieu, le ciel, l'enfer la récompense réservée aux bonnes œuvres et termina en excusant une fois de plus l'ignorance de ceux qui l'avaient fait tant souffrir.

Le résultat de l'entretien demeura problématique durant toute une année, mais la semence était jetée en terre, elle devait germer tôt ou tard.

Ce ne fut qu'au bout de deux ans qu'il me fut possible de voir les trois premiers catéchumènes du village ; quelques mois après il y en avait six. Actuellement il y a une dizaine de familles catéchumènes ; elles ont préparé un local, et dans quelques jours je leur enverrai un catéchiste.

La chrétienté de *Kia-t'an* était encore, il y a trois ans, un centre de *Hoang-hiang-tao*, ou de la secte de l'encens jaune. C'est là que chaque année se réunissaient les sectaires des environs sous les yeux d'un homme délégué par *l'empereur de la secte*, pour réchauffer la zèle des adeptes, et pour percevoir ses impôts ou vendre des dignités. Des fervents avaient eu la bonne idée d'aller puiser la vraie doctrine à la source de leur soi-disant religion, et en étaient revenus moins enchantés de ce qu'ils avaient vu et entendu. Au retour, ils ne manquèrent pas de raconter que leur argent servait à construire de belles maisons, à acheter des terres, jouer des comédies, etc., etc. Un certain nombre d'adeptes se détachèrent, tandis que les autres refusaient de croire à des calomnies provenant, disaient-ils, de ce que les pèlerins n'avaient pas eu une réception qui répondît à leur attente.

Mais ils durent se rendre à l'évidence quand, un beau soir, ils virent l'empereur de la secte en personne se présenter dans un train moins qu'impérial : revêtu d'habits plus ou moins râpés, il marchait à pied, accompagné seulement d'un individu qui portait un sac à sapèques. *L'empereur* s'était

imaginé que les envoyés précédents avaient détourné les recettes, et il venait lui-même recueillir ses impôts.

Bien qu'il n'eût que de 20 à 25 ans, il paraissait en avoir près de quarante. Il était à peine arrivé de quelques minutes qu'il pria son représentant à *Kia-t'an* de lui acheter quelques onces d'opium ; mais celui-ci, qui a les fumeurs d'opium en horreur, répondit qu'on n'en vendait pas dans le village et qu'il ne savait pas où en trouver. L'empereur comprit la leçon, et s'excusa en disant qu'il usait de l'opium comme d'un remède contre une maladie grave. Mais il dut attendre jusqu'à l'arrivée de quelques adeptes fumeurs d'opium.

Ce qui l'humilia le plus, et lui enleva le reste de son prestige, ce furent les invectives dont l'accabla un jeune catéchumène, fils du maître de la maison. Son père voulait l'obliger à faire les prostrations d'usage devant le soi-disant empereur. Mais il répondit que jamais il plierait le genou devant un fumeur d'opium qui venait mendier des sapèques pour aller mener chez lui une vie indigne d'un honnête homme. On l'entraîna dehors au plus vite pour l'empêcher de dire tout haut ce que tout le monde pensait tout bas. Les assistants se confondirent en excuses : l'empereur lui-même n'osa pas se fâcher. Mais comprenant que sa réputation était plus que compromise, il déguerpit le lendemain matin et ne donna plus de ses nouvelles.

Depuis lors la secte est dans un désarroi à peu près complet, et les millions d'adeptes d'autrefois sont comme des brebis sans pasteur, errant de ci de là, cherchant une meilleure religion. La majeure partie retournera certainement au paganisme pur ; mais d'autre part, comme nos chrétiens des environs sont presque tous d'anciens Hoang-hiang-kiu, nous avons l'espoir de gagner quelques villages.

Pe-hao-toenn, annexe de Yang-tchai-kiu, donnait, au printemps, de très belles espérances : la principale famille, autrefois dans la secte de l'encens jaune, est peut-être ce que j'ai vu de mieux en fait de catéchumènes, tant au point de vue de son entrain à étudier la religion qu'au point de vue de la probité : sans être ni riches ni pauvres, ils ont entretenu eux-mêmes, durant trois mois, un chrétien qui leur enseignait les prières, et ils ont coopéré à louer une maison de prières.

Dernièrement un bachelier qui n'a plus d'autre moyen de subsistance que de se mêler aux procès des autres, ou d'en susciter lui-même, se mit dans la tête qu'il y aurait gros à gagner à entraîner son village dans une affaire contre les catéchumènes. Ceux-ci ne voulant pas coopérer aux frais de comédie ou d'invocations pour la pluie, il essaya de monter contre eux les esprits, mais ses belles paroles restèrent sans écho.

Le 18 juillet, il trouva l'occasion d'une revanche et le moyen de relancer l'affaire : un enfant de 5 ans avait, en jouant, arraché une tige de sorgho ; crime abominable chez un enfant de chrétien. Sur les instigations du ba-

chelier, quelques jeunes gens de sa famille allèrent faire du tapage à la porte de l'école. Le catéchiste étant sorti pour leur faire entendre raison, ils s'emportèrent contre lui, et lui crachèrent à la figure.

Dix jours plus tard, le bachelier, pensant que nous l'avions accusé, fit résonner la cloche du village, en faisant battre le tam-tam par son neveu : « Si nous n'y prenons garde, dit-il, la moitié de la population va suivre la religion d'Europe et nous serons un objet de dérision pour tous les environs. Il faut mettre ordre à cet état de choses et nous unir pour empêcher les Européens de s'installer chez nous. Si quelqu'un parle à la famille *Miao* ou va écouter le catéchiste, il doit être condamné à une amende de 15 ligatures ; de même si on lui prête quelque chose. S'il y a un procès, toutes les familles du village doivent coopérer à en couvrir les frais : la moitié au compte de la famille *Kao* qui est la mienne, et l'autre moitié au compte du village. » A ces mots plusieurs personnes firent observer que la famille *Miao* était trop recommandable et trop estimée de tous pour qu'il y ait lieu de la molester. « Eh bien ! repartit le bachelier, si vous n'en êtes pas, c'est le clan des *Kao* qui se charge de l'affaire. »

Sur ce, trois membres du clan se récrièrent à leur tour : « Si tu gagnes le procès, soit, sinon, nous ne prenons aucun engagement. »

Le bachelier dut se retirer confus, et de son échec et de la haute estime qu'on avait des catéchumènes.

Mais l'injure faite à la religion demandait une réparation. L'affaire fut portée au tribunal du sous-préfet, dont l'avis fut qu'il fallait s'arranger à l'amiable. Par suite d'autres procès, les choses traînèrent en longueur, et quand le R. P. Ministre revint à *Hien-hien* pour les vacances, rien n'était fait, ou plutôt on fit promettre à un homme du tribunal, ami du bachelier païen, de terminer l'affaire de manière à nous donner une certaine *face*. Les négociations ont-elles abouti ? à quoi ont-elles abouti ?... nous le saurons en rentrant à *Tai-ming-fou*. Quoi qu'il en soit, il est une chose certaine et facilement compréhensible, c'est que tous ceux des environs qui ont le dessein d'embrasser la religion, ont les yeux fixés sur *Pe-kao-t'oenn*, et que de ce procès dépend peut-être la conversion de plusieurs centaines d'âmes.

P.-S. On a appris depuis que l'affaire s'était arrangée à l'amiable.

D'après ce long compte rendu, Votre Grandeur peut voir qu'il y a actuellement dans mon district douze chrétientés en formation, sans parler de celles qui ne sont pas encore pourvues de catéchistes, et combien j'ai besoin de forces de corps et d'âme pour faire de fervents chrétiens de ces nombreux catéchumènes.

Omer Neveux, S. J.

A propos d'une bouteille de cidre.

Du P. Neveux au F. Hérouard, à Tai-ming-fou.

Mon cher Frère.

Vous rappelez-vous le cidre avarié que vous avez distribué comme récompense aux menuisiers chinois, il y a deux ans ? Cela a été de ma part un sujet de plus d'une plaisanterie à cette époque. J'avais tort, je faisais mal; vous, vous aviez une bonne intention. La preuve est que Dieu s'est servi de votre cidre pour amener à la religion un village, qui donne de très belles espérances. Parmi les menuisiers s'en trouvait un petit qui habite à une dizaine de li de *Sin-tchai*. Il ne fit que goûter la précieuse liqueur du vin d'Europe ! pensez-y ! jamais il n'en avait bu, ni lui ni son vieux père de 80 ans. La décision est vite prise; il court acheter une petite gourde et y verse sa part de cidre : c'est pour son vieux père.

Au bout de trois semaines, il retourne dans son village, et offrit à son père le fameux vin d'Europe, plus ou moins éventé et aigri. Mais qu'importe ! il était offert avec tant d'affection que le bon vieux le trouve exquis. La bonté de l'un entraîne la bonté de l'autre : le cidre est bon, donc celui qui le donne est bon, et sa religion est bonne. Le cœur est gagné, on parle du Frère, des Pères. Bref, la religion chrétienne est bonne, il faut l'embrasser ; mais pour plus de facilité, il faudra raccoler quelques familles ; puis on vient demander un catéchiste au P. Suenn (1). Ce fut l'ouvrage de trois ans.

Actuellement il y a dans ce village sept familles entièrement chrétiennes, sans compter celles qui délibèrent encore. Le catéchiste s'y trouve depuis le 20 de la 1ère lune.

La maison, qui ne comporte que deux chambres, est trop étroite pour contenir les catéchumènes dont une partie doit, au moment de la prière, se mettre à genoux dans la cour.

Voilà le bien produit par une bouteille de cidre avarié !

Un jour, en arrivant à *Ma-eul-tchai*, où j'avais une petite école, je ne suis pas peu surpris d'y trouver installé un vieux mendiant que je savais catéchumène depuis plusieurs mois.

Il paraît que ma mauvaise humeur se peignit sur ma figure, car le catéchiste me dit aussitôt d'un air malin : « Père, rassurez-vous, le bon vieux ne mange pas le riz du Père. — Comment vit-il alors, lui qui n'a rien ? — Père, il a apporté sur son dos quelques litres de millet. Tous les deux jours il sort quelques heures dans les champs pour y ramasser quelques herbes sèches qui servent à cuire sa nourriture ; le reste du temps, il le passe à étudier ses prières. »

1. Nom chinois du P. Neveux

Je vous assure qu'il est difficile d'exprimer le plaisir que je ressentis.

Le vieillard vécut encore deux ans. C'est seulement l'an dernier qu'il mourut administré des derniers sacrements de l'Église, confirmé, admis dans la confrérie du Mont-Carmel. J'étais allé à *Tzi-kou* pour une extrême-onction. Là, j'appris la maladie du bon vieux, et j'allais le voir dans la cave où il habitait. J'y descendis ; son corps était inondé de sueur. Le croyant hors de danger, je ne pensais pas lui administrer les derniers sacrements. « Comme le Père voudra, » dit-il.

Réflexion faite, après une courte prière, je lui donnai tous les sacrements qu'il pouvait recevoir. Je n'avais pas fait deux lieues que son âme s'était envolée au ciel.

Je suis convaincu que la mort d'un chrétien semblable n'est pas une perte... tout son village est actuellement catéchumène. Dieu est bon !...

O. Neveux, S. J.

Lettre du P. Mangin au P. Ch. Godfroy (1).

Lou-kia-tchoang, 13 janvier 1899.

Mon Révérend et cher Père,

P. C.

MA dernière lettre date, si j'ai bon souvenir, de la fin des vacances de septembre ; depuis ce temps de graves événements se sont passés en Chine ; l'Empereur, mis à l'écart par sa tante l'Impératrice Régente ; les édits publiés par lui pour l'institution d'écoles de sciences et pour la réforme de la vieille Chine, rapportés et cassés ; des exécutions capitales et des envois en exil qui ont enlevé aux amateurs de réforme tout désir de poursuivre leur révolution sociale. Grâce à Dieu, nous n'avons pas trop ressenti (excepté au *Wei-hien*, chez le P. Isoré) le contre-coup de ces graves événements ; seulement, pour offrir notre concours au gouvernement par l'institution d'écoles de langues et de sciences occidentales, nous attendons des jours plus favorables. Reviendront-ils jamais ? Plusieurs en doutent et regardent la Chine comme définitivement et irrémédiablement perdue.

L'avenir est certainement bien obscur, et bien habile serait celui qui se vanterait d'y voir clair ; mais après tout qu'importent les événements futurs ? L'essentiel pour nous, missionnaires, est de gagner au jour le jour quelques âmes de plus, et de leur assurer, non pas l'aisance de cette vie, ou des places lucratives dans les chemins de fer, les postes ou télégraphes, mais une petite place dans le beau ciel du bon Dieu.

1. Des extraits de cette lettre et des trois suivantes (du P. A. Wetterwald) ont déjà été publiés dans le nº 3 de « *Chine et Ceylan* » : en conséquence, nous ne les répétons pas ici.

Jusqu'à présent, nous n'avons pas à nous plaindre ; les mouvements de catéchumènes qui s'étaient produits en ces dernières années sur plusieurs points de la mission, n'ont point diminué ; nous pouvons espérer un bon nombre de baptêmes d'adultes. Toutefois, au *Kou-tcheng*, le nombre des catéchumènes a beaucoup diminué ; aussi bien devait-on s'y attendre ; presque tous n'étaient venus que dans l'espérance tout humaine et souvent irréalisable d'être soutenus par nous dans des procès étrangers à la religion. Il faut ajouter que nous avons eu beaucoup à nous plaindre du sous-préfet qui, extérieurement, m'a toujours montré beaucoup de bienveillance, mais qui, de fait, non seulement n'a rien fait pour aider nos catéchumènes molestés par les païens ou les protestants, mais s'est toujours montré d'une partialité criante.

Ainsi, de ce côté nous n'avons pas grand' chose à espérer ; quelques unités toutefois semblent tenir bon et ainsi au *Kou-tcheng*, comme partout ailleurs, il est visible que le bon Dieu a ses prédestinés qu'il sait discerner et faire parvenir à leur fin par des moyens dont Lui seul a le secret.

Partout ailleurs dans notre section, petit est le nombre des catéchumènes ; ces jours-ci le P. Bosch m'écrivait qu'au *Tong-koang* et au *Ning-king* il venait d'ouvrir quelques nouveaux postes ; espérons que le semeur de zizanie ne viendra pas troubler ces chrétientés naissantes. Dans la ville de *Ning-king* nous sommes toujours en quête d'un établissement : il y a quelques mois on m'avait fait parvenir un projet de contrat pour la somme d'environ 6000 francs ; j'envoyai mon catéchiste visiter la maison et s'assurer si réellement elle valait ce joli prix ; il revint et m'apprit que plusieurs corps de bâtiment étaient en assez mauvais état ; les revêtements en briques des murs étant tombés, on les avait remplacés par des pisés que les pluies endommageaient librement ; ayant eu occasion, au mois de novembre, d'aller à *Ning-king*, mon catéchiste me fit descendre dans une auberge séparée de cette propriété par une étroite ruelle, je pus constater par moi-même la vérité de ses renseignements ; je fis rendre à l'entremetteur le projet qu'on m'avait envoyé, et il ne fut plus question d'achat. Mais il y a quelques jours, on m'écrit que le propriétaire vient de baisser son prix ! toutefois, comme il n'a pas la face d'entrer en pourparlers avec nous, il s'est adressé à un tiers, chrétien, qui se porterait acquéreur et nous céderait ses droits au moment de la rédaction du contrat. J'ai donc envoyé de nouveau mon catéchiste pour voir sur place s'il y a moyen de conclure l'achat ; dans quelques jours nous saurons ce qu'il en est. Dans toutes les missions de Chine, on éprouve presque toujours de grandes difficultés à acheter dans les villes ; les lettrés et les notables font de l'opposition ouverte ou cachée selon les circonstances, et généralement les mandarins les appuient secrètement. Il serait fort à désirer que nous puissions nous installer à Ning-king, car dans les chrétientés petites et dispersées de cette sous-préfecture, nous n'avons pas un

endroit où un missionnaire puisse séjourner commodément, et exercer autour de lui un apostolat efficace auprès des païens.

Ignace MANGIN, S. J.

Chrétiens nouveaux.

Lettre du P. Paul Wetterwald au R. P. Recteur d'Enghien.

15 février 1899.

CE qui fatigue le plus la tête, c'est sans contredit l'administration proprement dite, ce que nous appelons « les affaires », en style de missionnaire. Faire le catéchisme, prêcher, confesser, c'est fatigant sans doute, mais après quelques jours de repos on se trouve dispos. Tandis que les mille tracas qui vous piquent comme des épingles, voilà ce qui fatigue. Et ces ennuis sont inséparables d'un district, si petit soit-il. Vous voulez, par exemple, changer un maître ou une maîtresse d'école ; vous avez pour cela plusieurs bonnes raisons. Une députation vous arrive du village en question vous suppliant de leur laisser leur catéchiste. Souvent, au fond, ils n'y tiennent pas, mais c'est bien vu d'avoir l'air d'y tenir. Quelquefois ils y tiennent réellement ; tel village est venu cinq fois me demander de lui laisser sa vierge. Quelle patience il faut ! Et quand on ne passe pas par leurs volontés, ils boudent et vous plantent là. Ce sont les nouvelles couches où le christianisme n'a pas encore jeté de profondes racines ; il faut laisser le temps et la grâce faire leur œuvre.

Dans l'école en hiver, il faut faire un peu de feu ; nos Chinois ont pour cela leurs petits moyens : avec une caisse à pétrole ils fabriquent une sorte de réchaud où ils brûlent du charbon mêlé d'un peu d'argile. Pour les 3 ou 4 mois d'hiver c'est une dépense de 3 à 4 ligatures, soit 5 à 6 francs. Qui va débourser ? Le Père ou les chrétiens ? La règle est que les chrétiens doivent faire ces menues dépenses de charbon et d'huile. Eh bien ! ils vous envoient députations sur députations pour vous prier de les aider au moins un peu, tant et si bien que, de guerre lasse, on finit par céder. Les vieux chrétiens n'en sont pas là ordinairement, et, parmi les nouveaux, beaucoup ne se font pas tirer l'oreille ; mais cela vous donne une idée de notre vie. L'esprit s'use dans ces minuties, et l'on est heureux de se reposer quelquefois, dans la vie de communauté, de toutes ces chinoiseries.

Paul WETTERWALD, S. J.

Les attaques des rebelles autour de Tchao-kia-tchoang.

Lettre du Père A. Wetterwald à sa mère.

LES événements qui viennent de s'écouler et s'écoulent encore dans le *Wei-hien* se rattachent aux affaires de *Li-hieu-t'ounn*, petit village du *Chantong* dont j'ai parlé jadis. Les païens ne digèrent pas leurs défaites successives, leur fameuse pagode (construite sur l'emplacement de l'église, avec les matériaux achetés par les chrétiens) démolie par ordre venu de Pékin, plusieurs des malfaiteurs arrêtés, etc., etc.

L'attaque de deux de nos chétientés, au printemps de cette année-ci, la répression qui suivit, bien que lente et boiteuse, comme toute justice chinoise, puis la révolution de palais à Pékin, l'empereur forcé de remettre le gouvernement à l'impératrice qui revient triomphante avec le parti opposé à toute réforme dans le sens européen... tout cela, et bien d'autres choses encore, entretenaient ici une agitation sourde, un mécontentement mal contenu.

La secte nombreuse nommé *I-houo-k'nan* préparait un soulèvement contre nous. Il éclata aussitôt après les travaux de la récolte d'automne. Les plus fanatiques se réunirent au nombre de deux ou trois cents, un ramassis de voleurs, de gens sans aveu, et essayèrent d'enrôler à leur suite tous les membres de la secte. Ce fut le vrai moment critique : je fus vraiment inquiet pour mes grandes chrétientés d'ici et pour nos œuvres centrales. Si, ce jour-là ou ces deux ou trois premiers jours, la masse de la société secrète s'était ébranlée, si les principaux chefs avaient osé lever hardiment l'étendard, nous étions perdus. Mais, par une protection visible de lieu, la division et l'hésitation se mirent dans le camp des *I-hou-k'nan*. Le chef principal, *Tchao-lao-tchou* (qui est un petit propriétaire du village de *Cha-eul-tchai*, où je compte quelques familles chrétiennes) ne voulut pas se mettre à la tête du mouvement. Il était déjà fortement compromis dans les affaires précédentes, et il avait même fait faire des ouvertures pour se déclarer chrétien, si je voulais le protéger contre les poursuites de la justice. Mais le parti avancé, les fanatiques, le harcelèrent tellement, lui firent tant de menaces, qu'il finit par dire : « Puisque vous me voulez comme chef, je vous suis. » Ce qui le décida, c'est que ses disciples essayèrent de mettre le feu à sa maison, à moins que ce ne soit une ruse imaginée par lui, pour se disculper aux yeux de l'opinion et devant les mandarins.

Les autres chefs ne bougèrent pas. Plusieurs grands villages où les *I-hou-k'nan* sont nombreux refusèrent absolument de marcher.

Cependant la troupe fanatique réunie là-bas, au sud-est, à 4 ou 5 lieues seulement d'ici, ne laissait pas que de nous inquiéter. Sans cesse, ils faisaient des tournées pour raccorder du monde, grossir leurs rangs. La

panique commençait à se mettre dans toutes nos chrétientés. Ici, je prêchai fortement le calme et la confiance en Dieu. Nous fîmes solennellement un vœu à S. Joseph, et on récitait en commun, chaque jour, la belle prière composée par Léon XIII, en l'honneur de ce grand protecteur de l'Église.

Mais il fallait aussi songer aux moyens humains, et occuper, amuser même nos gens oisifs, par des préparatifs de défense et de combat.

Les chrétiens de ce village prirent l'initiative d'organiser une espèce de milice qui comprendrait seulement les chrétiens des cinq ou six villages des environs, séparant ainsi leur cause de celle des païens.

La milice territoriale existe dans le pays ; elle est divisée en zones, organisée très rudimentairement. Comme la société des *I-hou-k'nan* est très nombreuse, la plupart de ces milices refusent ordinairement de protéger les chrétiens, malgré les ordres pressants des mandarins.

Le dimanche 30 octobre 1898, il y eut donc réunion générale de nos chrétiens à *Tchao-kia-tchoang*. Les chefs de chaque village s'entendirent ; on se compta, on compta les armes. Total 450 ou 500 hommes valides, quatre canons, environ cent fusils de tout modèle, mais, malheureusement, aucun fusil se chargeant par la culasse. J'avais rapporté de *Hien-hien* un vrai fusil de ce genre, un fusil européen, avec une bonne baïonnette, de plus un bon revolver d'ordonnance.

On décida un exercice de tir et des marches pour le soir de ce dimanche-là. Après la prière du soir à l'église, toute la milice se réunit, des quatre points de l'horizon, dans la plaine qui sépare *Weits'oum* de *Tchao-kia-tchoang*. Les 4 canons, amarrés sur des chariots de paysans, furent amenés escortés de leurs 8 servants ; les fusiliers prirent la tête de la colonne, qui occupa les deux côtés de la route. J'assistai aux opérations. On tira des salves de canon et de fusil uniquement dans le but d'essayer les armes et d'effaroucher les païens. De fait, les païens prirent peur. On entendit le canon jusqu'en ville, à 3 lieues de là, et on se dit : « Les chrétiens se préparent à une bataille en règle. »

Nos troupiers français auraient bien ri de cette panique : 4 hommes et 1 caporal, avec leurs fusils Lebel, auraient eu bien vite raison de nos 500 combattants et de leurs 4 canons. Mais nos ennemis sont encore plus poltrons que nos chrétiens et plus mal armés.

Cette démonstration donna du cœur à nos gens. Les marches et contremarches se firent avec plus d'ordre et plus d'ensemble que je n'espérais, et je félicitai nos braves gardes-nationaux de leur tenue.

J'organisai aussi les veilles de nuit, afin de parer à une attaque nocturne. Des éclaireurs et des espions devaient aller chaque jour en exploration et nous renseigner sur les mouvements de la troupe ennemie.

Cependant nous nous préparâmes à passer pieusement la fête de la

Toussaint et le jour des morts. Le danger de l'heure présente ranima la ferveur des plus tièdes. Rien qu'à *Weits'ounn*, j'eus une communion générale de 150 hommes ; les femmes, je ne les compte pas. Je confessai 3 jours entiers. A *Tchao-kia-tchoang*, même presse.

On commençait à se rassurer, en voyant que la troupe de *Tchao-lao-tchou* ne commettait pas de grands méfaits. Le général qui commande la garnison de *Tai-ming-fou* vint, avec une escorte de 20 cavaliers, faire une tournée d'inspection jusque par ici. Ce général est un vieux bonhomme qui n'aime pas à se déranger. Il passa une journée dans la ville de *Wei-hien*, se fit renseigner par je ne sais qui, et repartit sans avoir rien fait pour disperser la troupe des malfaiteurs. Rentré à *Tai-ming-fou*, il fit son rapport au Tao-t'ai, accusant le sous-préfet de *Wei-hien* d'avoir exagéré les choses. Le jour même de son départ de *Wei-hien*, nous apprenons tout à coup qu'à *Houng-tao-yuan*, village du *Chan-tong*, à trois lieues d'ici, plusieurs chrétiens ont été massacrés en plein jour, leurs maisons incendiées.

C'était le jeudi 3 novembre ; je confessais à l'église pour le premier vendredi du mois. A midi ce fut bien pis encore. Les chrétiens d'un village distant d'une lieue et demie à l'est arrivaient affolés à *Tchao-kia-tchoang* et à *Weits'ounn*. La troupe de Tchao-lao-tchou, conduite par lui, est arrivée chez eux, à *Tsan-keou*, a mis le feu à toutes les maisons des chrétiens et à l'église même : c'était la réponse des brigands à la parade ridicule de *Tai-ming-fou*. Par un bonheur providentiel, au moment où les incendiaires arrivaient à *Tsan-keou*, il y avait dans le village un enterrement païen. Les païens arrêtèrent les brigands, en les *priant* d'attendre que la cérémonie funèbre fût terminée. Cela donne aux chrétiens le temps de s'enfuir. Sans cette circonstance, nous aurions eu à *Tsan-keou* des martyrs, comme il y en avait eu à *Houng-t'ao-yuan*, de vrais martyrs.

Dans ce dernier village, un enfant de 10 ans, que les brigands saisirent dans la campagne, répondit jusqu'à 8 fois qu'il était chrétien et le resterait jusqu'à la mort. Les scélérats eurent le courage d'égorger cette innocente victime, qui ne faiblit pas un instant sous le couteau des assassins.

Vous ne vous figurez pas la panique qui se mit parmi nos gens. A *Tchao-kia-tchoang*, on sonne le tocsin, on bat la grande cloche de fer, on tire le canon. Ce bruit affole tout le monde. Les élèves du petit collège passent par-dessus les murs et se sauvent dans toutes les directions. La milice se réunit et sort dans la plaine avec ses canons pour attendre les brigands qui, disait-on, allaient venir droit sur nous. Ici, grand tumulte aussi ; mais je défends absolument de sonner le tocsin, je défends à la milice de partir. « Restez donc en paix ; les brigands ont osé s'attaquer à *Tsan-keou* parce qu'ils savent que là il n'y a que quelques familles chrétiennes et que les païens de ce village sont presque tous des *I-houo-k'nan*. Jamais ils n'oseront venir ici, sachant qu'il y a 500 hommes, prêts à se défendre. Il faudrait

savoir combien de brigands sont allés à *Tsan-keou ;* même s'il y en a 200, il n'y a encore rien à craindre pour nous. »

Mes raisonnements, si justes cependant, ne parvinrent pas à les rassurer. Le P. Isoré m'envoya un billet ainsi conçu : « *Tsan-keou* est en flammes, sortez ! » Je n'avais plus qu'à obéir, et je permis à mes hommes d'aller prendre position dans la plaine, faisant le prolongement de la ligne de bataille des gens de *Tchao-kia-tchoang.* Je pris mon revolver, je confiai mes fusils à quelques hommes sûrs, et je sortis aussi. Je rencontrai le P. Isoré dans la campagne ; armé d'une jumelle, il inspectait l'horizon. La fumée de l'incendie de *Tsan-keou* était très visible. Je répétai au Père ce que j'avais dit à mes gens, et nous allâmes ensemble jusqu'à *Tchao-kia-tchoang*, où le P. Lomüller et le P. chinois Suenn nous attendaient. Nous étions à peine arrivés qu'un éclaireur vint dire que les brigands avaient voulu se diriger vers le nord, mais que la milice territoriale de plusieurs villages païens leur avait barré le passage, qu'ils s'étaient alors repliés sur le Chantong. Cette nouvelle était rassurante. Je revins donc tranquillement et me remis au confessionnal.

Je confessais depuis une heure, lorsque tout à coup des femmes se précipitent dans l'église en criant : « Les brigands sont à *Pan-ts'ounn* » (1 kilomètre ou deux à l'est de *Wei-ts'ounn);* on veut sonnerle tocsin. Je m'y oppose et je sors aussitôt en demandant qui a apporté la nouvelle. Personne ne put me le dire.

Je sors du village et vois toute notre milice rangée en bon ordre et regardant *Pan-ts'ounn.* « Qui est-ce qui a répandu le bruit que les brigands sont arrivés ? comment le sait-on ? — On a entendu sonner la cloche et tirer des coups de fusil. — Et là-dessus, vous dites que les *I-houo-k'nan* sont arrivés ? s'ils étaient arrivés on aurait envoyé un avis, nous verrions d'ici le tumulte... Rentrez tous chez vous ; en voilà assez de paniques et de fausses alertes aujourd'hui. Rentrez ! le premier qui refuse d'obéir aura affaire à moi. »

Ils rentrèrent tous un peu penauds dans leurs foyers, maugréant sans doute *in petto* contre le P. Wain qui s'obstine à ne pas partager leurs frayeurs.

Ce soir-là, le P. Isoré vint me trouver pour me dire qu'il était d'avis de licencier provisoirement l'école des vierges installée dans cette paroisse. Je fis donc partir toutes les élèves dont la famille était assez rapprochée. Quatre trouvèrent un asile en ville. La directrice et deux maîtresses furent conduites chez le P. Gry à 60 li au nord. Les orphelines, au nombre de 20, furent distribuées dans quelques bonnes familles du village. La maison si animée d'ordinaire, devint morne et muette. Seul, le chien, gardien fidèle, resta au poste, attendant le retour de ses maîtresses. Je profitai du départ de tout ce monde pour faire venir les ouvriers et compléter les aménagements.

A peine ce licenciement était-il opéré, que nous apprenions une bonne nouvelle. Une vingtaine de soldats du *Chantong*, envoyés par le mandarin de *Koan-hien* (sous-préfecture d'où dépend *Houng-t'ao-yuan)*, avaient livré bataille aux rebelles à *Chaeull-tchai*, ou plutôt les avaient cernés à l'improviste. *Tchao-lao-tchou* avait eu son cheval tué sous lui, et ne s'était échappé qu'à grand' peine ; un bon nombre de ses partisans étaient tués, une quinzaine saisis et garrottés.

Cette victoire des troupes impériales causa un soulagement à tous les honnêtes gens. Elle démontrait une fois de plus que si les mandarins avaient voulu s'en donner la peine, ils auraient eu facilement raison de cette bande de vauriens et nous auraient épargné les épreuves et les alertes de ces derniers temps.

Demain, mon école normale de vierges se reconstitue. J'espère que je pourrai enfin commencer mes missions d'hiver ; mes petites chrétientés, dispersées par la panique, vont rentrer dans le calme.

Albert WETTERWALD, S. J.

Le Père Albert Wetterwald à son frère le P. Paul, missionnaire à Ho-kien-fou.

TOUS les soirs, je réunis autour de moi une troupe de jeunes gens, catéchistes ou autres, et nous lisons ensemble un livre chinois que je leur fais expliquer à tour de rôle.

L'an dernier nous avons vu le *Cheng-kiao-li-tcheng*. Cette année, c'est le 2e et le 3e volume du *Cheng-cheu-tch'ounao*. Ces classes m'intéressent et les intéressent beaucoup. Ce soir, ils ont joliment sué sur deux ou trois pages du 2e volume. Nous nous aidons mutuellement ; je leur explique la doctrine, souvent profonde, de ce livre; eux m'expliquent le *wennfa* (littérature), que d'ailleurs je comprends souvent mieux qu'eux. Les élèves et moi nous sommes assis autour d'une longue table qu'éclaire une belle lampe-soleil achetée à *Nan-koung*. La galerie est debout tout autour et écoute les explications. D'autres réunions ont lieu, soit à l'école de garçons, soit dans des maisons particulières. Ainsi, la jeunesse s'occupe utilement et ne songe pas à jouer aux sapèques. Il paraît que cette année les païens même du *Si'eou* (ouest) ne jouent guère. Ils disent que le Père Wan — (nom chinois du P. Wetterwald) leur enlève toutes leurs pratiques. Le fait est que je prêche vigoureusement contre tous ces défauts, et la crainte d'être stigmatisé et flagellé publiquement par leur curé en contient un bon nombre dans le devoir.

Lettre du P. Albert Wetterwald au P. Leurent.

Weït-s'ounn, 26 février 1899.

Mon Révérend et bien cher Père,

P. C.

L'ANNÉE chinoise qui vient de s'écouler a été pour mes chrétiens une année de frayeurs et d'alertes.

Nous avons été tout le temps sur le pied de guerre. Si vous voyiez ma chambre, vous vous croiriez dans l'antre d'un chef de brigands. Des fusils suspendus au mur, le revolver chargé toujours à portée de la main. La nuit, nos patrouilles de veilleurs faisaient un vacarme infernal avec tous les instruments qui leur tombaient sous la main ; les vieux bidons de pétrole mêlaient leur note burlesque à la voix puissante du tam-tam. Et ce tapage qui, en Europe, vous empêcherait de fermer l'œil, a ici pour effet de faire dormir paisiblement tous nos braves gens. Ils m'ont remercié bien des fois d'avoir organisé ces patrouilles.

Jadis le service de nuit était censé fait, tout l'hiver, par les deux « *tifang* » (espèces de maires) du village. C'est-à-dire que ces deux honnêtes citoyens empochaient 18 ligatures pour leur saison et dormaient tranquillement neuf nuits sur dix. Dans les circonstances actuelles, avec le danger constant d'une attaque nocturne de la part des fanatiques *I-houo-kaain*, ou *Cheu-pa-koei*, ce service était ridiculement insuffisant.

Je songeai donc à faire appel à la milice bourgeoise : le chef et le trésorier, les administrateurs de la paroisse, auxquels je communiquai mon dessein, furent tout à fait de mon avis. « Vous dépenserez peut-être quelques ligatures de plus, leur dis-je, mais du moins vos familles et vous, pourrez dormir tranquilles. D'ailleurs, je vous aiderai à couvrir les frais. Organisez-moi cela un peu proprement. »

Le dimanche suivant, après la messe, je fis rester les hommes à l'église, et je fis un appel à leur bonne volonté. Tous y répondirent avec empressement.

La milice est composée de 19 escouades de 10 hommes chacune, sous les ordres d'un sergent dizainier. On convint que chaque dizaine ferait le service à son tour en commençant par l'est du village ; ces dix hommes auraient 300 sapèques par nuit (30 sapèques par tête) pour boire le thé et s'acheter quelque chose à grignoter. Le Père fournissait au poste un local ; pour le feu du bivouac on ferait des collectes de chauffage dans les familles les plus aisées du village ; le pétrole pour l'éclairage serait acheté aux frais de la caisse commune, mais je payai de ma bourse le premier bidon. Une vingtaine de lanternes éclaireraient a giorno les ruelles tortueuses de Weïts'ounn, et assureraient l'ordre et la rapidité des manœuvres en cas d'alerte nocturne.

Ce programme fut exécuté de point en point. Le zèle des veilleurs se soutint pendant trois mois, et je n'ai eu qu'à me louer de l'entrain et de la bonne volonté de tous. Aussitôt après la prière du soir, faite en commun à l'église, les patrouilles commençaient à circuler pour ne cesser qu'au premier coup de cloche appelant, le lendemain, les fidèles à la prière du matin.

« Aide-toi, le Ciel t'aidera ! » Le ciel nous a visiblement aidés. Depuis la sauvage attaque qui désola deux de mes chrétientés au printemps dernier, une lampe brûle constamment devant l'autel de S. Joseph à Weïts'ounn ; c'est un vœu de mes paroissiens. Je leur ai dit plusieurs fois : « cette petite lampe et celle du Saint-Sacrement, ce sont les symboles de votre confiance en Notre-Seigneur et en saint Joseph. Ne craignez pas : les *cheu-pa-koei* ne viendront pas les souffler. Mais vous, ne laissez pas éteindre en vos cœurs la lampe de la ferveur et de la piété. »

Leur ferveur s'est bien soutenue cette année-ci. La prière commune des hommes, le soir, a été bien suivie, et, après la prière, beaucoup restent encore à l'église, soit pour réciter le chapelet, soit pour adorer le Saint-Sacrement.

Le plus âgé des administrateurs de Weïts-ounn est *Li-fang-tch'eng*, 70 ans passés, un des Nestors du village, que je plaisante quelquefois sur sa tête branlante et que j'aime à entendre raconter d'interminables histoires du temps passé.

Sa fille est ma cuisinière en chef, mais depuis trois mois n'en a plus que le titre, la pauvre fille ! Elle se meurt d'une tumeur maligne, compliquée depuis quelques jours de plusieurs autres infirmités. Je devrai probablement l'administrer demain. Elle édifie tout le monde par sa douceur et sa patience ; jamais une plainte ni une impatience ; et c'est méritoire pour elle, car je vous assure qu'elle avait un caractère pas du tout au miel ni à l'eau de rose, une vierge-gendarme dans toute la force du terme. La maladie lui a fait faire de rapides progrès dans la vertu, et elle fera vraiment une sainte mort.

Je crois qu'elle doit en partie cette grâce aux prières de son frère *Li-wei-fou*, un des meilleurs jeunes hommes du pays. Dernièrement ce brave *Li-wei-fou* a fait une chose qui m'a prouvé non seulement sa piété mais aussi son zèle. Parmi ses amis, il compte un excellent jeune homme, chrétien de date assez récente (sa mère et ses frères se sont convertis il y a une vingtaine d'années) mais qui ne le cède pas en piété aux plus vieux chrétiens. Cette piété, il la tient de sa mère, qui est une de mes zélatrices de l'apostolat de la prière. Dans une maladie qu'elle a faite l'an dernier, elle a spontanément fait vœu d'entretenir durant un an, à ses frais, la lampe du Saint-Sacrement si elle guérissait. Elle a guéri et elle s'acquitte fidèlement de son vœu.

Si j'avais 20 jeunes hommes comme ce *Li-wei-fou*, je ferais de cette paroisse un vrai foyer de piété et d'apostolat. Avec la grâce de Dieu, je ne désespère pas d'y arriver.

27 Février. Je viens d'administrer la sœur de *Liweifou ;* ce bon garçon a pleuré tout le temps de la cérémonie. La malade pleurait aussi et a suivi avec dévotion toutes les prières. Quand tout fut fini : « Père, me dit-elle, priez bien pour moi, je voudrais mourir le 1er vendredi du mois, et le samedi aller au ciel voir Notre-Seigneur et sa sainte Mère. — Sois tranquille, lui répondis-je, Notre-Seigneur te prépare là-haut une belle place. Vendredi, je te porterai encore la Sainte Communion, et si le bon Maître veut t'emmener ce jour-là au ciel, c'est en effet un beau jour pour mourir. Mais le plus simple est de te remettre entre les mains de Dieu. »

Albert Wetterwald, S. J.

L'Etude du Chinois.

Lettre du P. Gissinger au P. Dupont.

Tchang-kia-tchoang, 11 avril 1899.

Mon Révérend et bien cher Père,

P. C.

LES Pères Heude et Froc ont été appelés par le gouvernement français dans l'Indo-Chine. Ces deux savants jésuites donneront leurs conseils pour l'érection d'un nouvel observatoire. Notre observatoire astronomique sera placé à N.-D. de Zosé, à 18 kilomètres de Zikawei à l'intérieur.....

Je me suis jeté tout de bon dans le Chinois ; je m'y suis plongé à ne plus vouloir entendre autre chose, j'en trouve maintenant les sons charmants, le gazouillement harmonieux.

Les livres du P. Wieger sont les mieux faits pour apprendre vite ; pour graver les sons dans la mémoire, j'ai un bachelier qui lit avec moi tous les jours ; il faut savoir que la langue parlée n'est pas la langue du style. Quand je trouve un bon passage dans un livre de style, je dis à mon bachelier de me l'écrire en langue vulgaire ; c'est ainsi que j'enrichis mon dossier.

Il est très important de savoir discerner le style du langage parlé. Plus d'un Père a commencé par étudier le style, et plus tard a parlé en style croyant que les autres les comprenaient, quand c'était tout le contraire.

Quand on sait une fois les 5000 caractères du langage vulgaire, il est alors très facile d'apprendre le style, où vous trouverez encore 5000 autres caractères qui sont mêlés aux 5000 précédents.

Tous les soirs, un séminariste ou un enfant du collège nous lit le Rodriguez du P. Siao au réfectoire, ce qui est encore un bon exercice pour s'accoutumer au chinois.

Le P. Siao, dans son district, est assez molesté par un prédicant anglais, qui apprend à ses néophytes des cantiques de forme pieuse : « Il faut aimer Jésus », etc. Ceux-ci viennent les chanter devant les maisons de nos chré-

tiens, et embauchent nos néophytes. Il y a procès. Le mandarin ne sait que faire. Il faudrait s'entendre à l'amiable, et c'est difficile.

Valentin GISSINGER, S. J.

Cas de possession.

Lettre du P. Hilt.

Tchang-kia-tchoang, 15 février 1899.

JE viens de lire ma lettre dans *Chine et Ceylan*. Je comprends que, faute de place, on y ait pratiqué certaines entailles; mais il est cependant quelques points dont la suppression me semble nuire tant soit peu à la clarté du récit (1).

Ainsi, c'était un point utile à noter, que Maria la possédée n'était pas du village de *Chang-tsuenn*, mais d'une sous-préfecture voisine, *Li-hien*, où elle est née et où elle s'est mariée. Car ainsi, elle ne connaissait nullement les personnes qu'elle chapitrait. Comment une jeune femme venant dans un grand village étranger peut-elle distinguer les chrétiens des païens, les chrétiens fervents des tièdes, etc., etc. ? C'est impossible.

Donc, nous nous trouvons en présence du surnaturel qui ne peut être ici que le surnaturel diabolique. La conclusion paraîtra plus rigoureuse encore, si l'on songe qu'en Chine les femmes, surtout les jeunes, ne sortent que peu ou point.

A un autre endroit, où il est dit que le diable, à mon arrivée, prit un air penaud et embarrassé, il n'apparaît pas assez que c'était du *prêtre* qu'il avait peur. Or, Görres et tous les auteurs donnent la peur du prêtre comme signe de possession.

Exposés tout au long, les préliminaires de la lutte auraient sans doute mieux montré que rien dans cette affaire n'a été engagé à la légère, qu'on a réfléchi, pris toutes les précautions.

D'ailleurs il faut que toute la gloire en revienne à son véritable auteur, qui est Dieu seul.

Il ne faut pas oublier, quand on traite des questions aussi complexes, qu'on peut avoir affaire à des esprits critiques ; ce sont ces lecteurs exigeants auxquels il faut donner satisfaction, pour qu'ils n'aillent point révoquer en doute la réalité de la possession, et nous parler de névrose, d'hystérie, que sais-je ?

Cette pauvre Maria ! Plus moyen de la voir ! On l'empêche de venir. Mais

1. La rédaction de *Chine et Ceylan*, ne pouvant, faute de place, insérer ces notes additionnelles et rectificatives à un récit paru dans son n° 1 (novembre 1898), nous a elle-même priés de le faire ici.

elle continue à prier en cachette ; elle porte toujours son scapulaire. Cependant, m'ont dit des chrétiens qui tâchent de la rencontrer chez des parents communs, sa foi n'est plus aussi vive. Si, importunée par sa famille, elle venait à faire des superstitions ! Le démon peut revenir, et son second état serait pire que le premier. Voilà un an qu'elle n'a pu s'approcher des sacrements !

Quant à Catherine, l'autre possédée, elle continue à faire l'édification de *Chang tsuenn*. A-t-elle souffert, la bonne femme ! surtout de la part d'un neveu païen, orphelin pauvre qu'elle a élevé de ses mains.

Toute la famille de Catherine s'est déclarée chrétienne, même sa fille aînée, mariée à un païen de la ville de *Siuning*.

Mes autres catéchumènes ont aussi souffert persécution, surtout ceux d'une annexe proche de Chang-tsuenn. Il a même fallu faire un procès qui, grâce à Dieu, s'est terminé d'une manière éclatante pour la gloire de la sainte Église. « *Digitus Dei est hic.* »

Dans cette même annexe, de nouveaux chrétiens se sont fait inscrire ces jours-ci. Tout cela est bien beau, et tout cela peut crouler comme un château de cartes, ou se réduire à peu de chose. Règle générale : nos catéchumènes, pour persévérer, doivent passer par le feu de la tribulation. Mais je suis sûr de Catherine et de sa famille. Il lui reste deux filles non mariées, elle est à l'aise, presque riche ; il lui sera difficile de trouver des partis convenables chez les chrétiens. Savez-vous ce qu'elle dit ? « Mes filles seront mariées à des chrétiens fussent-ils pauvres. » Et l'on sait qu'elle tiendra parole.

En union de vos prières et SS. SS.

R^æ V^æ infimus in X^to Servus
Fr. Hilt, S. J.

FRANCE.

Mission de Belleville.

Faire prêcher une Mission simultanément à l'église paroissiale de Belleville et à la Chapelle des Otages, paraissait un projet assez hardi à certaines âmes timides qui prétendent toujours que pour les grandes œuvres de l'apostolat il faut attendre des temps plus calmes, plus favorables.

M. le Curé de Belleville connaissait mieux son peuple laborieux, tout préoccupé de ses intérêts matériels, mais, à part quelques énergumènes des deux sexes, nullement hostile à la religion.

Sans doute le crime commis à la fin de la *Commune*, sur les Otages, rue Haxo, est resté comme une tache sur ce quartier ; on dirait que la population le sent et en gémit, elle n'aime pas qu'on lui en parle ; mais elle a tenu à

prouver aux missionnaires dont trois de leurs frères ont été fusillés sur cette place, qu'elle fut absolument étrangère à cet horrible massacre.

De là, le respect des habitants pour les *Pères*, c'est ainsi qu'on les appelait ; de là, quand ils passaient dans la rue l'empressement des petits enfants à courir au devant d'eux, à leur prendre la main et à leur dire : Bonjour, Père ; de là surtout l'attention soutenue, religieuse, sympathique de tous ces hommes qui se hâtaient de rentrer le soir afin d'assister à des Conférences spéciales où l'on apprend tant de choses, disait l'un d'eux.

Cette Mission n'a pas été le *feu de paille* dont parle S. Alphonse de Liguori. On n'a donné de coups de tam-tam ni à l'église, ni dans la presse, ni dans les rues ; du reste ces procédés eussent été insuffisants pour ébranler une population de 60000 à 65000 âmes. L'œuvre a été conduite doucement mais sûrement comme par une habile stratégie où chaque manœuvre, chaque exercice soutient celui qui le précède et appelle celui qui le suit.

En même temps que les grandes prédications de la *station* se poursuivaient à l'église, tous les enfants, même les enfants de 7 ans, toutes les jeunes filles, tous les jeunes gens ont été évangélisés et confessés. — Partout où je vais, disait un médecin protestant, je n'entends parler que de la *Mission !*

Avec la publicité faite par nos jeunes et chers auxiliaires, les familles apprirent qu'en effet il y avait une Mission et à l'église St-Jean-Baptiste comme à la chapelle des Otages, on put alors entreprendre l'évangélisation générale de la paroisse.

Trois semaines durant, la parole de Dieu retentit deux et trois fois par jour. Chaque semaine les auditoires étaient de plus en plus nombreux. Ce qui attirait la foule, ce n'était pas seulement les controverses ou conférences dialoguées, un peu démodées à l'heure qu'il est et toujours si justement discutées, surtout lorsqu'elles sont imprimées.

A Belleville l'attraction principale, le *clou* de l'œuvre, comme on dit, ce furent les Conférences sur Notre-Seigneur Jésus-Christ avec projections lumineuses des tableaux religieux des grands maîtres. Ce qui dépassa toute prévision et entraîna les masses à l'église comme à la Chapelle des Otages, ce fut le chemin de la Croix tous les vendredis avec projection des *Stations*. Un missionnaire était en chaire et exposait brièvement le sujet de chaque station. C'était un spectacle unique cette foule immense à moitié dans les ténèbres mais profondément recueillie et contemplant Notre Seigneur Jésus-Christ succombant sous le poids de sa Croix, puis cloué, agonisant et mourant sur son gibet en criant : *Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font !* Pater dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt ! On priait, on chantait, on pleurait. Les indifférents, les hommes hostiles vinrent eux-mêmes. Comme il était intéressant de les observer ; ils arrivaient d'un air arrogant, un peu moqueur et railleur. Peu à peu, l'atmosphère religieuse les envahis-

sait, les traits de leur physionomie s'adoucissaient, ils étaient visiblement émus, on en a vu tomber à genoux et prier.

L'une des plus belles cérémonies, avec la bénédiction solennelle des enfants, la consécration des ouvriers à S. Joseph, Patron des Travailleurs, la consécration de la paroisse à la Très Sainte Vierge, ce fut sans contredit l'Amende honorable au Sacré Cœur de Jésus. Toute l'église était remplie. Près de 400 hommes dans ce quartier eurent le courage de suivre le Très-Saint-Sacrement un cierge à la main et quand, à la fin de la procession, tous se mirent à genoux en rangs serrés dans le sanctuaire et chantèrent le *Parce Domine*, il y eut un moment d'indicible émotion et contrition.

Pendant la Mission l'entrain était soutenu tous les jours par le chant des cantiques. Là, hommes, femmes, enfants, tous chantaient des refrains populaires. L'effet était saisissant et vraiment religieux, bien supérieur à celui des fanfares ou des orchestres qu'on appelle quelquefois à si grands frais, qui font tant de bruit et si peu de fruit.

Deux neuvaines successives, l'une à S. Joseph, l'autre à Notre-Dame des Sept-Douleurs, ravivèrent la piété et se terminèrent par de nombreuses communions. — Ces communions provoquèrent un ébranlement vers la Sainte Table pour le Dimanche des Rameaux, le Jeudi-Saint et le Jour de Pâques où réellement les communions furent générales.

Douze confesseurs étaient à la disposition des fidèles. Qui dira le nombre de confessions mal faites et qui ont été réparées, le nombre des retours à la pratique des devoirs chrétiens après 20, 30, 40, 60, 70 ans d'oubli et d'indifférence totale ? — Une association de Mères chrétiennes a été instituée. Toutes les œuvres d'hommes, conférence de St-Vincent de Paul, confrérie du Très-Saint-Sacrement, Cercle catholique, Patronage de jeunes gens, Messe pour les hommes à 8 heures le Dimanche avec conférence spéciale, ont été développées et agrandies.

Mais ce fut surtout à la Chapelle des Otages, aux limites extrêmes de Belleville, de Ménilmontant et de Charonne, dans ces quartiers vraiment déshérités de secours religieux, que les merveilles de la grâce furent le plus visibles. Là on a procédé comme en pays de Mission au milieu des infidèles. Sous différentes formes on a fait presque constamment le catéchisme et c'est ce qui a si prodigieusement intéressé les hommes qui apprenaient des choses presque totalement oubliées et même dont ils n'avaient jamais entendu parler.

— Là presque toutes les confessions étaient des confessions générales. On a baptisé je ne sais combien d'enfants de 8, 10 et 15 ans, baptisé des adultes, fait faire la première Communion à des hommes de 60 et 70 ans, reçu l'abjuration de protestants, préparé la bénédiction de nombreux mariages. Hélas ! avec l'abominable loi du divorce, il y a eu des malheureux qu'il a été impossible d'arracher à une situation moralement lamentable.

Bref les nombreux habitués de la Chapelle des Otages sont dans la ferveur

d'une conversion première, profondément reconnaissants de ce qu'on fait pour eux et pour leurs enfants. — Il y a là maintenant des associations d'hommes et de femmes, des patronages de jeunes filles et de jeunes gens qui rivalisent de piété et de communions fréquentes avec les œuvres des meilleures paroisses de Paris. — La statue du Père Olivaint qui s'élève à l'entrée de la Chapelle dit à tous que *le sang des martyrs est toujours la semence des chrétiens.*

Cette campagne commencée, non sans quelques craintes de troubles, mais placée sous la protection du Sacré Cœur de Jésus, s'est continuée et s'est terminée dans la paix, le recueillement et l'action de grâces. — Le Samedi-Saint, à l'église paroissiale, M. le Curé et les Missionnaires ont confessé des hommes toute la journée, jusqu'à 10 et 11 heures du soir, jusqu'à minuit.

Le jour de Pâques toute la grande nef était remplie d'hommes, au nombre d'environ 500 et presque tous ont fait la Sainte Communion. — Le Clergé paroissial estime qu'à Belleville, c'est un bon et sérieux résultat. N'est-ce pas, disait un bon vieillard au Père Directeur de la Mission, que nous valons mieux que notre réputation ? — Allez, ce n'est pas nous, gens de Belleville, qui avons fusillé les Otages.

Le bon esprit des habitants fut manifeste surtout le Dimanche de la Passion où Son Éminence le Cardinal Richard, Archevêque de Paris, vint présider les Vêpres et bénir l'immense auditoire qui longtemps avant son arrivée avait envahi l'église. — Comme on faisait silence pour recueillir et ne pas perdre une seule de ses paroles si douces et qui vont droit au cœur ! — Une autre foule était sur la place, et n'ayant pu ni voir ni entendre son Premier Pasteur, elle environnait sa voiture, elle l'attendait en causant tout bas pour le saluer à son passage et lui demander sa bénédiction ! Un instant notre vénéré Cardinal put avoir la douce et consolante illusion qu'il était au milieu de nos plus religieuses populations de la Bretagne et de la Vendée, où nos Évêques, nos Prêtres, nos Missionnaires sont reçus avec tant de respect, de reconnaissance et d'affection !

Ah ! ce peuple de Paris dont l'âme est toujours si chrétienne, dont le cœur est toujours si bon, si généreux et que l'on égare par une pression inouïe, quel mal on lui fait en le privant de toute alimentation morale et de toute consolation religieuse ! Comme il reviendrait volontiers à Dieu et à la pratique totale du christianisme, si vraiment on lui laissait la liberté du bien, la liberté de conscience entendue comme il faut l'entendre, avec le droit et le pouvoir de faire son devoir !

Une Mission dans la Basse-Bretagne en avril 1899.

A l'extrémité des côtes du Nord, sur les limites du Morbihan, perdue dans le fin fond de la Basse-Bretagne, avant la Révolution du diocèse de Quimper, maintenant de celui de St-Brieuc, est située une

paroisse, St-Connec, petite par la population, grande par la foi. Loin de tout centre moderne civilisé, en dehors de toute grande voie de communication, elle a conservé sa vieille physionomie bretonne. Les habitudes, les usages, les traditions, les costumes même des anciens jours, rien n'y est changé. Le maire porte encore le même genre d'habit que son bisaïeul, la mairesse la même coiffe, faite du même drap que celle de son arrière grand'mère : c'est tout pareil. En Bretagne les hommes et les choses ne varient pas : c'est comme un sol toujours de granit.

L'instituteur, lui aussi, est toujours le même. Depuis trente ans, il est là, et n'a pas l'air de connaître les nouveaux règlements ; prière avant, après les classes, catéchisme en classe, chant au lutrin, ami intime du prêtre : c'est le type du vieux magister du village. On lui conseille de ne pas prendre sa retraite, car on ne sait pas qui le remplacerait. Lui ne sent en rien le Normalien nouvelle couche.

Le Recteur, contre l'ordinaire, n'est pas vieux, mais jeune. C'est le prêtre le plus doux, le plus aimable, le plus charmant, le plus pieux peut-être du diocèse, et ce qui ne nuit en rien, un des plus intelligents. Là il est la loi et les prophètes pour ces gens qui l'aiment et l'adorent. Personne n'oserait ni ne voudrait faire la moindre peine à ce Pasteur bien-aimé. Ils n'ont qu'une peur, c'est qu'on ne le leur enlève trop vite. Vous comprenez combien une telle population doit être bonne, facile, honnête. Là, pas de vice : une jeunesse pure, fraîche et morale.

Depuis 200 ans, en 1668, aucun Jésuite n'y a paru. A cette époque le Père Maunoir a évangélisé le pays : mais il n'en reste plus aucun souvenir, sinon que la légende raconte que ce serait là que se trouvait située une célèbre montagne que l'on voit encore et qui servait de lieu de sabbat au démon. Le Père en fit déguerpir le diable. Depuis, on ne l'a revu dans ces parages.

C'est là, que deux Pères de Quimper (le P. Le Guinio et le P. Mahé) sont allés donner une mission. Pas besoin n'est de dire s'ils sont bien reçus. A peine sont-ils aperçus que les cloches saluent leur arrivée à toute volée. Déjà tous sont sur le seuil de leur porte ou sur le chemin pour dire bonjour à ces Messagers du ciel. La carriole du commissionnaire local, qui est venue les prendre au loin, s'arrête devant une grosse tour. Les deux Pères descendent, entrent pour saluer le bon Dieu. Quelle n'est pas leur surprise ! Ils s'attendaient à voir une pauvre église de campagne, basse, humide, poudreuse, mais rien de tout cela : au contraire ; c'est une église ravissante, tapissée de drapeaux, d'oriflammes, d'écussons superbes, de guirlandes qui courent d'une corniche à l'autre, de fleurs charmantes qui garnissent les fenêtres et l'intérieur du sanctuaire ; coquette, fraîche, élégante comme une jeune villageoise parée pour la noce. Faut-il s'étonner ? La main délicate des Sœurs n'avait-elle pas passé par là ?... Nous nous dirigeons vers la demeure

du Recteur. Au vieux presbytère tout est sur pied : le personnel rivalise de zèle avec le maître pour faire bon accueil aux hommes de Dieu.

Le premier jour est consacré à la mission des enfants. Il est bien difficile de s'imaginer rien de plus pittoresque, de plus naïf, de plus gracieux. Bien avant l'heure indiquée, on voit déboucher de tous côtés de jeunes enfants aux visages joyeux, souriants, proprets, tout endimanchés. Il en sort de partout, des petits sentiers, des buissons, des échaliers, des taillis, des champs, des chemins creux. Sur la grande route on voit la même mère avec, 4, 5, 6, plus d'une demi-douzaine de petits enfants les uns sur les bras, les autres accrochés à son tablier, à son jupon, par devant, par derrière. Plus loin c'est la grosse charrette de la ferme attelée du gros cheval, dedans, la grosse fermière avec tout un chargement de petits joufflus nourris de l'air du bon Dieu. C'est une vraie voiturée ; *à elle tout ça*. On dirait des grappes humaines qui se montrent des quatre points de l'horizon. Le signal n'est pas encore donné, et l'église est déjà envahie. Les plus grands de 5 à 8 ans sont rangés sur des bancs disposés pour eux ; les plus petits restent sur les bras de leur mère ou à côté d'elle.

Le moment est solennel. Voilà le Père qui paraît et commence. Il fait un grand signe de croix, tous les enfants répètent les paroles, en font autant. Viennent les interrogations. Le Père montre les images qui seront la récompense du vainqueur. Tous les yeux sont braqués sur lui, plus encore sur l'*épinal*. Il demande aux plus petits leurs prières, qu'ils récitent imperturbablement, en français, en latin : félicitations et images. Il en avise un là-bas, aux yeux bleus, aux cheveux bouclés, bien bichonné, grillant de répondre, il ne tient plus en place. Inutile de lui demander ses prières, il les sait toutes sur le bout des doigts. On aborde les questions du catéchisme même les plus difficiles. Le petit bonhomme n'a que 4 ans. Il répond à tout imperturbablement, avec une naïveté charmante. — Qui t'a appris tout cela? — Le petit regarde autour de lui comme pour chercher quelqu'un. — Dis donc qui t'a appris tout cela ? — Ses yeux rencontrent les yeux de sa mère. La regardant avec un beau sourire d'ange sur les lèvres, — Ma mère. — Ta mère t'apprend donc ton catéchisme ? — Oh ! oui. — Tu aimes bien ta mère ? — Oh ! oui. — Voilà ma plus belle image ; tu la lui apporteras, tu lui diras que c'est une bonne mère et que le Père la félicite. — Et la mère est là dans un coin, qui se cache derrière son nouveau-né, tout le monde la regarde, elle pleure de joie. Mais le lendemain, arrive au presbytère une grosse poularde, avec une belle motte de beurre qui fait venir l'eau à la bouche. C'est de la part de la mère si heureuse. Elle envoie un cadeau aux missionnaires. Ici on fait une halte pour prendre haleine. On chante un cantique. C'est bien le cas de le répéter : *Bénissons à jamais*. On fait chanter les gars d'abord seuls, les filles ensuite seules, puis tous ensemble. Quel entrain ! Quelles voix argentines !

Vient maintenant le catéchisme des grands, des garçons d'abord, puis des filles; bientôt on les fait lutter les uns contre les autres; c'est une vraie bataille, mais les petites filles sont les plus savantes, elles vont à l'école des Sœurs, elles répondent mieux de beaucoup, surtout aux questions un peu élevées, aussi emportent-elles presque toutes les images. Le temps passe vite: on ne s'ennuie pas. Enfin voici la *dernière partie:* ce sont les réponses collectives *ensemble* et à *haute voix*, tous debout. On doit répondre oui ou non. Ce sont des questions sur la morale, plus faciles à saisir pour leur âge. Les garçons tous ensemble, puis le tour des filles toutes ensemble. Pour terminer, garçons et filles répondent et crient à qui mieux mieux, c'est un tintamarre qui couvre entièrement les voix des marmots qui braillent et piaillent sur les bras de leur mère. C'est un vrai concert où il ne manque que l'harmonie. Un grand signe de croix tous ensemble, et c'est fini.... Tout le monde de s'asseoir et de se taire. Alors l'aimable et bon Recteur arrive avec de belles médailles de la Vierge, en main. Il en donne à chacun et à chacune, comme souvenir de la mission sans oublier les petits qui sont sur les bras de la mère. Après cette distribution de médailles, il prend son étole et la belle chape, lit sur le troupeau debout l'Évangile des petits enfants; puis à haute voix il chante l'*Oremus* et la bénédiction du rituel des enfants, qui la reçoivent à genoux.

Au signal donné tous sortent pour la procession. Le difficile est de faire marcher en rang ces futurs conscrits, qui, plus attentifs à ce qui se passe derrière eux que devant, comme la femme de Loth, tournent toujours la tête, marchent à reculons et se culbutent tout en criant à tue-tête leur *Ora pro nobis*.

La procession finie, ils sont installés de nouveau à leur place. Notre-Seigneur est tiré de son tabernacle et les bénit tous, mères et enfants.

Après avoir prié pour le succès de la mission, pour qu'il n'y ait ni renard, ni lapin, ni loup à rester en arrière, ils reprennent le chemin de la maison joyeux et contents, conservant dans leur cœur le souvenir de cette journée inoubliable.

Le lendemain c'est le tour des grandes personnes qui doivent faire leur mission.

Nous avons invariablement pour règle, de partager chaque maison en deux séries; la première suit les exercices la première semaine; la deuxième la semaine suivante. Ainsi tous peuvent et doivent jouir du bienfait de la mission. Donc, dès avant 7 h., les cloches, lancées à toute volée, donnent le signal de l'appel et réveillent les plus lents. Nous craignions des abstentions à ce premier exercice, mais, dès 7 h., tous sont fidèles au rendez-vous. Les prières se récitent et se chantent; la messe de la mission suit, avec chant des cantiques pieux et variés. La messe achevée, l'un des missionnaires monte en chaire pour faire l'instruction qui dure une bonne ½ h. ou

¾ d'heure. Tout se termine par la bénédiction du St-Sacrement. — On se groupe autour des confessionnaux, en grand nombre.

9 h. ½. Deuxième instruction.

On va dîner ou on se confesse.

1 h. ½. Chapelet — Cantiques.

2 h. Conférence qui prend des formes différentes. Confessions encore.

4 h. ½. Procession : sur deux files, tout le monde. — Grand sermon — bénédiction — Bouquet de la journée — derniers avis — prière — départ pour son village. On ne doit pas rester à flâner au bourg. Ceux qui demeurent près de l'église restent pour se confesser, s'ils veulent.

Une remarque. — C'est l'ordre invariable suivi pour tous les jours des deux séries. Il n'y a à changer que la matière des instructions qui sont disposées de manière à préparer les cœurs aux deux actes importants de la fin : à l'absolution et à la communion. Je n'ai pas besoin de dire que pour la communion générale tous sont fidèles au rendez-vous de la table sainte, et reçoivent leur Dieu avec les dispositions qu'apportent à cet acte important des cœurs bien préparés. Rien de plus pieux, de plus édifiant que ces communions générales. On dirait que ces gens sont rivés à leur place, ils ne veulent pas quitter l'église. Ils regardent, ils regardent encore, attendent, et sont dans l'expectative de quoi ?... On est obligé de leur dire : mais tout est fini. — Alors ils se retirent comme à regret.

Le soir de ce même jour, une cérémonie touchante qui attire toujours une foule nombreuse, avait été annoncée : un enterrement de reliques. L'ossuaire était plein. Il fallait faire place. Déjà, la veille, le grand glas avait tinté après l'*Angelus*. Ce même jour, à midi, même glas funèbre ; à 2 h. les cloches font entendre leurs sons lugubres, qui, du haut de la tour, descendent dans la vallée, dans le village ; c'est comme l'écho de la mort. Il y a des larmes dans leur voix. A 2 h. donc, foule nombreuse, bien recueillie, dans l'église tendue de noir avec un grand catafalque : au milieu de ce catafalque un grand linceul blanc dans lequel étaient différents ossements. C'est au conseil de fabrique que revient toujours l'honneur de porter le linceul. Après le chant du *Libera*, on quitte l'église sur deux rangs ; à la sortie se trouvent mises dans une fausse-châsse, des reliques de différents membres des morts, chacun prend ce qu'il veut. Qui un tibia, qui un bras, qui une tête et le porte en procession, plusieurs en l'arrosant de leurs larmes.

Voilà la procession en marche : au chant du *Miserere*, qui alterne avec le *Requiem æternam ;* le tout sur le ton du *De profundis*, et au pas d'enterrement. Pendant ce temps le glas tinte, tinte toujours avec cette voix qui rappelle la plainte du purgatoire. Arrivée au cimetière, qu'aperçoit la foule? Une grande et large fosse préparée ; tout autour, sur un des bords, sont entassés, comme une vraie montagne, les ossements nombreux qui vont être ensevelis. Cette vue fait une impression vive et touchante sur tous les cœurs. Il y en

a qui ne peuvent même pas les regarder en face. Aussi quand le Père missionnaire, monté sur le bord opposé, commence son discours et qu'il prononce son texte : *defunctus adhuc loquitur ;* déjà l'émotion a gagné l'auditoire. Il n'a pas fini son énumération, où il fait parler et le riche et le pauvre, et le vieux et le jeune, et l'heureux de ce monde et le malheureux ; le jeune homme et la jeune fille, et le père et la mère, et l'ami et l'oublié de l'autre vie, qui demandent des prières, que sa voix est couverte par les sanglots et qu'il est forcé d'abréger, gagné qu'il est lui-même par l'attendrissement général. Pas un œil qui ne soit plein de larmes ; pas un cœur qui ne soit impressionné. Le pasteur fait l'absoute, chante le *De profundis* pour les ancêtres de la paroisse, prie sur les restes et avec une dernière prière y répand une dernière goutte d'eau bénite, puis se retire en silence. La foule alors se disperse. Et où va-t-elle? Chercher la tombe de la famille où sont les restes de ces êtres chéris. Elle pleure, y prie longtemps, on dirait qu'elle ne voudrait pas s'en séparer. Mais il le faut bien, la nuit arrive avec ses ombres ; et c'est sous cette touchante émotion qu'elle regagne en silence ses foyers, vivement impressionnée par tout ce qu'elle a vu et entendu.

Le fossoyeur fait son œuvre, les couvre de terre, y met une croix à l'ombre de laquelle ils dormiront leur dernier sommeil jusqu'au jour du jugement général, où ils ressusciteront de nouveau pour aller aux grandes assises de l'humanité. Qu'on dise tout ce qu'on voudra, qu'on se moque de ces coutumes, qu'on les persifle, qu'on les décore du nom de macabre, de tout ce qu'on voudra, etc.; moi je soutiens que c'est la plus consolante, la plus instructive, la plus émouvante, la plus séculaire, la plus bretonne des dévotions, que ce culte des morts. Non, rien ne pourra jamais l'arracher du cœur de nos populations simples et bonnes. Ne nous fait-elle pas vivre au moins quelques instants avec ceux qu'on a tant aimés et qui attendent là-bas, de nos cœurs affligés de cette séparation, l'aumône de nos prières qui viendront adoucir leurs souffrances ?

Le lendemain commencent les exercices pour la deuxième série.

Dès la 1re instruction, tous sont fidèles au rendez-vous, c'est un entrain, une assiduité, une attention admirables. Le chant est enlevé, on y est de cœur. Ah! la cérémonie de la veille avait profondément ému et fait songer qu'il y a un *au delà* auquel il est temps de penser et de se préparer. Tout est parfait pour cette 2me série. Vraiment la grâce avait fait son œuvre.

Au milieu des exercices ordinaires de cette 2me série, il y eut une grande et touchante cérémonie: la bénédiction solennelle d'une fontaine dédiée à S. Gildas. On y conduit beaucoup de malades en pèlerinage, surtout les petits enfants pour leur obtenir la grâce de marcher. Cette fontaine est à 3 kilomètres de l'église. En Bretagne on a le culte des fontaines miraculeuses. Il y en a partout. Chaque village a la sienne, pas de chapelle sans la fontaine du Saint.

Les fontaines surgissent partout de notre sol comme par enchantement. Elles ont leur légende et leurs miracles; on se les raconte à la veillée.

Il faut espérer qu'on ne fera pas pour elles comme pour les écoles, qu'elles ne seront pas laïcisées, qu'il ne se trouvera pas de Jacomet comme à Lourdes, pour dresser des procès-verbaux et empêcher d'y aller. Non, on ne trouvera pas là des chimistes assez athées pour oser faire de leur eau miraculeuse une analyse savante, qui ne peut rien ôter à leur efficacité. Le bon Dieu sera toujours là pour y attacher une vertu salutaire propre à guérir nos misères physiques et morales, et à dérouter les plus savants qui n'y pourront rien voir avec toute leur physique et chimie.

Un jeudi donc, le 1er exercice du matin fini, tous partent rangés en deux longues files, pour se rendre à la célèbre fontaine.

Rien de plus gracieux, de plus pittoresque, de plus harmonieux, de plus ensoleillé, que cette procession champêtre. Tout s'unit pour en embellir la marche. Des deux côtés de la route à parcourir, sur le talus, un vrai parterre semé par les mains de la nature : primevères, pâquerettes, marguerites bien blanches, renoncules, violettes au doux parfum, myosotis aux yeux bleus, ajoncs aux boutons d'or, humble bruyère, seule herbe de la Bretagne, comme les ajoncs en sont les seules fleurs, hiver et été toujours fleuris. Plus haut, que voyez-vous? Des bouquets blancs comme la blanche neige; aubépines, poiriers, cerisiers, pommiers, en fleurs, promettant une belle récolte de fruits, émergeant à travers les branches et les feuillages et formant un beau cordon d'une blancheur éblouissante. Et tout cela encadré par un superbe rideau de grands arbres touffus qui balancent leurs branches dans les airs, et font comme un fond de tableau digne de la toile du plus grand des maîtres. Rien de plus vivant, rien de plus animé, que ce riant paysage. Chaque taillis, chaque buisson, chaque bosquet, chaque arbre a son chantre ailé; de toutes parts résonnent à vos oreilles le gazouillement et les tirades des petits oiseaux, les roulades et les notes les plus variées de ces musiciens improvisés. Et loin, bien loin, là-bas au fond de la vallée, se fait entendre le cri monotone du coucou, mais cri toujours agréable dans sa monotonie parce que c'est l'annonce des premiers beaux jours du printemps. Délicieux concert! Toute cette harmonie se mêle aux voix plus fraîches et plus suaves des jeunes filles, et aux accents plus mâles des hommes. On dirait la création tout entière chantant sa prière du matin et rendant ses hommages au Dieu de la nature. Partout on sent ce je ne sais quoi qui annonce et révèle le printemps.

C'est au son de cette musique harmonieuse, au milieu de ces concerts, sous ce dôme de verdure que se déroulent, ravissantes, les deux longues files de la procession dont les méandres gracieux offrent le plus admirable et le plus beau des spectacles. Les bannières, les oriflammes, les drapeaux flottent au vent, l'air retentit des cantiques les plus suaves et les plus variés. C'est

au milieu de cette pompe que s'avance la petite mais belle statue de S. Gildas, destinée à être placée dans la niche de la fontaine, et portée par les enfants sur un brancard tout enguirlandé.

Qui a jamais suivi un parcours de procession ainsi décoré par les mains du bon Dieu et égayé tout le long, par les musiciens que lui seul a formés ?

A mesure qu'on avance, les rangs se garnissent, et ceux des hameaux voisins viennent se joindre aux deux longues files qui chantent et marchent toujours. Une halte !

Au bout de 500 mètres environ s'élève une de ces croix en pierre, qui, exilées des rues et des places de nos villes débaptisées, ont trouvé un refuge dans nos campagnes. En Bretagne, on en rencontre à chaque pas. Elles font l'ornement de nos chemins et de nos carrefours. Celle qui est sur la route de notre procession est toute ornée et enguirlandée pour la circonstance. On s'y arrête pour chanter 3 fois : *O Crux Ave !*... Puis on se remet en marche. Dans la vallée, à moitié route, au milieu de terres fertiles et boisées, se cache une jolie ferme, dont la cour s'ouvre sur le chemin. L'entrée est ornée de festons et de guirlandes. Au milieu de la cour se dresse un autel champêtre, frais, gracieux, chargé de fleurs et de branches vertes. Autour, à genoux, toute la maison : le grand-père, la grand'mère, le père, la mère et tous les enfants grands et petits ; aux quatre coins de cet autel, quatre petits enfants, un à chaque coin, bouffis, comme ces anges joufflus agenouillés aux coins des autels de nos églises. Il fallait entrer. Le Pasteur bénit et les personnes et les choses. Des grappes d'enfants agenouillés sur des talus, sur des troncs d'arbres et jusque sur des meules de paille, répondent à nos cantiques et répètent nos refrains.

Nous reprenons notre marche et nos chants : puis nouvelle halte pour une croix de pierre, ornée et fleurie comme la première.

Enfin apparaît au bout de la route un bel arc de triomphe qui s'élève élégant dans les airs : c'est le terme de notre procession. On avance encore quelques pas et voici la vaste place du village, humide par endroits, et souvent on pourrait y découvrir sous ses pas des sources qui ne demandent qu'à sourdre de terre. Un monument tout neuf, blanc comme la neige indique là-bas, au milieu, la belle fontaine de St-Gildas. Elle est comme enveloppée d'une manière de cathédrale en miniature faite de tiges, de feuilles, de dentelles et de fleurs. C'est un lointain souvenir de ces arceaux gothiques dont parle un poète, etc.:

« Que jetaient dans le ciel nos ancêtres hardis,
« Ces vrais hommes de foi, chercheurs de paradis... »

De là à travers le feuillage tendre des arbres, qui forment comme un rideau de verdure autour de la place, on voit émerger le toit de chaume et les pignons de sept belles fermes qui sont comme la ceinture gracieuse de ce beau lieu champêtre semé d'eau et de fleurs. Les rangs se rompent, la foule

se groupe. Le missionnaire parle en plein air, monté sur un *bobère*. Le *bobère*, c'est le grand fauteuil de bois où s'assied, au coin du feu, le grand-père ou la grand'mère. Mais aujourd'hui le *bobère* noir est habillé tout de blanc, couronné de guirlandes et de fleurs. C'est de là que le prédicateur fait entendre sa voix, exhorte à la confiance dans l'eau miraculeuse qui coule à ses pieds, charme son auditoire par le récit de quelques-unes des belles légendes de S. Gildas. La foule s'approche de la fontaine qu'elle entoure entièrement. A l'ombre de son monument blanc surmonté d'une grande croix de granit, la fontaine déverse une eau abondante plus belle que le plus pur cristal. Au-dessus de l'eau à la façade intérieure, se voit une niche couverte d'une petite grille. Après la bénédiction, pendant le *Magnificat*, le Recteur y place la statue de S. Gildas portée en procession. A droite et à gauche, dans la maçonnerie sont incrustés deux émaux, qui proclameront ces deux souvenirs et les rappelleront à la mémoire des neveux et des arrière-petits-neveux.

D'un côté : *Mission de 1899...*,
et de l'autre : *R^dissimo D^no Fallières, epis. Brioc...*

Tous veulent voir la fontaine, boire de son eau miraculeuse.

Le retour s'effectue par de petits chemins encore plus creux, plus profonds, plus ombragés, plus bretons. A mesure qu'on s'approche du bourg, les rangs s'éclaircissent, chacun, arrivant près de sa ferme ou de son village, quitte la procession et s'en va à travers les petits sentiers ou les champs, retrouver son logis, tandis que les autres vont jusqu'à l'église pour se séparer définitivement. Belle, ravissante matinée champêtre, en l'honneur de S. Gildas qui paiera bien de retour tout ce qui a été fait pour lui.

A l'exercice de 2 h. nous craignions de voir des abstentions, mais il y avait pour tous une puissante attraction : *Les tableaux*.

La conférence qui a lieu à ce moment prend toutes les formes, plus variées les unes que les autres, au gré du missionnaire. D'abord c'est le genre catéchistique, explication nette et claire du dogme et surtout de la morale, avec des histoires pour épicer la chose, et avec application aux mœurs locales.

Ce mode d'instruction a l'inconvénient d'endormir et de fatiguer l'auditoire, à une heure où rôde tout autour le démon de midi. Il y a un deuxième genre plus adapté à ce moment du jour, le dialogue en règle avec attaques et réponses. Le contradicteur, s'il est bien armé, fait valoir toutes les objections populaires que l'autre doit résoudre sur-le-champ. Le peuple prend facilement parti pour l'avocat du diable, surtout s'il a bonne langue et s'il met les rieurs de son côté. L'auditoire retient mieux les objections que les réponses qui y sont faites. C'est là le grand danger des dialogues. Le missionnaire souvent aime mieux les tableaux ou les projections. Nous avons pris les *tableaux*. Ceux-ci parlent à l'esprit par les yeux. Le peuple *aime bien voir :* parce qu'il se rend mieux compte des choses.

Le Père Vasseur, quoique mort, continue son apostolat par ses tableaux, qui ne sont pas toujours faits suivant les règles de l'art, mais toujours instructifs et toujours saisissants.

Le Père missionnaire dès le commencement, avait attaché un fil de fer qui prenait toute l'entrée du chœur, c'est là que tous les jours en pleine lumière il suspend les tableaux qu'il doit expliquer. Le jour précédent, c'étaient les grandes vérités ; la mauvaise mort, le jugement, l'enfer, le noir, le terrible enfer. Ce jour-là c'était le tour des deux étendards, qui représentent d'un côté le chemin du ciel, de l'autre celui de l'enfer.

Le Père donc, placé à côté de son tableau, la baguette blanche à la main, parle et *tablotte* de son mieux. Il montre d'abord les groupes de gauche qu'on peut voir clairement, et explique comment ils vont en enfer. Ce sont les ivrognes, les blasphémateurs, les menteurs ; les impies, les viveurs, les jouisseurs, tous gens de sac et de corde. Il les nomme, les personnifie, les fait parler et agir : Mathurin (1), Mathurine : types assez connus et ordinaires dans le pays. Mathurin donc, et Mathurine, les voyez-vous, dit le Père, la chopine et le mouchoir rouge à la main ? Comme ils s'en paient ! C'est Mathurin, Mathurine, qui courent les *nuitées* (2) et les fileries ! Mathurin, Mathurine conduisent la danse, Mathurin, Mathurine gagnent toujours le ruban et le mouton, Mathurin, Mathurine vont aux pardons, Mathurin, Mathurine fréquentent les foires, Mathurin, Mathurine vont à l'auberge trinquer ensemble : Mathurin, Mathurine courent la nuit où tous les chats sont gris, rentrent tard chez eux.

Enfin Mathurin, Mathurine par ci, Mathurin, Mathurine par là.

Comme il voit qu'on rit à se tordre, il s'anime beaucoup sans comprendre le pourquoi de cette joie. Or il y a juste dans son auditoire un Mathurin et une Mathurine bien connus de tous. Ah ! ces deux-là rient jaune une fois sortis de l'église ; mais cela ne les empêche pas de revenir les jours suivants, et de faire leur mission. Ce n'est pas toujours par le ridicule et le sarcasme que le Père corrige les mœurs, suivant le mot du poète : *ridendo castigat mores ;* mais il procède aussi par la foi et le cœur.

Voici les groupes qui montent en Paradis. Ils sont à droite. Il y a des enfants, des adolescents, des soldats, des familles entières ensemble. Tous ont des croix à porter, mais tous sont courageux et avancent toujours. Puis viennent les Dévotions : Le Sacré-Cœur, la Ste Vierge, le Purgatoire. Oh ! qu'il est touchant, et comme l'attention redouble, quand ce tableau apparaît ! enfin les mérites : Les anges récoltant du froment pour les *greniers éternels*.

Mais je ne connais rien de plus instructif, de plus chrétien, que le tableau qui représente la sainte famille de Nazareth. C'est Ste Anne apprenant à

1. Les ¾ des hommes portent ce nom.
2. Réunions de nuit.

lire dans la Bible à sa fille chérie. C'est la Ste Vierge à l'école au Temple. Ici, c'est son mariage avec S. Joseph. Là, l'ange de l'annonciation. Plus loin, c'est le divin Enfant, aidant sa Mère dans les travaux du ménage, et quand il a grandi, avec la scie et le rabot, il durcit ses mains divines au pénible métier de son apprentissage sous la direction de son père adoptif. Enfin, c'est S. Joseph, mourant entre les bras de Jésus et de Marie.

Vous comprenez quel parti on peut tirer de ces scènes. C'est toute la famille chrétienne, toute la paroisse, tous les défauts, les désordres, les vices, les vertus qui s'offrent à la verve du tablotteur, qu'il peut développer à son aise. Et l'auditoire sort de là, honteux de ses défauts, de ses désordres, ou pénétré de la vie de foi, surnaturalisé, tout embaumé du parfum de Nazareth. C'est que ce genre de prédication permet sans aucune transition d'expliquer le dogme, la morale, de parler comme Pic de la Mirandole *de omni re scibili*, et tout entre dans le cœur de l'auditoire par les oreilles, et mieux encore par les yeux. Qui ne le sait ? *Voir, c'est tout.* Aussi ces tableaux ont été le clou de notre mission. « O maman, maman, le diable est à l'église », disait une petite fille effrayée des grands *diables* noirs, affreux, qu'elle avait vus dans le tableau du Père Vasseur. Le Père tablotteur est toujours le grand missionnaire aux yeux du peuple : c'est l'emporte-pièce.

A partir de cet exercice l'assiduité aux instructions et aux confessions est encore plus parfaite, l'entrain pour tout beaucoup plus grand. Vraiment on voit l'œuvre de la grâce visiblement dans ces cœurs. Aussi la communion générale, le dimanche suivant, est plus nombreuse et plus recueillie que la précédente. Dès qu'on eut entonné le cantique :

« Le voici l'Agneau si doux,
« Le vrai pain des Anges
« Du ciel il descend pour nous
« Adorons-le tous, »

tous répétent le refrain avec un entrain admirable, et quand le cantique est terminé, ce monde entre dans un grand recueillement, montrant bien par là que tous comprennent la grandeur de l'acte qu'ils vont faire. Après l'allocution du Père, tous se dirigent vers la Ste-Table, pleins de foi et de modestie, et de retour à leur place, bien humblement agenouillés, ils s'unissent au Dieu qu'ils ont reçu, l'adorent avec un profond respect, s'offrant à lui, le remerciant des bienfaits reçus, demandant pour eux comme pour les autres les grâces dont ils ont besoin. Mais c'est un vrai bonheur qui brille sur leur visage quand retentit le cantique du paradis ; chef-d'œuvre de la langue bretonne, traduit en français par M. de la Villemarqué. Le traducteur s'est efforcé de conserver dans toute sa fraîcheur le texte primitif, mais il est bien inférieur à l'original. Chanté cependant avec goût il fait encore une douce impression sur les cœurs, le jour surtout d'une communion générale qui

termine une mission. Aussi voit-on cette foule écouter et répéter avec joie le refrain :

« Jésus qu'il sera doux
« De vivre près de vous
« Au céleste séjour
« Dans votre saint amour. » *Bis* (1)

Tous ont comme un véritable air de paradis. Après que le missionnaire a prié pour leurs intentions, pour leurs besoins spirituels et temporels, pour leur famille et leurs défunts, tous regagnent en paix et en silence leur demeure, pour permettre aux autres de venir à leur tour entendre la messe et satisfaire au précepte du dimanche.

Le dimanche précédent avait eu lieu une touchante et belle cérémonie : la consécration de la paroisse au Sacré-Cœur. Avant la bénédiction du Saint-Sacrement un des missionnaires monte en chaire, et dans une vibrante allocution les engage tous à mettre leur confiance dans le Cœur du divin Maître et à lui consacrer leurs biens et leur vie, leur famille et leur person-

1. On attribue l'origine de ce cantique au Vble Michel Le Nobletz de Kerodern, missionnaire breton (contemporain du P. Maunoir (De la Villemarqué, *Barzaz-Breiz*, 4e édition, p. 461). Voici la version de ce cantique célèbre, en dialecte de Tréguier, telle qu'elle est donnée par M. de la Villemarqué :

« Jésus ! combien sera grand le bonheur des âmes, quand elles seront devant Dieu, et dans son amour ! — Je trouve le temps court, et légères les peines, en songeant nuit et jour à la gloire du Paradis. — Quand je regarde le ciel, ma patrie, je voudrais y voler comme une petite colombe blanche. — Quand viendra l'heure de la mort, alors je quitterai cette chair angoisseuse, l'ennemie de Jésus. — J'attends avec joie le dernier passage, j'ai hâte de voir Jésus, mon véritable époux. — Aussitôt que mes chaînes seront brisées, je m'élèverai dans les airs comme une alouette. — Je passerai la lune pour aller à la gloire, je foulerai aux pieds le soleil et les étoiles. — Quand je serai loin de la terre, cette vallée de larmes, alors je jetterai mes regards sur mon pays de Bretagne : — Alors je dirai : Adieu, mon pays, adieu à toi monde de souffrances, et à tes douloureux fardeaux ; — Adieu, pauvreté, adieu, affliction ; adieu, troubles du cœur; adieu, péchés! — Je ne craindrai plus les ruses du malin esprit; maintenant que l'heure de ma mort est passée, je ne me perdrai plus ! -- Mon corps, comme un vaisseau perdu, m'a conduite ici, malgré les vents et la tempête ; — O trépas, tu es le portier qui m'ouvre le château contre les écueils duquel les flots ont brisé mon navire. — De quelque côté que je me tournerai, tout ce que je verrai remplira mes yeux et mon cœur de bonheur; — Je verrai les portes du Paradis ouvertes pour m'attendre, et les saints et les saintes prêts à me recevoir. — Je serai reçu dans le palais de la Trinité au milieu d'honneurs et d'harmonies ; — Et là, je verrai Dieu le Père avec son Fils et l'Esprit-Saint. — Je verrai Jésus, d'un air plein de bonté, placer sur mon front une belle couronne : — Vos corps heureux, dira Jésus, étaient des trésors cachés en une terre bénie ; — Vous êtes en ma cour comme des racines de rosiers blancs, de lis ou d'aubépines dans un jardin : les rosiers, les aubépines et les lis perdent leurs fleur dans la saison, et la recouvrent comme vous. — Pour de légères souffrances, pour de courtes angoisses, nous recevrons de Dieu, notre véritable père, une brillante récompense. — Elle sera belle à voir, la Vierge bénie, avec les douze étoiles qui forment sa couronne. — Nous verrons aussi les légions des archanges, qui chantent les louanges de Dieu, chacun une harpe à la main ; — Nous verrons encore, pleins de gloire et de grâce, nos pères, nos mères, nos frères, les hommes de notre pays . — Des vierges de tout âge, des saintes de toute condition, des femmes, des veuves couronnées par Dieu. — Tous les petits anges, portés sur leurs petites ailes si gentils et si roses, voltigeront au-dessus de nos têtes. — Voltigeront au-dessus de nos têtes, comme un essaim mélodieux et parfumé d'abeilles dans un champ de fleurs. — Bonheur sans pareil, plus je pense à vous, plus je vous désire ! — Vous consolez mon cœur dans les peines de cette vie.

ne. Il entre en matière par une peinture touchante du Sanctuaire de Paray-le-Monial, tout tapissé de cœurs en or, en argent, en vermeil, de bannières aux plus belles couleurs, de tableaux précieux, d'inscriptions pieuses. Là tout parle du Sacré-Cœur. Il décrit en termes émus l'autel des apparitions, les grilles du chœur, derrière lesquelles la Bienheureuse Marguerite-Marie se tenait en adoration, quand le Divin Cœur se montrait à elle, et faisait entendre ses plaintes, exposait ses demandes à sa fidèle servante. Il termine en les exhortant tous et chacun à se consacrer à ce Cœur tout embrasé d'amour pour nous. En descendant de chaire, il bénit une belle bannière du Sacré-Cœur, don, fait à l'école libre, par une généreuse bienfaitrice. Avant la bénédiction, le Recteur, visiblement ému, d'un ton de voix pieux et senti, consacre au divin Cœur toute sa paroisse, le pasteur et le troupeau, chaque famille et chaque fidèle, la vieillesse, la jeunesse et l'enfance. Il le prie de répandre ses meilleures bénédictions sur l'administration temporelle et spirituelle ; sur tous ceux qui sont là présents, et sur les absents. Il le conjure de leur pardonner leurs fautes, leurs profanations du dimanche, leurs blasphèmes, leurs oublis et leurs irrévérences envers l'adorable sacrement de son amour. Il le supplie de leur obtenir après la grâce de la persévérance dans leurs résolutions, le bonheur de la grande et précieuse persévérance finale afin de voir et de louer ce divin Cœur pendant toute l'éternité.

Un rendez-vous universel avait été assigné pour des vêpres plus solennelles, le soir du dernier dimanche. Après les vêpres, bénédiction papale, bénédiction à laquelle est attachée une indulgence plénière applicable aux âmes du purgatoire. Cette bénédiction rappelle toujours le vénérable vieillard du Vatican, qui, courbé sous le poids des ans, dirige depuis longtemps avec sagesse et fermeté la barque de l'Église. Elle semble nous montrer le visage paternel de Léon XIII, *pape* et *roi*. Quelles prières ardentes ne sont pas adressées à Dieu pour qu'il le conserve encore *ad multos annos*... à l'amour et au gouvernement de son Église !

C'est avec foi et amour que toutes les têtes s'inclinent quand le prêtre, après avoir entonné le *Deus in adjutorium*, prend le crucifix entre ses mains et se tournant vers le peuple, fait avec lui un grand signe de croix sur tous les assistants agenouillés, chantant d'une voix haute et retentissante : « *Benedicat vos omnipotens Deus, Pater, et Filius, et Spiritus sanctus.* »

Un salut solennel suit cette bénédiction papale. Tout se termine par le chant du *Te Deum*. Oui, c'est bien avec un cœur plein de reconnaissance qu'on remercie Dieu des bienfaits accordés pendant la mission à tous et à chacun en particulier. La foule alors reprend le chemin de son village, heureuse et contente, recueillie, et pleine d'édification.

Une remarque. — Nous avons fait le contraire des autres missionnaires, qui commencent habituellement par les enfants et les jeunes gens: nous avons commencé par les grandes personnes, et nous terminons par les jeunes.

Le soir même, s'ouvrait la retraite pour les enfants de la première communion et de la confirmation. Une courte instruction suivit les vêpres, la retraite fut continuée les jours suivants. Pas n'est besoin de dire qu'elle est suivie avec une grande assiduité et une parfaite docilité, aussi la communion est-elle bien fervente pour cette petite jeunesse qui écoute les missionnaires avec une attention ravissante. Mais c'est surtout l'explication des tableaux que tous goûtent, boivent, hument pour ainsi dire à longs traits. Ils sont là sur leurs bancs tout yeux et tout oreilles, bouche béante, les yeux grand ouverts comme une porte cochère. Vous entendriez voler une mouche. Comme la vue de la mauvaise mort les fait trembler ! Comme ils sont glacés d'horreur, quand ils voient tous ces diables de l'enfer, noirs, si noirs ! affreux, si affreux que tous ensemble poussent un cri d'exclamation pleine de crainte et d'épouvante. Aussi ont-ils bien la contrition quand, après, ils viennent recevoir l'absolution. Leur tenue pour la communion répond à cette préparation. Notre-Seigneur doit descendre avec bonheur dans des cœurs si bien préparés. Ils ne se démentent pas tout le temps. Aussi une religieuse nous fait remarquer que notre confirmation lui plaît mieux que celle de la paroisse voisine, parce que nos enfants ont une tenue irréprochable, pas de dissipation, pas de bavardage, pas de légèreté tout le temps que durent les longues cérémonies de la confirmation.

Une mission se termine d'ordinaire par une grande manifestation à laquelle est invité tout le pays voisin. Souvent c'est par une plantation de croix. Le conseil municipal, maire en tête, et le conseil de fabrique avec son président revendiquent toujours l'honneur, qui leur revient de droit, de porter à tour de rôle la nouvelle croix, jusqu'au lieu où elle doit être érigée. La foule suit en silence et avec dévotion. Quand elle est dressée sur son piédestal, le missionnaire, monté sur un des degrés, fait une chaleureuse allocution, où il exalte la gloire de la croix, son triomphe sur le monde, le démon et l'enfer. On la bénit ensuite en grande solennité, puis vient l'adoration, pendant le *Vexilla regis prodeunt.* La procession retourne à l'église dans le même ordre, au chant du cantique : « Vive Jésus, vive sa croix ! ! ! »

L'impression de cette belle cérémonie est toujours bonne et salutaire.

Dans le pays de Léon (1), il n'en est pas habituellement ainsi : c'est une procession monstre qu'il faut, pour mettre fin à tout. C'est avec fierté qu'on voit les plus riches porter les belles croix, les superbes statues et les immenses drapeaux; mais c'est aux forts-à-bras que revient l'honneur de manier l'énorme bannière. Il faut la manier, en effet. De distance en distance s'imposent les saluts traditionnels. Alors, on la voit s'incliner majestueusement par 3 fois presque jusqu'à terre, et se relever avec la même majesté. Les jeunes

1. Dans le Léon chacun paie une somme de... pour l'honneur de porter quelque chose. Une fois j'ai vu une *Pieta* pesant 300 livres portée par 30 femmes l'espace de 2 kilom. Elles alternaient 10 par 10.

n'oublient pas de regarder, et de constater si elle a décrit ses courbes solennelles avec toute la rigueur des règles. Malheur si on lâche prise malgré le vent, malgré les branches d'arbre à éviter et les chemins peu rabotés. Honte éternelle à celui surtout qui la laisserait toucher terre. Les bras nerveux et vigoureux qui la soutiennent doivent être des barres de fer qu'aucune force ni aucune difficulté ne peuvent fléchir ou briser. — Le Léonard aime la mise en scène et les démonstrations éclatantes dans les choses religieuses. — Pour nous, nous avons clôturé par une double cérémonie : la confirmation et la bénédiction d'une nouvelle école libre.

La confirmation est toujours une grande fête pour nos populations pleines de foi. La visite de leur premier Pasteur est pour elles un grand honneur et l'occasion d'une joie universelle où brille tout leur esprit religieux. « C'est là qu'on voit, disait un Évêque, ce qu'est la sève chrétienne. » Elles savent, ces populations, que des grâces nombreuses sont attachées à la visite du représentant de Notre-Seigneur dans leur diocèse. Aussi se préparent-elles avec un véritable empressement à recevoir dignement Sa Grandeur. Ce sont des arcs de triomphe, des guirlandes, dès festons, qui ornent le chemin et tout le bourg. Les cœurs ici ont été bien préparés à cette fête par une grande et splendide mission. Tous ont été fidèles au rendez-vous de la Table Sainte, tous, sans exception aucune, ont fait leur devoir. Vous comprenez qu'il y a double joie pour ces heureux habitants.

Il est en Bretagne une coutume bien ancienne. Quand arrive la confirmation, les hommes les plus huppés briguent l'honneur d'aller dès la limite de la paroisse, en grande pompe, faire escorte à la voiture de Sa Grandeur. Le dimanche qui précède son arrivée, le Recteur monte en chaire, nomme les cavaliers qui sont appelés à faire partie du cortège, indique le lieu du rendez-vous commun, le jour, l'heure précise. Personne ne manque à l'appel. Dès que la voiture arrive, tous sont là, se placent fièrement en arrière, et suivent montés sur leurs chevaux bretons, un peu bus ce jour-là, caracolant, piaffant, culbutant même parfois leurs cavaliers, mais ça ne fait pas de mal. C'est à qui aura la plus belle monture ; le bidet le plus *allant*, la haquenée blanche la plus légère et la meilleure trotteuse. Bientôt on en voit un se détacher de l'escorte et courir *à toute bride*. Le meilleur courrier c'est lui qui est chargé d'aller annoncer au bourg l'arrivée de Sa Grandeur. Dès qu'on l'aperçoit au clocher, où se trouvent les sentinelles, le signal est donné et toutes les cloches se mettent en branle. On sort des maisons, on se range le long du passage des deux côtés, jusqu'à la demeure du Recteur. Dès que la voiture passe sous les arcs de triomphe, sous les guirlandes, tous à genoux, et tête découverte, reçoivent la bénédiction du prélat. Arrivé au presbytère, l'évêque descend de voiture, remercie les cavaliers, leur donne rendez-vous pour le lendemain à 8 h. et les congédie gracieusement, enchantée de la réception qui lui a été faite. Gare à qui se trouve au milieu du chemin. Alors

se fait entre les cavaliers une course effrénée, à qui sera le premier et dépassera les autres. Ne faut-il pas esssayer et faire parader sa monture? Ainsi sont nos usages bretons, tant pis pour qui ne les trouve pas de son goût...

Le programme de la confirmation est partout le même. Ici il a été invariablement suivi. A 8 h., procession au presbytère pour prendre Monseigneur qui se rend à l'église, en bénissant la foule. Le maire l'attend à l'entrée du cimetière, sous un arc de triomphe pour lui souhaiter la bienvenue et lui dire combien il est heureux de le remercier en son nom et au nom de ses administrés, de la faveur qu'il leur fait de les honorer de sa présence. Il lui parle aussi des sentiments de foi, de respect et d'amour qui les animent tous pour les représentants de Dieu et de la religion ; de leur docilité aux avis de leur Pasteur, lui garantissant pour l'avenir la persévérance dans les mêmes sentiments. Il finit en exprimant le désir de le voir revenir encore bientôt les bénir et les animer par sa présence à être fidèles à la foi qu'ils tiennent de leurs ancêtres. Monseigneur remercie le Maire de ses bonnes paroles, le félicite des nobles sentiments qu'il lui exprime et qui sont dans le cœur de tous ses administrés, puis il entre à l'église bénissant sur son passage, écoute encore le discours du Recteur, auquel il répond avec la même bonté et une amabilité plus grande encore, si c'est possible. Commence immédiatement la Messe, célébrée par Sa Grandeur. Les enfants, de leur voix la plus fraîche et la plus argentine,chantent avec entrain et ensemble les cantiques les plus variés. La messe terminée, Sa Grandeur se retire quelques instants à la sacristie, et immédiatement donne la confirmation avec une grande dignité et une grande promptitude.

Pour clore cette belle mission, il ne reste plus qu'une cérémonie : la bénédiction de la nouvelle école libre qui vient d'être bâtie pour les filles.

La procession se met immédiatement en marche sur deux longues files, au chant des litanies de la Sainte Vierge et de cantiques. En tête sont placées toutes les filles de la confirmation et de l'école, qui portent au milieu d'elles une belle statue de Notre-Dame de Lourdes, don fait par une généreuse bienfaitrice pour la nouvelle maison. Elles sont suivies par toutes les femmes rangées aussi des côtés de la route sur deux longues files. Les garçons de la confirmation viennent après, portant sur un brancard enguirlandé, un beau crucifix : le crucifix de l'école. Sa Grandeur suit, crosse en main, et mitre en tête, escortée du Maire et de tout son conseil municipal, du président de la fabrique et des autres marguilliers. Par derrière, pêle-mêle, vient toute la foule en grand nombre. Alors s'offre à tous les yeux un magnifique spectacle, c'est la procession qui se déroule des deux côtés de la route, et en rangs, au milieu des décorations, des bannières, des oriflammes, des grands et des petits drapeaux, que balance le souffle du printemps. Dans les rangs s'avancent, recueillies et modestes, les Religieuses du St-Esprit, venues nombreuses à la cérémonie et dont les cornets blancs, agités par le

vent, semblent se jouer dans les airs, et disputent de blancheur, à la blancheur des drapeaux et des oriflammes. Tout à coup, la procession quitte le grand chemin suivi jusque-là, et, faisant une courbe légère, s'arrête devant une belle fontaine restaurée, comme celle de St-Gildas et que Monseigneur bénit en passant. Puis on reprend la marche. On monte vers l'église par un petit chemin creux : mais c'est pour passer devant l'école nouvellement bâtie. La tête de la procession entre dans la cour, et les enfants exécutant un mouvement, tournant sur eux-mêmes, occupent tout un côté de la cour, laissant près des bâtiments et la statue et le crucifix qui doivent être bénis. La foule s'arrête vis-à-vis d'eux, et devant la façade du bâtiment. Alors Monseigneur monte sur le perron, et le Recteur, s'avançant près de lui, fait en quelques mots l'historique de cette école libre, énumère tout ce qui a été fait par ses paroissiens dont il raconte le dévouement et la bonne volonté, n'oubliant personne sinon lui-même. Tout est dit avec un tact, une délicatesse exquise de paroles et de sentiments. Il termine en remerciant Monseigneur d'avoir bien voulu faire lui-même cette bénédiction, le priant d'attirer sur cette demeure les grâces du ciel afin d'en assurer l'avenir et la prospérité. Sa Grandeur, visiblement émue de ces paroles bienveillantes et distinguées, remercia en termes bien sentis le cher et aimable Recteur de tout ce qu'il vient de lui dire, lui faisant remarquer que dans l'énumération des bienfaiteurs et des dévouements qu'il vient de faire, il n'a oublié que lui-même. Mais le premier Pasteur vient réparer cette omission et rendre au Recteur le tribut d'hommage qui lui est dû personnellement pour cette œuvre, que lui seul a pu et su mener à bonne fin. Alors il remercie à son tour, lui aussi et de tout son cœur, les habitants, de leur concours si dévoué pour une école qui assure l'avenir religieux de cette paroisse. Il félicite toutes les personnes une à une, et en particulier la Supérieure générale des Religieuses du St-Esprit là présente. Ces religieuses, dit-il, qu'on voit partout où il y a du dévouement à faire ; qu'on trouve au chevet des mourants, au lit des cholériques, dans les classes des petits enfants ; auxiliaires infatigables de l'œuvre de l'éducation, dans tous les coins de son diocèse. Ames d'élite, toujours à la hauteur de leur mission, prêtes à tous les dévouements, Sa Grandeur tient à leur donner ici un témoignage public de son admiration et de sa reconnaissance. Puis le Prélat montre combien providentielle est une école chrétienne dans une paroisse. Par là est garanti l'avenir de la foi dans toute une population. Car ces enfants, élevées chez les Sœurs, plus tard seront les mères de famille qui formeront toutes les générations dans la foi et dans la religion de leurs ancêtres.

Il flétrit alors en termes indignés et énergiques cette neutralité scolaire, neutralité mensongère, hypocrite, un vrai leurre : « Ce qui n'est pas pour Dieu, est contre Dieu, JÉSUS-CHRIST, son Église et sa religion. » Il termine en priant le ciel de vouloir bien répandre ses meilleures bénédictions sur

cette école, et la faire prospérer de plus en plus, chaque jour. Pendant ces paroles, on voit plus d'une larme couler des yeux de ces petites filles et de leurs mères, qui comprennent combien sont vraies lss paroles qui sortent des lèvres et du cœur de leur Évêque... Il bénit ensuite la statue de Notre-Dame de Lourdes qui est aussitôt placée dans sa niche, et le crucifix après, qui est porté de suite et attaché en classe. L'Évêque parcourt les classes et tous les appartements sur lesquels il répand une abondante bénédiction. Pendant ce temps, les enfants entonnent de tout leur cœur et de toute leur voix : « Nous voulons Dieu !... »

La cérémonie terminée au chant du *Magnificat* et du *Te Deum*, la procession reprend sa marche vers le presbytère pour y conduire Sa Grandeur. Tous les enfants, une dernière fois agenouillés dans la cour, demandent une dernière bénédiction, puis se lèvent aux cris de *Vive Monseigneur ! Vivent les missionnaires ! Vive M. le Recteur ! Vivent les Sœurs !* saluent et se retirent, la paix dans le cœur et la joie sur le front, comptant cette journée comme une des plus inoubliables de leur vie. Heureux les enfants ! heureux les missionnaires qui voient ces manifestations de la foi populaire ! Plus heureux encore quand il leur est donné, comme à Saint-Connec, de préparer, par leur parole et leur apostolat, ces âmes simples et profondément chrétiennes, à comprendre et à goûter ces choses de notre foi et de notre religion ! C'est la plus douce récompense de leurs fatigues et de leurs labeurs. Aussi un d'eux, répondant à son Supérieur qui racontait les succès d'un Père de résidence, dans une retraite d'enfants de Marie du Sacré-Cœur et ceux d'un autre dans un grand pensionnat des plus huppés, lui disait : « Mon Révérend Père Supérieur, nous ne sommes pas jaloux des lauriers des deux Pères dont vous nous parlez ; ni l'un ni l'autre, nous ne leur portons envie ; laissez-nous nos bergères: elles sont cent fois meilleures. »

Le départ des missionnaires s'effectue comme l'arrivée. Nous allons dire adieu à l'église, au Dieu, aux anges et aux saints patrons de la paroisse, les remerciant des grâces obtenues pendant ces jours de salut, et leur confiant et le pasteur et le troupeau. Au même moment voilà qu'une dernière fois les cloches se mettent en branle et tous viennent nous saluer, plusieurs nous embrasser, tandis que les enfants, réunis encore, agitent leurs chapeaux et leurs mouchoirs. Le Recteur, ému, nous serre dans ses bras, et avec des larmes dans les yeux et la voix, nous dit un dernier grand merci du bien fait à ses ouailles ; et nous voilà en voiture.

Par le temps qui court, il n'est pas sans danger de voyager dans ces vieux coucous de Bretagne. A un kilomètre de la gare, voilà que l'essieu se casse et nous jette par terre. Heureusement que notre cheval s'arrête tout court, et nous permet de tomber doucement les uns sur les autres, sans nous faire aucun mal.

Qui a vu une de nos missions, les connaît toutes. Le fond est toujours le

même. Il n'y a à changer que la forme et quelques circonstances insignifiantes en elles-mêmes.

Puisse ce récit, écrit au courant de la plume, susciter parmi ceux qui nous liront le feu sacré de l'apostolat des campagnes, et nouveaux Pères Maunoir, au cœur ardent et brûlant de zèle, venir augmenter notre nombre ! La moisson est grande, mais les ouvriers manquent.

Messis quidem multa, operarii autem pauci : Que le Maître envoie donc des travailleurs à sa vigne ! — *Rogate ergo Dominum ut mittat operarios in messem suam !*

MONTAGNES-ROCHEUSES.

Mission des Gros-Ventres et des Assiniboins.

Lettre du P. J. B. Sifferlen.

St-Paul's mission.

Choteau C° Montana, 20 septembre 1898.

MON occupation consiste à étudier les deux langues tout à fait différentes, parlées par les deux tribus pour lesquelles notre mission a été fondée : l'assiniboine et la langue des Gros-Ventres.

La langue des Gros-Ventres est très difficile, tellement que jusqu'ici il a été impossible pour nos Pères de l'apprendre et même de la fixer par écrit ; c'est pour cela qu'en 1892 les supérieurs décidèrent d'y mettre un jeune homme. Je fus choisi pour ce travail.

Quand j'eus surmonté les premières difficultés, je dus partir pour étudier la philosophie ; maintenant que ma philosophie est achevée, on m'a renvoyé ici pour continuer mes études linguistiques.

Imaginez-vous donc une *Robe noire*, papier et crayon en main, les yeux braqués sur les lèvres de ses interlocuteurs sauvages, les oreilles attentives à chacune de leurs paroles, notant les sons tels qu'ils frappent le tympan, les dépeçant en mots et en syllabes... Le travail est dur, mais pour réussir, il doit être constant et opiniâtre.

Si seulement il pouvait servir pour des millions d'âmes comme l'étude du chinois ; hélas ! la langue des Gros-Ventres n'est plus parlée que par 500 ou 600 Indiens, dont le nombre diminue toujours ; et l'assiniboine ne sert qu'à 700 ou 800 personnes. Mais c'est pour notre bon Maître que je travaille. Et puis, la petite connaissance que j'ai de ces deux langues me donne déjà beaucoup d'occasions de contribuer à la conversion des païens. Je fais le catéchisme, j'accompagne les Pères en qualité d'interprète.

J.-Baptiste SIFFERLEN, S. J.

Mission de Saint-Ignace, parmi les Têtes-Plates.

Lettre du P. Georges Weibel.

22 février 1898.

PARMI la plupart des Indiens, l'indifférence religieuse est sans pareille. La loi de l'Évangile est trop sainte pour eux ; ses maximes, trop austères. Invitant un jour un Indien Gros-Ventre à se faire instruire et baptiser, j'ai reçu pour toute réponse qu'il ne pouvait ni ne voulait y consentir, parce qu'alors il faudrait vivre en honnête homme.

Quant à nos chrétiens, il y en a qui sont d'une ferveur à nous rappeler les premiers âges de l'Église.

Tout récemment, un vieil Indien, de la tribu des Spokanes, vint voir un de nos missionnaires et lui dit : « Père, tu dois changer ma pénitence. — Quelle pénitence, mon cher ? — Il y a environ quinze ans, j'ai demandé au Père X. de m'imposer une pénitence. Je voulais faire quelque chose pour le bon Dieu. Le Père X. me dit de jeûner tous les samedis en l'honneur de la sainte Vierge. Je suis resté fidèle à cette pratique jusqu'à présent ; mais, vois-tu, Père, je commence à vieillir et je ne puis plus passer tous les samedis dans les bois pour mieux garder le jeûne et le silence en l'honneur de la Mère de Dieu. »

Plein d'admiration pour ce brave chrétien, le Père commua la pénible œuvre de surérogation en une autre plus facile.

La dévotion des Indiens Cœurs d'Alènes au Sacré-Cœur de Jésus est proverbiale chez nous. Dans cette tribu il y a un bataillon de soldats du Sacré-Cœur, et tous les premiers vendredis du mois, l'on peut voir des hommes nombreux, l'élite de la tribu, s'orner de leur écharpe rouge, brodée d'or, insigne de leur office, et venir faire la cour au divin Roi, en recevant les sacrements avec une piété et un recueillement exemplaires.

Georges WEIBEL, S. J.

ALASKA.

Chez les Mineurs.

Lettre du P. Camille au R. P. Provincial.

Eagle City Alaska, 11 sept. 1899.

MON RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL,

P. C.

IL est juste qu'à peine arrivé à ma Mission, je vous écrive un peu pour vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi, et de toutes les prières que vous voulez bien encore faire pour votre pauvre missionnaire.

Le R. P. René m'a jugé indigne des Indiens, et m'a envoyé au milieu des mineurs et des soldats : c'est peut-être mieux ma place ; en tous cas, comme je n'ai pas eu le choix, je suis sûr d'être où le bon Dieu me veut.

Eagle City, ma nouvelle Résidence, est une Mission que nous fondons, le P. Monroë et moi : elle est située à 100 milles N.-O. de Dawson, plus près du Cercle Arctique que de l'Équateur, dans un pays où le soleil ne travaille guère qu'en été : il est vrai qu'alors il ne se repose pas et ne permet guère aux autres de reposer non plus : impossible de dormir avec le soleil à minuit. Comme position, c'est splendide. Largement ouvert au N. afin de permettre une forte ventilation, trop forte même en hiver, et même maintenant, la cité (appelez ainsi une centaine de cabines, plus une caserne vraiment très belle) regarde le N.-E. Le Yukon la borde au N., de tous les autres côtés, nous sommes entourés de hautes montagnes couvertes de pins et de bouleaux au feuillage déjà brûlé par nos premières gelées. Cette ville sera peut-être un jour une ville peuplée, car elle est juste à l'entrée du Yukon américain, mais pour le moment elle attend ses hôtes. Tous les « boys », c'est ainsi que les mineurs s'appellent entre eux, sont partis ou partent pour le Cap Nome, où l'on a trouvé l'or en quantité vraiment surprenante. C'est la fièvre du Cap Nome, comme en 1897 on a eu la fièvre du Klondyke, et le mineur s'en va. Si vous saviez quel curieux personnage que le mineur ! Bourru, bienfaisant, pas triste, aimant à rire, il est prêt à aller au bout du monde, si on lui dit qu'il y a de l'or. A Dawson, j'ai trouvé un Français qui a fait fortune, avec deux autres entièrement ruinés : nous avons causé, ri, parlé politique : il était gascon, et j'en tiens bien un peu, bref, ce fut une vraie récréation française. J'ai vu un Australien perclus de rhumatismes ; j'en ai vu de tous les pays. Et tous vous disent : « Que voulez-vous, « Père, nous sommes une curieuse race. Si l'on nous dit qu'on a trouvé l'or « quelque part, nous irons, laissant tout, femmes, enfants. Nous laisserons « même nos mines pour aller où l'on dit que l'on trouve plus d'or. » Et ces gens-là s'en vont par des froids de 60 et même 90 Far., souffrant sans jamais se plaindre, traînant avec leurs chiens ou bien souvent même sans le secours d'aucun chien, un traîneau fort lourd, où ils ont accumulé des provisions pour tout un hiver. Et plusieurs partiront au printemps pour d'Eagle City au Cap Nome : c'est un voyage de 500 à 600 lieues sur la neige et la glace ; mais ils vous parlent de cela, comme nous parlerions d'une excursion de quelques milles. Et puis, il aime à rire, mon mineur. Je parlais avec un « boy » [mineur] ; entre un second mineur, qui se met à me regarder des pieds à la tête, puis interpelle mon homme : « Dites donc, qui est-ce ce bonhomme avec qui vous parlez ? — C'est le prêtre catholique, lui répond l'autre. — Ah ! ça ne m'étonne pas, il a les yeux si bons, si doux. » Me voilà coté maintenant, j'ai les yeux doux ! Hier, je me promenais dans ce qui plus tard sera la ville : partout on me saluait, on m'invitait à entrer, et

j'entrai, parlai mal peut-être, mais on n'est pas très difficile ici. Hier aussi je faisais le prône à la Messe de paroisse : 9 h. 30 afin de permettre à tout le monde de venir, total : 8 personnes dont une dame et 1 soldat, d'autres soldats viendront dimanche prochain, ils ne savaient pas. Ce prône, qui dura bien 10 minutes, fut fort goûté, si j'en juge par la vénérable matrone qui opinait du bonnet sans cependant trop dormir. Mais mes chiens, car j'ai trois chiens, le commencement de mon attelage d'hiver, mes chiens, dis-je, se sont fort mal tenus. Ils ont aboyé, hurlé : l'un même a fait mine de se jeter sur une de mes paroissiennes, qui en a pris la fuite de peur. Ah ! je suis bien gardé ! il ne peut passer un chien dans un rayon de 500 mètres sans que mes mâtins ne hurlent et se lancent après lui, et si un passant charitable veut entrer en ma cabine, c'est un sabbat à s'en boucher les oreilles. Et quand je sors, c'est bien autre chose ! tous sautent, hurlent, c'est un vrai concert. J'en ai enchaîné un à cause de son attrait par trop grand à courir un peu partout : quand je veux le déchaîner, c'est presque un tour de force, car outre celui que je délivre, qui se jette sur moi pour me dire sa joie, les deux autres tiennent aussi à faire constater à leur bon maître tout leur amour et leur dévouement : ce n'est que grâce à une généreuse gratification de coups à droite et à gauche que je parviens à avoir la paix. Mais ne médisons pas de nos nobles bêtes, qui, outre les services qu'elles me rendront durant cet hiver, me servent encore de calorifère durant la nuit, car les nuits sont fraîches en ce pays et notre thermomètre est déjà descendu le matin à 20 Far. Mais courage, il pourra encore aller plus bas, et c'est alors que notre bois passera vite. Or, ici, une corde de bois coûte 50 dollars ! On fera son petit possible pour ne pas brûler un bois si cher. On ne vit pas pour rien dans la Cité des Aigles ! Voilà, mon Révérend Père, où je vais vivre durant toute cette première année. Eagle City a peu de monde, mais à quelque 50 milles d'ici, il y a de nombreux mineurs que nous devons visiter, et notre paroisse s'étend sur le Yukon depuis une petite ville à 300 milles d'ici jusqu'à la frontière canadienne à 4 lieues du sud. Je compte sur le secours de vos prières, mon Révérend Père, ainsi que sur les prières des Pères et Frères de la province : que l'on veuille bien se souvenir du Père de l'Alaska, et croyez bien que de son côté il pense bien souvent à eux qu'il a laissés en France, cette terre que nous aimons tant.

Par suite de notre position, nous aurons, cette année — on nous l'a promis, — la poste une fois par mois ; si donc je pouvais recevoir quelques nouvelles de la province et de la C^ie^ je serais heureux. Je viens d'apprendre par une publication nantaise la mort du bon Père Perrigaud : heureux Père, pauvre Chine, encore un Missionnaire de moins !

Adieu, mon Révérend Père, ne m'oubliez pas dans vos prières, et croyez bien que je pense souvent à vous au S. Sacrifice de la messe.

Votre ancien novice, Rogatien Camille, S. J.

BRÉSIL.

Vengeances diaboliques.

Lettre du P. Russel au P. Leurent.

Nova-Trento, 16 juin 1899.

Mon bien cher Père,

P. C.

Comme vous avez eu la bonté de m'envoyer les deux premiers nos des *Lettres de Chine et de Ceylan*, je veux vous dire tout de suite que le premier numéro, contenant une lettre du P. Hilt : « Possédés du démon à Chang-senn », a eu pour nous, ici, une utilité que vous ne soupçonniez assûrément pas. Écoutez plutôt. Au moment de Pâques, je fus rappelé par le R. P. Supérieur de la mission Romaine, du séminaire de Porto-Allegre, où j'avais reçu l'ordination. Ma nouvelle destination était Nova-Trento, petit centre de missions de l'État de Sta-Catharina, où trois de nos Pères travaillaient déjà au salut des âmes. Car le centre est petit, mais les missions s'étendent sur un rayon considérable. Je quittai donc Porto-Allegre, et après deux ou trois jours de traversée, j'arrivai à Desterro, capitale de l'État de Ste-Catherine, où je devais demander l'hospitalité au *vigario* de l'endroit, grand ami des Pères, et attendre le vent favorable pour m'embarquer de nouveau. Je ne fus pas peu surpris de trouver là le bon P. Cybeo, de retour d'une tournée de dix-huit mois dans l'état de Parana, et d'apprendre que nous ferions le reste du voyage ensemble. Ce bon vieux missionnaire, tout en missionnant, avait songé à faire plaisir à ses Frères, et rapportait pour notre petite résidence de Nova-Trento bon nombre de produits curieux du Parana, entre autres un coq d'une espèce fort rare, qui ne se fit pas faute de chanter, dans sa caisse, jusqu'à l'arrivée. La soirée chez le *vigario* fut fort gaie, et vous auriez un plaisir à voir cet Allemand, cet Italien et ce Français bavarder ensemble en portugais, comme s'ils s'étaient connus depuis vingt ans. Le bon *vigario* fumait une pipe allemande de 1,50 m. de long, sans exagération, tout en nous parlant de certains épisodes locaux de la dernière révolution brésilienne.

Le lendemain dans l'après-midi, le batelier vient nous dire que le vent est lamentablement contraire, qu'il va persister ainsi quelques jours, et que si nous voulons partir, il faut prendre le parti de nous embarquer à 9 heures du soir, afin de profiter du *terral*, ou vent qui, le matin, souffle de la terre vers le large. En attendant le matin, on ferait ce qu'on pourrait. On fit en effet ce qu'on put, ce qui se résuma, en somme, à supporter le mal de mer en faisant quelques 200 mètres à l'heure. Cette nuit a dû être très profitable à notre avancement spirituel. En tout cas, nous n'arrivâmes au port de Tijucas qu'à 2 heures de l'après-midi, et le pauvre Père était si abattu, qu'il préféra rester jusqu'au lendemain, tandis que je prenais un char brésilien afin d'arriver à Nova-Trento le soir même. Le pays est tout montagneux, et la route passe le long d'immenses bananiers de 8, 10, 12 mètres de hau-

teur. Les habitants de cet État sont appelés par les autres Brésiliens du nom poétique de *barrigas verdes* (ventres verts). L'origine du nom est discutée : les uns y voient une question d'uniforme en temps de révolution, les autres y voient... une question de bananes. Quoi qu'il en soit, les bananes, sinon les habitants, sont magnifiquement ventrues.

Cependant la voiture allait toujours, et quand la nuit arriva, j'appris qu'il nous restait une heure de voyage. Comment faire? La route que nous suivions ne ressemblait pas précisément aux grands boulevards de Paris, attendu qu'il s'y rencontrait des pierres grosses comme deux fois ma tête, et des trous de la même dimension — pour compenser, sans doute — de sorte que pour ne pas ne casser le cou, je me vis obligé de demander une lanterne dans la première habitation, et de faire la dernière partie de la route à pied, précédant la voiture, lanterne en main pour éclairer la situation ; car les cahots ne permettaient pas de maintenir la susdite lanterne d'aplomb sur la voiture. Or si vous ajoutez à cela que j'enfonçai jusqu'à mi-jambe dans un trou plein de boue, vous conviendrez que je fis une entrée fort peu solennelle dans Nova Trento.

Cependant je m'attendais bien peu à ce qui devait suivre. La 1re personne que je devais rencontrer à Nova-Trento, c'était.... le démon, m'invitant, en termes fort catégoriques, à décamper au plus vite. Je m'explique. En franchissant le seuil de la délicieuse petite résidence, dédiée au Sacré-Cœur de Jésus, j'apprends que le bon Père Supérieur est en ce moment, à la maison des Sœurs, en tête à tête avec un vilain démon, et qu'il désire ma présence pour lui prêter main forte. Qui sait? ajoute-t-on, l'arrivée du nouveau prêtre va peut-être contribuer à faire décamper le malin esprit, dès ce soir.

Tout d'abord un peu interloqué, je me dis qu'il n'y avait qu'à obéir, et je m'acheminai vers le lieu indiqué, accompagné par le bon Frère de la résidence, qui me dit, en deux mots, ce qu'il en est. Nos Pères font ici beaucoup de bien, ce bien augmente de jour en jour, et se traduit notamment par la communion fréquente, par une dévotion extraordinaire au 1er vendredi du mois, par l'extension de jour en jour plus considérable d'une Congrégation de religieuses fondée par nos Pères. Bref, qu'est-il arrivé? Le malin esprit, furieux de tous ces résultats, fait des siennes. Il y a peu, il a transporté, pendant la nuit, une novice de la même Congrégation, jusqu'à sa maison paternelle, à quelques kilomètres de distance ; et la pauvre y est arrivée sans savoir comment, les jambes horriblement écorchées. C'est une vigoureuse campagnarde, aussi peu hystérique que possible, et d'ailleurs le démon a avoué depuis, dans un exorcisme, que c'était lui qui avait fait le coup. Il a avoué également que c'était lui qui avait précipité du haut d'une fenêtre tel individu, dont la mort était restée mystérieuse, et qui d'ailleurs reçut du bon Dieu la grâce d'une bonne confession. Enfin il tourmentait actuellement une pauvre novice nommée Sabina, avouant que c'était par

rage de n'avoir pu la détourner de sa vocation. Voilà où en étaient les choses. Pendant que le bon Frère me contait ces détails, comme nous approchions de la maison, j'entends des cris, des menaces fort significatives, et les deux Pères qui se trouvaient là me dirent ensuite que les cris redoublaient progressivement à mesure que j'approchais, tout cela, bien entendu, uniquement à cause du caractère sacerdotal, car *Sopo* ou « le boiteux » (c'est le nom de ce démon, avoué par lui-même) sent arriver les prêtres de très loin, et comme ceux-ci ne sont pas précisément ses amis intimes, il enrage à leur approche. J'entre, et me trouve en présence de la communauté des Sœurs, et de leurs novices; au milieu de la salle se trouve le R. P. Rossi en surplis et étole. Devant lui, la pauvre Sabina, et à côté, un autre prêtre, allemand, missionnaire, lui aussi. Vous avouerez que c'était une manière peu banale de faire connaissance avec mon nouveau supérieur ; j'y gagnai de le connaître aussitôt tel qu'il est, avec cette rondeur militaire et cette bonté de cœur dont m'avaient parlé nos Pères français. Il m'accueille, me demande en français toute espèce de nouvelles sur mon voyage, sur la France, sur ceux qu'il a connus aux Alleux ou ailleurs,— le tout pendant que le démon, par la bouche de Sabina, vocifère et crie : « Qu'il sorte d'ici, cet autre-là ! Qu'il sorte de la maison ! »

Cependant le R. P. Luiz Rossi, voyant que j'étais très fatigué de mon long voyage, remit l'exorcisme au lendemain après la messe, d'autant plus que cette heure est spécialement indiquée par le Rituel, comme la meilleure.

De cet exorcisme et des suivants, je détacherai seulement les choses qui pourraient vous intéresser et même être utiles à d'autres, en pareil cas. Et tout d'abord, que je vous dise l'utilité qu'a eue le récit du P. Hilt. En premier lieu, elle nous a indiqué quelques procédés à suivre ; car son démon et le nôtre avaient, sur certains points, une manière de faire identique. Par exemple cet aveu : « Je désire partir! je souffre trop ici ! mais je ne le puis! » De plus, une horreur particulière des cantiques chantés à la Vierge par les petites filles : « Vous me donnez mal à la tête ! »

Mais surtout, le supplice qu'a imposé au drôle la lecture, faite lentement par le R. P. Supérieur, du récit de Chine. Il a dû, bon gré mal gré, écouter jusqu'au bout, mais le livre a couru risque d'être mis en pièces. Car le diable de Chine était obligé de dire du bien de la religion, tandis que le nôtre n'en avait jamais dit que du mal, d'où preuve de contradiction, de mensonge. Aussi le lendemain quand j'arrivai à la maison des Sœurs, je fus particulièrement mal reçu par Messire Satan.

« *Quell' seccante* (quel être insupportable !). On n'avait besoin ici ni de vous ni de votre livre ! Vous pouviez rester où vous étiez.... etc. » Mais, chose étrange, le bon Ange paraît succéder continuellement au mauvais ; ainsi, le soir de mon arrivée, aussitôt après la rage endiablée et les impréca-

tions furibondes, le R. P. Supérieur lui ayant dit : « Sabina, demandez la bénédiction du nouveau Père ! » elle se mit aussitôt à genoux. Une différence essentielle entre le cas de Chine et le nôtre, c'est que dans le premier il s'agissait d'une païenne en train de se convertir; et dans le nôtre, c'est une âme d'une grande innocence, une novice des plus ferventes. Aussi nous remarquâmes tous que le bon Dieu ne permit pas à Satan de lui faire dire quoi que ce soit qui pût offenser les personnes présentes, comme cela arrive si souvent. Il ne se permet que des plaisanteries peu méchantes; ainsi chacun des Pères a son nom. Le R. P. Supérieur, c'est « le vieux ». Le P. Cybeo, c'est « le grand' père », moi, je suis « le rouge ». Et tous ensemble, nous sommes « les vieux ». L'autre jour, à l'heure de nos litanies, Sabina dit aux Sœurs : « Ah ! ces *vieux* là-bas, ils sont en train de m'étrangler. Si je pouvais, moi, les étrangler tous ! » Une autre fois, à l'heure habituelle de l'exorcisme : « Ah ! je suis bien tranquille aujourd'hui. Les *vieux* ne viendront pas : l'un est à bavarder loin d'ici, l'autre est absent, le 3^{me} a peur des esprits, et le 4^{me} est français, il ne comprend pas le dialecte tyrolien... »

Pourtant la pauvre avoua un jour, à un moment où elle était libre, qu'elle avait dû faire parfois des efforts héroïques pour se contenir et ne pas dire aux assistants ce que voulait lui faire dire le démon. Sans doute la Vierge immaculée, à laquelle elle avait été consacrée dès son enfance, ferme la bouche à l'esprit infernal.

Les Pères ayant remarqué qu'après chaque exorcisme le démon est plus faible et le bon Ange plus fort, se sont dévoués, malgré la fatigue, à les répéter fréquemment. Une fois que j'y assistais, j'ai eu la consolation d'entendre cet aveu, arraché après mille résistances, mille refus de répondre, *qu'il n'y a aucun Jésuite en enfer* et cet autre, à savoir, qu'il s'y trouve des membres sortis de la Compagnie. Le démon, qui a des raisons d'être bien informé sur ce chapitre, est donc de l'avis du P. Terrien.

Lorsqu'on fait renouveler à Sabina ses vœux de dévotion, le malin esprit laisse passer l'obéissance et la pauvreté, mais il fait rage avant de laisser échapper le vœu de chasteté et dès que la pauvre novice a pu enfin prononcer le mot *chasteté*, c'est alors un cri horrible, et des crispations indicibles. Car il répète souvent qu'il la laissera en paix dès qu'elle retournera chez elle et se mariera. Mais, Dieu merci, il sera bien obligé de s'en aller sans cette condition, car il a affaire à forte partie, et il s'affaiblit de jour en jour.

Une des choses qui nous ont le plus frappés dans cette possession, c'est l'influence du caractère sacerdotal sur le malin esprit. Mais dans le prêtre, ce qui l'exaspère le plus, c'est cette main qui a reçu l'onction sainte. Lorsque le prêtre étend la paume de sa main sur la tête de la pauvre novice, celle-ci, sous l'action du démon, retourne cette main de l'autre côté, du côté qui n'a pas reçu l'onction; ou bien elle dit : « La main gauche si vous voulez, mais je ne veux pas de la main droite, à aucun prix. » Et ceci s'explique par ce

fait que la main droite est celle des Sacrements, des bénédictions, la main qui absout et celle qui distribue le pain Eucharistique.

Une autre chose que nous avons remarquée, c'est l'horreur particulière qu'a le démon pour les membres de la Compagnie. C'est le cas de le dire, *il ne peut pas les voir en peinture.* J'avais apporté ici l'*Almanach des Missions*, que le P. Delaporte envoie si fidèlement au P. Magouet, et dont ce dernier, à mon départ de San-Leopoldo, m'avait laissé en souvenir quelques exemplaires. Or dans cet almanach, les portraits de nos Pères agacent particulièrement *Sopo ;* rien qu'en les voyant, il entre en convulsion, et une fois il envoya promener le livre si violemment que plusieurs pages furent déchirées.

Inutile de dire que les images de Notre-Dame l'horripilent ; mais quand le serpent est sous ses pieds, alors c'est le *nec plus ultra*.... Je me rappelle avoir vu la possédée consentir enfin à regarder une image de Marie, mais en cachant avec sa main le serpent infernal, qui s'y trouve en si triste posture.

Le R. P. Supérieur a remarqué, comme dans votre exorcisme de Chine, que le démon se localisait parfois dans certaines parties du corps, la poitrine, le cou, la tête, les bras, surtout depuis qu'il est plus faible ; et alors un signe de croix délivre parfois momentanément la pauvre possédée. Une fois, l'exorciste exigeant qu'il dît où il se trouvait, il répondit : « Je ne le dirai pas, demande-le-lui à elle, si tu veux, » et aussitôt Sabina fit signe qu'elle sentait au-dessous du menton comme un poids qui l'étouffait.

Pour moi, j'aurais accepté de faire l'exorcisme à mon tour, pour venir en aide aux pauvres Pères, si je comprenais la langue que parle la possédée ; mais, vous le comprenez, le diable n'est pas si bête que de me répondre en portugais s'il a possibilité de me dire des sottises dans la langue que je ne comprends pas encore (le dialecte tyrolien).

En revanche le R. P. Supérieur m'a envoyé pendant quelque temps dire la Messe à la chapelle des Sœurs. Sabina ne fait aucune résistance pour assister à la messe ; mais quand le prêtre prononce certains noms comme *S. Michel*, *S. Jean*, il y a tempête.

Et quand vient le moment de la communion, là commence une opposition sérieuse :

« Je ne veux pas, je ne veux pas ! » Je devais alors lui intimer avec fermeté l'ordre d'ouvrir la bouche, parfois même au nom de N.-S. J.-C. et jusqu'ici, il y a toujours eu moyen de la faire communier. Mais parfois le démon, pour se venger de cette défaite, la condamne alors à un mutisme absolu, ou bien la plonge dans une tristesse mortelle qui dure jusqu'à 24 heures. Nous avons remarqué alors que le moyen de la délivrer était d'arriver à lui faire accepter l'absolution.

Toutes ces choses sont pour nous une bonne expérience, et l'on m'a dit

avec raison que je devais m'estimer heureux d'avoir rencontré ces cas-là dès le début de la vie sacerdotale.

D'ailleurs, trait commun entre notre cas et celui de Chine, le démon fait là, sans le vouloir, une vraie prédication ; dans tout le pays, on prie pour la délivrance de la pauvre novice, on s'édifie de sa patience, bref tout tourne à la gloire de Dieu.

Et maintenant, que je vous parle un peu de Nova-Trento, et vous verrez si l'esprit des ténèbres a des motifs de se venger.

Nova-Trento est un petit endroit, perdu dans les montagnes, qui l'entourent de tout côté, et centre d'innombrables colonies tyroliennes et brésiliennes. Le pays est de toute beauté, mais encore sauvage, l'État de Ste Catherine étant peu défriché. Nos Pères ont installé là, il y a quelque 20 ans, un petit centre de missions, une église dédiée au Sacré-Cœur, et peu à peu la vie chrétienne est entrée dans le pays : actuellement on peut dire qu'elle y coule à pleins bords.

Jugez-en plutôt. Nous sortons de la fête du Sacré-Cœur ; or la veille, l'un de nous eut à confesser les hommes seuls, durant 3 heures et demie.

Mais, où se voit un signe infaillible d'une foi profonde, c'est dans la dévotion au 1er vendredi du mois, cette dévotion tout intime, toute recueillie, demandée par N.-S. aux amis de son divin Cœur. Eh! bien, je vous dirai qu'ici, dans ce petit coin du Brésil, tout à côté des Indiens *Bugres*, qui plus d'une fois sont venus piller les maisons de nos colons après avoir massacré les propriétaires, ici, dans ces montagnes sauvages, le désir manifesté par N.-S. à la France, et par la France à tout le monde catholique, ce désir est si bien satisfait, qu'à chaque 1er vendredi du mois le prêtre qui donne la Communion a littéralement le bras fatigué, tant il a d'hosties à distribuer. Ce jour-là, et dès la veille, tous les colons dévalent de leurs montagnes, font des kilomètres et des kilomètres, arrivent de très loin pour prouver leur amour au Sacré-Cœur, passent la nuit je ne sais comment, afin d'assister à la Messe de communion dans notre église. Aussi bien, voulez-vous des chiffres : on a calculé, par le nombre des hosties, que nous avons par an 22.000 communions — et celles des femmes dépassent de bien peu celles des hommes.

Je ne crois pas qu'il y ait au monde un endroit mieux fait pour les débuts dans le ministère apostolique, et j'en remercie de tout cœur le bon Dieu, qui a bien voulu me conduire ici. Outre qu'on a à faire de tout, puisque dans la même mission on a quelquefois tous les sacrements à donner, sauf l'ordre (et cela parfois même dans une seule journée), il y a ici à la fois la partie consolante et la partie ingrate de l'apostolat, suivant les lieux où l'on est appelé. Et puis, il y a les bénédictions... Bénir, voilà une chose qu'aiment tous les nouveaux prêtres, vous en savez quelque chose. Ici, qu'y a-t-il à bénir ? La réponse est bien simple : *tout*... Les colons tyroliens et brési-

liens qui nous entourent ont une foi très vive dans la bénédiction du prêtre, aussi dans peu je saurai tout mon rituel par cœur. Ce sont d'abord les personnes : parents qui vous apportent leurs enfants malades ou bien portants, jeunes mères qui viennent se faire bénir à la porte de l'église, *post partum*, selon le bel usage de la purification, jeunes gens ou vieillards qui font bénir un œil qui ne voit pas bien ou une oreille récalcitrante ; pères ou mères qui vous apportent de très loin les vêtements destinés à un petit malade: même... une corde (j'espère que ce n'était pas pour se pendre). Enfin, les maisons ; et alors il n'est pas rare que les habitants de la maison mettent des fleurs sur le passage du prêtre, dans les chambres. — Vous avez déjà peur pour mon humilité. Mais rassurez-vous, le bon Dieu a soin de vous envoyer quelques mésaventures, ici comme ailleurs.

Et maintenant, si vous voulez, je vais vous raconter une ou deux petites tournées que j'ai eu à faire — elles vous feront connaître notre genre de missions.

J'ai déjà eu le bonheur de chevaucher avec le St-Sacrement, que je portais assez loin d'ici à une malade à toute extrémité : j'arrivai, hélas ! trop tard.

Quelques jours après, j'enfourchai encore *Paraguay* — c'est le nom illustre que porte le cheval dont je me sers habituellement : blanc avec taches noires, œil quelque peu indien, mais en général assez bon enfant — le R. P. Supérieur m'envoyait aider un *vigario* des environs, pour un pèlerinage de Brésiliens à un sanctuaire de Notre-Dame. Ce sanctuaire, situé dans un endroit absolument sauvage, est entouré de grandes forêts où les perroquets sont aussi communs que les pies et les geais en Anjou: c'est un ramage perpétuel.

La veille de la fête, au soir, je me risquai à donner mon premier sermon portugais : le R. P. Rossi m'avait dit : « Allez-y carrément, votre accent français vous fera écouter avec le double d'attention — surtout si vous parlez de ce que vous avez vu en Europe. »... Cela, c'était bien facile. Je parlai du grand pèlerinage national de Lourdes, de ce qui s'y passe, des cris suppliants des pauvres malades sur le passage du St-Sacrement, des 60 ou 80 miracles qu'y fait la bonne Vierge en deux jours, etc., etc... et la partie était gagnée. Maintenant, voulez-vous savoir à peu près la composition de mon auditoire ? Très mélangé, mais se composant en grande partie de ces pauvres Brésiliens, pauvres de religion du moins, qui, vivant dans leurs montagnes, absolument isolés de tout secours religieux, ne voient le prêtre que tous les 5, 10 et même 20 ans... Vous voyez d'ici comme les confessions sont faciles : il faut d'abord leur faire comprendre ce qu'est la confession. Ils n'ont rien fait, absolument rien de mal dans leur vie, disent-ils, allez donc leur faire comprendre que des saints eux-mêmes trouvant matière à confession après 3 ou 4 jours, il est probable qu'eux ont eu quelque petit accroc en 20 ans...

« Savez-vous qui est Jésus-Christ ? » — « Mais non, *Padre*, vous savez bien, nous autres, nous ne lisons pas les journaux, ils ne viennent pas jusqu'à nous. — Je sais bien, mon pauvre ami, mais enfin. » Et cette autre vieille, qui veut communier : « Êtes-vous à jeun ? lui demande le Père. — Non, *Padre*, mais j'ai jeûné le Vendredi-Saint, cela doit suffire. » Un autre jour, entre dans l'église un homme dans un costume parfaitement Adamique. « Sortez d'ici, crie le sacristain, et habillez-vous. » — Protestations de l'autre, qui a fait à la madone la promesse de se présenter à son sanctuaire dans le costume le plus pauvre possible, s'il obtient telle ou telle grâce. Il a donc cru ne pouvoir mieux faire que de supprimer tout.

Pendant la nuit nous ne pûmes fermer l'œil, car les pèlerinages brésiliens ne vont pas sans fusées, pétards, conversations nocturnes, etc. Mais ce qui m'éveilla définitivement, ce fut mon voisin, ancien soldat, qui, perdant patience, ouvrit la fenêtre, et, dans un portugais très pur, signifia à un groupe qui faisait du bruit au-dessous de nos fenêtres que s'ils continuaient à empêcher les missionnaires de dormir, ils recevraient sur la tête le coutenu de son pot-à-eau, ou mieux encore.

Et maintenant, laissons ce pèlerinage bruyant, et que je vous raconte une bonne petite tournée d'où je revins le cœur plein de consolation. Un homme vient à la résidence demander un Père pour bénir une pauvre malade, faire quelques baptêmes et quelques confessions, dire enfin la messe le lendemain, tout cela assez loin d'ici. Les autres Pères ne pouvant absolument pas, je fus désigné. On sella *Paraguay*, on mit ses bottes de sept lieues, et en avant, avec tout ce qu'il faut pour dire la messe, y compris la pierre sacrée ; puis, les saintes huiles, le rituel, etc. Le chemin s'engage tout de suite dans la montagne, et peu à peu le paysage devient grandiose : il y a à traverser une de ces forêts brésiliennes qui défient toute description. La fougère arborescente, qui atteint jusqu'à 15 et 20 mètres, se détache en clair sur le fouillis inextricable de la végétation tropicale ; palmiers élégants, papayers, cécropias, lianes en tresse ou en spirale, et dominant le tout, les géants affublés de mille orchidées parasites. Tout cela c'est bien beau, mais ce que le missionnaire apprécie bien davantage, c'est la perspective de trouver là-bas, dans ce petit coin isolé, quelques âmes à consoler, à absoudre, à nourrir du pain eucharistique. On arrive : la bonne famille tyrolienne qui se charge d'héberger le Père est là, tout heureuse : les enfants viennent tous lui baiser la main. Chacun semble dire : *Benedictus qui venit in nomine Domini.* Car ils voient rarement un prêtre au milieu d'eux. — Cependant il faut se hâter de préparer son autel, car la nuit tombe, et voilà les parrains d'un des Baptêmes qui arrivent. Vite, on tire l'huile sainte pour faire l'eau baptismale, on va chercher le sel, l'eau, le cierge... et la marraine, et le filleul, que sais-je encore ? Quand tout est prêt, la nuit est tombée, et, après avoir baptisé *Giuseppe*, il faut obtempérer aux désirs de la maman, qui prend au sérieux

mon église improvisée, et veut y être introduite avec la bénédiction très complète du rituel. Après, on va souper ; dame ! il faut se contenter de ce qu'ont ces braves gens. Deux œufs, de la *polenta* (espèce de pâte de maïs), et comme boisson, du café. Or, comme la susdite *polenta* est fort pâteuse et fort lourde de sa nature, du moins pour un estomac européen, l'intempérance n'est pas à craindre. Après, on cause un peu avec cette famille si hospitalière — on parle des récoltes, des plantations, de la canne à sucre, des serpents ; puis on annonce qu'on est à la disposition de tous, le lendemain matin ; enfin, l'on se couche, parfaitement certain de dormir très peu, mais qu'importe ? Le bon Dieu aidera, le lendemain matin. Pourquoi dort-on peu ? Pour plusieurs raisons : d'abord, il y a une cascade à quelques mètres de la maison ; et puis, il y a des blattes, d'ailleurs inoffensives, qui choisissent votre figure comme lieu de promenade ; il y a aussi le frais de la nuit qui vous arrive par les trous de la toiture. Il y a enfin ce que notre bon P. Supérieur appelle le *brio apostolico*, qui fait qu'instinctivement on prépare un petit *fervorino*, parce qu'on a vu qu'il y a du bien à faire à ces âmes, naturellement avides de la parole le Dieu. Au petit jour, on se lève, on se rend à la chapelle, et l'on confesse ceux qui viennent. Il me vint entre autres un pauvre sourd, ne parlant qu'italien. On arriva pourtant à se tirer d'affaire, car en sortant, il criait (comme un sourd :) « *Que benedetto Padre !* il m'a compris ! » Un autre, après sa confession, me serra les genoux en signe de reconnaissance. Ensuite, vient la messe : une vingtaine de communions, et après le dernier Évangile, on dit quelques mots, qui viennent au cœur alors bien plus naturellement que lorsqu'on est à sa table de travail. Pendant l'action de grâces arrive le second nouveau-né qu'il faut baptiser, c'est un petit malade et c'est lui qui a causé par sa naissance la maladie de sa mère. On baptise l'un, et l'on va bénir l'autre, comme elle l'a demandé, tous les membres de la famille se tenant autour du lit avec un cierge en main. Cela fait, on remonte en selle, le cœur joyeux d'avoir pu consoler ces bonnes âmes, et, en avant, *Paraguay !*

Mais *Paraguay* ne se doutait pas qu'il faudrait repartir deux jours après. Cette fois, c'était un ministère encore plus pressant, et plus difficile, celui-là. Un pauvre Brésilien agonisait assez loin d'ici, de l'autre côté des montagnes, et ce pauvre homme, âgé de 40 ans, ne s'était jamais confessé de sa vie, comme eurent soin de me le dire les deux femmes qui vinrent à cheval me chercher. J'emporte encore de quoi dire la messe le lendemain matin, et nous nous engageons dans un chemin de montagne où il faut parfois descendre de cheval et tirer sa monture par la bride. A la guerre comme à la guerre ! Nous nous trouvons enfin dans une vallée fort belle; il faut traverser à gué un fleuve, et vers 5 heures du soir on est à la porte de l'habitation. Les habitants de cette vallée sont vraiment de ces pauvres Brésiliens auxquels le bon Dieu doit, si je puis parler de la sorte, une indulgence toute

particulière. Jugez-en plutôt. Ils dépendent d'une paroisse qui est à 40 kilomètres de là, paroisse dont le dernier *vigario* était un triste prêtre, et qui actuellement et depuis longtemps est privée de *vigario*... ! Joignez toutes ces circonstances, et ne vous scandalisez pas trop si mon pauvre moribond était de la même catégorie que celui qui dit un jour au R. P. Rossi : « *Padre*, depuis ma naissance, je ne me suis jamais plus confessé. » On fit ce qu'on put : il était grand temps. J'eus la consolation de tirer du pauvre homme, qui ne parlait presque plus, un acte de contrition — de lui donner ensuite les saintes huiles. J'espérais lui donner le viatique le lendemain après la messe, n'ayant pu apporter le St-Sacrement avec moi. Mais hélas ! cet homme de 40 ans ne put faire sa 1re et dernière communion. — A neuf heures, on accourt dans ma chambre : « Père, le malade passe... ! » Une dernière absolution, et ce fut tout. Mais écoutez la suite, et vous verrez ce que sont nos pauvres gens : ce furent d'abord des pleurs, des sanglots tels, que je demandai au maître de la maison s'ils allaient continuer toute la nuit. « Rassurez-vous, Père, ça va tout de suite cesser. » Ça ne cessa que trop. Vers minuit, moi qui dormais à deux à trois chambres de là, je fus éveillé par des éclats de rire, des conversations à perdre haleine, un charivari complet. J'attendis ½ heure, une heure, essayant en vain de dormir, mais du coup je perdis patience. Indigné en même temps du peu de respect qu'ils avaient pour la présence de ce cadavre, j'arrivai en tempête dans la chambre mortuaire, et déclarai dans un portugais très pur que si ça continuait, je partais dès le petit jour, pour dire ma messe dans une autre maison. Inutile d'ajouter que je n'eus pas à réitérer la déclaration. — Le lendemain matin, on enterrait déjà le pauvre homme, cette hâte étant nécessaire dans les pays chauds. — Je dis ma messe, profitai de la circonstance et du grand nombre de Brésiliens présents pour leur parler de la nécessité de savoir un peu plus de religion que leur pauvre compatriote — tout en les remerciant de m'avoir appelé à temps. Alors arrivèrent cinq baptêmes à faire à la fois. Après l'huile des infirmes, l'huile des catéchumènes. Ce fut la partie la plus laborieuse, car cinq baptêmes lorsque les parrains confondent tout, changent de place, donnent des noms impossibles, et lorsque les cinq filleuls crient chacun comme tous les perroquets de la forêt ensemble, — il faut vous dire que les petites négresses ont un gosier désespérant, et que j'en avais une dans le nombre — ce n'est pas chose si facile que vous croyez.

Au retour je fus accompagné par un jeune homme qui désirait m'interroger tout au long sur la question suivante : « La fin du monde est-elle, oui ou non, imminente, comme le dit le journal de l'État de Ste-Catherine... par suite de l'arrivée un peu brusque d'une comète...? Je voulais, dit-il, vous demander cela, car j'ai pensé que le Pape aurait certainement fait dire la chose aux Pères, et qu'il doit le savoir mieux que personne... »

Je termine, mon bien cher Père ; cette lettre a été plus d'une fois inter-

rompue. Tenez, comme exemple de la variété de nos occupations, voulez-vous savoir celles qui me sont échues samedi et dimanche dernier? Samedi matin, à la messe, 25 à 30 communions ; après la messe, un mariage à bénir. Puis deux baptêmes, l'un après l'autre. Ensuite, à deux reprises, cérémonies de l'introduction à l'église *post partum ;* dans la journée l'absoute donnée à un petit mort à la porte de l'église : puis des confessions d'hommes. Le lendemain, bon nombre de communions pendant la messe et dans le courant de la matinée. Nouvelles confessions d'hommes, Italiens ou Brésiliens. Viatique à porter à une pauvre nonagénaire, — un enfant malade à bénir, — deux baptêmes — ajoutez à cela l'harmonium à jouer pendant les messes, et convenez que la variété ne fait pas défaut dans nos parages ; car les trois autres Pères étaient occupés de leur côté.

Ce matin, fête de S. François Régis, fête, à Rome, de l'assistance de France. Les Pères, ici, m'ont souhaité bonne fête, avec une sincérité d'affection qui m'a été droit au cœur. Notre petite résidence, si lointaine et si isolée, est une vraie famille. Le R. P. Rossi, dans ses sermons au peuple, glisse très souvent un mot louangeur pour la France, surtout quand il sait que j'écoute, à la tribune ou ailleurs... Un jour, entre autres, il a fait une magnifique tirade sur Montmartre et l'église du Sacré-Cœur.

Je me recommande à vos prières et SS. SS.

Infimus in X^to^ servus et frater,

Alfred Russel, S. J.

Cinquantaine de sacerdoce d'un missionnaire.

Lettre du P. Magouet au P. J. de Broglie.

Collège de l'Immaculée-Conception.

Sao Leopoldo. État de Rio Grande do Sul.

8 septembre 1899. Fête de la Nativité de N.-D.

Mon Révérend Père,

P. C.

NOUS avons eu aujourd'hui au collège une fête de famille, une de celles qui servent à faire aimer toujours davantage Notre-Seigneur, la Ste Église et la Compagnie. Il y avait juste cinquante ans que notre Père spirituel, le P. Charles Blees, ancien supérieur de cette Mission et longtemps curé dans les colonies allemandes du Brésil, avait été nommé prêtre à Aix-la-Chapelle. Ce père est aimé de nous, à cause de son enjouement, de sa bonne franchise et du zèle avec lequel il continue à travailler au salut des âmes, malgré son grand âge. Hier soir, à la fin de la récréation, toute la communauté se réunit dans la salle des Pères, pour présenter ses vœux au vénérable jubilaire et recevoir sa bénédiction, mais il se fit attendre un peu,

car il était encore occupé à entendre les confessions des élèves. Le R. P. Supérieur, qui est à peu près du même âge que lui, le félicite au nom de la Mission, de la province d'Allemagne et de toute la Compagnie, ajoutant qu'il espérait bien que ce jubilé ne serait pas le dernier, et qu'après les noces d'or on célébrerait celles de diamant.

Pendant que le P. Blees était au confessionnal, le F. portier, un décorateur émérite, ayant préparé un gracieux arc de triomphe surmonté de cette inscription : *Tu es sacerdos in æternum, 1849-1899*, en encadra la porte du Père et couvrit la muraille de tentures aux couleurs pontificales. Ce matin, à 8 h. ½, les enfants de chœur, diacre et sous-diacre en dalmatique, et quelques Pères en surplis, allèrent chercher le P. Blees dans sa chambre, où il s'était déjà revêtu des ornements, et le conduisirent processionnellement à la chapelle. Quelques élèves portant les bannières du collège ouvraient la marche. On comptait recevoir pour la cironstance le calice que les onze frères et la sœur du P. Blees lui avaient offert le jour de sa première messe, mais les nouveaux missionnaires du Brésil que nous attendions ces jours-ci et qui apportent le calice retrouvé dans une de nos maisons d'Allemagne n'ont pas pu arriver à temps.

Le Père chanta la messe avec toute l'ardeur d'un jeune prêtre qui célèbre ses prémices ; c'était vraiment beau, et cela ravivait la piété. Le P. Schlitz, à l'Évangile, fit un magnifique sermon sur le sacerdoce, comparant le prêtre à l'ange et prouvant à nos jeunes gens qu'il est impossible de trouver ici-bas homme plus utile et plus digne de vénération que le prêtre. La messe terminée, le Père alla à l'église paroissiale pour y bénir le peuple. Pendant le trajet, les cloches sonnaient à grandes volées, et notre fanfare jouait une marche triomphale. Le Père, entouré de quelques-uns des nôtres, suivait une longue file d'enfants de l'école paroissiale qui, bannières déployées, étaient venus le chercher à la porte du collège. L'église était remplie de monde ; tous, Brésiliens et Allemands, voulaient voir ce prêtre aux cheveux blancs, cet ancien chevalier du Christ, et, par leur attitude, manifestaient une grande sympathie et un religieux respect. Dans la soirée, une séance musicale donnée par les élèves termina joyeusement ce beau jour, qui, je le crois, ne s'effacera pas de si tôt de la mémoire de nos enfants, et aura contribué à leur faire comprendre qu'il n'y a sur la terre rien de si noble que le service de Dieu.

Louis Magouet, S. J.

La dévotion au Sacré-Cœur à Campanha.

Lettre du F. Louis Manière.

Campanha, le 30 mars 1899.

Bien cher Frère,

P. C.

VOUS ne serez pas fâché, je l'espère, de connaître le Brésil, trop peu connu en ce moment. Je vous écris d'autant plus volontiers que vous êtes des amis du Sacré-Cœur de Jésus : or la dévotion à ce divin Cœur transforme miraculeusement pour ainsi dire toute cette mission.

Il y a à peine sept mois qu'on a introduit l'Apostolat de la Prière à Campanha, et déjà les fruits sont immenses, si bien que les persécutions, difficultés, campagnes inséparables des travaux des missionnaires ont surgi aussi. Témoin tel homme qui un jour se présente au parloir pour parler au Père Supérieur ; après les quelques salutations d'usage : « Savez-vous bien, Monsieur, que dans la cité vous vous formez des ennemis, surtout avec l'Apostolat de la Prière, et que plusieurs désapprouvent absolument toutes ces tentatives ? »

« Ce n'est point une nouvelle pour nous, Monsieur, répond poliment le Père, avant même d'exécuter, nous savons fort bien que, inséparablement, viendront les difficultés ; d'autant plus que N.-S., dans l'Évangile, nous en fait la promesse et nous appelle même bienheureux d'être persécutés. » « Mais alors, reprit vivement notre homme, quel est donc le mobile qui vous pousse à vous créer des ennemis, etc.?... » et il continue ainsi à pérorer durant ¾ d'heure : la visite s'effectua sans rien conclure, sinon que les ennemis continuent à s'augmenter et les Pères à travailler. Mais voici le beau de l'histoire ; le premier vendredi du mois suivant, le Père prêchant à l'église paroissiale le matin, aperçoit son homme qui regarde fixement l'image du Sacré-Cœur et qui le même jour faisait instance auprès des zélateurs pour être inscrit au nombre des membres de l'Apostolat. Comme le bon Dieu sait bien changer les cœurs !

Voici un trait intéressant, mais qui prouve aussi que le démon fait ses efforts pour empêcher le bien. Dernièrement un Frère coadjuteur rencontre le boucher, un nègre : « Eh bien, Manoel, il faut venir se confesser et communier pour le triduum. — Mais, Père, je ne peux pas moi. — Comment ! tu ne peux pas, pourquoi ? — Et on m'a dit que celui qui tue les bœufs ne peut pas se confesser et aller à l'église. » Le pauvre homme était persuadé qu'il était excommunié. Remarquez qu'ici les Frères coadjuteurs ont la soutane et tous nous appellent *Pères ;* même les novices sont *Pères.*

Dernièrement un nègre accourt à la maison des Pères demandant quelqu'un pour confesser son frère qui était à l'agonie : « Mais, lui dit-on, pour-

quoi venir de si loin (4 lieues) ? le curé de cet endroit n'est-il pas plus près ? (2 lieues). — J'y suis allé, répond-il, mais le curé est malade, m'a-t-on dit, et je suis venu ici. » Sans retard un Père de la maison prend le cheval du nègre, et les voilà en route. « Et notre noir, me demandez-vous, allait-il à pied ? » Oui, à pied devant le Père et en courant. Avez-vous souvent de ces exemples en Europe ?

Un de ces jours derniers on vient chercher un Père pour un malade. Mais point de cheval, et le voyage est de quatre lieues, et le Père disponible est fatigué ; après quelques heures on trouve une monture ; le Père part, donne les derniers sacrements au moribond, qui une demi-heure après s'envolait au ciel. Que de faits de ce genre n'aurais-je pas à vous raconter, et qui arrivent très fréquemment ! et cela pour exciter votre zèle et vous animer à vous former sérieusement pour pouvoir aider nos pauvres Missionnaires, hélas ! si peu nombreux ! Mourir sans le Père, nos Brésiliens ne peuvent s'y résoudre, ils préfèrent parcourir kilomètres et kilomètres ; et la mort ne pourrait-elle pas frapper le malade avant l'arrivée du Père ?

Faut-il encore un fait pour vous prouver la piété des Brésiliens ? Le Père Supérieur vient d'apprendre que tel dans la cité paye son voisin pour aller travailler à sa place, et ainsi ne pas perdre son emploi, afin d'avoir la facilité d'assister aux cérémonies du premier vendredi du mois.

Au commencement de cette année a eu lieu à Campanha, dans l'église paroissiale, un triduum solennel en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus ; voici à peu près l'aperçu de ces fêtes.

Plusieurs jours à l'avance, les juvénistes emploient leur talent artistique sous la direction d'un Père, à décorer le maître-autel, et à faire ressortir le plus possible une statue du Cœur de Jésus qui doit être le point central de la décoration ; il faut mêler quelque chose d'éblouissant, car parmi les assistants il y aura des nègres, de plus l'église est vaste, donc tentures rouges et autres couleurs voyantes ne manquent pas. Les cierges, les bougies abondent, car il faut cela dans la décoration brésilienne ; et des bouquets, pourrait-on s'en dispenser dans une terre si féconde ? Le tout ressort admirablement bien ; le noir sera satisfait, et le citadin plus civilisé ne pourra pas se plaindre, et tous d'un commun accord loueront le cœur de Jésus.

Le 30 décembre, vers 10 heures du matin, tous les Pères, Juvénistes et Novices sont dans la sacristie, en surplis et un cierge à la main ; au signal donné la procession s'avance lentement au son de l'orgue (harmonium) jusqu'à une chapelle latérale où est le T.-S.-Sacrement ; puis reprend gravement sa marche jusqu'au maître-autel. Après l'exposition du T.-S.-Sacrement, commence la messe servie par deux juvénistes, tandis que les Novices, leur cierge à la main, sont agenouillés de chaque côté de l'autel. Durant le saint Sacrifice les chants brésiliens au Cœur de Jésus se succèdent et une consécration faite à haute voix termine la cérémonie. Tandis que la foule se

disperse, un groupe de zélateurs et zélatrices et un de nous au milieu à genoux sur un prie-Dieu, fait l'heure de garde, durant laquelle se récitent le chapelet et autres prières vocales. Vraiment c'est un beau spectacle de voir la foi de ces Brésiliens si dévots et si pleins de foi ; et ainsi d'heure en heure le Cœur de Jésus est honoré de nouveaux adorateurs. Le soir à 5 h. ½, sermon, puis, la même procession que le matin reprend sa marche au chant, cette fois, des litanies, après quoi un Père, au milieu de la grande église, lit une réparation publique au Sacré Cœur de Jésus, durant laquelle, le premier jour du triduum, une zélatrice pleurait à chaudes larmes. Vient ensuite le *Tantum ergo* chanté par un chœur choisi ; enfin, après avoir reçu la bénédiction du Cœur de Jésus, nous allons processionnellement déposer le T.-S.-Sacrement dans la chapelle latérale mentionnée plus haut, au chant de *Benedito seja e louvado o Santissimo Sacramento da Eucharistia*, à quoi une autre partie du chœur répondait : *Fructo do ventre sagrado da Virgem purissima Santa Maria.*

Mais voici le grand jour où le Cœur du divin Roi doit recevoir un témoignage vraiment sincère et complet du peuple de Campanha. Il n'est pas nécessaire de vous dire que la veille les quatre Pères de la maison et le curé ne pouvaient suffire au nombre des pénitents qui désiraient l'absolution, pour ce motif, plusieurs ne purent s'approcher de la Sainte Table. Est-il possible, mon Dieu ! que faute d'amis qui veuillent nous suivre, vous soyez obligé de passer outre de ces cœurs si bien disposés ? Ah ! chers Apostoliques, pensez-vous que le cœur du divin Maître soit indifférent à ce spectacle, et vous-mêmes, eussiez-vous des cœurs de bronze, resterez-vous indifférents ?

Dès le matin du grand jour, les cloches, avec leur joyeux carillon, invitent les fidèles à venir se ranger autour du Cœur de Jésus. Sermon, communion et messe solennelle sont les prémices offertes à ce divin Cœur. N'est-ce pas consolant 500 communions, parmi lesquelles plus de 100 hommes, chose inouïe à Campanha. A 10 h. ½ a eu lieu la distribution des diplômes aux zélateurs et zélatrices. Assis sur un fauteuil placé sur le premier degré de l'autel, le Père appelle chacun par ordre, tandis que dans le reste de l'église règne un silence imposant. Combien de désirs n'ont pas surgi en ce moment ! jusqu'à un petit nègre de 15 à 16 ans qui me dit tout bas : « Père, moi aussi, je veux entrer dans la confrérie. — Eh ! mon cher, il faut t'adresser au Père qui dirige. » Sans doute on lui a répondu de grandir un peu plus avant d'être zélateur.

A 11 heures grand'messe chantée par un chœur de Brésiliens avec accompagnement de violons et autres instruments de musique ; le célébrant était le curé, et 2 Pères de la maison faisaient l'office de diacre et de sous-diacre. Le tout était dirigé par un jeune Père venu récemment de Rome et qui s'est très bien acquitté de son office de maître des cérémonies. Après 2 grandes

heures nous rentrons à la maison. Le Père Supérieur avait annoncé pour 5 heures une procession du T.-S.-Sacrement dans la ville, si le temps le permettait. Vers 4 heures il commence à pleuvoir, les espérances sont perdues, à 5 h. le temps n'est pas meilleur ; soudain à 5 h. 20 le soleil dissipe les nuages, et aussitôt les cloches de carillonner nous disant qu'il faut à tout prix faire la procession. En un instant Pères et zélateurs sont à la sacristie et vont chercher le divin Prisonnier ; l'église est comble. Arrivés au porche, devant lequel est une grande place, la procession s'organise : hommes, jeunes gens, enfants en tête sur deux lignes ; au milieu un associé de la confrérie du St-Sacrement avec son *opa* (espèce de manteau rouge sans manche) arbore une grande croix ; de chaque côté 2 acolythes revêtus du *opa* et un cierge à la main ; suivent les Zélateurs, les Juvénistes, Novices et Pères en surplis ; vient enfin le divin Roi porté par le P. Supérieur escorté de diacre et sous-diacre sous un dais très riche. Suivent enfin les Zélatrices et les femmes. Chants et prières occupent le trajet qui se termine à la tombée de la nuit. De retour, un *Te Deum* solennel fait retentir l'église; vient ensuite un salut splendide au milieu duquel a lieu une consécration au divin Cœur de JÉSUS. — De l'aveu de tous, Campanha n'avait jamais vu chose semblable. Commencé à 5 h. ½, le tout s'est achevé à 8 h. *Ad Majorem Dei gloriam.*

Voici une petite anecdote qui montre que le Cœur de JÉSUS favorisait les Pères. Le deuxième jour du triduum, vers 1 h. de l'après-midi, les Pères étaient en récréation, lorsque le Frère portier accourt : « Il y a le feu à l'autel. » Aussitôt plusieurs Pères vont à l'église, regardent... rien. Quelques fleurs artificielles prenant feu avaient fait une grande flamme qui s'éteignit de suite ; mais le Frère n'avait pas attendu le dénouement pour avertir. En retournant à la maison, un des Pères rencontre un homme qui voulait se confesser, prévoyant que de longtemps il n'aurait pas la même occasion. N'est-il pas vrai que le Cœur de JÉSUS a soif d'âmes et à quels moyens est-il obligé d'en venir !

A propos de la musique de la messe,vous désireriez peut-être savoir ce qu'il en est. A mon avis il faut avoir l'oreille et le goût brésiliens. C'est une espèce de pot-pourri où la plupart du temps l'auditeur doit compléter. Je parle des morceaux choisis pour les grandes fêtes, car à certains jours la grosse caisse fait rage à nous casser la tête. Ceci est plus pour les noirs que pour les Brésiliens mêmes.

Campanha n'a qu'un curé (selon la coutume brésilienne, rarement le curé a des vicaires) et pour une paroisse de 60 kilomètres de diamètre. J'espère que le zèle de ce bon curé a de quoi s'exercer. Mais hélas ! déjà ce bon prêtre est vieux et ne peut travailler autant que le demanderait le besoin de sa paroisse. Combien d'âmes sans secours ! Remarquez que ces sortes de paroisses sont nombreuses ici ; tel autre missionnaire nous écrivait que sa paroisse comptait aussi plus de 100 kilomètres.

Les curés du reste sont ici honorés, respectés, obéis. Celui de Campanha est chanoine, son insigne, emblème, je crois, de son autorité, est une belle clef d'or... ou dorée, suspendue à un superbe ruban. Sur un signe de sa main, vous auriez vu durant la procession, s'agenouiller rapidement tous les faiseurs d'embarras : tel un gros cordonnier, homme à grandes moustaches, qui avait l'air de faire le poseur : « A genoux ! », lui dit-il sèchement, et l'autre, sans répondre, met les genoux en terre...

Il y aurait bien d'autres choses à dire sur Campanha où le Cœur de JÉSUS commence à régner en maître ; mais ce sera pour une autre fois ; et maintenant, nous allons suivre un de nos Missionnaires dans une de ses expéditions apostoliques. Je laisse la parole au même Père Rocchi.

« A 80 kilomètres de notre résidence de Sainte-Catherine, tout près de la mer, s'élève une grande mais vieille église. Ce peuple, vivant pauvrement, formait autrefois une nombreuse paroisse : abandonné maintenant et sans pasteur, tout s'écroulait et la foi dans les âmes et leur église matérielle. Par une disposition spéciale de la divine Providence, ce fut par là que je commençai la série de mes Missions. Mes compagnons cherchaient à me persuader que ces hommes grossiers et ignorants ne sauraient ni apprécier une si grande grâce, ni en profiter. « D'ailleurs, ajoutaient-ils, rien n'est prêt pour la Mission, et après 10 ou 12 jours, le Père se verra obligé de les abandonner n'emportant que le regret d'avoir perdu son temps ». Les bonnes gens avaient bien raison, mais ils comptaient sans la puissante coopération de la grâce divine. Enfin, bref, je continuai ma route.

« A notre arrivée nous trouvons l'église fermée, le sacristain est en mer occupé à la pêche. Nullement découragé, excusant hommes et choses, j'envoie chercher le sacristain. Tandis que j'attends, quelques-uns des principaux de la localité viennent, attirés par la nouveauté : mais de toute part je n'aperçois qu'une extrême défiance. J'essaie de les apprivoiser un peu en leur racontant quelques traits intéressants..... Enfin, voici mon sacristain : « Mais, Père, s'écrie-t-il, c'est inutile, une Mission ! Ici, il n'y en eut jamais, personne ne viendra se confesser ! » Nous allons ouvrir l'église : une vraie forêt couvre l'escalier jusqu'à la porte ; à l'intérieur règnent paisiblement le désordre et la malpropreté. Je veux balayer ; pas de balai ; couper l'herbe : pas de bêche. On voit bien une cloche assez grande ; mais comment la sonner ? Il n'y a ni corde pour tirer ni escalier pour monter !

« Tout près de l'église se trouve une habitation grande et commode où demeure une famille bonne et aisée. Sur ma demande d'un logement pour le temps de la Mission, la maîtresse me répond qu'elle n'a pas de chambre convenable pour recevoir un Père, et que, d'ailleurs, elle, femme de campagne, est incapable de préparer à des personnes de respect une cuisine passable. Je m'aperçus bien vite que sous cette écorce un peu grossière se cachait un bon fonds de vertu et de charité. Je lui dis donc que je n'étais ni

prétentieux, ni difficile à contenter, et j'acceptai tout bonnement un logement que personne ne m'offrait.

« Ayant encore quelques heures de soleil, j'envoie deux ou trois personnes chercher quelques-uns de ces instruments dont on se sert pour nettoyer les champs de manioc, très abondant en ces contrées. Je mets la main au premier qui se présente et commence à couper l'herbe qui pousse devant l'église : les autres me voyant ainsi à l'œuvre, suivent mon exemple. J'envoie ensuite couper quelques arbustes, au moyen desquels je confectionne des semblants de balais et me voilà balayant l'église. Après ce travail de première nécessité, nous revenons chez notre hôtesse. Les pêcheurs avaient apporté du poisson. Je priai donc la digne matrone de nous préparer un petit souper, tout comme elle avait coutume de faire pour sa famille ; quelques instants après, elle revient, s'excusant de ce que le poisson n'était pas de première qualité, et de ce qu'il n'était pas bien préparé : mais c'était sa modestie qui la faisait parler ainsi, car le souper était excellent et tout le monde mangea de bon appétit. Je conversai encore quelque temps, instruisant ceux qui étaient présents ; notre hôtesse un peu âgée déjà, me présenta deux de ses fils ; quelques autres curieux vinrent aussi voir cette nouveauté. Peu de temps après je leur souhaitai une bonne nuit, et nous allâmes nous reposer.

« Le lendemain, dès le point du jour, tout le voisinage connaissait ma résolution de donner la Mission et de continuer jusqu'à ce que tout le monde se fût confessé. Par bonheur je trouvai là un homme, autrefois maître d'école et sacristain, qui m'aida beaucoup. Je dis la messe avec une très petite assistance ; après quoi nous traitons de l'arrangement de la cloche ; et nous mettons un peu d'ordre dans l'église et la sacristie, de sorte que tout présente un aspect plus décent. Vers midi je voulus commencer le catéchisme ; mais pas d'enfants ! Comment faire ?... Regardant au loin, j'en vois deux occupés à pêcher ou probablement à jouer sur la plage et les envoie chercher. Interrogés s'il n'y a pas d'autres enfants : « Il y en a, me répondent-ils, mais loin et dispersés dans le village ». Je remets à l'un une petite croix et à l'autre la clochette de l'autel et leur recommande de me conduire au catéchisme tout le monde, filles et garçons... Une heure après ils reviennent, m'amenant quelques-uns de leurs camarades, et me racontant les succès et les insuccès de leurs discours, ainsi que tous les autres incidents de leur petite expédition. Il faut commencer par les premiers rudiments de la doctrine, leur apprendre le « *Notre Père* », « *Je vous salue, Marie* » et quelques autres prières. En les congédiant, je leur demande de me conduire tous leurs amis le lendemain ; puis pour récompenser leur bonne volonté, je donne à chacun une image ou une médaille. Le soir on récite le chapelet à l'église, et je fais mon premier sermon : ainsi se passa le premier jour.

« Le lendemain, le nombre des assistants avait augmenté sensiblement,

et après la Messe, je leur fis une seconde exhortation, expliquant le but, la méthode et les avantages de la Mission. Le soir, je n'eus plus besoin d'appeler les enfants : leur nombre était triplé ; les uns montraient avec joie leurs images, les autres les attendaient avec impatience. Dès lors, garçons et filles accouraient tous les jours de près et de loin, et ne quittaient l'église qu'à la tombée de la nuit. Plusieurs même ne pouvant, à cause de la distance, revenir chez eux, s'arrangèrent tant bien que mal chez leurs parents et leurs amis. Après quatre ou cinq jours, la grande nouvelle était connue de toutes parts. Les confessions commencèrent, et dès le début absorbèrent toute ma journée ; bien malgré moi je ne pus consacrer aux enfants qu'une heure par jour et parfois moins encore. Comment donc les occuper ? car du matin au soir ils restaient à l'église. La Providence divine sut pourvoir à tout : un homme, qui savait lire, s'offrit comme sacristain, et quoique chargé d'une nombreuse famille, il se mit à ma disposition jusqu'à la fin de la Mission. Je lui remis donc le livre du catéchisme, et tandis que j'entendais les confessions, il occupait les enfants, leur faisant répéter demandes et réponses ; arrivé à la fin, il commençait de nouveau, assuré que personne ne se souvenait du commencement. Quand il était fatigué, il venait me trouver et me disait : « *Senhor Padre*, que faire maintenant ? Nous avons repassé trois fois toutes les questions et les enfants sont là ! » Je me levais alors et durant un quart d'heure leur enseignais quelques pieux cantiques : ce qui reposait un peu mon catéchiste et renouvelait l'attention des enfants ; et ainsi, pour la centième fois peut-être, ils répétaient les mêmes demandes et réponses, tout comme si c'eût été la première. Le soir, à l'heure de la prière, je leur faisais chanter les cantiques qu'ils avaient appris et surtout celui qui commence par ces mots : « *Jesus, Amante das Almas* ». Ils chantaient avec tant d'entrain et de cœur, que les adultes, peu habitués à de tels spectacles, pleuraient d'attendrissement. La même chose arrivait le soir, lorsque, retournant chez eux, ils entendaient les échos répéter à l'envi les cantiques de la Mission.

« Une pratique qui contribua beaucoup à réduire plusieurs réfractaires à la confession, fut celle-ci : je prévins et priai toutes les familles que le soir, lorsqu'ils entendraient sonner la cloche de l'église, ils récitassent trois « *Notre Père* » et trois « *Je vous salue, Marie* » pour ceux qui ne voulaient pas se confesser et se convertir. Une telle affluence de pénitents commença alors, que moi-même j'en fus dans l'admiration. La première glace s'était fondue, et maintenant tous en même temps voulaient se confesser et se réconcilier avec Dieu. Il m'arrivait des jeunes gens et jeunes filles de vingt et vingt-cinq ans, ainsi que des personnes mariées qui ne s'étaient jamais confessées et dont les connaissances en fait de religion se bornaient au « *Notre Père* » et « *Je vous salue, Marie* ». Comment les préparer à la première Communion ? Comment leur apprendre le « *Je crois en Dieu* », l'acte de contrition ? comment leur expliquer les sacrements ? les commandements et les princi-

pales vérités de la foi ? — Au catéchisme avec les enfants ? — Ils auraient honte d'y assister. Leur faire un catéchisme à part ? — Je n'en avais pas le temps. Il fallut donc les confesser deux ou trois fois afin de leur apprendre quelque chose et les préparer autant que possible. Presque tous purent ainsi faire leur première Communion, et Dieu sait combien de temps ils attendront pour faire la seconde, faute de Missionnaires !

« A chaque instant arrivaient des personnes venues on ne sait d'où, mais probablement de maisons situées au milieu de ces grandes forêts : tous voulaient assister à la Mission et en profiter. Pas même la nuit, ils ne pouvaient me laisser tranquille. Une fois, entre autres, j'entends frapper à la porte de ma chambre ; il était deux heures après minuit. Je vais ouvrir et je trouve deux vieillards venus de bien loin qui voulaient se confesser. Après avoir reçu les Sacrements, ils me disaient attendris : « Celle-ci sera la dernière confession avant de mourir ». Il y en avait qui me disaient en arrivant à l'église qu'ils avaient fait deux jours de voyage, marchant jour et nuit afin de recevoir les Sacrements. Voilà comment le bon Dieu sait choisir ses élus, *suscitans a terra inopem ! Vere investigabiles sunt viæ ejus !*

« Ainsi se passèrent 10 ou 11 jours au milieu d'un peuple ignorant, à la vérité, mais franc et simple. Parfois, ils m'arrivaient à l'heure du dîner ou au moment de la prière et avec une franchise admirable : « *Senhor Padre*, me disaient-ils, nous voulons nous confesser. — Mais maintenant je ne puis pas, leur répondais-je, je ne puis pas ! ce sera pour plus tard ! — Non, non, répliquaient-ils ; nous sommes venus de très loin et nous ne pouvons plus attendre ! » Et il fallait les contenter. D'autres se mettant à genoux pour se confesser, me disaient : « Père, c'est la première fois que je me confesse : interrogez-moi, car je ne sais rien ! » Et de fait, les questionnant un peu sur les vérités de la foi, ils ne savaient presque rien. La seule question à laquelle tous, deux exceptés, répondirent fut celle-ci : « Où est Dieu ? » A tout le reste ils répondirent par un apathique : « Je ne sais pas ! »

« Il y avait plus d'une semaine que j'étais chez cette bonne dame qui m'avait reçu, et deux de ses fils seulement conversaient avec moi ; les autres n'avaient pas encore paru en ma présence ; quelquefois déjà ils étaient venus à l'église. Un jour donc je voulus qu'elle me présentât toute sa famille ; mais il ne vint qu'une de ses filles et un jeune homme de 14 ans : les autres n'avaient pas le courage. De confession on n'en parlait même pas. Cependant cette fille fut l'instrument dont Dieu se servit pour amener à confesser tout le reste de la famille : ce qui ne se réalisa toutefois que vers la fin de la Mission. C'était une famille de 7 enfants, garçons et filles : très bonne, aisée et adonnée au travail, elle aidait notablement les pauvres ; mais elle vivait retirée, entrant peu dans la société, parce qu'elle avait perdu un père tendrement chéri. Les enfants savaient lire et aux jours de fête, ils avaient l'habitude de faire quelques lectures. L'un d'eux me montra plusieurs

livres, parmi lesquels un recueil de poésies ; comme il y avait quelques morceaux peu convenables, je lui retirai le livre et lui promis un meilleur ; ce qu'il accepta de bon gré.

« Ainsi se continuait la Mission avec une affluence considérable. Pas de jour qui ne mît sous nos yeux quelque scène émouvante : tantôt c'était un vieillard, qui, guidé par la main, s'avançait jusqu'aux degrés de l'autel ; d'autres fois quelque vieillard infirme, porté à grands frais, afin de pouvoir gagner la Mission ; parfois encore, c'étaient des malades qui demandaient une bénédiction, ou des maléficiés qui venaient prier le Père de détruire les artifices du démon. Nombre d'ennemis se réconcilièrent ; des unions illicites se légitimèrent, etc....

« Quand il me sembla que le travail allait finir, j'annonçai la clôture de la Mission. C'est alors qu'on pouvait constater un sensible contraste entre les premiers jours et les derniers. Ceux de mon entourage qui avaient voulu me dire que c'était un peuple indifférent et contraire à la Mission, voyant la fréquentation des sacrements et la ferveur des derniers jours, restaient muets d'étonnement. Ces bonnes gens entendant que l'église allait se fermer de nouveau ne pouvaient y croire. Le dernier soir le concours fut vraiment extraordinaire. Je profitai de l'occasion pour leur donner de nombreux conseils et avis spirituels. Grande était l'émotion : à moins d'avoir assisté à un spectacle semblable, il est impossible de s'en faire une idée. A la fin de la cérémonie tous, grands et petits, voulaient un petit souvenir. Tous sous l'impression d'une émotion visible, remerciaient, me baisaient les mains, les manches, la ceinture et la soutane. Je ne savais comment me défendre ; et cependant, à tant de démonstrations d'amour et de foi, je pus résister, je pus me dominer. Mais il n'en fut pas ainsi le lendemain, lorsque après la Messe, je donnai la bénédiction papale avec indulgence plénière. Tenant d'une main le crucifix, je voulus leur dire un dernier adieu : mais *vox faucibus hæsit*, et il me fut impossible d'articuler un seul mot.

« A midi, comme je l'avais annoncé, je devais continuer mon expédition apostolique. Mais voici bien une bonne surprise... Ceux qui, peu de temps avant, avaient pour ainsi dire disparu, se présentent de nouveau, prêts à m'accompagner : Vieillards et enfants, hommes et femmes, tous à pied ; pour moi j'avais à choisir entre un cheval ou un char à bœufs, tout neuf, qui n'avait porté personne. Seule, la nouveauté de la chose me fit choisir ce dernier mode de voyage : car de tous les systèmes de véhicule, c'est certainement le plus ennuyeux. Je montai donc, ou mieux, je grimpai à quatre pattes et pris sur le char une position quelconque : une natte me protégeait contre les ardeurs du soleil. On aiguillonne les bœufs, et voilà ces bonnes gens qui défilent sur la plage, tristes et joyeux tout à la fois. Le pas des bœufs est aussi solennel ici que partout ailleurs. Je pus donc sans difficultés lier conversation avec ceux qui étaient le plus près, ce qui me faisait oublier

la lenteur de la marche. Les enfants chantèrent plusieurs fois leurs cantiques.

« Enfin nous arrivons à la paroisse voisine où le curé avait tout préparé pour la Mission. Entrés à l'église, ils voulurent recevoir une dernière bénédiction. Je les remerciai de leurs démonstrations d'amour si spontané qui revenaient entièrement à la gloire de Dieu et de la Religion. Alors seulement ils commencèrent à se disperser et à gagner leurs foyers. »

Un autre de nos Pères écrit à peu près en ces termes : « Je viens de donner une Mission dans une certaine localité. Le vice dominant, celui qu'il fallait extirper, était l'ivrognerie, et ceux qui s'y adonnaient le plus, étaient justement les premières personnes de l'endroit. Je travaillais depuis plusieurs jours déjà avec un fruit à peu près nul. Je roulais dans ma tête mille moyens, je formais plans sur plans, mais rien ne me réussissait. Enfin, le Saint-Esprit daigna m'inspirer lui-même un moyen efficace. Nous allons fonder une confrérie ! Les *statuts* sont bientôt déterminés. Patron: saint Joseph. Les associés, en donnant leur nom, promettront de ne plus s'enivrer ; à la première chute, on fera une pénitence publique dans les rues de la ville ; en cas de récidive, la pénitence sera plus forte ; enfin l'associé qui retombera une troisième fois sera exclu de la confrérie. »

« Lorsque je communiquai mon projet, on me répondit que la réalisation en était impossible : tout au plus si nous devions avoir à enregistrer 5 ou 6 associés. Je publie mon plan et dès le premier coup de filet, nous comptons près de 70 signatures. Les commencements étaient bons : mais tout n'était pas fait : il fallait voir la suite. Jusqu'à à la fin de la Mission, aucun cas d'ivresse ne se produisit parmi les associés. Le jour de la clôture on érige une grande croix avec l'inscription : « *Embriaguez, nunca mass !* » — D'après des nouvelles très récentes, aucun des confrères n'est retombé dans l'ancien vice ; et notez bien qu'un entre autres avait l'habitude de ne s'enivrer rien moins que chaque jour ! Gloire donc à saint Joseph ! »

Ce mode de missions, comme vous le voyez, est excellent dans un bon village. Mais parmi les colons dispersés dans les *fazendas*, comment faire ? Les Pères ne peuvent consacrer huit jours à chaque agglomération de colons ; d'ailleurs, les fermiers *(fazendeiras)* n'accordent guère qu'un jour et encore à grand'peine. — Voici à peu près la méthode que suivent alors nos missionnaires : Le soir en arrivant à la colonie, on sonne la clochette et tout le monde se rassemble. L'un des Pères fait un sermon préparatoire à la confession, sur l'enfer, l'éternité, la nécessité de sauver son âme... Aussitôt après commencent les confessions jusqu'à minuit. Quand l'aurore reparaît, nos missionnaires sont rentrés au confessionnal. Vers 7 h. ½ a lieu la première messe avec sermon sur les vérités fondamentales. A 9 h. ½ seconde messe... Le soir... ou le lendemain soir, si la route est *trop* longue, on recommence dans une autre *fazenda*.

Mais, direz-vous, vous nous parlez du Brésil à moitié sauvage ! mais le

Brésil civilisé ? — C'est une grande erreur qui existe en Europe de croire que le Brésil est civilisé en fait de Religion. Pour vous détromper, voulez-vous un exemple ? Venez à St-Paul, la seconde ville du Brésil, une population presque aussi nombreuse que celle de Bordeaux : les Italiens seuls y forment le nombre d'environ 150,000. Dans un quartier de la ville, pour 40,000 Italiens il n'y a qu'un prêtre, m'a-t-on dit. Comptez que St-Paul est une des meilleures villes comme organisation ecclésiastique, mais : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Rien ne vient plus à propos pour terminer cette relation que le récit de la conversion d'un jeune étudiant de la Faculté de médecine de Rio de Janeiro. La Très Sainte Vierge va nous prouver encore une fois comme elle veille bien sur ses enfants.

Ce jeune homme s'appliquait très sérieusement aux études et ne laissait ses livres que pour les hôpitaux. Pendant la quatrième année de Faculté se manifesta une phthisie qui menaçait de l'enlever sous peu à l'amour de sa famille si celle-ci n'eût recouru à un traitement extraordinaire. En effet, le père, la mère, un frère et une sœur du malade se déterminèrent à venir de Rio de Janeiro à Campanha dont l'air plus pur donnait quelque espoir de guérison.

On lui prodigua les soins les plus assidus, mais le mal suivait toujours son cours, si bien que près d'un an de souffrances fit perdre tout espoir.

Cette riche famille, depuis longtemps déjà, vivait dans une complète indifférence religieuse. Quant au fils, tout en suivant son cours universitaire, il n'avait fait que s'éloigner davantage de toute pratique religieuse. On ne voulait pas laisser entrer le prêtre dans cette maison pour ne pas précipiter le dénouement. Dieu pourtant voulait à Lui cette âme, et il n'est pas d'industrie humaine qui puisse s'opposer à ses desseins. Voici le moyen dont il se servit.

Un ami des Pères insista auprès de la mère du malade pour que chaque jour au moins elle priât pour la santé de son fils, ce qui lui serait facile si elle voulait bien se procurer un livre de piété.

Pendant ce temps, ce bon monsieur vint exposer au P. Supérieur la situation et les difficultés à surmonter pour entrer dans cette maison. Le Père lui remit une médaille miraculeuse en lui recommandant de la faire parvenir au malade, sûr d'obtenir la grâce désirée.

Le jour suivant se présente au parloir le frère du malade ; jeune homme de 22 ans, fort comme un athlète. Il me demande au nom de sa mère un livre de piété, qu'on n'avait pas pu rencontrer en ville.

Figurez-vous si le Père laissa passer l'occasion !... Après lui avoir demandé des nouvelles du malade et de toute la famille, il lui présente deux livres en lui exprimant le désir qu'il avait de visiter une famille si digne de ses sympathies et de faire connaissance avec un jeune homme si bien doué.

Notre visiteur remercia très poliment le Père et lui promit de parler à sa mère et à son frère pour voir s'il pouvait être reçu.

Une demi-heure plus tard, le Père est averti de se rendre chez le malade vers les 5 heures. Après avoir recommandé à la sainte Vierge la bonne issue de cette affaire, le Père va chez le malade à l'heure marquée. La visite fut courte, comme le demandaient les circonstances. Il dit à toute la famille quelques paroles de consolation cherchant à s'attirer tous ces bons cœurs. — Madame remercia et se montra très satisfaite.

Vint ensuite une seconde visite qui dispensait totalement d'une troisième : La Très Sainte Vierge avait triomphé.

Le malade lui-même sentant son état s'aggraver, demandait à se confesser. Il se confessa, reçut, comme il le désirait, le Saint-Viatique, enfin il demanda le scapulaire dont on le revêtit aussitôt.

Le mourant embrasse alors son crucifix et accepte la mort avec les sentiments de la plus parfaite résignation. Il ne se lasse plus de baiser les plaies de son Dieu, unique espoir de son salut. Au milieu de ces signes non équivoques d'une âme prédestinée, il expire en invoquant les saints Noms de Jésus et de Marie.

Que vous en paraît-il? Le Seigneur n'est-il pas admirable? et ses jugements ne sont-ils pas incompréhensibles ?... Le jour suivant la famille regagnait le pays natal ; elle n'était venue que pour sauver cette âme !

Voilà, bien chers Frères, quelques nouvelles au sujet de notre Mission. Comme vous le voyez, le Cœur de Jésus veut régner à tout prix, Marie veut être aimée de tous les Brésiliens ; mais, hélas ! les missionnaires sont si peu nombreux ! Je remets donc aux pieds de Jésus et de Marie cette relation en les priant de choisir parmi les Apostoliques de vaillants apôtres pour le Brésil.

En union de vos prières je suis dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.

Infimus in Christo frater,
Louis Manière, N. S. J.

INDES NÉERLANDAISES.

Noces d'argent d'un aumônier des troupes.

Relation du F. R. Van Geelkerken.

Le 29 juin dernier il y avait 25 ans que le Père Verbraak avait abordé à Padang pour commencer son pénible labeur d'aumônier parmi les troupes coloniales de l'armée hollandaise, détachées au nord de Sumatra.

Que de sacrifices le bon Père n'a-t-il pas accomplis dans ces longues années, sous ce ciel dévorant, dans ce milieu de soldats de toutes nations, de toute religion ! Souvent le fruit ne dut pas être en proportion des fatigues endu-

rées. Et bien des fois quand le Père, après une longue course, arrivait dans une station militaire, il ne devait trouver qu'un petit nombre de catholiques, et parmi ceux-ci peut-être beaucoup d'indifférents. Oui, il est facile de comprendre cet accent de sainte tristesse, qui semble percer dans une lettre du Père.

« Un soir, raconte-t-il, à une heure très avancée, je méditais sur ces paroles de S. Jean : « Et les siens ne l'ont pas reçu. » Hélas ! quelle ample application ces paroles ne trouvent-elles pas dans le milieu où je vis ! Aujourd'hui même j'avais dû renoncer à mes efforts, longtemps poursuivis, de réveiller dans un catholique les sentiments religieux. Tout à coup, on frappe à ma porte : un soldat, d'une noble famille allemande, véritable enfant prodigue, entre et demande à se confesser. Sa dernière confession datait de 18 ans. »

Ce jour-là, le Père put achever sa méditation par les paroles : « Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à tous ceux qui croient en son nom. » Que de fois peut-être ce texte ne fut-il dans la bouche du Père qu'une prière ardente et réitérée, et non une action de grâces !

Rien cependant ne put jamais lui faire oublier l'accomplissement de son devoir, ni la fatigue ni l'inefficacité de ses efforts. Nuit et jour il était à ses chers soldats. Avec un dévouement sans bornes, une bonté toute naturelle et une simplicité merveilleuse, il prodiguait ses soins empressés à tous, quelle que fût leur religion, aux catholiques comme aux protestants, aux juifs comme aux mahométans et aux païens. Dans les hôpitaux et dans les camps, partout et toujours, il se faisait tout à tous. Aussi les chefs d'armée, la veille d'une expédition militaire, l'ont-ils proposé plus d'une fois en modèle aux ministres protestants. Et bien que sa discrétion et sa simplicité aient dissimulé plus d'un acte héroïque, la décoration du Lion néerlandais, qui lui fut décernée le 20 octobre 1895, prouve combien ses services sont appréciés par les officiers supérieurs.

Cependant, au gré des soldats, cette décoration arrivait au moins dix ans trop tard. En 1884, l'un d'eux écrivit dans une lettre, citée par un journal : « Je ne comprends pas pourquoi les autorités civiles et militaires n'ont pas appelé, depuis très longtemps, l'attention du gouvernement et de S. M. le Roi sur le Père Verbraak, si bon et si dévoué. Si quelqu'un, dans les conjonctures les plus difficiles et dans le temps des épidémies, s'est distingué en faisant, partout et toujours, preuve d'une haute vertu civique, c'est assurément le bon Père Verbraak. » Puis notre soldat montre quelle estime portent au Père tous les officiers sans exception. Parlant ensuite des simples soldats, il apporte cette preuve caractéristique : « Il n'y a pas, dit-il, parmi nous de mauvais sujet, même en état d'ivresse, qui à la vue de la « longue redingote noire » ne se tienne droit sur ses reins et ne porte au « *Révérend Oncle* » le

salut militaire comme il faut. » « Que l'on compare, dit-il encore, la conduite du Père avec celle du ministre protestant ! Que l'on entende là-dessus les soldats et les officiers protestants eux-mêmes ! » — A la fin de sa longue lettre, craignant que ce chaud plaidoyer ne fasse soupçonner quelque attachement personnel : « Ne croyez pas cependant, dit-il, que Pierre parle si bien en faveur du « *Révérend Oncle*, » parce que celui-ci lui a permis de faire ses pâques. Ah ! vous vous tromperiez bien, car il ne le lui a pas permis. »

Cette popularité dont jouit le Père se manifesta d'une manière éclatante, lorsque quelques officiers formèrent un comité en vue de lui offrir un cadeau après ses vingt ans passés aux Indes. Les souscriptions arrivèrent de toutes les stations militaires de l'Archipel, surtout en pièces de dix sous, selon le vœu du comité qui s'adressait plus spécialement aux grades inférieurs. La garnison d'Atjeh, où résidait le Père, offrit elle-même un cadeau, en dehors de cette souscription. Ce qui n'empêcha pas le comité de recueillir en quelques mois une très belle somme. Mais que fallait-il offrir ? « Quand il s'agit, dit le journal de Socrabaga, de faire un don à un prêtre catholique, qui toujours et en tout s'oublie lui-même et ne désire jamais rien pour lui, il y a à tenir compte d'une foule de particularités, qui pourraient trahir les meilleures intentions. » Le comité alla donc voir l'évêque, Mgr Staal, S. J., et l'on décida d'offrir au Père, entre autres objets de valeur, un magnifique calice, qui porterait l'inscription suivante :

AU PÈRE H. C. VERBRAAK.
1874 — ATJEH — 1894.
POUR SON DÉVOUEMENT DANS L'ACCOMPLISSEMENT DE SON DEVOIR.
L'ARMÉE DES INDES RECONNAISSANTE.

Les cadeaux furent offerts au Père par les autorités d'Atjeh, le 2 août 1896; et plus de 2000 militaires répondirent au discours du lieutenant-colonel par le cri trois fois répété : « Vive le Père Verbraak ! »

On peut dire que tous les soldats, sans exception, avaient contribué à cette offrande : les chrétiens et les musulmans, les Européens et les indigènes; ceux qui avaient connu personnellement le Père, et ceux qui l'aimaient d'un amour presque égal, rien que pour avoir entendu ce que leurs camarades ne se lassaient jamais de raconter à son sujet.

De même que le dévouement du Père ne s'est jamais démenti, sa popularité n'a jamais baissé. Le 29 juin dernier, 25^{me} anniversaire de son arrivée à Padang, en fut une nouvelle preuve éclatante.

Le journal des Soldats, édité en Hollande, prépara pour ce jour un numéro extraordinaire, avec portrait et supplément, tout entier en l'honneur du Père. Rien n'y fut admis que ce qui avait trait à l'aumônier d'Atjeh. Le numéro fut publié le 18 mai, pour qu'il fût entre les mains du Père le jour

de sa fête. En même temps, l'administration expédia au commandant militaire d'Atjeh un gros paquet de plusieurs centaines de cartes de visite, et pria le général de les remettre au Père, le jour de sa fête, au nom de ces vieux amis, qui, retournés dans la patrie, se souvenaient toujours avec respect et sympathie de leur vieil aumônier. Les professeurs de l'école militaire et leurs élèves firent également parvenir au Père leurs félicitations dans une adresse, magnifiquement calligraphiée.

Mais rien de plus intéressant que le numéro du *Journal des Soldats*. Aussi les demandes furent-elles si nombreuses, et en Hollande et dans les colonies, que l'administration en fit un second tirage et assura à ce numéro exceptionnel une existence plus durable sous la forme d'un petit livret. Les articles sont pleins d'enthousiasme et d'une reconnaissance profondément sentie, ils abondent en éloges du Père Verbraak. Les noms des auteurs y sont curieusement mêlés : noms protestants ou même francs-maçons à côté de noms catholiques, noms d'aristocrates et de roturiers. Après la signature d'un sous-officier celle d'un lieutenant-colonel : il y a même quelques lignes d'un facteur, ancien soldat colonial.

Mais tout variés que soient ces articles quant à la forme et au mérite littéraire, le fond exprime toujours les mêmes sentiments de reconnaissance, de sympathie, d'amitié. Il serait trop long et trop monotone d'en donner une traduction qui ne saurait avoir les nuances de l'original. Le plus souvent c'est l'éloge du Père, de son dévouement, de son sangfroid au temps du choléra ; ou bien, un trait de ses campagnes, comment, par exemple, dans un engagement les balles s'égarèrent dans sa redingote. Tel article d'un sergent porte ce titre : « L'une des curiosités d'Atjeh ; » tel autre se finit en quelques lignes par un éloge tout militaire : « Le Père Verbraak est un général dans son métier. »

« Un jour, raconte un lieutenant-colonel, le P. Verbraak était arrivé dans un avant-poste pour y dire la messe. Le matin, tout avait été préparé et les marins étaient même descendus à terre pour assister au service. Au moment où la cérémonie allait commencer, une fausse alerte dispersa tout à coup les fidèles. Un petit quart d'heure plus tard on reconnut la méprise, et j'étais navré de la mésaventure du Père. Je craignis que plus d'un soldat n'oubliât de retourner. J'ordonnai donc aux sous-officiers de renvoyer tous ceux qui d'abord s'étaient préparés pour la messe. Quelque temps après j'allai voir le Père pour lui faire mes excuses, mais à mi-chemin je le rencontrai et il me dit tout radieux : « Mon commandant, l'église a été comble ce matin. Les hommes sont revenus beaucoup plus nombreux après la fausse alerte, qu'ils ne l'avaient été avant. » Je fis semblant de n'y rien comprendre, mais je sus alors que les sous-officiers, partageant mes sentiments, avaient, pour fournir au Père une belle assistance, renvoyé à l'église tous ceux qu'ils avaient rencontrés. »

Mais l'article le plus remarquable est bien celui qui est signé : Un non-catholique. L'auteur s'est depuis avoué franc-maçon à l'un de nos Pères. Il y a là comme une certaine philosophie qui tend à prouver combien la présence d'un tel prêtre est précieuse dans une armée. Certes, les grands mots de *tolérance*, d'*humanité* n'y manquent pas, mais en même temps l'on y sent une estime si vive, que l'on ne saurait douter ni de la sincérité ni de la sympathie de l'auteur. L'on se dirait en présence d'un adversaire systématique, qui s'est toujours tenu à distance, mais qui, après avoir observé l'aumônier dans ses différentes fonctions, a été heureux de changer de sentiments, de s'avouer vaincu et de rendre cet hommage public du Père Verbraak, après dix-neuf ans de séparation.

Il est donc facile de comprendre comment le Père a gagné les cœurs de tous les soldats, quand il a pu vaincre à la longue un tel parti pris. Aussi il y aurait danger, je crois, à médire du « *Révérend Oncle* » en présence d'un soldat des troupes coloniales. Tous, même ceux qui ne connaissent le Père que de renommée, tiendraient à vous prouver, et cela d'une manière non équivoque, que le Père Verbraak est la gloire de leur corps.

Je termine comme fait le Père Verbraak lui-même à la fin de ses lettres : Chers lecteurs, priez pour l'œuvre des militaires. Et quand ce numéro des *Lettres de Jersey* portera dans la solitude d'Atjeh la joie et les bons souvenirs qu'elles ont portés à tant d'autres missionnaires, le P. Verbraak me pardonnera d'avoir raconté ses louanges, si j'ai obtenu quelques *Ave* pour ses chers soldats.

Quelques nouveaux témoignages relatés dans une lettre du P. Van der Scheer compléteront cette intéressante relation :

Il y a à la côte nord de Sumatra un petit pays qui s'appelle Atjeh.

Ce pays, si petit qu'il soit, nous gêne beaucoup, nous autres hollandais. Les Atjinois ne sont guère plus commodes maintenant que du temps de S. François-Xavier, lorsqu'ils s'en prirent à la ville de Malakka. Ils coûtent chaque année des larmes et de l'argent à notre pays. Voilà maintenant plus de 25 ans que cela dure et pendant presque tout ce temps notre Père Verbraak a suivi nos troupes jusqu'aux postes les plus avancés, par terre et par mer, dans les grandes forêts et sur les montagnes. Il a été toujours au milieu d'eux consolant les uns, soignant les autres, comme un véritable ange de la paix dans les horreurs de la guerre. On les compte par centaines, les mourants à qui il a administré les derniers Sacrements. Les Protestants même ne refusent pas son secours.

« En juin 1877, écrit un officier, j'étais à l'hôpital, en raison de fièvre et de dyssenterie; et voulant écrire à ma famille, j'étais dans l'impossibilité de le faire faute de papier. Le curé Verbraak étant en tournée chez les malades, vint me voir. Dès qu'il apprit mon désir, il m'apporta, bien qu'il sût que

j'étais protestant, en un clin d'œil, tout ce qu'il me fallait pour écrire. Il avait même mis un timbre-poste sur l'enveloppe, et quand j'eus achevé ma lettre, ce fut lui encore qui la porta à la poste.

« Pour tout cela il ne voulut même pas un mot de remercîment. Ce petit fait fera que le curé Verbraak vivra toujours dans mon souvenir.

« W. H. WYNAENDT, capitaine. »

C'est ensuite un médecin militaire qui donne une description des coutumes du Père pendant le choléra. Je ne puis m'empêcher de la traduire.

..... « Ces jours-là, dit-il, sont toujours devant mon esprit. Mais au milieu de cette vision, de ces voix plaintives et gémissantes des malades au visage bleuâtre, où se lit l'effroi, l'image du prêtre, du pasteur Verbraak se dresse. Il porte, par-dessus la soutane, une robe de chambre indienne souillée par les désinfections répétées. C'est une apparition grotesque mais émouvante au-dessus de laquelle brille la face du prêtre, pâle et amaigrie, pleine de pitié et d'amour envers ces hommes.

« Ils sont là étendus par terre dans tous les stades de la maladie. Je les vois, qui en présence du prêtre se sacrifiant pour eux, puisent la force pour supporter leurs terribles maux sans blasphèmes, et lisent sur les lèvres du missionnaire les mots de consolation. Le curé Verbraak était seul à aller voir ces malades. C'est pourquoi son image se dresse devant mes yeux entourée de lumière sur un fond sombre et triste.

« Docteur MUNCK. »

C'est un franc-maçon qui vient de parler de la sorte. Il me reste encore à vous dire un mot sur le Père Verbraak lui-même. C'est un homme très calme, je dirais un peu sec, d'un caractère égal et d'un rare dévouement. Avec cela il est d'une exactitude militaire, à cheval sur la discipline. Mais comme il est la bonté même, cette rigueur ne nuit point du tout à son ministère.

Dur au travail, il passe une grande partie de sa vie en voyage. Il a une forte santé, aussi ne l'épargne-t-il pas. Depuis longtemps il est le seul Européen à rester tant d'années dans ce climat malsain.

Assis sur un cheval de la cavalerie, il fait le tour des fortifications, parfois au milieu de la nuit et par une pluie battante. Rien ne saurait l'arrêter, s'il s'agit de ses soldats. Quelquefois déjà sa vie a été en péril. Un jour entre autres, nous raconte un ancien soldat, notre transport de vivres fut attaqué par l'ennemi.

Monsieur le curé s'était assis au milieu des sacs de farine. Bientôt les balles y pénétrèrent de tous les côtés, et firent jaillir la farine par mille trous. Vous voyez d'ici le pauvre missionnaire gardant son air calme, enveloppé de cette blanche poussière.

Arrivé dans la place, il descendit de sa voiture, tout blanc, au milieu des fous rires des soldats, qui tout de même remerciaient le bon Dieu de le leur avoir conservé.

Parmi ces soldats, il y en a de toutes les nations. Il y eut un temps où on avait engagé tant de Français, que le Père se vit obligé de donner un second sermon en français. Il faut croire que notre missionnaire n'a pas été moins aimable envers des gens qui ont la politesse par grâce infuse.

Commendo me S. S.

Infimus in Christo frater,

O. Van der Scheer, S. J.

PHILIPPINES.

L'Observatoire de Manille.

Extrait d'une lettre du Père Algué à son Père Provincial, le R. P. L. Adroer.

Manille, 4 novembre 1898.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C.

JE profite du retour du steamer le « Buenos-Ayres », pour vous envoyer quelques lignes.

Si Votre Révérence a quelque idée de la situation de l'école Normale et de l'Observatoire, il vous sera facile de vous imaginer les dangers innombrables qu'ont courus ceux qui sont demeurés dans ces bâtiments pendant les mois de juin, juillet, août et partie de septembre, c'est-à-dire, jusqu'à ce que les troupes insurgées aient abandonné les faubourgs de Manille. Bénie soit à jamais la Providence de Dieu qui nous a préservés, nous et notre maison, au milieu de si grands dangers.

Je dois d'abord vous dire quelle grande réputation s'est faite l'observatoire au milieu du désordre général, alors surtout que nos observations étaient si utiles, vu le grand nombre de navires étrangers dans le port. Des visites presque ininterrompues d'officiers étrangers, de fréquentes consultations sur le temps, des réglages du chronomètre et autres occupations semblables nous ont tenus, le Père Doyle et moi, constamment occupés. A cela s'est joint le ministère paroissial, car le curé de « La Termita » étant absent, nous nous sommes chargés de sa paroisse. Plus d'une fois, allant confesser des malades, nous avons entendu les balles siffler tout près de nous. Nous n'avons eu pourtant aucun mal. Bien plus, quoique depuis le 1er mars jusqu'au 13 août plus de 1500 personnes se soient réfugiées chez nous, deux seulement ont été blessées. Cela semble providentiel, car de nombreux boulets arrivaient jusqu'à nous, et cinq obus ont éclaté sur nos terrains.

La période du plus grand danger a commencé le 3 juin. Le Père Recteur songeait à abandonner tout à fait l'édifice. Mais le P. Doyle et moi, sachant de quelle importance il était de ne pas interrompre les services de l'observatoire, nous offrîmes de rester à tout prix, pourvu seulement qu'on nous dît de rester. Il fut alors décidé d'envoyer à l'*Ateneo*, dans l'intérieur des murs, toute la communauté, sauf les PP. Doyle, Sola, quatre frères coadjuteurs et moi, qui étions nécessaires pour le service de l'observatoire et de la maison. A la fin de juillet le danger augmentait encore, et de nouveau le P. Supérieur souhaitait que nous abandonnions l'observatoire. L'affaire fut soumise à la consulte, et on décida enfin que nous pouvions rester, mais sous la garantie de l'obéissance pour plus de tranquillité et de mérite. Le Père Sola est donc rentré en ville. Le P. Doyle, quatre frères coadjuteurs et moi sommes restés à l'observatoire. Cela a été providentiel. Nous aurions autrement perdu tous les instruments et peut-être les constructions elles-mêmes, comme il est arrivé à ceux de « La Agriculture », dont les propriétés touchent aux nôtres. Ils ont tout perdu sauf quelques instruments que nous avons gardés pour eux dans notre maison, d'où ni les insurgés, ni les Américains n'ont rien enlevé.

Pendant le blocus et siège presque tous les officiers des vaisseaux étrangers, alors dans la baie, sont venus visiter l'observatoire. Je pense qu'il est ainsi devenu mieux connu et que les services en seront mieux appréciés que jamais. Les amiraux français, allemands et japonais en ont visité toutes les parties avec grand intérêt et nous avons su par diverses voies quelle excellente impression ils en avaient emportée. Un résultat pratique a été qu'ils ont instamment recommandé l'Observatoire à l'amiral Dewey. Celui-ci s'est informé exactement de sa situation et a donné ordre de prendre les mesures pour nous protéger de tout dommage en cas de bombardement. Je ne pense pas que nous regrettions les grands frais et sacrifices que l'observatoire a coûtés à la Mission, il procure la gloire de Dieu parmi toutes les classes du peuple et une existence honorable et facile lui est assurée en toute occurrence.

Aussitôt que les américains ont occupé la ville, ils ont demandé à profiter de nos observations et principalement à être avertis des typhons. Nous sommes dans les meilleurs termes avec le capitaine du port. Pour faciliter et favoriser nos communications, les Américains ont établi un poste télégraphique dans notre maison pour notre usage exclusif sous la responsabilité d'un officier américain. Nous sommes aussi en rapport direct avec le bureau du câble, avec le capitaine du port et les bureaux du gouvernement.

Traduit des *Lettres de Woodstock*.

Une entrevue avec l'Amiral Dewey.

Lettre du Père Joseph Algué à son Père Provincial, le R. P. Adroer.

Manille, 28 nov. 1898.

Cher Père Provincial,

P. C.

Le courrier étranger va bientôt partir, et je dois me hâter pour donner à votre Révérence un bref récit de l'entrevue que j'ai eue cette après-midi avec l'amiral Dewey.

L'objet de l'entrevue était de prévenir les dangers que pouvaient courir nos missionnaires de Mindanao. Notre Père Supérieur eut l'idée de rédiger un placet à l'amiral pour qu'il lui plût, en vertu du suprême commandement qu'il exerce dans ces eaux et poussé par la droiture et la bonté qui le caractérisent, donner ordre aux capitaines des croiseurs et canonnières à destination du Sud, de défendre, soutenir et protéger spécialement les personnes et les biens des Jésuites de Mindanao, et de recevoir en cas d'extrême danger les Pères à bord de leurs navires de guerre. Le Supérieur désirait en outre avoir des passeports pour les Pères, afin que, le cas échéant, ils pussent sans difficulté, s'assurer la protection des commandants aux ordres de l'Amiral.

C'est à moi que fut confié le soin de cette entrevue A cet effet, je mis à profit le service d'un certain M. Becker, fameux géologue et écrivain bien connu aux États-Unis, qui, grand admirateur déjà et protecteur de notre observatoire, se trouvait être un vieil et intime ami de Dewey. Il écrivit à l'amiral et sollicita une entrevue en mon nom. Dewey répondit à sa lettre par la note suivante :

Professeur Georges T. Becker.

Cher Monsieur,

Je reçois votre billet du 20 novembre, sollicitant une entrevue pour le Père Algué, directeur de l'Observatoire. Le P. Algué a été très aimable de nous envoyer l'état du temps, ce qui nous a rendu les plus grands services. J'ai haute idée de sa capacité. J'aurai grand plaisir à le voir n'importe quel jour de la semaine prochaine dans la matinée.

Tout à vous,
Georges Dewey.

Je décidai avec M. Becker de partir lundi matin. Embarqués pour Cavite à 11,30 h. du matin sur le steamer *Leyte*, nous atteignîmes l'*Olympia* à 12,30. Le R. Chapelain et plusieurs officiers bien connus de moi pour leurs visites à l'Observatoire nous attendaient sur le passavant. On nous mena tout droit à la cabine de l'amiral, où nous fûmes reçus avec la plus

grande courtoisie, à ce point que le Prof. Becker en fut frappé. Sans nous laisser le temps d'exposer l'objet de notre visite, l'amiral commence par vanter les services rendus par l'observatoire, ajoutant qu'il parlait du fond du cœur et qu'il était convaincu de l'utilité et de la portée de nos travaux. Sur ce il désignait un baromètre du Père Faura, en face de lui, déclarant que ce baromètre lui était bien plus utile que le baromètre à mercure et qu'il en avait trouvé les indications toujours très exactes. Je lui dis alors que j'allais lui offrir plusieurs exemplaires d'une brochure où l'on décrit un nouvel appareil construit d'après les principes du Père Faura, et par le moyen duquel nous offrons aux marins une méthode sûre de déterminer l'existence des typhons et de les suivre dans leur course. Je faisais allusion à la brochure intitulée : *Le Barocyclonomètre*, qui vient d'être publiée en Anglais.

Ici l'amiral interrompit l'entretien en nous faisant remarquer qu'on sonnait le dîner, et qu'à table nous pourrions causer plus au long de ces matières. Nous étions à peine assis tous les trois à la table ronde, quand deux chinois, vêtus d'habits qui ressemblaient à des soutanes, firent leur apparition et commencèrent à nous servir un repas savoureux.

L'amiral remit la conversation sur l'Observatoire et parla longuement de nos prédictions des typhons. En preuve de la grande portée de nos renseignements, il nous apprit qu'après avoir coupé le câble qui nous relie à Hong-Kong, il reçut une lettre d'un officier anglais de ce port, le suppliant au nom des intérêts de l'humanité et de centaines de vies, de rétablir la communication, quand ce ne serait que pour assurer le passage des rapports météorologiques de l'Observatoire.

Je lui dis que notre seul but en nous dévouant incessamment à nos travaux au prix de nombreux sacrifices d'hommes et d'argent était d'être de quelque utilité pour tous ; que nous estimions comme une entreprise très digne de notre profession sacerdotale, non seulement de sauver la vie matérielle des hommes dans les hôpitaux en vue de fins morales plus hautes, mais encore de prévenir de plus grands désastres (comme nous le faisions dans nos rapports), par le seul motif d'atteindre ces fins spirituelles élevées qui sont particulières à notre vocation religieuse.

Le Professeur Becker insinua que de pareils services ne devaient pas être laissés sans récompense et qu'il était simplement convenable de faire ce qu'il fallait pour en supporter les frais à son prix, maintenant surtout que le revirement des affaires politiques nous rendait peu difficile le recouvrement de la modique pension accordée par le gouvernement espagnol. L'amiral approuva cordialement l'idée et déclara que puisque les Jésuites avaient amené leurs travaux dans leurs diverses branches de l'Observatoire à un tel degré de perfection, il n'était que juste que leurs efforts rencontrassent aide et sympathie. Il continua en rapportant ce qu'il avait appris des divers

officiers qui avaient visité notre établissement et affirmaient n'en avoir jamais vu de meilleur. Il parla en termes très louangeurs du soin avec lequel le gouvernement espagnol avait soutenu et perfectionné une institution qui faisait tant d'honneur à la colonie, disant que c'était le devoir des États-Unis de montrer un égal souci de sa prospérité. Je lui dis que, recevant encore nos honoraires annuels, quoique avec difficulté, il n'était pas prudent de faire aucune démarche en vue d'une compensation pour le surplus, mais qu'une fois les affaires définitivement arrangées, il serait assez tôt pour régler ce point-là.

Quant à lui, il croyait que toute difficulté entre les deux nations serait bientôt aplanie. Et aussitôt, assez anxieux, il me demanda si je pensais que les Indiens combattraient les Américains quand ils sauraient qu'il s'agit d'annexer leur île. Je lui dis franchement qu'à mon avis, ils ne bougeraient pas, si du moins tout ne dépendait que de certains chefs. Cependant, comme ils avaient goûté déjà de l'indépendance et qu'il n'y avait pas grand lien entre eux, il était difficile de dire s'ils se soumettraient volontiers à une domination étrangère. Ils s'imaginent peut-être, dit-il, que notre unique rôle ici est de surveiller leurs écoles et de dépenser notre énergie à défendre leur île. Eh bien, qu'ils attendent jusqu'à ce que nous ayons des ordres de notre gouvernement (et nous en aurons certainement), ils verront alors de quelle façon ils se méprennent. Nous leur permettrions volontiers de gouverner dans la mesure où ils en sont capables, mais voudraient-ils se contenter de cela ?

Au milieu de ces conversations, le temps passait rapidement. Nous avions décidé de rentrer à Manille à deux heures et quart, et il ne nous restait plus qu'une demi-heure pour traiter du principal objet de ma visite. Aussitôt que la table fut desservie, je tirai deux cartes de Mindanao. Je les avais apportées pour donner à l'amiral des renseignements détaillés sur l'œuvre que nos missionnaires poursuivaient dans la conversion et la civilisation des tribus qui habitent cette île. Je lui dis comment ces Pères avaient abandonné leurs parents et leurs amis, avec toutes leurs espérances terrestres pour se dévouer au milieu de dangers et de privations personnelles, au bien spirituel et temporel des indigènes. Le professeur Becker appuya mes observations de quelques faits. Finalement je lus à l'amiral la traduction du placet, signé par le R. P. Supérieur. Il se montra excessivement attentif et désireux de favoriser notre cause. Il exprima son admiration pour la façon dont le supérieur avait pris à cœur le bien-être de ces pauvres tribus indiennes.

Je crois, mon bien cher Père, qu'il serait désirable que notre T. R. P. Général eût un rapport détaillé de tout ce que notre Observatoire peut faire pour augmenter la gloire de Dieu et le prestige de la Compagnie, afin qu'il puisse faire en sorte d'envoyer ici des hommes de solide vertu et de science,

qui possèdent quelque connaissance de l'anglais, ou mieux encore de l'anglais et de l'allemand.

R^æ V^æ servus in X^to,
Joseph ALGUÉ, S. J.

Traduit des *Lettres de Woodstock.*

NÉCROLOGIE.

Province de Champagne.

PÈRE Joseph Mann, 1^er mars, Hien-hien. — F. Theobald Weissling, coadj., 2 avril, Lille.— P. Jean-Baptiste Chapiron, 16 avril, St-Acheul. — P. Constant Couplet, 17 avril, St-Acheul. — P. Émile Zinck, 21 juillet, Le Caire. — P. Charles Duvocelle, 4 septembre, Boulogne. — P. Joseph Vuillaume, 27 octobre, Hien-hien. — F. Joseph Rohmer, coadj., Amiens, 11 octobre. — P. J.-B. Didierjean, 2 décembre, Nancy. — P. Joseph Wamy, 17 octobre, Nancy. — P. Léopold Gry, 13 novembre, Hien-hien.

Province de France.

FRÈRE Boisbras, coadj., 23 avril, Paris. — F. Jean Brandého, nov. coadj., 15 mai, Brest. — P. Pierre Perrigaud, 20 mai, Tai-Ho (Chine). — F. Louis Denoual, coadj., 2 juin, Paris. — P. Charles Villalard, 2 juin, Nantes. — P. François Bignon, 11 juin, Poitiers. — P. Pierre Feuardent, 17 juin, Chang-hai. — P. Pierre Le Floch, 22 juin, Brest. — F. Nicolas Berrens, coadj., 3 juillet, Chang-hai. — P. Charles Lemarié, 4 août, Rouen. — P. Victor Gally, 7 août, Nantes. — Monseigneur J.-B. Simon, 10 août, Ou-hou. — F. Julien Templet, coadj., 22 août, Chang-hai. — P. Édouard Bichon, 17 octobre, Chang-hai. — F. Pierre Provost, coadj., 31 octobre, Rouen. — P. Alphonse Foulongne, 6 novembre, Paris.

Monseigneur J.-B. Simon.

Lettre du R. P. Paris au R. P. Provincial.

Zi-Ka-Wei, le 13 août 1899.

MON RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL,

P. C.

C'EST le cœur encore saignant de la fatale nouvelle que je vous écris ces lignes.

Je me prends encore à me demander si je ne fais pas un mauvais rêve... Mais non, il faut bien se rendre à la triste réalité. Notre évêque bien-aimé n'est plus.

La fête de la consécration s'est faite dans des conditions pénibles en pleines chaleurs. Nous pouvons juger de ce qu'a dû souffrir Monseigneur par ce que nous avons éprouvé nous-mêmes. Puis dès les trois jours suivants, il a voulu faire les ordinations ; je lui avais proposé de les remettre en septembre, mais il craignait plus, me disait-il, les dernières chaleurs que les premières. Après cela, toutes les congrégations de son ancienne paroisse de Hong-Kew ont voulu l'avoir pour donner à cent enfants le sacrement de Confirmation. Il ne savait pas refuser. Durant le temps de ces fatigues, il se sentait bien portant. A toutes mes respectueuses remarques, il me répondait qu'il n'avait jamais ni si bien dormi ni si bien mangé. Enfin, ce que nous avions prévu arriva malheureusement. Après un mois, lorsqu'il consentit à se reposer un peu, la fatigue se fit sentir et les pieds enflèrent. Le P. Chauvin, consulté, déclara qu'il y avait affection du cœur. Le médecin appelé, parla dans le même sens et réclama un repos absolu. Monseigneur se soumit bien simplement. Il ne souffrait pas et se montrait très gai en communauté. Il songea à utiliser son repos en allant voir nos Pères de Ou-hou. Le docteur le lui permit à condition qu'il ne fît aucune cérémonie. Il partit dimanche soir très content, jouissant d'avance du bonheur que sa venue devait procurer à nos chers Pères du Ngan-hoei. Il devait s'embarquer vendredi matin pour revenir à Chang-hai. Nous n'avions donc aucune crainte, lorsque, jeudi soir, deux dépêches nous arrivèrent en même temps de Ou-hou. La 1re envoyée à 8 h. ½ disait : « Monseigneur très malade, extrême-onction » ; la 2de de 9 h. : « Bishop dead ». Ç'a été un coup de foudre. Les larmes coulaient de tous les yeux...

Tous nos Pères réunis ici ont pu dès le vendredi offrir le S. Sacrifice pour le repos de cette âme si chère et si regrettée.

La communauté européenne de Chang-hai et tous nos chrétiens ont montré une douleur profonde et bien sincère. Je reçois des témoignages de sympathie de toutes parts et même de nombreux protestants. Combien il a été aimé, et combien plus il l'eût été si le bon Dieu nous l'avait conservé !

Les obsèques se feront demain à Ou-hou ; j'y ai envoyé le R. P. Boucher pour présider, les PP. Rouscel, Adigard et Colombel l'accompagnent. Notre bien-aimé Père sera enterré dans l'église de la Compagnie qu'il aimait tant.

Excusez-moi, mon Révérend Père, si je ne vous donne pas plus de détails sur cette mort inattendue, je n'en ai pas moi-même. Je suis accablé et de tristesse et de travail. Fiat ! Fiat !

Bénissez-nous, mon Père,

Votre enfant le plus affectionné en J.-C.

P. Paris, S. J.

Notice biographique sur Mgr Simon.

Extrait de l'« Écho de Chine ».

Les nombreux amis de Sa Grandeur Monseigneur Jean-Baptiste Simon, de la Compagnie de JÉSUS, apprendront avec le plus vif regret sa mort soudaine, survenue le 10 août au soir à Ou-hou. Il s'y était rendu cinq jours auparavant, pour y visiter un certain nombre de missionnaires de la province de Ngan-hoei, réunis dans la résidence qu'y possède la Mission du Kiang-nan.

Le vénéré défunt naquit, près de Nantes, le 20 décembre 1846. Ses études classiques terminées, et quelques mois passés au grand séminaire de cette ville, il entra, le 25 août 1868, dans la Compagnie, au noviciat d'Angers. Il consacra ensuite une dizaine d'années à parfaire ses études littéraires, philosophiques et théologiques, donnant partout des preuves de ses vertus et de ses aptitudes variées. On l'affecta ensuite à l'enseignement supérieur de la littérature française, latine ou grecque, soit à Paris, soit en Angleterre. Puis, selon son plus constant désir, il fut envoyé en Chine, à l'automne de 1886. Pendant un an de séjour à Zi-ka-wei, près Chang-hai, il se livra exclusivement à l'étude de la langue chinoise, écrite et parlée. Bientôt il fut désigné pour occuper le poste de missionnaire dans la ville de Nankin, où il ne sera pas oublié de sitôt. Il y passa près de dix ans, avant d'être chargé de la paroisse du Sacré-Cœur, à Hong-kew, sur la concession américaine à Changhai. Il y a un an, il était nommé recteur de Zi-ka-wei. Au bout de quelques mois enfin, un ordre du Pape le contraignit d'accepter, malgré ses vives résistances antérieures, le titre et les fonctions de Vicaire-Apostolique de Nankin.

L'on sait encore avec quelle satisfaction cette nouvelle fut accueillie parmi ses frères, la population catholique indigène ou étrangère, et un grand nombre de résidents de Chang-hai, appartenant à toutes les nationalités et confessions religieuses.

Sa consécration épiscopale, fort solennelle, eut lieu le 25 juin de cette année, dans l'église de Tong-ka-dou, devant les autorités consulaires, plusieurs mandarins locaux et un immense concours de fidèles et de païens.

Plus que jamais, Mgr Simon se dépensa sans compter. Les fatigues de ces derniers mois, avant et après le sacre, l'abattirent à un point qui alarma son entourage. Mais comment lui persuader de se ménager? — Le dimanche 6 août, alors que le récent typhon faisait encore rage à l'embouchure du Yang-tse, il s'embarqua pour Ou-hou, et hier soir jeudi, arrivaient deux télégrammes, annonçant à une demi-heure d'intervalle, et la soudaine aggravation de son état, et la mort foudroyante qui suivit.

Son prédécesseur, Mgr V. Garnier, mourut à Chang-hai, moins d'un an auparavant, le 14 août 1898. La Mission catholique du Kiang-nan est

donc particulièrement éprouvée. La mort de son évêque, survenant moins de cinquante jours après sa consécration, et après plusieurs décès dans les rangs de ses plus vaillants missionnaires, est un nouveau coup, aussi douloureux qu'inattendu.

La place nous manque pour faire l'éloge, peut-être superflu, des rares qualités de l'intelligence et du cœur de Mgr J.-B. Simon. Un haut fonctionnaire qui ne le vit qu'un instant il y a quinze jours, disait à l'auteur de ces lignes : « Quelle sympathique personne ! » Ceux qui ont longuement connu le défunt ne peuvent que ratifier ce jugement ; en pleine et meilleure connaissance de cause.

La mission de Nankin, la Compagnie de Jésus, la Chine et la France ont subi une perte trop sensible pour qu'il soit possible d'en indiquer ici l'étendue.

Les derniers jours de Mgr J.-B. Simon, S. J.

Récit du P. Colombel.

La moitié des Pères missionnaires au Ngan-hoei avaient été invités à se réunir à Ou-hou pour y prendre un mois de repos ; le mardi, 8 août, avait été désigné pour l'ouverture de ces vacances. Il avait été convenu que Mgr Simon passerait avec les Pères, les trois premiers jours. Sa Grandeur devait s'embarquer à Chang-hai le samedi 5, au soir, sur le « Ngan-King », arriver à Ou-hou le lundi 7 vers le milieu du jour, donner aux Pères le mardi, le mercredi, le jeudi, prendre le « Kiang-Koang » dans la matinée du vendredi 11, rentrer à Chang-hai le samedi vers midi. Monseigneur avait promis de faire la fête de l'Assomption à la filature du Pou-tong dont l'église peut réunir de douze à quinze cents chrétiens.

C'était là le projet de la bonne volonté humaine ; la sagesse divine conduisait les événements à ses fins mystérieuses.

Et d'abord un violent typhon passait sur Chang-hai pendant les journées du 5 et du 6 ; puis encore le « Ngan-King » eut à prendre un chargement plus considérable qu'on ne l'avait prévu ; il ne quitta Chang-hai que le lundi 7 au matin, et Monseigneur n'arriva à Ou-hou que le mardi 8 vers 5 h. ½ du soir, à la fin du premier jour des vacances. Ce retard avait déjà imposé à tous un sacrifice, la Providence allait bientôt en demander de plus grands.

Mgr Simon se sentait indisposé depuis une ou deux semaines. Les médecins de Chang-hai n'avaient prévu aucune complication grave, ils avaient conseillé à Sa Grandeur un régime lacté, des aliments légers, mais avant tout du repos. Monseigneur pensait trouver ce repos dans le voyage et à la Résidence de Ou-hou. En y arrivant, Sa Grandeur ne se trouvait pas plus mal. Pendant la journée du mercredi 9, plusieurs Pères purent déjà voir Monseigneur et lui parler de leurs missions ; Sa Grandeur passait gaîment les récréations avec ses Frères.

Le jeudi 10 devait être le dernier jour, rien pourtant ne pouvait le faire prévoir jusque dans le milieu de l'après-midi.

Monseigneur dit la messe des chrétiens ; à 8 h. il descendait au parloir et en reçut plusieurs, entre autres un de ses anciens chrétiens de Nankin que le commerce avait amené à Ou-hou. Cependant dès ces premières heures de la journée, Monseigneur se sentait fatigué. La nuit avait été mauvaise, la chaleur interne était fatigante, un grand besoin de suer se faisait sentir, et la sueur ne venait pas. Cependant aucun de ces symptômes ne semblait bien grave, car Monseigneur avait promis de faire une Conférence aux Pères réunis, à 11 h. Ce ne fut que vers 10 h. que le Père ministre de la maison persuada à Monseigneur de ne pas ajouter cette fatigue à son indisposition.

Un des Pères présents avait quelque habitude de soigner les malades, Monseigneur voulut le voir et lui demanda conseil. Ce Père essaya quelques-uns des moyens usuels de procurer une transpiration salutaire ; aucun de ces moyens ne réussit. Monseigneur voulait encore descendre au réfectoire à midi et y dîner avec la communauté. Le Père conseilla la diète, et, par déférence à cet avis, Mgr resta désormais dans sa chambre. Sa Grandeur était pourtant sans inquiétudes et comptait encore partir le lendemain matin. vendredi, par le « Kiang-Koang » comme il avait été convenu.

Le Père que Monseigneur consultait pour les soins à prendre pour sa santé, était moins rassuré ; dès 2 h., il fit part de ses inquiétudes au Supérieur de la maison et demanda qu'on appelât le Dr Hart qui est à la tête de l'hôpital que les missionnaires protestants ont ouvert à Ou-hou et est en même temps médecin de la douane. M. Hart vint à 3 h., il examina Monseigneur, écouta ce qu'on lui en dit, mais ne vit rien de grave en ces symptômes, il rassura les Pères.

Mgr Simon avait l'habitude de se confesser plusieurs fois par semaine, il invita le P. Spirituel de la maison à venir après cette visite du médecin, il se confessa avec le plus grand calme. Monseigneur comptait encore partir le lendemain, il n'y a aucune raison de supposer qu'il eut alors la pensée qu'il se confessait pour la dernière fois.

Peu après 3 h. la température du corps commença à augmenter, l'agitation devint manifeste, l'esprit moins lucide. A six heures ces symptômes s'accentuaient tellement qu'un Père alla prier le Dr Hart de revenir. Le Dr donna quelque remède qui n'eut aucun effet. On n'avait pas de glace à la Résidence, on alla en demander au consulat, à la douane; ces messieurs donnèrent tout ce qui leur en restait, avec grande charité. Un bateau de Chang-hai était arrivé ; un de ces messieurs eut la délicatesse d'aller en demander pour nous. Mais tous ces moyens étaient inutiles, le thermomètre médical marquait 43°, 9 à 6 h. ; bientôt 45°, puis bientôt encore le mercure atteignit le sommet de l'échelle.

C'est vers 6 h. seulement que les Pères de Ou-hou commencèrent à craindre que ce terrible accès n'emportât Mgr. A 6 h. ¾ ils se réunirent dans sa chambre et lui donnèrent l'Extrême-Onction. A 7 h. ceux qui ne veillaient pas le malade étaient réunis au réfectoire, ils convinrent de dire chacun 9 messes en l'honneur du Sacré-Cœur, si Mgr leur était laissé. A 7 h. ¾ ils étaient de nouveau réunis autour du lit pour réciter les prières des agonisants. L'agitation s'étant un peu calmée, quelques-uns se retirèrent, mais c'était pour peu de temps. A 8 h. 20 m. Mgr rendait le dernier soupir.

C'était en réalité peu après 3 h. que l'accès avait commencé. Le délire s'était alors emparé de Monseigneur ; il parlait en chinois, en anglais, en français, essayant quelques phrases de la conférence qu'il avait préparée pour 11 h., mais aucune pensée ne pouvait être saisie. Dès 6 h. Mgr ne parlait même plus, semblait bien certainement avoir perdu toute connaissance, l'agonie était commencée.

Les Pères réunis autour du cadavre encore brûlant des feux de la fièvre, mais désormais immobile, récitèrent les prières du rituel « *In expiratione* ». Il ne restait plus qu'à pourvoir au triste devoir des funérailles.

Aussitôt après l'Extrême-Onction du malade, les Pères de Ou-hou avaient télégraphié à Chang-hai. A 8 h. ½ un second télégramme était lancé annonçant la mort de Mgr Simon. Ces deux télégrammes furent remis ensemble à la Résidence de St-Joseph de Yang-king-pang le jeudi soir, 10 août, à 10 h. du soir, deux heures après le dénouement fatal. Certes, la nouvelle était foudroyante. On essaya d'établir aussitôt une communication téléphonique avec Zi-ka-wei, on ne put y réussir. La nuit fut employée à faire des lettres qui pussent être remises aux diverses communautés avant les messes du matin. Un Père alla de grand matin à Zi-ka-wei pour y porter la triste nouvelle. Une vingtaine de Pères y étaient venus des districts pour les vacances ; un grand nombre de messes purent ainsi être célébrées pour Mgr Simon dès le vendredi 11 août, moins de 12 h. après sa mort.

Un détail touchant mérite d'être cité : Ce jour-là, 11 août, était la fête de Ste Philomène ; dans les trois maisons des Religieuses Auxiliatrices du Purgatoire, on s'était préparé à fêter la Mère Ste-Philomène, supérieure générale des Auxiliatrices à Chang-hai. Les chapelles avaient été parées, et surtout les nombreuses enfants, élèves, sœurs, Religieuses de ces trois maisons s'étaient préparées à faire la communion pour leur Mère supérieure. Toutes ces communions furent faites pour le Pasteur défunt. Sur ces autels ornés pour la fête on célébra la messe des morts ; les chants de joie furent remplacés par un profond silence, seule expression qu'on put trouver des sentiments qui écrasaient les cœurs. Pendant toute la journée, les orphelines, les élèves, les Religieuses se succédèrent dans les chapelles pour y faire un chemin de croix perpétuel.

Dans les autres églises les chrétiens étaient également avertis, et ces

prières du troupeau accompagnaient sans doute le pasteur aux pieds du juge suprême.

A Ou-hou d'autres soins avaient occupé la nuit du jeudi (10 août) au vendredi (11 août). Le médecin avait assisté Mgr jusqu'à la mort ; en quittant la Résidence il demandait que le cadavre fût immédiatement mis en bière. Son dévouement, les égards qu'on devait à la communauté européenne, et aussi l'état du cadavre, imposaient cette précipitation.

Deux Pères s'occupèrent à revêtir le défunt de ses habits pontificaux ; deux autres Pères préparèrent le cercueil. Un de ces robustes et lourds cercueils en bois que les Chinois aisés emploient pour leurs morts était en dépôt à la Résidence, depuis 7 ans que la mort n'y avait frappé personne. Dans leur humilité les Pères de Ou-hou n'avaient pas même eu la pensée que les restes de l'Évêque du Kiang-nan pussent être confiés à leur garde ; ils avaient résolu de les déposer le vendredi matin sur le bateau qui allait descendre de Han-keou, c'était précisément le «Kiang-koang » qui devait ramener Mgr à Changhai, mais vivant. Pour ce voyage on crut nécessaire de mettre dans le cercueil en bois une doublure en zinc. Deux ouvriers ferblantiers, venus de Changhai, établissaient alors des conduites d'eau dans la Résidence, ils passèrent la nuit à préparer ce cercueil, puis le corps y fut déposé par les quelques Pères qui avaient veillé auprès de leur Évêque. Le couvercle en zinc fut soudé ; puis le couvercle du cercueil en bois fut fixé suivant les usages chinois. Tout était prêt pour 6 h. du matin. Deux Pères, deux catéchistes devaient conduire la pieuse relique à Changhai. Le cercueil fut descendu au port, déposé sur le ponton ; vers 10 h. le « Kiang-koang » arrivait.

Pendant que le cercueil et les deux Pères qui devaient l'accompagner à Changhai attendaient sur le bord du fleuve l'arrivée du « Kiang-koang », les autres Pères et les chrétiens étaient réunis au pied de l'autel pour célébrer la messe des morts. — Les Pères, au nombre de 12 ou 15, récitèrent l'office des morts, l'un d'eux chanta la messe, fit l'absoute solennelle ; les 200 chrétiens de Ou-hou, aussitôt prévenus, assistèrent presque tous à la cérémonie.

Le R. P. Supérieur de la mission, à qui la mort de Mgr Simon donnait tous les pouvoirs, n'eut pas les scrupules des Pères de Ou-hou. Il jugea immédiatement que le corps de Mgr Simon devait reposer là où Dieu l'avait fait tomber, et que la présence de ce cercueil serait une nouvelle consécration pour l'église de Ou-hou. Il télégraphia donc au supérieur de cette Résidence d'enterrer Mgr Simon dans son église, que le R. P. Recteur de Zi-ka-wei allait partir immédiatement pour présider aux obsèques, que deux ou trois Pères l'accompagneraient pour représenter les missionnaires du Kiang-sou. Ce télégramme n'arriva à Ou-hou que vers 11 h., au moment où le « Kiang-koung » allait lever ses ancres. On se hâta d'y porter le télé-

gramme, d'en retirer le cercueil, de le rapporter à la Résidence. Il fut déposé dans l'église au pied du maître-autel, et dès lors tous s'apprêtèrent à faire au prélat défunt des obsèques solennelles. Le P. Recteur de Zi-ka-wei et ses compagnons, embarqués à Changhai dès le vendredi soir (11 août), devaient arriver à Ou-hou dans l'après-midi du dimanche 13; on se prépara à faire l'enterrement le lundi 14, vigile de l'Assomption. Cette vigile était le jour même où, l'année précédente, était mort Mgr Garnier, prédécesseur de Mgr Simon. Mais Mgr Garnier avait eu près de 20 ans d'épiscopat ; Mgr Simon n'était évêque que depuis 45 jours !

Les projets que l'on faisait le 11 à Changhai pour la cérémonie du 14 devaient encore être changés par la Providence, qui semble avoir voulu conduire seule toute cette affaire, par les circonstances qui forcèrent les volontés humaines.

Vers 3 h. de l'après-midi du vendredi 11, on s'aperçut que les heurts, sans doute, du double transport avaient disloqué le cercueil et des émanations pestilentielles s'en échappaient. On essaya de le placer plus près des ouvertures de l'église, bientôt un pus infect en découla en abondance ; il n'y avait plus à hésiter, il fallait hâter l'ensevelissement.

Dans l'église de Ou-hou, le maître-autel est dédié à S. Joseph. Dans les deux bras du transept sont les autels du Sacré-Cœur et de N.-D. de Lourdes ; de chaque côté de la nef quatre petites chapelles, séparées par des murs, sont dédiées aux saints de la Compagnie ; la première du côté de l'évangile à S. Ignace, la première du côté de l'épître à S. François-Xavier. Cette dernière fut choisie pour le lieu de la sépulture. S. François-Xavier est le patron du diocèse, mais en outre une circonstance toute matérielle imposait ce choix. La chapelle de St-Ignace repose presque immédiatement sur le roc ; dans la chapelle de St-François-Xavier on ne devait rencontrer que des terres rapportées. Une fosse fut bientôt creusée au pied de l'autel. Un peu avant minuit elle était assez profonde ; on y répandit un lit de charbon de bois ; quelques-uns des Pères seulement étaient présents, et présidèrent à la disposition du cercueil dans la fosse. On l'enveloppa de toute part d'une épaisse couche de ciment, on combla la fosse avec du béton. Dès le samedi matin (12 août) cette œuvre était assez avancée. On a le projet de mettre sur la tombe une dalle mortuaire et d'encastrer dans le mur, vis-à-vis l'autel, une épitaphe qui garde le souvenir de nos peines actuelles. En attendant il restait à se préparer à la cérémonie du lundi (14 août).

Le R. P. Recteur de Zi-ka-wei et ses compagnons arrivèrent à Ou-hou le dimanche (13) dans l'après-midi. Le supérieur de la Résidence et un des Pères venus de Changhai allèrent aussitôt inviter aux funérailles du lendemain le Consul anglais, le Commissaire de la douane et ses assistants. Ces messieurs promirent de venir à la cérémonie du lendemain. Le Consul voulut bien se charger lui-même de faire la même invitation aux autorités chinoises.

On avait apporté de Changhai les écussons, les tentures, les draperies funèbres qui avaient servi aux funérailles de Mgr Garnier ; plusieurs Pères se dévouèrent à préparer l'église pendant la nuit ; un catafalque de belle apparence se dressa devant le maître-autel. Au matin du lundi, vigile de l'assomption, 22 prêtres disaient la messe pour leur Évêque ; à 9 h. le R. P. Recteur de Zi-ka-wei chantait la messe ; un harmonium soutenait un chœur de 12 ou 15 voix d'hommes habilement dirigé. Treize Européens et deux dames, dont l'une était la femme du Consul anglais, avaient répondu à l'invitation de la veille ; c'est à peu près toute la population européenne de Ou-hou. Les 200 chrétiens et les écoles remplissaient la nef. Le Tche-hien (préfet) de Ou-hou et un petit mandarin militaire chargé de la police du quartier étaient venus aussi et assistèrent à tout l'office. Le Tao-tai n'y était pas, mais après midi il vint lui-même s'excuser, l'invitation lui était parvenue seulement après la cérémonie, il y serait certainement venu, disait-il, s'il avait été prévenu à temps.

Pendant la matinée, les drapeaux du consulat anglais, de la douane impériale chinoise, tenue par des Européens, des différentes compagnies de bateaux représentées à Ou-hou, étaient en berne, témoignage d'estime accordé à Mgr Simon et à la mission.

La messe et l'absoute étaient à peine terminées, qu'on dut enlever de l'église tout signe de deuil pour préparer la fête de l'Assomption. Le lundi 15 au matin les chrétiens étaient encore en effet tous à l'église ; 120 communions furent distribuées. Les Pères qui avaient chanté la veille l'office funèbre, chantèrent pendant la messe et l'absoute qui suivit des motets de circonstance. Deux fois ainsi, en 1898 et 1899, la fête de l'Assomption était étroitement liée à la mort de l'Évêque de la Mission de Kiang-nan.

Pendant que ces fonctions sacrées se faisaient à Ou-hou, il s'en faisait de semblables à la filature du Pou-tong, où tout était préparé pour recevoir Sa Grandeur ; mais on n'avait pu prévoir qu'un voile de deuil en couvrirait l'éclat. Le lundi on y faisait un service funèbre, et le mardi un Père dut remplacer son Évêque.

Le Supérieur de la Résidence de Ou-hou était allé remercier le Consul et les officiers de la douane ; il leur avait en même temps offert de s'asseoir à la table de la communauté au jour de l'Assomption. A midi, la table ordinaire, présidée par le R. P. Recteur de Zi-Ka-wei, recevait le Consul anglais, le Commissaire de la douane, ses deux assistants. On avait aussi invité le Dr Hart pour reconnaître son dévouement. Ces messieurs, bien que tous protestants, eurent l'amabilité de témoigner qu'ils étaient heureux de s'asseoir à la table d'une communauté religieuse ; cependant, ni le *Benedicite* et les Grâces, ni la lecture de la Bible et du martyrologe ne leur furent épargnés.

Le mercredi matin (16 août), avant le lever du jour, les Pères venus de

Chang-hai disaient la messe pour être prêts à prendre le bateau qui allait passer à Ou-hou. L'un d'eux put dire la messe à l'autel de St-François Xavier, la tombe de Mgr Simon était fermée. C'était la première messe dite sur cette tombe.

Le voyageur rencontre souvent en France les ruines d'anciens monastères et dans la nef de l'église son pied foule des dalles où sont gravées une mitre, une crosse, une croix épiscopale. Son souvenir se reporte au temps où, sous ces voûtes effondrées, l'Évêque présidait au chœur environné de ses Religieux, et le mot célèbre lui revient à la mémoire : Ce sont les moines et les Évêques qui ont fait la France. Ces 20 Religieux chantant l'office des morts à Ou hou, déposant pour la dernière fois le corps d'un Évêque dans la terre du Ngan-hoei, ne travaillent-ils pas, eux aussi, à faire une Chine nouvelle ? Les anciennes institutions de la Chine s'effondrent dans leur propre pourriture. Les puissances européennes ont déjà les yeux, la main, sur la proie, guettant d'un œil jaloux ses dernières palpitations. Seule l'œuvre des missions est florissante au milieu des ruines de la Chine ; depuis longtemps elle a devancé les efforts de la politique et des armées ; chaque province a son Évêque, son clergé, ses séminaires, ses religieuses. Il y a trente ans le Ngan-hoei n'avait pas de missionnaires, presque aucun chrétien ; il compte aujourd'hui 150 chrétientés, 10,000 chrétiens, autant et plus encore de catéchumènes, et désormais les restes d'un Évêque sont déposés en cette terre ; Dieu sait la moisson qui sortira de cette semence.

Le P. Recteur et ses compagnons rentraient à Chang-hai le jeudi 17 août à midi. Ils y trouvaient un mandement du Provicaire demandant des prières pour le défunt et convoquant les chrétiens à des services solennels qui devaient se célébrer à Tong-ka-dou le vendredi 18 août, à Zi-ka-wei le samedi 19, à Yang-king-pang le vendredi 25. Puissent ces solennités assurer la glorification du Pasteur que les chrétiens du Kiang-nan viennent de perdre ; puissent les prières de Mgr J.-B. Simon obtenir à la mission la grâce de recevoir promptement le successeur que Rome lui donnera.

Aug. M. Colombel, S. J.

Services pour Mgr Simon à Yang-Kin-Pang.

« Un grand service a été célébré en l'honneur de S. G. Mgr Simon à l'église St-Joseph. Nombreuse assistance. M. de Bezaure, M. d'Huytesa, en grand uniforme, M. Hauchecorne, tous les membres du corps consulaire, le commandant et les officiers du *Jean-Bart*, MM. Tillot, président du conseil municipal, Rocher et de nombreux résidents assistaient à la cérémonie. Le R. P. Paris officiait. La musique municipale a joué divers morceaux ; les maîtrises de St-Joseph et de St-Fr.-Xavier, sous la direction du P. Rouscel, ont chanté une messe funèbre ». (*Écho de Chine* du 26 août.)

Le 27 septembre, il y a eu un grand service pour Mgr Simon à T'ang-ka-

hang, centre du district du P. Vieillemaringe au Pou-tong. Les PP. Louail, Gain, Lémour, Bouvet, Gouraud et Pierre avaient été invités par le P. Vieillemaringe pour donner le plus grand éclat à la cérémonie. Les chrétiens s'y sont rendus en grand nombre et ont assiégé les confessionnaux. Au milieu de la vaste église, s'élevait un catafalque monumental surmonté de la crosse et de la mitre. A la messe solennelle, célébrée par le P. Louail, ministre de la section, les chants étaient exécutés par les PP. Lémour, Gain, Pierre, Bouvet et Gouraud. Les Sœurs de Charité de Chang-hai ont accepté de voir les malades à la filature chrétienne, plusieurs fois par semaine.

LES lettres que Monseigneur Simon écrivit au R. P. Provincial avant et après sa consécration épiscopale, nous permettent de voir l'ardent amour que l'évêque-missionnaire portait à la Compagnie. A ce titre nous en publions de larges extraits.

Chang-hai, 6 mars 1899.

MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE PROVINCIAL,

P. C.

Vous devez, à l'heure où je vous écris ces lignes, recevoir le télégramme que j'ai prié le R. P. Supérieur de vous adresser, pour être transmis à Sa Paternité. Que ne puis-je voler avec lui jusqu'aux pieds de notre Père ! J'ai confiance, malgré tout, que j'arracherais de son cœur le mot de pitié que j'implore, et qu'il m'accorderait de mourir jésuite, pleinement jésuite, rien que jésuite.

C'est jeudi soir, à 8 h. ½, que nous avons reçu de Yang-king-pang, par téléphone, la nouvelle, venue par les *Missions Catholiques*. J'ai passé une bien mauvaise nuit, — pas révolté, mais profondément triste.

J'ai quitté Zi-ka-wei dès le matin, après ma conférence habituelle à mes chers Tertiaires, à qui je n'ai pu cacher ma tristesse ; et je suis venu m'enfermer dans la solitude de la retraite, à Yang-king-pang, autant pour fuir les félicitations qui m'accablent que pour me trouver seul à seul avec Dieu N.-S. car le bruit s'en est répandu aussitôt dans tout Chang-hai par les journaux.

Le R. P. Supérieur et tous mes frères m'ont témoigné et me témoignent, en cette circonstance, une grande charité, qui m'attache de plus en plus à la Compagnie, ma vraie et unique mère. Mais tout cela ne me console pas, ou plutôt, en me consolant, ne guérit pas ma douleur.

J'ai donc voulu user du seul droit qui me reste, mon *droit* parce que c'est mon *droit :* supplier Sa Paternité d'avoir compassion de moi et plus encore de notre chère mission.

Je n'accepterai que sur un ordre de notre Père. C'est là le seul moyen d'assurer ma paix pour ma vie entière ; et ma seule consolation, puisque

cet ordre seul me donnera l'assurance que je reste Jésuite, s'il plaît à Sa Paternité de m'imposer ce sacrifice.

En même temps, je renouvelle mon vœu de profès, pour écarter de moi la dignité, si c'est possible encore ; — du moins, pour demeurer le fils de la Compagnie en tout et toujours, si, pour des motifs dont notre Père seul est juge, je dois me soumettre. Mais vous, mon bien-aimé Père Provincial, me connaissant comme vous me connaissez, — car personne ne me connaît mieux que vous, — comment aurez-vous pu mettre à cette épreuve notre chère mission, qui est la vôtre ?

On me dit que c'est parce que j'aime la Compagnie que ce choix est tombé sur ma pauvre personne. Je veux bien le croire, et ici je ne puis contredire à ce sentiment filial, qui est bien celui de mon cœur. Mais, comme je vous l'ai déjà écrit, c'est la seule chose que j'aie de bon : elle suffit à me rendre heureux ; elle ne suffit pas à la charge qu'on m'impose.

Pardon pour ces pages, écrites au galop : la malle va partir. Je vous écrirai quand j'aurai reçu la réponse de notre Père. Bénissez-moi ; puis, priez, et faites prier pour moi, votre enfant toujours en N.-S.

J.-B. Simon, S. J.

Zi-ka-wei, 20 mars 1899.

Mon révérend et très aimé Père Provincial,

P. C.

C'est à la chapelle, aux pieds du St-Sacrement, que j'ai lu votre lettre, si bonne et si réconfortante, du 7 février, Laval. Je l'ai lue à la suite des Lettres apostoliques qu'elle accompagnait. Merci du fond du cœur, plus encore que pour la précédente : oh ! oui, vous avez bien fait de me donner ces avis paternels J'y trouve ma meilleure force et ma meilleure consolation, en y trouvant la meilleure assurance que l'on voudra bien me tenir toujours pour un fils de la Compagnie, ma chère et bénie mère, si mes supplications ne sont pas entendues.

Notre Seigneur me fait la grâce d'aimer la Compagnie d'un amour si filial, et de voir si manifestement dans cet amour même une sauvegarde et un salut, que d'instinct je me sentirais porté à m'abriter sous son nom, sous sa manière de voir, sous son désir.

Aussi, je puis vous le dire avec simplicité, je suis tellement touché des témoignages de joie fraternelle qui m'arrivent de tous les points de la Mission, tellement touché surtout de les voir appuyés sur la confiance que l'on veut bien avoir en mon amour pour la Compagnie, que j'en éprouve un bonheur intime au milieu de ma tristesse.

C'est donc fini, me direz-vous : j'ai accepté ?

Eh bien ! non, pas encore. J'ai remis le pli au R. P. Supérieur, en attendant les réponses de notre Père.

J'étais préparé à le faire, ayant commencé, dans cette intention, par réciter mon « *Suscipe* » avant d'ouvrir le redoutable pli, — si j'y trouvais les deux choses dont j'ai besoin, absolument besoin, pour la paix de ma vie : un ordre de Sa Sainteté, et un mot de notre Père dans le sens de celui de votre dernière lettre.

Le premier me paraît nécessaire, d'après la formule même des vœux : « ... *nec consensurum in mei electionem, quantum in me fuerit, nisi coactum obedientiâ ejus, qui mihi præcipere potest sub pœna peccati* », — et d'après la bulle de Grégoire XIII : « *Ascendente Domino* »... « *nec extrà Societatem... ... nisi coactus obedientià ejus qui... etc.* »

Le second me donnerait la joie dans mon sacrifice, sachant que je le fais *pour* ma mère, puisqu'il me serait demandé pour notre Père, qui la représente auprès de tous ses enfants.

Or, je n'ai trouvé ni l'un ni l'autre dans ce que j'ai lu. Je crois donc devoir attendre la réponse à mon télégramme du 5 mars, ou à ma lettre du 7, le lendemain ou le surlendemain.

Je vais plus loin, à raison des difficultés et des embarras qui pourraient exister pour la Compagnie, — embarras que je n'ai pas à examiner, et dont notre Père est seul juge : Si notre Père *estime* que le *premier* point est *suffisamment* contenu dans le texte des lettres apostoliques, et s'il estime d'autre part que mon acceptation est nécessaire A. M. D. G. et au bien de la Compagnie, son jugement sera ma règle : je le supplierais seulement de vouloir bien me le dire nettement, tant pour la paix de ma conscience que pour la joie de mon sacrifice.

Je le comprends mieux maintenant, dans le calme où je suis par la grâce de Dieu, — j'ai trop demandé peut-être à notre Père, en lui écrivant sous le coup de l'émotion, dans ma première lettre, *en lui demandant un ordre*, comme condition de mon acceptation, m'exposant à le mettre en embarras s'il ne peut pas me donner cet ordre lui-même, malgré le désir qu'il aurait de me voir accepter. Comme je crois l'avoir ajouté dans un P. S. à ma lettre dès ce premier moment, je ne suis pas un révolté : j'attendais le « précepte » du Saint Père, parce que l'expression formelle m'en paraît nécessaire à l'obligation du vœu, tandis qu'un *désir de la Compagnie bien connu* aura toujours la valeur d'un ordre à mes yeux.

La malle va partir, je n'arriverais pas à pouvoir écrire à notre Père une lettre équivalente à celle-ci. Si vous croyez, mon Révérend Père Provincial, que celle-ci soit utile pour éclairer sa Paternité, dans le cas où elle ne vous aurait pas encore adressé par moi ce que j'ose lui demander et attendre de sa charité, je serais reconnaissant à votre Révérence de vouloir bien lui transmettre ces pages.

Ce retard aura du moins l'avantage de me laisser avec nos chers Tertiaires un peu plus longtemps. Puissions-nous en profiter, eux et moi, pour déve-

lopper dans nos cœurs l'amour de la Compagnie, notre Mère bien-aimée, et pour y développer du même coup l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ !

Si vous saviez comme vous m'avez fait plaisir en me bénissant au nom de la Compagnie !

In unione S. S.
R^æ V^æ infimus in X^to servus,
J. B. Simon, S. J.

Chang-hai, 3 avril 1899.

Mon révérend et bien-aimé Père Provincial,

P. C.

Pour ce qui concerne ma situation personnelle, je ne vois rien à ajouter à ma précédente lettre. J'attends, et, grâces à Dieu N.-S., j'attends dans le calme et la paix. Tout cela est parfait au point de vue du 3^e an au moins.

Il paraît bien que l'idée d'une division en plusieurs vicariats, deux au moins, était sérieuse. Mgr Carlassare, évêque italien, vicaire apostolique du Hou-pé, à Han-k'eou, vient d'écrire au P. Marché, le priant « de me saluer, en attendant qu'il le fasse directement ». Il ajoute « qu'il a été bien étonné de nous voir rester avec un seul évêque » ! Or, Mgr Carlassare était le Président du Synode dont notre mission fait partie.

Les évêques étrangers à la Compagnie ne connaissent pas toujours l'organisation intérieure de nos missions, où le supérieur régulier, tel qu'il existe chez nous, est d'un avantage merveilleux pour l'administration, pour l'élan, pour le développement des œuvres, et pour l'esprit religieux, qui est, en définitive, la meilleure ressource, la meilleure force d'une mission.

C'est là, certainement, le grand bien de la Compagnie. J'ai eu occasion, plusieurs fois, de le voir reconnaître par des missionnaires d'autres congrégations, les missions Étrangères, par ex., et les missions Belges, et les missionnaires de Milan.

Si l'Évêque et le Supérieur sont unis, — et, Dieu aidant, ce n'est vraiment pas difficile à deux vrais enfants de la Compagnie, — ils ont tout pour faire plus et mieux que ne pourraient faire quatre évêques, qui se diviseraient le même vicariat, la division entraînant d'elle-même, inévitablement, la diminution des ressources.

Je vous prie de me bénir, mon bien-aimé Père.

In unione S. S.
R^æ V^æ infimus in X^to servus,
J. B. Simon, S. J.

Zi-ka-wei, 1^er mai 1899.

Mon révérend et cher Père Provincial,

P. C.

Nous voici à notre dernier mois du 3^e an. Il va donc se terminer, quoi qu'il arrive désormais. J'en bénis le bon Dieu, surtout pour moi, qui y ai

reçu tant de grâces, puisque ç'a été mon vrai 3e an à moi-même, ayant eu si peu du mien.

J'attends toujours les dispositions définitives de la divine Providence. Je ne vous cache pas que ce retard, malgré tout, me donne encore quelque espoir, si petit qu'il soit. Je n'ose trop m'y abandonner : j'ai du moins la grâce, fruit de tant de prières à mon intention, de m'abandonner pleinement à la très sainte et aimable volonté de Dieu Notre-Seigneur.

Si je suis déchargé, *Deo gratias* pour la mission ; si le sacrifice m'est imposé, je suis prêt, dans le Cœur adorable de Jésus, à qui j'ai tout remis, n'ayant qu'un désir au cœur, celui de rester, Père Simon ou Évêque, un fils dévoué, aimant, fidèle, de la Compagnie.

Bénissez-moi encore, s'il vous plaît.

In unione S. S.
Rae Vae infimus in Xto servus et filius,
J. B. Simon, S. J.

Chang-hai, 12 juin 1899.

Mon révérend et très aimé Père Provincial,

P. C.

Vous allez recevoir mon télégramme dans quelques heures : « Sacre, 25. Simon. » J'ai tenu, mon bien-aimé Père, à vous avoir auprès de moi dans le Sacré-Cœur de Jésus, en cette grave circonstance, avec tous les Nôtres, à qui vous aurez pu communiquer la nouvelle, et très spécialement notre Père, — en même temps qu'à m'assurer des prières, dont j'ai tant besoin.

C'est le 1er juin, au premier jour de ma retraite en compagnie de nos PP. Tertiaires, que m'est arrivée la lettre de notre Père. Je l'ai reçue comme le dernier mot du bon Dieu. N'ayant plus de recours possible, j'ai été devant le S. Sacrement dire mon *Fiat ;* et j'ai écrit sur-le-champ au R. P. Supérieur, à Yang-king-pang, pour lui en donner avis. Le R. P. Paris est rentré aussitôt à Zi-ka-wei, dès le lendemain, 1er vendredi du mois : il m'a remis les Bulles ; puis, à midi, au dîner, il a notifié la chose à la mission par un petit mot rédigé avec la plus parfaite délicatesse, et dans une si aimable charité que j'en ai été profondément touché.

Par la grâce de Dieu Notre-Seigneur, le calme est rentré dans mon âme. Il y revient bien encore, de temps en temps, quelques éclairs d'angoisses, quand je me regarde moi-même ; mais ce ne sont que des éclairs. L'abandon est plein et sans retour : je m'abandonne à la très sainte volonté de Dieu, à son infinie miséricorde, et à la charité de la Compagnie, dans la confiance qu'elle veut bien rester ma mère.

Notre Père n'en a donné l'assurance dans des termes d'une bonté si paternelle que j'y trouve ma force et ma meilleure consolation. Il m'écrit en effet que « les décisions pontificales laissent subsister *tous* mes vœux de

Profès »; et il veut bien ajouter que « ma situation par rapport à la Compagnie reste absolument ce qu'elle était avant mon élévation ».

C'est tout ce que je veux : je n'ai plus, avec cela, qu'à rester moi-même un véritable fils de ma mère bien-aimée, la Compagnie: ce que j'espère de la divine miséricorde.

Par ailleurs, je suis tout confus de la joie générale, et des témoignages de sympathie que je reçois tant des étrangers que de mes frères : la charité se cache tant de défauts, pourtant si manifestes. Dieu veuille que ce soit pour sa gloire !

Monsieur de Bezaure, notre Consul de France, désire que tout le monde officiel soit invité à la cérémonie, comme il avait voulu le faire lui-même pour les obsèques de Mgr Garnier.

Ce sera à l'église de Tong-ka-dou, à 8 h. Je ne manquerai pas de vous en adresser le compte-rendu.

J'ai pris pour mes armes le Sacré-Cœur de Jésus, avec le chiffre de la Compagnie, — et pour devise : « *In Corde Jesu* ». La devise était d'abord : « *Omnes et omnia in Corde Jesu!* » On m'a demandé, pour l'art, de la réduire. J'y ai bien eu quelque regret; mais après tout, ce qui reste renferme tout.

C'est Mgr Bulté qui sera l'évêque consécrateur, en qualité de S. J.; les évêques assistants seront Mgr Carlassare, du Hou-pé, et Mgr Reynaud, du Thé-kiang; Mgr Favier, de Pé-king, devait venir à la place du dernier; mais il m'a télégraphié son regret de ne pouvoir venir, la situation étant très tendue en ce moment à Pé-king. J'ai aussi invité Mgr de Macao, avec Mgr Mutel, de Corée, sans avoir grand espoir qu'ils puissent venir. Le R. P. Supérieur de Macao, R. P. Gongaloux, viendra. — Vous n'en doutez pas, mon très aimé Père, je ne vous oublierai pas le 25.

In unione S. S.
R^{æ} V^{æ} Infimus in X^{to} servus,
J. B. Simon, S. J.

A bord du « Po-yang ».
De Chang-hai à Ou-hou, 21 juillet 1899.

Mon révérend et très aimé Père Provincial,

P. C.

Il y a 3 semaines, si j'avais pu suivre le désir de mon cœur, que vous auriez cette lettre. J'aurais voulu vous l'écrire dès le jour ou le lendemain de mon sacre. Je n'ai pu y arriver. Mon présent voyage à Ou-hou est la première interruption d'une série d'occupations, qui m'ont saisi dès le matin du 26 juin par une ordination de sous-diacres, pour se succéder, sans un moment de répit, jusqu'à l'heure de mon départ avant-hier soir.

La charité des Nôtres a même commencé de s'en alarmer : j'ai reçu à ce sujet plusieurs observations dont le sentiment si délicatement fraternel m'a

profondément touché, encore que les circonstances ne m'aient pas permis d'en tenir compte.

Le temps des vacances n'est pas un temps de repos pour les supérieurs, dans la mission. Cette année, très spécialement, il ne pouvait l'être pour moi: ordinations, confirmations, distributions des prix, examens des séminaires, examens de nos prêtres séculiers... etc., je ne pouvais songer à me soustraire à aucune de ces obligations, ou à me contenter de les prendre par un intermédiaire. Par la grâce de Dieu, je n'ai pas trop mal porté tout cela. Ce sera parfait si je m'en tire jusqu'au bout : ce sera alors le temps des visites pastorales, lesquelles auront leurs fatigues sans doute, mais aussi leur repos pour les fatigues précédentes par le seul fait d'une grande diversion de vie.

Ou-hou, 22 juillet. Je trouve les 1res vacances de nos Pères du Ngan-hoei sur leur fin. Bons et chers Pères ! Ils viennent de passer par de grandes épreuves, qui sont en même temps un grand deuil pour toute la mission. Humainement, dans les circonstances présentes, la mort du cher P. Perrigaud est une perte irréparable. Celle du P. Feuardent laisse un vide également très difficile à combler ; et celle du F. Berrens laisse la maison de Ou-hou sans infirmier, sans compter l'embarras des affaires courantes où cet excellent frère était d'un si grand secours.

Le Fr. Templet, infirmier de Yang-king-pang, est bien ici, arrivé quelques jours avant moi. Mais ce n'est pas dans l'état où il se trouve lui-même qu'il pourra être utile. Heureux, si ce changement d'air lui rend une santé très compromise par de longues fatigues accumulées : le pauvre frère paraît plus près de la tombe que de la guérison.

Vous le voyez, mon bien-aimé Père Provincial, si nous nous recommandons à votre charité, nous, vos enfants les plus éloignés de la Province, ce n'est pas sans un extrême besoin. Daigne N.-S. vous donner les moyens de nous venir en aide ! J'ai confiance que son divin Cœur, en vous inspirant de nous secourir, vous rendra au centuple ce que vous aurez fait pour nous.

Je n'ai pu encore que parcourir à la hâte une très minime partie des relations annuelles des différentes sections. J'en ai vu assez pour constater partout un besoin pressant de nouveaux missionnaires. Le nombre des catéchumènes ne montera pas loin de 40.000 ; et partout les Pères observent qu'ils n'ont inscrit que les catéchumènes déjà prouvés sérieux. Nous arriverions presque au double s'ils avaient marqué tous ceux qui se sont présentés. Il y a là évidemment un signe du bon Dieu. Le bon Dieu, par conséquent, doit vouloir y répondre par des secours correspondants.

Laissez-moi, mon très aimé Père Provincial, vous dire toute ma pensée, c'est-à-dire vous ouvrir tout mon cœur. Vous savez combien j'ai toujours eu à cœur le développement des œuvres scientifiques dans la mission. Je me suis permis d'en écrire à vos deux prédécesseurs et à vous-même. De fait, ce sera, à mon humble avis, une des idées les plus fécondes de votre

provincialat en faveur de la mission de Chine, d'avoir compris cette importance, et un de ses plus signalés bienfaits de n'avoir rien épargné pour la réaliser. Désormais, l'observatoire est assuré, et le musée aussi : deux choses qui, suivant les grandes traditions de la Compagnie, sont d'une influence majeure A. M. D. G.

Je n'ai point varié là-dessus ; je ne changerai pas davantage maintenant que je suis évêque, encore que mes préoccupations immédiates aient à se porter sur d'autres points.

Je vous remercie donc sincèrement de ce que vous avez fait pour ces institutions, si conformes à la Ste-Église, et en réalité si fécondes, bien qu'indirectement, pour le bien des âmes.

Mais en même temps, puisque la divine Providence vient de me donner plus pleinement la charge de cet immense vicariat, et puisque vous avez contribué pour votre part, mon très cher Père, à m'imposer cette responsabilité, permettez-moi de recourir à votre charité, de crier au secours, et de vous demander un renfort absolument nécessaire d'hommes capables, d'un bon sens solide, d'une formation religieuse complète, d'une générosité à toute épreuve.

Je m'arrête là-dessus, ayant encore, avant de finir, à vous dire merci, un merci de cœur, pour toute votre charité à mon égard dans les circonstances, malgré tout douloureuses, que je viens de traverser. C'est fini ! je ne veux plus y penser que pour me soumettre. C'est une nouvelle preuve que Dieu Notre-Seigneur veut être seul dans ses œuvres : demandez-lui que du moins je n'y sois pas un obstacle.

Vous avez reçu mon télégramme pour le 25 juin. Oh ! oui, mon cher et vénéré Père, vous étiez dans mon cœur à l'heure de ma première bénédiction d'Évêque. Oui, encore, je l'espère de l'infinie miséricorde, je resterai le fils de la C^ie^ notre mère.

In unione S. S.
R^æ^ V^æ^ infimus in X^to^ servus
J. B. Simon, S. J.
Vic. ap. de Nanking.

Le Père Joseph Mann.

L'AN dernier, au sanctuaire de Notre-Dame aux Trois-Épis en Alsace, se tenait une réunion jubilaire où plusieurs prêtres du diocèse de Strasbourg remerciaient Dieu des bienfaits de vingt-cinq ans de sacerdoce et ranimaient leur courage pour de nouveaux travaux. Parmi les noms des jubilaires absents, se trouvait celui du P. Joseph Mann, d'Oberbergheim, jésuite, missionnaire en Chine. Dans sa mission du Tcheu-li, le P. Mann

n'oubliait pas ses confrères d'ordination et le diocèse auquel il avait consacré les prémices de son zèle.

Ordonné prêtre en 1874, l'abbé Mann avait été nommé vicaire d'Ammerschwihr en Haute-Alsace. L'année suivante, un Père d'Amiens, venu à Ammerschwihr pour rendre visite à sa famille, recevait du curé cette confidence : « Mon Père, j'ai comme vicaire un vrai Louis de Gonzague : je le crois incliné à la vie religieuse, j'en suis même sûr, et je m'en réjouis ; montez donc chez lui. »

Entre le Père et l'abbé Mann, la conversation s'engagea pleine d'intimité. On parla des différents Ordres religieux, surtout de ceux qui envoient de leurs membres dans les Missions. La Compagnie de Jésus, la mission de Chine, les noms de saint François-Xavier et de saint Louis de Gonzague, gagnèrent vite le cœur du jeune prêtre. Après un mois de réflexion, il venait à Amiens frapper à la porte du noviciat de Saint-Acheul.

Le nouveau novice se distingua bientôt parmi les plus fervents par sa piété et sa générosité. Après une année passée à Amiens, on l'envoya au collège de Reims, où il fut surveillant, professeur et collaborateur d'un Père dans l'œuvre des Alsaciens-Lorrains. Trois années de vie religieuse suffirent pour faire apprécier la solidité de sa vertu et lui valoir la grâce tant désirée des Missions. Le 25 novembre 1878, ayant pour compagnons les PP. Becker et Jacquenet, il arrivait à Tchang-kia-tchoang. C'est dans ce village, situé à trois journées de Tien-tsin et à deux kilomètres de la sous-préfecture de Hien-hien qu'est bâti le principal établissement des missionnaires du Tcheu-li S.-E. Là se trouve le noviciat de la mission où les nouveaux venus apprennent la langue et les usages du pays ; l'évêque y a sa cathédrale, la mission son séminaire, ses écoles, un collège où deux cents élèves environ font leurs études chinoises et se préparent, s'ils le veulent, à conquérir le précieux bouton de bachelier, et surtout à devenir de zélés auxiliaires des missionnaires, soit comme administrateurs de chrétientés, soit comme catéchistes, soit même comme prêtres. Pour achever l'énumération, il faudrait citer les catéchuménats pour hommes et pour femmes, l'imprimerie de la mission, une pharmacie dispensaire, l'école-noviciat de vierges apostolique, etc... Tchang-kia-tchoang fut presque l'unique résidence du P. Mann durant les vingt ans et demi qu'il passa en Chine : son savoir-faire, son zèle, sa sainteté lui acquirent bientôt une telle influence qu'il fut mis à la tête des œuvres les plus importantes. A lui seul, il occupait les emplois de plusieurs Pères : il était vice-supérieur de la résidence, du collège et du séminaire, procureur de la maison, curé de la paroisse, ministre du district de Hien-hien, directeur de l'école-noviciat des vierges apostoliques, chargé de la formation de nos frères coadjuteurs chinois.

Malgré ses nombreuses occupations, sa charité trouvait encore le temps de s'exercer de mille façons : chaque jour il faisait la lecture spirituelle au

P. Ménestrel, devenu presque aveugle : il lisait lui-même au réfectoire pendant les repas deux fois la semaine et il tenait à faire lui-même aux nouveaux missionnaires tous les honneurs de la maison.

Curé de la paroisse, il s'était réservé la dernière messe. Il prêchait tous les dimanches et jours de fête. D'une voix douce et sympathique, il expliquait le mystère du jour avec une grande simplicité et le peuple goûtait fort sa prédication. Bon pasteur dans toute la force du terme, il remplissait à la perfection tous les offices de sa charge. Quelque temps avant sa mort, le P. Mann, sur les instances du P. A. Wetterwald, avait consenti à écrire la relation d'un ministère exercé par lui dans la prison de Hien-hien ; nous la transcrivons ici.

« Au printemps de 1898, quelqu'un vint nous avertir qu'un chrétien de Hoai-tchenn, emprisonné à Hien-hien depuis bien des années, était gravement malade et demandait à se confesser. Comment ce chrétien était-il dans les fers ? Il y a plus de dix ans, lui et son frère avaient été compromis dans une affaire de rapt et jetés en prison ; le frère fut décapité sans avoir pu être visité par le missionnaire : lui, au contraire, était resté dans les prisons de Hien-hien, mais personne ne savait ce qu'il était devenu. L'avis qu'on nous donnait nous remettait soudain sur sa piste.

Mais comment arriver jusqu'à lui ? J'envoie ma carte au *seu-ya*, petit mandarin préposé aux prisons et je demande une entrevue pour le lendemain. Arrivé chez le mandarin, nous buvons une tasse de thé, tout en parlant de la pluie et du beau temps. Puis venant droit au but de ma visite : « Oserais-je, Monsieur, vous demander la grâce de dire un mot au prisonnier chrétien malade ? — Assurément, » répondit-il. Il appelle donc un satellite et, chose inouïe, lui ordonne de faire sortir de prison le malade, s'il en avait la force, et de l'amener devant nous au parloir. Le satellite, accompagné de mon catéchiste, se rend à la prison. Mais bientôt ils reviennent disant que le malade n'avait plus la force de se lever. « Veuillez, Monsieur, dis-je alors au *seu-ya*, mettre le comble à vos bontés en me permettant de m'introduire auprès du prisonnier. — Selon votre désir, » repartit-il.

« Comme j'étais revêtu des habits de cérémonie, je voulus, avant d'entrer dans le taudis réservé aux malfaiteurs, enlever mon pardessus. « Gardez vos habits, me dit le mandarin, cela n'y fait rien, contentez-vous d'enlever le chapeau de cérémonie. » Puis il ordonne à un satellite d'aller chercher une de ses calottes. Le satellite en apporte deux, l'une assez propre et l'autre fort sale. Le mandarin s'adjuge celle-ci et met la plus neuve sur ma tête : « Comme elle vous va bien, » s'écrie-t-il d'un air content. Lui-même échange le bonnet contre la calotte afin d'enlever à sa visite tout caractère officiel. Car si le mandarin se rend dans la prison en habit de cérémonie, le peuple et les prisonniers croient que c'est pour rendre une sentence de mort. Alors

ce sont des hurlements à n'en point finir; soit pour étouffer les sanglots des intéressés, soit pour témoigner sa propre douleur, souvent même son mécontentement.

Nous voilà, le mandarin et moi, en marche vers la prison, avec notre suite. Les gens étaient intrigués de nous voir ainsi nous rendre à pied dans la prison. Arrivés là, les verrous tombent et la prison s'ouvre. Je suis en présence de mon malade couché sur son lit en pisé. Il me reconnut aussitôt pour un prêtre et témoigna sa joie et son respect. Après quelques mots échangés, je songe à lui donner les derniers sacrements. Mais comment m'y prendre? Impossibilité absolue de m'entretenir seul à seul avec lui. Voici donc comment je m'en tirai. Figurez-vous cette misérable chambre d'environ quatre travées de long sur deux de large. A l'extrémité ouest de la chambre se tiennent les autres prisonniers debout. A l'est se trouve le lit sur lequel est couché mon malade chrétien et auprès de lui, sur le même lit, un malade païen. Au milieu de la chambre le *seu-ya* est assis majestueusement entouré de ses gens. Pour moi, je suis debout à côté du malade.

Devant cette assistance si bigarrée, je rappelai d'abord au malade les principales vérités de la religion et je lui fis faire un acte de foi. Cela fait, je soulevai le question de la confession. « Ce n'est pas commode de se confesser ici, me fit remarquer le malade. — En effet, lui dis-je, ce n'est pas facile ; mais sois tranquille, nous nous en tirerons. » Alors je lui demandai simplement s'il avait commis telle ou telle faute (que je nommai, faute anodine que tout le monde commet et qu'il pouvait avouer sans risque, même devant son juge) ; il avoua que oui. Alors je lui fis faire l'accusation générale de toutes ses fautes. Mouvement d'attention dans l'auditoire, car tout cela se dit publiquement. Je fis avec lui à haute voix un acte de contrition parfaite, je l'exhortai à pardonner à tout le monde, en particulier à ceux qui avaient contribué à son emprisonnement. Quand il fut bien préparé, je lui donnai l'absolution.

Puis une nouvelle scène commence, tous les yeux sont braqués sur moi, Je sors de dessous ma robe la boîte aux saintes huiles, et je lui donnai l'Extrême-Onction avec toutes les cérémonies. Quand tout fut terminé, je l'exhortai à la patience et à la confiance, puis nous retournâmes au parloir du mandarin. Là nous bûmes encore une nouvelle tasse de thé. Ce qui intriguait surtout le *seu-ya*, c'était l'Extrême-Onction. « Quelle est, dit-il, cette drogue dont vous avez frotté plusieurs membres du malade? — Cette drogue, répondis-je, a la vertu de mettre le cœur extrêmement à l'aise. — Ne pourrais-je avoir pour mon usage de cette huile européenne? — Cette huile est précieuse, lui dis-je, et nous n'en avons que fort peu. » Après quelques autres paroles échangées, je levai la séance, content d'avoir réconcilié mon prisonnier avec Dieu et avec les hommes. Le sur-

lendemain, il expira dans la paix du Seigneur. Grâces en soient rendues au Cœur de Notre-Seigneur ! »

Pour mettre les chrétiens en Paradis, le P. Mann ne reculait devant aucune difficulté. Quelque temps après cette cérémonie de la prison, durant la nuit on appelle le curé de la paroisse pour administrer un malade dans cette même ville de Hien-hien. Le P. Mann part aussitôt. Arrivé aux murs d'enceinte, il trouve les portes fermées : que faire ? Il frappe, appelle les gardes de nuit : personne ne répond. Attendre le jour, c'était peut-être laisser mourir un chrétien sans sacrements. Le missionnaire se décide à profiter de l'ornière creusée sous la porte par les pluies et les chars, et, grâce à sa maigreur, il parvient, en rampant, à passer par le trou. C'était s'exposer à une mauvaise affaire ; heureusement les bons anges veillaient. Plus tard le P. Mann raconta simplement son histoire au mandarin qui, bien loin de se fâcher, donna l'ordre aux veilleurs d'ouvrir les portes au Père à n'importe quelle heure de la nuit.

Le zèle du P. Mann fut récompensé souvent d'une manière providentielle. Un jour le portier de Tchang-kia-tchoang appelle le P. Mann : un homme et une femme sont à la porte, ils veulent se faire chrétiens et être instruits de la religion. « Comment vous appelez-vous ? d'où venez-vous ? » leur demande-t-il. Soit peur, soit défaut d'intelligence, ces païens ne répondent pas à cette question si élémentaire ; bref le missionnaire leur dit de réfléchir quelques instants et de le faire appeler quand ils pourront lui répondre. Une demi-heure plus tard, quand le P. Mann revint, nos deux voyageurs avaient disparu. Plusieurs jours se passent, point de nouvelles. Conjecturant d'après leur accent qu'ils devaient être de tel village païen qui ne comptait pas encore de chrétiens, le Père y envoie un catéchiste à la recherche de nos égarés. L'aubergiste du village, interrogé, répond qu'il ne connaît personne qui réponde au signalement indiqué, d'ailleurs que personne, à sa connaissance, n'a été à la résidence. Puis, se ravisant, il ajouta : « Je connais pourtant quelqu'un qui depuis longtemps désire être instruit de la religion chrétienne, mais n'en a point trouvé les moyens. Son frère et d'autres membres de sa parenté ont les mêmes désirs. Cet homme, c'est moi. » En effet, l'aubergiste et sa famille se font inscrire comme catéchumènes. Le zèle persévérant du P. Mann était récompensé : à la place de ces deux visiteurs qui ne se sont plus jamais montrés, Dieu lui donnait à fonder dans ce village une nouvelle chrétienté.

Les bénédictions étaient accordées à son ministère. Comment s'en étonner, quand on connaît sa réputation de sainteté ? C'était, écrit le R. P. Supérieur, un religieux excellent en tout, modèle d'obéissance, d'humilité, de mortification, de zèle des âmes : il avait fait le *vœu du plus parfait toujours*. Les Chinois le regardaient comme le plus pieux de tous les missionnaires. « Celui-là est un saint, disaient-ils. — Et pourquoi ? leur

demandait-on. — Je ne sais, répondaient-ils un peu embarrassés, mais quand le Père prie, on voit qu'il a le cœur chaud (c'est leur formule pour exprimer la ferveur). » « En effet, écrit le P. Gissinger, pendant le peu de temps que j'ai eu le bonheur de vivre avec lui, j'ai souvent admiré son maintien respectueux tandis qu'il était à son prie-Dieu : je ne l'ai jamais vu lever les yeux, et il tenait les mains jointes appuyées sur le banc, sans faire aucun mouvement ni s'accouder un instant. »

Quand il n'était pas dans sa chambre ou hors de la maison pour quelque ministère, on était sûr de le trouver à l'église : c'est que le Saint-Sacrement était « son trésor et que là était son cœur ». Pour satisfaire sa piété, le P. Mann se levait chaque jour une heure avant la Communauté et ne se couchait pas avant dix heures du soir. Ces deux heures, prises sur le temps du repos, étaient en partie passées en oraison devant le Saint-Sacrement. Dès son bas âge, racontent ses frères, il avait déjà cet amour de la prière ; il nous tenait parfois en oraison avec lui le soir jusqu'à une heure assez avancée ; nous n'étions pas toujours très disposés à prendre ainsi sur notre sommeil ; mais comme Joseph était l'aîné, il fallait obéir.

Cinq jours avant sa mort, le 23 février 1899, il écrivait à sa sœur religieuse : « Votre dévotion au Saint-Sacrement est encore une excellente pratique. Vous l'avez deviné : le Saint-Sacrement est aussi ma plus délicieuse récréation, j'y vais si souvent que quelques-uns trouvent que j'y suis trop ; mais le R. P. Provincial m'a permis de suivre mon irrésistible attrait... Vous connaissez déjà mes sentiments sur la dévotion à la Sainte Vierge ; je pourrais vous dire sans exagération que je suis tout à fait épris d'amour pour cette divine Mère, *d'autant que je ne la perds pas un instant de vue ;* il n'y a qu'à vous que je dis cela... Si vous voulez me ravir d'aise, écrivez-moi que chaque jour vous croissez en son amour... Maintenant un petit mot sur mon compte. Ma santé a toujours été bonne jusqu'ici ; mes occupations sont les mêmes que l'année dernière. Autour de nous tout est assez tranquille. Mais dans les provinces éloignées de la capitale, c'est la révolte en plein ; c'est une recrudescence de haine contre les étrangers, surtout contre les missionnaires que les païens regardent comme de purs espions qui préparent l'invasion de la Chine par la France ou par les autres nations européennes. Par suite ils regardent nos chrétiens chinois comme des traîtres vendus à l'étranger... Priez pour que les Russes ne se rendent pas maîtres du nord de la Chine : ce serait l'implantation du schisme, car la Russie, si intolérante chez elle, souffrirait-elle que les missionnaires catholiques continuassent leurs travaux dans une contrée tombée entre leurs mains ? Que la volonté de Dieu soit faite ! mais ne nous lassons pas de crier : « Que votre règne arrive ! »

Cinq jours après cette lettre, le 27 février, le P. Mann encore plein de santé allait demander la bénédiction de son supérieur pour lui et ses tra-

vaux du mois de saint Joseph. Par hasard, la conversation tomba sur le bonheur de ceux qui meurent dans les bras de la Sainte Vierge, de saint Joseph ou de leurs saints patrons et qui sont appelés au Ciel pour célébrer leur fête ou le mois qui leur est consacré. Le P. Mann écoutait son supérieur avec une joie qu'il avait peine à dissimuler : avait-il alors le pressentiment de sa mort ? Toujours est-il que le jour même, 27 février, une rougeur insolite avec légère enflure parut sur sa joue gauche. Simple coup de soleil, disait-il : il n'y fit pas grande attention et continua de vaquer à ses occupations habituelles. Le 28, du côté gauche l'enflure passa au côté droit et lui ferma l'œil. Durant la nuit, une aggravation se produisit ; le Père, levé à trois heures et demie, selon son habitude, ne put célébrer la sainte messe, il se sentit attaqué sérieusement et alla de suite lui-même à l'infirmerie. La tête enflait démesurément. On crut d'abord à un érysipèle, mais à midi de nouveaux symptômes firent soupçonner que le P. Mann avait un abcès phlegmoneux dans la narine gauche, et que le charbon s'était déclaré ensuite. Devant ce mal terrible, la médecine était impuissante, en quelques instants la joue devint toute violacée. C'était un mercredi, jour habituel des confessions pour le P. Mann ainsi que le samedi. Son Père spirituel, le P. Vuillemin, malade lui-même, vint entendre sa confession. A trois heures, le mal allant toujours croissant, le R. P. Maquet administra au malade l'Extrême-Onction ; l'enflure de la gorge ne permit pas de lui donner le saint Viatique. Dans la soirée, Mgr Bulté et les Pères présents à la résidence se réunirent à l'infirmerie pour les prières de l'agonie. Le moribond ne pouvait plus parler. Par signe il demanda pardon à la Communauté des mauvais exemples qu'il avait pu donner, il renouvela ses vœux, fit sa profession de foi, et, toujours patient et résigné, malgré d'atroces douleurs, conservant jusqu'au bout sa présence d'esprit, il s'éteignit vers huit heures un quart du soir, à l'heure où la Communauté récite chaque jour les litanies des saints. C'était le 1er mars et un mercredi. Saint Joseph appelait son fidèle serviteur à célébrer son mois au ciel. C'était la grâce du mois que le bon Maître lui réservait.

Cette même nuit, à Weits'ounn, village situé à trois journées de marche de Hien-hien, une brave vierge apostolique, directrice de l'école normale de catéchistesses et pendant quinze ans fille spirituelle du P. Mann, avait eu comme le pressentiment de cette mort. Dès son réveil, elle en fit part à une des maîtresses de l'école : « Paula, je ne sais ce qui est arrivé, dit-elle ; cette nuit, j'ai éprouvé des angoisses inexprimables ; c'est le bon P. Mann qui doit être mort, prions pour lui. » La maîtresse se moqua un peu des frayeurs de la directrice. Trois jours après un chrétien de Hien-hien répandit le bruit de la mort du Père. Les missionnaires de Weits'ounn n'y crurent point d'abord ; mais la pieuse vierge y ajouta foi, cette nouvelle répondait trop bien à l'avertissement mystérieux qu'elle avait reçu. Bientôt le

doute ne fut plus possible, une lettre du R. P. Supérieur annonçait l'épreuve qui frappait la mission. Dans toutes les chrétientés on fit les suffrages pour le repos de l'âme du P. Mann. A Tchang-kia-tchoang surtout, les chrétiens communièrent en grand nombre et firent dire des messes, moins pour le défunt que pour obtenir des grâces par son intercession, témoin ce catéchiste encore néophyte, qui apportait au R. P. Maquet des honoraires de messe pour demander par l'intermédiaire du P. Mann, la conversion de toute sa famille et surtout de son propre père qui retenait tous ses enfants dans les filets du démon.

Le vendredi, 3 mars, eut lieu l'enterrement du P. Mann. Mgr Bulté chanta la messe des morts et donna l'absoute dans la cathédrale de Tchang-kia-tchoang. Puis, l'office terminé, la nombreuse assistance se rendit au cimetière des Pères. Le cercueil, vrai monument de sept pieds de long sur trois de large, aux parois très épaisses et d'un bois très lourd, fut placé sur un char traîné par trois fortes mules. Le cimetière est situé à une lieue de la résidence, au pied d'une petite montagne faite de mains d'hommes, haute de soixante mètres (c'est le point le plus élevé de tous les environs). Sur ce tertre, couvert de thuyas et de cyprès, s'élevaient autrefois une pagode et une bonzerie célèbres. En 1864, les Pères en firent l'acquisition, et la gigantesque idole qu'on y voyait encore tomba sous les coups d'un vigoureux Breton, le Frère Audouin. A la place on bâtit une chapelle en l'honneur du grand patron de la Chine, et ainsi l'ancien rendez-vous des boudhistes devint un lieu de pèlerinage à saint Joseph et le cimetière des Pères.

Le jour des funérailles du P. Mann, la colline Saint-Joseph, d'ordinaire silencieuse et déserte, se trouvait envahie par une multitude de païens venus de tout le voisinage, tous très respectueux et gardant le silence. Vers neuf heures un quart le cortège, débouchant du village de Kao-kia-tchoang, arrivait au pied de la colline devant la chapelle dédiée à saint Joseph. Dans la chapelle, le R. P. Maquet fit l'absoute et la levée du corps, puis le cortège se remit en marche vers le cimetière. En tête les deux cents élèves du collège récitant le chapelet, puis les dix-huit séminaristes, et les Pères en surplis, un cierge à la main, ensuite Monseigneur, enfin le cercueil placé sur un brancard et porté par une douzaine de chrétiens. Tout autour une foule de chrétiens recueillis et émus. On arrive à l'entrée du cimetière, en avant d'une grande croix de marbre, une grande pierre tombale portant ce texte : « *In spem resurrectionis* » et une inscription chinoise rappelant que la religion chrétienne est prêchée librement en Chine depuis le temps du P. Ricci, grâce aux édits des Empereurs et que par conséquent la sépulture des missionnaires doit être respectée. Puis une allée réservée aux prêtres séculiers chinois ; deux autres pour les prêtres et les frères coadjuteurs de la Compagnie et enfin au fond de l'enclos, l'allée réservée à

la sépulture des évêques. Chaque tombe est surmontée d'une pierre de plus de deux mètres où sont inscrits les noms et les principales dates de la vie du défunt.

C'est là que fut déposée la dépouille du vénéré P. Mann. Les dernières prières récitées, le cercueil fut descendu dans la fosse, et chacun y vint jeter de l'eau bénite. Beaucoup de chrétiens, en accomplissant cette cérémonie, ne purent retenir leurs larmes ; nouvelle preuve de l'affection que le Père avait conquise pendant ses vingt ans d'apostolat en Chine.

Et maintenant, avant de quitter le cimetière, jetant un coup d'œil sur ces tombes qui entourent celle du P. Mann, rappelons-nous les noms de ses compagnons d'apostolat, de ces braves tombés au champ d'honneur du Tcheu-li Sud-Est. L'humble P. Mann sera satisfait de voir son nom mêlé à celui de ses frères d'armes.

(Notice extraite de « Chine et Ceylan ».)

Le Père Pierre Perrigaud.

LA section de *Yng-Tcheou-Fou*, à l'extrême limite Nord-Ouest du *Ngan-Hoei*, devait voir s'achever l'année apostolique 1898-1899 par la plus douloureuse des épreuves, la mort de son regretté ministre, le P. Perrigaud. Compagnon pendant quatre ans de ses joies et de ses souffrances, je crois que personne ne réalisa jamais mieux que lui l'idéal qu'un vétéran me traçait du missionnaire en Chine : Simplicité d'enfant avec ses frères et Supérieurs, prudence consommée avec les Chinois.

Je traduis le billet qui annonce la triste nouvelle de sa mort à tous nos chrétiens :

« Pierre Perrigaud, prêtre de la C^ie^ de Jésus, né en France, pays du Grand Occident, le 25 février 1853, entré dans la Compagnie le 14 août 1876, arrivé en Chine le 17 novembre 1887, missionnaire dans la Préfecture de *Yng-Tcheou-Fou* et autres lieux, décédé à *Tai-Ho*, le 20 mai 1899. Il avait 47 ans d'âge, dont 24 passés dans la Compagnie et 13 en Chine. Chrétiens, priez pour lui afin qu'il ne tarde pas à monter au Ciel. »

Le P. Perrigaud aimait peu à parler de lui-même, encore moins à écrire. Aussi les détails concernant sa vie de collégien, de séminariste, de novice, de surveillant sont de ce fait voués à l'oubli. C'est regrettable, car il eût été intéressant de suivre dans toutes les phases de son développement moral cette âme fine, ardente et généreuse que nous avons vue s'épanouir dans toute sa force au milieu des souffrances et des luttes dont sa vie de missionnaire a été remplie.

Le bilan de ses notes est vite fait ; à peine dans son léger bagage puis-je trouver quelques souvenirs pour un frère dont il aimait à dire : « Quand j'ai besoin de quelque chose, j'écris à mon frère, prêtre au diocèse de Nantes, et

ce bon curé, comme une mère, m'envoie bas, culottes, tricots pour passer l'hiver. » Nous avions part aux largesses fraternelles ; aussi autant nous avons béni le bon Curé, autant nous nous associons à sa douleur qui sera grande en apprenant que son frère n'est plus.

Tout ce que je puis dire de sa jeunesse, c'est qu'en 1870 il se fait zouave : « J'avais 17 ans, j'étais rhétoricien à Guérande. La patrie est en danger. La tête me monte à moi et à quelques camarades. On veut me retenir, je m'engage malgré tout le monde. Je pars ; je tire beaucoup de coups de fusil, j'ai faim et surtout froid. La paix conclue je rentre dans mes pénates, persuadé que j'avais sauvé la France. » C'est avec cette verve toujours un peu caustique que le Père nous racontait ses exploits guerriers dont il était le premier à rire.

En souvenir du régiment, il aima toujours les récits militaires, voire même Chapuzot dont il faisait ses délices, quand les chaleurs de la canicule l'emprisonnaient au logis, tout entier au soin de respirer et de ne pas mourir d'étouffement.

L'université d'Angers qu'il fréquenta deux ans, lui laissa douce souvenance. Aux plus sombres jours j'étais sûr de le dérider en lui rappelant l'élève Goulven, son ancien compagnon de cours, à qui il aimait à prédire les plus hautes destinées. Missionnaires tous deux dans la même province, ils retrouvaient un charme indicible à revivre ensemble les souvenirs du passé, aux vacances de *Ou-Hou*, où la délicatesse des supérieurs les faisait ordinairement se rencontrer chaque année après de longs mois d'absence et de durs labeurs. Le P. Perrigaud universitaire n'avait jamais ambitionné les gloires de l'enseignement. Il était allé à Angers par obéissance ; son cœur vivait sur d'autres plages, la bouillante ardeur qui l'avait jeté, généreux enfant, dans les rangs de l'armée de la Loire, le faisait soupirer après la Chine dont il avait toujours rêvé. Il l'obtint. Le 17 novembre 1887, il débarqua à *Chang-Hai*. Quelles furent ses impressions en arrivant au Céleste-Empire ? Dieu le sait ! Le Père ne s'occupait guère d'impressions.

C'est à Nankin qu'il passe sa première année pour étudier la langue. Il y trouve le Père Simon dont l'aimable charité dans ces débuts arides lui restera toujours gravée au cœur. Peu de jours se passent sans que le nom de ce premier guide ne vienne sur ses lèvres. Le P. Simon de son côté lui envoie algèbre, géométrie de l'ancienne Compagnie, en fort beau latin, et, ce qui vaut mieux peut-être, du bon petit vin nantais que tous les Pères de la section, condamnés l'année durant à l'eau fraîche ou au mauvais thé, savourent avec reconnaissance à la santé des généreux donateurs. — Le jour même de la mort, une lettre du P. Simon était à son chevet. Il n'avait pas eu la force de l'ouvrir. Les amis se retrouveront au ciel.

Durant cette année de préparation laborieuse, il avoue lui-même avoir fait beaucoup de progrès en chinois. Mais cette nature débordante de joie et

d'activité rêvait un champ d'apostolat loin de tout contact avec la civilisation de la vieille Europe. Il voulait se perdre dans un monde neuf, plaines ou montagnes, où, tout entier à ses chers chinois, il pût porter l'Evangile par des chemins où, ne passa jamais l'anglais marchand, touriste ou chasseur. La Compagnie le sert à merveille : l'envoie à *Tsing-Chan-Kiao*, l'un des districts les plus importants à l'extrémité sud du *Ngan-Hoei*. Il se met avec toute l'ardeur d'un jeune et d'un débutant à réformer certains abus, à établir de sages règlements. Quelques-unes de ses ouailles, quelques vierges même, si j'ai bonne mémoire, ne le trouvèrent pas tout à fait de leur goût et voulurent regimber. Ils se trompaient d'adresse. « J'eus vite fait, dit le Père, de mettre tout ce monde au pas. Je n'ai jamais souffert qu'un chinois, si utile ou si nécessaire qu'il parût être, me marchât sur les pieds. » De fait sa résolution prise, ses plans mûrement arrêtés, il allait tout droit son chemin sans se laisser déconcerter par aucune opposition.

Tout à coup les temps deviennent durs ; les sociétés secrètes semblent avoir juré l'extermination du nom chrétien. Notre belle résidence centrale de *Ou-Hou* est pillée et brûlée ; les Pères sont à deux doigts de la mort. L'incendie menace de se propager dans toutes les directions et de consumer toutes nos œuvres. Les chrétiens sont dans l'épouvante. Les catéchumènes se fondent comme une boule de neige. Il faut payer d'audace pour maintenir les hésitants. Le Père Perrigaud se montre partout, affichant dans son allure la plus parfaite sécurité. Il ne veut pas reculer d'un pouce, mais toujours aller de l'avant. A force d'habileté il se fait des amis de tout le monde; mandarins et notables, païens et chrétiens sont gagnés. La sympathie assaisonnée d'une crainte salutaire tient tout le monde en respect. Aussi comme aux plus beaux jours, catéchuménats et écoles, baptêmes et conversions vont grand train. Ailleurs on brûle; pour prouver qu'il n'a pas peur, le P. Perrigaud bâtit. Les chrétiens rassurés ne se doutent même pas de l'orage qui gronde. « Le P. Perrigaud est un emporte-pièce, me disait son successeur le P. Rouxel. Il a laissé un souvenir ineffaçable à *Tsing-Chan-Kiao.*» De son premier projet le Père garde aussi doux souvenir. Jusqu'au dernier jour, il eut dans son bréviaire la photographie d'un groupe chinois composé du père, de la mère et de 7 ou 8 enfants. » Des gars de *Tsing-Chan-Kiao*, me disait-il, des braves gens que je voudrais bien rencontrer encore sur le chemin de la vie. »

En 1892-1893 nous le trouvons à *Zi-ka-wei*, faisant son 3ème an de probation sous la direction du P. H. Havret Sur cette période décisive de sa vie, comme sur le reste, ses notes sont muettes. Il se livra aux exercices de cette année avec toute la simplicité et le sérieux qu'il apportait en toutes choses. La grâce agit sur lui silencieusement, sans éclat. Il s'y laissa docilement mener, en secondant son action. Ce fut dans sa vie apostolique une halte bienfaisante succédant à de rudes travaux et le préparant à de plus

rudes encore. La santé quelque peu ébranlée par la malaria dont *Tsing-chan-kiao* est le domaine privilegié, reprit des forces en même temps que l'âme renouvelait ses provisions de mâles vertus pour les luttes de demain. Loin d'éteindre, durant cette année de réclusion, l'ardeur native qui est le plus précieux instrument de zèle, il en activa la flamme en se pénétrant des exemples de la vie de Jésus. Nulle part les fortes leçons des Exercices ne sont plus nécessaires qu'en pays de mission. C'est la trempe donnée à l'âme pour les combats de toute heure, pour les assauts du dedans et du dehors qui sont l'apanage de l'apôtre.

Le travail intime qui s'opéra dans le P. Perrigaud ne le rendit pas maussade ; il resta toujours le charmant compagnon dont chacun aimait l'exquise charité ; il conserva ce ton de bonhomie et de finesse qui font le charme des rapports mutuels et de l'amitié entre frères.

— Avant son troisième an, l'obéissance lui avait assigné un poste d'honneur à l'extrême limite sud du *Ngan-Hoei*. Il était habitué au dialecte, aux us et coutumes de ces contrées. Quelle surprise lui réserve le nouveau *status ?* Il s'entend nommer « missionnaire à *Hoang-Long-Tsi.* » *Hoang-Long-Tsi*, connaissez-vous mon *Hoang-Long-Tsi*, demande-t-il à ses voisins ? où cela se trouve-t-il sur la carte ? A peine quelques-uns surent lui répondre : ce doit être là-bas, au Thibet, peut-être dans la préfecture de *Yng-Tcheou-Fou*, aux antipodes de *Tsin-Chan-Kiao.*

De fait Hoang-Long-Tsi est un des bourgs les moins importants de la très peu importante sous-préfecture de *Mong-Tcheng* dans la *Yng-Tcheou-Fou.* On y trouve de la viande et des œufs tous les cinq jours en hiver. En été il faut se contenter de petits pains tout secs. C'est encore un poste d'honneur, car on y a beaucoup à souffrir.

Le Père s'y rend en bateau. Il met 21 jours à constater que de *Tchen-Kiang* à *Hoang-Long-Tsi*, il n'y a rien d'intéressant. Le P. Besnard, un vieux caporal, dirige la nacelle. « Nous étions comme l'eau et le feu. » Expression aussi juste que pittoresque du vieux caporal lui-même. Cependant le voyage fut relativement gai, surtout très méritoire pour le P. Perrigaud qui fit en mettant pied à terre, le vœu suivant : « Tout sanctifié que je sois par le 3e an, je jure que l'on ne me reprendra plus dans ces vilaines tortues chinoises. » Il n'était pas le seul à constater qu'en Chine monter en bateau et monter un bateau c'est tout un.

Maintes fois il m'a raconté son voyage par terre de *Mao-Kia* à son nouveau poste. C'est toujours le P. Besnard qui le pilote. Pour la circonstance, le tortueux Mentor a chaussé ses plus belles bottes, endossé sa plus blanche robe d'été par derrière, dit le P. Perrigaud. On arrive à un pont au-dessus d'un fort ruisseau. Plongé dans quelque méditation sublime, le Père laisse sa mule s'engager sur le pont et pouf ! homme et bête dégringolent. On ne voit plus ni l'un ni l'autre. Je me précipite et repêche mon vertueux compa-

gnon, jugez dans quel état avec ses bottes en satin noir et sa longue robe blanche empesée ! C'est ainsi que *Hoang-Long-Tsi* commence par une humiliation. » Courage, il y en aura bien d'autres.

Voyons-le maintenant installé à Hoang-Long-Tsi... comme qui dirait à Charenton. Pour résidence des paillotes isolées. Pour voisins de sottes gens qui vont jusqu'à lui refuser l'accès du puits et du pont communs. Pour catéchumènes, des fantômes insaisissables. Pour noyau de chrétienté, des fous et des sourds, des vieux célibataires ou de vieux mariés, de je ne sais quelle secte, qui ont fait vœu de n'avoir pas d'enfants. Dans la collection, l'un se croit dieu, l'autre empereur, un 3e grand ministre Celui-ci adore Jésus-Christ et le Soleil. Celui-là menace d'appeler les protestants. Tous prophétisent les choses les plus saugrenues. Que de fois les ai-je entendus annoncer la fin du monde !

Vive la joie quand même ! Le P. Perrigaud prend les choses par le bon côté, fait ce qu'il peut, attend l'heure de la Providence. Il passe 3 ans au milieu de ces drôles, sans aucun succès apparent, malgré toutes les peines qu'il se donne, toutes les industries qu'il emploie.

Gentleman farmer selon son expression,il achète des hectares et des hectares de terrain qu'il confère aux chrétiens qui voudront bien venir d'ailleurs, puisqu'à *Hoang-Long-Tsi* il ne peut en faire. Il aura une ferme modèle, qui fera au moins vivre la section ! Fiasco complet pour lui et fiasco aussi, je crois, pour ses successeurs à moins que des Trappistes ne viennent prendre la place et féconder ce sol ingrat.

Ce qu'il dut souffrir, actif, intelligent, vif surtout, comme il l'était, le P. Doré, son plus proche voisin et,avec Notre-Seigneur, son unique consolateur, pourrait nous le dire.

Durant cette première année, il traverse un jour avec le R. P. Supérieur et son ministre, le P. Bies, la sous-préfecture de *Hoai-Yuen*, ville la plus importante du pays. Il songeait à s'établir dans cette position, et, sans avoir ébruité ses projets, il indiquait discrètement au passage à ses compagnons l'endroit qu'il voudrait acquérir. Les voyageurs sortirent de la ville sans encombre. Mais la venue de ces trois étrangers avait causé l'émoi parmi la sotte coterie des lettrés. Ils soupçonnèrent que le Père voulait s'implanter parmi eux. Comme tout disciple de Confucius, ils professent une haine mortelle pour tous les étrangers et surtout pour notre religion. Ils montèrent donc la population de la ville et organisèrent un coup de main contre le diable d'Occident. Ne se doutant de rien, le Père se vit assailli à son retour par une foule de gens salariés sous la conduite des lettrés eux-mêmes. Il eut à souffrir une véritable passion. On lui arrache les cheveux et la barbe, on veut lui infliger la mort la plus ignominieuse. Il entend proposer à ses côtés de lui faire subir la plus infâme mutilation. Au milieu de ces propos, il voit venir un homme portant un seau d'excréments qu'il s'agit de lui faire avaler.

Le Père ne dut son salut qu'à son sang-froid et à sa force musculaire. Apercevant tout près un lettré vêtu de beaux habits de soie, il le saisit à la taille, le soulève comme une plume et avec ce bouclier vivant pare tous les jets que l'on veut diriger sur lui ; et puis, déposant son lettré déconfit, il prend par le fond le vase d'ignominie et en coiffe comme d'un chapeau de cérémonie le malheureux qui avait eu l'idée de l'apporter. Les éclaboussures jaillirent de toutes parts ; chacun en eut selon son grade.

Le P. Perrigaud profite du désordre opéré par cette manœuvre et s'esquive à grand' peine vers la demeure du mandarin. Il avait le pied tout meurtri et pouvait difficilement avancer devant l'émeute qui le poursuivait. Il demeura huit jours prisonnier, le corps dévoré par la faim, la fièvre, la vermine, les oreilles remplies des plus odieux propos, le cœur frémissant des provocations de ces ridicules lettrés, qui, en d'autres circonstances, n'auraient même pas osé le regarder en face. « Je crus un moment, me disait-il, que vous alliez avoir un P. Perrigaud martyr. » Il en aura au moins le mérite, s'il n'en a pas eu la gloire.

En se réfugiant, le Père était résolu à ne pas quitter la place qu'avec les honneurs de la guerre, après une indemnité et une réparation convenables, conduit en chaise mandarinale avec une escorte de soldats et de satellites. Mais le sous-préfet se déroba jusqu'à la fin. Les greffiers du tribunal et les notables de la ville s'efforcèrent par toutes sortes de belles paroles et de mensonges de le faire sortir. Ils lui promettaient une réparation éclatante, feignaient d'avoir entamé des négociations près de se conclure avec le P. Ministre. Le Père s'obstinait à rester jusqu'à ce que le P. Bies, voyant l'impossibilité d'aboutir, lui dit de consentir à un compromis, réservant à plus tard de traiter pleinement la cause. Il partit donc à la grande joie de ses ennemis de se voir débarrassé d'un hôte si gênant. Les disciples de Confucius virent dans cette retraite une grande victoire pour eux. « Qu'il revienne, clamaient-ils, et ce sera bien pire. » Eh ! oui, il reviendra, braves gens, et ce jour-là vous ne serez pas si fiers.

La pauvre victime revient humiliée dans son Charenton; mais cette humiliation était une grande victoire aux yeux de Dieu, et malgré l'angoisse qui l'étreignait à la pensée que le triomphe de ses ennemis paralyserait son ministère d'apôtre, il sentait au fond de son âme les élans d'une sainte fierté d'avoir été digne de souffrir l'opprobre pour le nom de Jésus.

Il se remit lentement de son avanie de *Hoai-Yuen* et continua comme par le passé à faire le bien autour de lui. Il ne se doutait pas qu'il allait de nouveau récolter la haine. Sa résidence n'avait rien qui pût tenter les chevaliers d'aventure. Lui-même l'apprit dans la suite, c'est uniquement pour lui nuire, pour l'obliger à déguerpir, qu'une belle nuit du mois de mai, de faux brigands attaquent sa chaumière, y mettent le feu, pillent, volent tout ce qui leur tomba sous la main, et torturent le P. Bies, en visite à *Hoang-Song-Tsi*.

Pas un voisin ne daigne l'assister, tous se rient de son malheur. Les sots de *Hoang-Song-Tsi* sont aussi triomphants que ceux de *Hoai-Yuen*. Rien ne reste debout. Chapelle, habits, livres, notes, tout est volé ou brûlé. « Allez après cela, disait-il, composer pour la postérité et vous surcharger de notes et autres bibelots pour notre nord. » Quant à lui, il n'aura même plus le nécessaire.

Sur les entrefaites arrivent les vacances. Il y va comme tout le monde. Pour le coup, il ne reviendra plus. « Il a tout de même eu peur de nous braves de *Hoang-Song-Tsi*.... »

Il revint, et cette fois avec les honneurs de la guerre. Le bourg est rendu responsable. Le mandarin refait les paillotes à ses frais. Dix soldats sont mis en garnison à la résidence. A *Hoang-Song-Tsi*, comme à *Tsing-Chan-Kiao*, pour prouver qu'il n'a pas peur, il bâtit une belle maison en briques à étage, la merveille du pays. C'est son château-fort d'où il pourra, au besoin, soutenir des mois d'assaut contre les brigands. Ceux-ci se figurent que les chambres nouvelles sont bondées d'armes et de mitraille. Et le Père, loin de chercher à les détromper, laisse circuler ces bruits alarmants pour entretenir une sainte terreur chez ses braves charentonnais.

Ils n'eurent plus envie de recommencer leurs exploits. La position était conquise. Dès la deuxième année, il est le seigneur du pays. Désormais on le craint. La sympathie naquit peu à peu, puis une réelle affection qui se manifesta surtout lorsqu'on apprit la nouvelle de son changement. J'assistais à cette scène de famille. Il avait horriblement souffert à *Hoang-Song-Tsi :* tout le monde le savait. Eh bien ! au moment du départ, chrétiens et païens, mus par le même sentiment, viennent lui faire la prostration. Ils pleurent : le Père pleure aussi. Pendant plus d'une lieue il ne peut me dire un mot, et je crois que c'est encore à *Hoang-Song-Tsi* qu'il a laissé la meilleure partie de son cœur. Il avait semé dans les larmes et la tempête : son successeur récolte en paix une moisson si non très riche, du moins suffisante.

Le P. Perrigaud, simple missionnaire, avait fait preuve des plus brillantes qualités : organisateur expérimenté en temps de paix ; soldat de sang froid dans le tumulte des foules en révolte ; négociateur plein de finesse pour déjouer les roueries mandarinales. Aussi les Supérieurs songèrent-ils à étendre son rayon d'action : et au lieu de le laisser à la tête d'un simple district, ils lui confièrent l'administration d'une section entière. Là il pourrait faire bénéficier tout le monde de ses talents acquis et dépenser cette santé exubérante que nulle fatigue ne semblait devoir ébranler. Car le ministre est le commis-voyageur de sa section, le serviteur des Pères placés sous sa direction. A lui de les visiter tour à tour dans leurs lointaines retraites pour les aider de son expérience et de ses conseils : à lui de les secourir dans leurs difficultés, à lui surtout de les consoler dans l'épreuve, en leur

donnant le trop plein de son cœur, cette affection vraie et sincère qu'ils ne trouvent point dans leur entourage chinois, et dont les réconfortantes influences rendent l'élan à ceux que la solitude et les épreuves auraient abattus et découragés. Le premier et le plus cher de ses devoirs devient ainsi celui de N.-S. après sa résurrection, que S. Ignace appelle : *officium consolandi suos*. Les supérieurs ne s'étaient pas trompés en lui confiant ce rôle. Ils ne faisaient que réaliser les secrètes prédictions ou les secrets désirs de chacun.

La section de *Yng-Tcheou-Fou* est la plus vaste de la mission. Elle n'a pas moins de 80 lieues du centre principal à chaque extrémité. Ce ne sont que plaines sans fin, uniformes, monotones, inondées pendant des mois, ou bien crevassées et brûlées par un soleil de feu. De maigres récoltes de froment y mûrissent trop vite et suffisent à peine pour nourrir le tiers de la population. Aussi les mendiants, les voleurs et les brigands y foisonnent. Parfois dans la plaine immense, l'œil croit entrevoir de jolies maisons aux formes élégantes et variées. Mirage trompeur ! Ces innombrables bosquets où le voyageur naïf croyait deviner dans la verdure une proprette demeure, ne cachent que des chaumières sans cachet, comme sans propreté. Des enfants demi-nus y grouillent dans la boue, les voisins s'y disputent, les maris et les femmes s'y cognent, pour épancher aux yeux de la foule amassée les témoignages émus de leur affection conjugale. Telle est la population de ce lointain pays, tels les horizons qui se déroulent devant les yeux du voyageur : jamais un monument, jamais un gracieux paysage pour reposer la vue, ou élever le cœur. Et quand le missionnaire épuisé touche au terme de son étape quotidienne, il ne trouve de gîte que dans des auberges, qui sont, en été, des étouffoirs et en hiver, des bouges infects.

C'est dans ce cadre que nous pouvons voir notre nouveau ministre pendant trois années. Il est jeune, 43 ans, dans la plénitude de sa force et il avoue lui-même ne s'être jamais mieux porté. Lancé avec toute l'ardeur de son tempérament dans l'évangélisation de ces vastes contrées à peine entamées encore par l'apostolat catholique, il rêvait de belles conquêtes sur ce terrain qu'il avait ouvert au prix de tant de sacrifices. Mais il n'ambitionnait que le poste le plus humble et le plus périlleux. « Mieux vaut, disait-il souvent, être vieux soldat que jeune caporal. » Et voilà qu'on le fait sortir du rang pour commander aux autres. Il en écrit aussitôt au R. P. Supérieur pour lui dire qu'il s'en croit incapable et absolument indigne. « Vous avez bien raison, lui répond le Père Paris, de vous croire indigne. Mais puisqu'on vous juge tel, je ne me crois pas non plus digne de commander à toute la mission, comme moi, laissez-vous faire, priez et bon courage ! »

Malgré sa répugnance, il n'avait qu'à obéir. Le soldat d'hier devenait capitaine. Il était superbe à voir, le zouave d'antan, aux larges épaules, à la tenue martiale, aux yeux noirs et étincelants. La gauche sur la hanche, de

la droite jouant avec les rênes il caracolait sur sa belle mule noire, son unique orgueil, la plus coquette de Pékin à Nankin. Il aimait sa « cocotte », il voulait qu'on l'aimât et qu'on la soignât avec une sollicitude spéciale. Jamais le chevalier apôtre, dont il aimait à parler, ne fit plus de chevauchées, ne récita plus de chapelets sur les grand' routes à sa Belle-Dame, n'endura plus d'humiliations pour le Christ. Jamais aussi il ne remporta plus de victoires sur les mécréants. Un hercule de domestique chinois fut son compagnon fidèle. Tel Montjarret à côté de Félix Faure, disions-nous en plaisantant.

Debout avant la pointe du jour, la Ste Messe dite avec force révérence et dévotion, il prend à la hâte ce qu'on lui sert et vite en route avec Cocotte et Montjarret jusqu'au terme du voyage. Il n'avait pas le temps ou mieux la patience de s'arrêter en route pour prendre un peu de nourriture. Il fait ordinairement ses 10 à 15 lieues d'une traite, et cela, on peut l'affirmer sans exagération, 5 jours sur 7, par n'importe quel temps, à n'importe quelle saison. Il tient pour l'honneur de son ministère à se faire respecter de tous et il en cuit à l'infidèle qui ose le traiter de diable d'Europe. Un jour, quelques vauriens se prirent de querelle avec nos gens à la suite de mauvais propos tenus par les païens. Le P. Perrigaud exige prompte réparation. Personne ne bouge. Il s'installe, hommes et bêtes chez le notable. Montjarret avec sa carte va à 4 lieues de là avertir le sous-préfet. « Dis-lui qu'on empêche un prêtre catholique et français de marcher tranquillement son chemin. A lui d'aviser... » Il était bien minuit. Le mandarin laisse là son opium et nous arrive en toute hâte avec les vampires du tribunal. Le bourg est mis à l'amende. Le coupable tellement fustigé qu'il serait mort sous les coups sans l'intervention du Père. Plusieurs bonnes leçons administrées de la sorte dans chacune des sous-préfectures dont il était chargé apprirent à ne pas le confondre avec un vulgaire marchand de Bibles. — Autant il était ferme avec ces insolents qui n'entendent pas raison, autant il était aimable avec les braves gens qui l'approchaient en route, et surtout avec ses chrétiens qu'il traitait bien comme ses enfants. Mais rien n'égalait la cordialité de ses rapports avec ses subordonnés.

Le revoir après une longue absence était pour nous la plus douce des fêtes ; et quand, à certaines époques de l'année, la retraite ou toute autre affaire nous réunissait, il voulait que toute préoccupation fût bannie pour faire place à la joie la plus entière. Il savait la faire naître lui-même par ses bons propos et par ses plaisanteries de bon ton. Le devoir de sa charge lui imposait parfois quelques critiques. Il savait faire accepter ses remarques par le ton qu'il y mettait. Et si quelque mouvement d'impatience lui avait échappé au sujet d'une maladresse, nous nous consolions facilement en pensant qu'il n'avait pas tout à fait tort et que le lendemain il n'en serait que plus aimable.

Que de fois en ai-je fait l'expérience ! Que de petits secours obtenus pour effacer toute notre impression de la veille !

Digne enfant de S. Ignace, il pratique l'obéissance de la manière la plus édifiante pour les jeunes Pères placés sous ses ordres. Demandez toutes les permissions que vous pouvez, ne cessait-il de répéter, Dieu vous bénira. Je les demande bien moi-même. Quant à la pauvreté, il devait la chérir comme une mère. Je crois même qu'il allait trop loin. Rien de plus misérable que l'ameublement de *Hoang-long-tsi* et de *Yng-tcheou-fou.* L'incendie de *Hoang-long-tsi* l'avait détaché de tout. Il avait un abonnement pour sa pension avec une auberge voisine. Elle lui revenait à 60 sapèques par jour. C'est le prix des pauvres. Dès sa nomination comme ministre, il se met au régime de 2 repas par jour, régime plus hygiénique, croit-il : je n'en ai jamais été persuadé. Ses gens sont tout stupéfaits de sa mortification, ils sont confus de ne voir qu'un plat de vermicelle et de radis sur la table du maître. « Tant pis pour eux, disait-il, on m'a mis ministre en temps de famine. C'est encore très bien comme cela. »

Beaucoup d'argent lui passe dans les mains et des siennes dans les nôtres. Il ne nous demande qu'une chose : « Des comptes clairs : des comptes francs. » Et tels devaient être les siens avec les supérieurs. On lui avait marqué 200 piastres auxquelles il n'avait pas droit. Il n'eut de repos qu'après en avoir averti la procure.

Hoang-long-tsi fut son Calvaire : *Tai-ho* fut son Thabor en attendant d'être son tombeau.

Du jour où il devint ministre il ne connut que les succès. Il y avait 12 ans que le P. Bedon avait été ignominieusement chassé de *Po-tcheou*, la ville sainte, ville des braves par excellence, en même temps la plus commerçante et la plus orgueilleuse du Nord du *Ngan-hoei.* Il y avait 6 ans que lui-même avait presque subi le martyre à *Hoai-yuen*, sans qu'ombre de réparation nous eût été rendue.

Il y avait 4 ans que le P. Bies, son précédesseur, avait été battu, lapidé à Yng-tcheou, chef-lieu de la préfecture. Impossible, malgré les clauses formelles des traités, de prendre possession d'une maison que nous y avions légalement acquise.

Notre position était humiliante. Partout chassés des villes, à peine étions-nous tolérés à la campagne.

Aussitôt nommé ministre, le P. Perrigaud est appelé à *Chang-hai* pour régler toutes ces affaires entravées par la mauvaise volonté des mandarins. Il y passe 4 mois ; 4 mois de luttes diplomatiques, de pourparlers avec des délégués chinois plus fourbes encore que le vice-roi qui les délègue. Pendant ce long intervalle comment sa patience a-t-elle pu tenir ? C'est un mystère que je ne comprends pas. Heureusement qu'à *Chang-hai* il n'y a pas que des chinois : il y a aussi des vrais français. Tel Monsieur de Bezaure, consul

aussi énergique que bon chrétien ; M. Claudel, aussi savant, même ès-choses divines et ecclésiastiques, que modeste et charitable. Aidé efficacement par les représentants de la France, il obtint victoire complète. Il nous revint très fatigué, mais avec la joie intime d'avoir mis fin à une situation intolérable. Son premier soin fut de demander à chacun de nous trois messes pour ceux qui l'avaient si bien soutenu dans les négociations et qu'il appelait avec reconnaissance nos bienfaiteurs.

Le 15 mai *Yng-tcheou-fou*, mandarins, notables, garnison en tête, lui ouvre ses portes. En vain le préfet lui dit-il d'attendre que la grande foire fût passée de peur d'exciter des troubles. Le P. Perrigaud répond : « C'est réglé pour le 15 : j'entrerai le 15 mort ou vivant. » La nombreuse population accourue de toutes les campagnes à ce grand marché ne fit que contribuer à l'éclat du triomphe. « Le gouverneur lui-même ne serait pas mieux reçu », s'écrient les bonnes gens ébahis. Et le voilà établi à *Yng-tcheou*, chef-lieu de la préfecture. Il en fait hommage à S. François-Xavier qu'il choisit pour patron de la future église.

Po-tcheou se moque de *Yng-tcheou-fou*, sa rivale, qui a laissé passer ce diable d'Occident. Il se vante de lui fermer ses portes, fallût-il pour cela le mettre à mort. Le Père joue au plus fin. Il commence par acheter secrètement une maison en ville, pendant qu'un imbécile de délégué écrivait à *Ngan-king* que pas un seul citoyen de *Po-tcheou* ne voudrait vendre à l'Européen. Les titres en bonne et due forme dans la poche; après avoir fait partir son vendeur dans une sous-préfecture voisine pour le soustraire aux vengeances de ses compatriotes et des mandarins, le Père entre de nuit dans *Po-tcheou* visière baissée, avec de grosses lunettes chinoises pour dissimuler son nez européen, s'installe dans sa nouvelle maison et envoie dire au préfet : « J'y suis, j'y reste : à vous de me protéger. » Le mandarin comprend la situation et l'homme à qui il a affaire. Il vient en personne offrir ses hommages et un goûter succulent à son nouvel hôte, « son vieux frère qu'il désirait voir depuis si longtemps » qu'il trouve beau, intelligent et autres chinoiseries. Au lieu de le tuer, les braves de *Po-tcheou* l'acclament. Ils l'auront sans doute trouvé assez brave pour avoir droit de cité parmi eux ! Et voilà l'important poste de *Po-tcheou* fondé, la principale forteresse de l'orgueil et de la superstition emportée d'assaut.

Le vainqueur fait hommage de sa conquête au Sacré Cœur de Jésus.

Restait l'affaire de Hoai-Yuen que, par délicatesse, il ne voulut traiter qu'en dernier lieu. Vengeons d'abord les injures faites aux autres Pères. Pour Hoai-Yuen où il n'y a que moi en cause, on verra plus tard. Mais l'heure de la réparation avait sonné. Elle fut aussi complète que possible. Une escorte de 20 hommes avec drapeaux, parasol, palanquin vient le prendre à *Hoang-long-tsi*, son vieux Charenton et l'escorte pendant 12 lieues. Les populations qui avaient vu passer le pauvre martyr, il y a 6 ans, par le

même chemin, se demandent si c'est bien le même homme. Les lettrés de *Hoai-Yuen* eux le reconnaissent et tremblent lorsqu'ils voient leur mandarin, en grands habits de cérémonie, aller à la porte de la ville recevoir et féliciter celui qu'ils avaient si lâchement traité jadis. Pour leur ôter toute envie de recommencer, ils sont condamnés à débourser 1200 piastres avec lesquelles eux-mêmes achètent une bonne maison dont ils font hommage au Père, puis contrits, mais surtout humiliés, ils supplient le grand homme d'Occident de ne plus quitter *Hoai-Yuen*. Le Père est bon sire. Il accepte tout et répond : « Je le jure : nous ne quitterons plus *Hoai-Yuen* ». Et nous voilà établi pour toujours et à peu de frais à *Hoai-Yuen*, la ville aux lettrés.

Yng-tcheou-fou, *Po-tcheou*, *Hoai-Yuen* furent ses 3 trois grandes batailles, ses 3 victoires. Je serais infini si je voulais dire combien de lettrés, de notables et gardes-champêtres, tous gens avides et la plupart du temps hostiles à la religion il mit à la raison. Dans les querelles entre eux et nos chrétiens le P. Perrigaud commençait par les traiter avec les égards dus à chacun. Ce n'est pas lui qui donnait à priori raison aux chrétiens ou catéchumènes. Il se défiait de son troupeau et savait le maintenir dans l'humilité chrétienne. Mais malheur aussi au païen qui semblait vouloir se moquer de lui et se mettait dans son tort. Il lui ôtait toute envie de recommencer.

Avec un tel ministre, *Yng-tcheou-fou* voyait de beaux jours. Large se faisait la place de notre sainte religion au soleil. Si la moisson d'âmes n'est pas encore très riche, au moins un sol bien maigre est défriché, le terrain est déblayé. On nous connaît : les préjugés sont tombés : l'estime vient peu à peu. C'est le premier travail dans tout nouveau pays, travail le plus ingrat comme le plus méritoire.

Le 1er janvier 1899 il nous réunissait la dernière fois à Tai-ho pour la retraite.

Les grandes épreuves allaient commencer. Le 20 la révolte éclata dans toute sa section à la suite de 3 années d'inondation et de famine. Le P. Perrigaud eut le privilège d'exercer sa charge pendant les temps les plus durs qu'on puisse imaginer. Déguisé comme il peut, au plus fort des troubles, il fait chaque jour des étapes de 10 et 15 lieues à pied dans la boue et la neige. Pour le coup Montjarret reçoit le baptême, car, dans ces expéditions aventureuses à travers un pays en révolte on ne sait ce qui peut arriver. Il va tantôt chez un Père, tantôt chez un autre, l'aider de ses conseils, de son argent, surtout de sa présence. Par prudence, il fait son possible pour ne pas attirer l'attention. Mais même à ces temps troublés où la haine de l'étranger s'exalte, il ne peut supporter les injures d'un chinois. Il arrivait un jour à Mao-kia. D'un camp voisin, il a été reconnu et traité de diable d'Occident. Impossible de le retenir. La cravache à la main, Montjarret à ses côtés, il allait exécuter les premiers venus. Les vieillards s'interposent. Les coupables tombent à genoux. Tout le monde de dire : « Quelle crâne-

rie ». Ils étaient bien 50 contre deux ! — C'est lui qui empêche la rébellion de gagner la sous-préfecture de *Tai-ho*. Mandarins et notables ne jurent que par lui. Il a sa place et la première sur les remparts de la ville. Pompier, fusilier, menuisier, forgeron, il fait de tout, électrise tout le monde, chrétiens, païens, mahométans. Il faut que l'empereur décore cet homme. C'était après les troubles l'avis unanime dicté par l'administration et la reconnaissance. De fait le sous-préfet écrivit au gouverneur du *Ngan-hoei* pour signaler sa belle conduite et demander pour lui une récompense officielle. La sourde hostilité du gouverneur et de son entourage contre les Européens empêcha seul de porter à la connaissance de l'empereur le dévouement du Père et de lui conférer un globule honorifique.

La paix revenue, que de choses à réorganiser ! Les autres Pères respiraient un peu après la tourmente. Lui, qui a le souci de toutes nos églises, ne s'accorde ni trêve, ni repos. C'est le dimanche de Pâques que je le vis pour la dernière fois. Il revenait de régler une affaire très épineuse avec le plus hostile de nos mandarins. Le matin même il avait entendu plus de 50 confessions chez le P. Besnard à *Hoang-long-tsi*, célébré la grand'messe, prêché, déjeuné à la hâte. A 3 heures de l'après-midi, il arrivait à Mao-Kia, malgré 9 lieues de distance, pour le salut qu'il tint à donner pour la 2e fois, le même jour. Tous les chrétiens viennent le saluer, le fatiguer. Il est accessible aux plus humbles ; sa chambre ne désemplit pas jusqu'à la nuit noire. Je lui sers alors à dîner, puis le lendemain, levé à 3 heures, il me quittait à 4, pour faire au plus vite les 15 lieues de *Moa-kia* à *Yng-tcheou*. Sans prendre un jour de repos il fait ses 23 lieues pour aller voir le P. Feuardent à *Tai-ho*. De là il doit se rendre à *Fei-ho*, 34 lieues, puis à *Po-tcheou*, 43 lieues et rentrer au plus tôt dans son propre district pour se mettre enfin à faire quelque chose. Or le centre de ses catéchumènes, qu'il tenait à visiter toutes les semaines, est à 6 lieues de la préfecture, résidence habituelle. Voilà sa vie pendant 3 ans.

Cependant, Montjarret dont je suis le curé, me faisait ses confidences. « Le P. Ministre baisse : la vue s'affaiblit. Toujours des fièvres ; pas d'appétit. Un seul repas par jour, et encore quel repas ! Ce n'est pas que je refuse de le suivre, mais tout de même ça devient de plus en plus fort. Ne pourriez-vous pas le prier de se modérer ? » Montjarret avait raison. Le P. Perrigaud, complet pour le reste, n'avait besoin que d'un préfet de santé. Lui qui écoutait toujours nos doléances, n'aurait certainement pas tenu compte de celles que Montjarret me priait de lui faire. Du reste, rien ne m'en donna ni le temps, ni l'occasion.

Une épidémie venait de s'abattre sur le Nord de la Province qui exerçait parmi les indigènes de cruels ravages. Quelle en était la nature et l'origine, je ne saurais le dire : Était-ce la peste engendrée par les millions de cadavres jetés sans sépulture dans la campagne à la suite de la répres-

sion des rebelles, ou des ravages de la famine ? Était-ce l'étrange maladie que les Chinois ont nommée « Han-ping », maladie de la sueur et dont le caractère est une chaleur intense au dedans avec impossibilité de l'externer en suant ? Je n'en sais rien. Mais en tout cas elle trouvait chez le P. Perrigaud un terrain bien préparé. Son tempérament si robuste s'était anémié par les privations et les fatigues excessives de ses courses. Habitué à ne jamais s'occuper de sa santé, il croyait passer indemne à travers le fléau qui décimait la population. Il fut saisi à son tour, sans aucun remède sous la main. Il se confia aux soins d'un ministre protestant qui exerçait en même temps la médecine. Le révérend le soigna avec beaucoup de dévouement et de charité, et les remèdes qu'il lui fit prendre produisirent un mieux sensible. Le Père se crut hors de danger. Aussitôt, apprenant que le P. Beaugendre est atteint, il lui envoie en toute hâte le P. Feuardent. « Laissez-moi seul, lui dit-il, courez au plus pressé. » Le P. Feuardent courut à ce qu'il croyait le plus pressé, se proposant de revenir sans retard auprès du P. Ministre qui du reste ne paraissait nullement en danger. Le Père, se croyant entièrement remis, se leva trop tôt, il eut une rechute dont les symptômes devinrent tout de suite plus alarmants. Le médecin recommença à lui donner ses soins. Le Père, se sentant dévoré par la soif, demanda s'il ne pouvait pas boire de l'eau froide. Le médecin l'y autorisa. Brûlé par la fièvre, il but peut-être plus que de raison. Le mal s'aggrava subitement et ne laissa plus bientôt aucun espoir. Desseins miséricordieux et impénétrables de la Providence, notre cher P. Ministre fut emporté pendant la courte absence du P. Feuardent.

Pendant ce temps, les autres Pères de la section, bien éloignés de là, ignoraient les événements. Nous avions seulement entendu dire que le P. Perrigaud souffrait d'une fatigue sans gravité, lorsque, le jour de la Pentecôte, pendant que nous dînions ensemble, le P. Besnard et moi, un courrier entre tout effaré : « Le P. Perrigaud n'est plus. Il est mort hier, samedi, 20 mai, vers midi, sans personne pour l'assister, sans recevoir les derniers sacrements. »

Mort comme S. François-Xavier dont il retraça les vertus et les travaux parmi nous, le bien-aimé Père qui, toute sa vie, me semble avoir fait le vœu héroïque : « Si je viens à tomber, que pas une main ne me relève ; si je me trouve dans la détresse, que je ne sois pas secouru ; que nul ne me rende honneur pendant ma vie, ni même ne m'assiste à l'heure de la mort. » Le cher défunt que maintes fois au moins j'ai entendu répéter : « J'ai peur de mourir âgé, infirme, d'être à charge à qui que ce soit, d'occuper les infirmiers de ma chétive personne. » Il a été trop bien exaucé ; mais cruellement, hélas ! pour nous qui ne nous consolerons jamais de l'avoir ainsi laissé nous échapper sans lui porter les dernières consolations de la religion.

Quelques Chinois arrosent de leurs larmes son lit funèbre, ils le revêtent

de ses haoits sacerdotaux, lui achètent le plus beau cercueil de la ville. Les traits, paraît-il, n'avaient point changé. C'était toujours la même physionomie noble et ferme comme de son vivant.

Montjarret, affolé, part au petit jour et fait ses 24 lieues pour inviter un Père à dire la Ste-Messe. Son cher maître le lui avait dit bien des fois : « Si je venais à mourir, l'essentiel est, non de crier, comme vous faites, autour de vos morts, mais d'avertir au plus vite le plus de Pères possible de dire la messe pour mon âme. » Nous arrivons 3 Pères, 3 jeunes qu'il avait formés, qu'il aima, qu'il enthousiasma. Une fois encore, j'aurais voulu voir le visage bien-aimé. Pour arriver plus tôt, j'avais dit ma messe au coup de minuit et fait mes 20 lieues en un jour. La suprême consolation que je souhaitais me fut refusée. Quand j'arrivai à *Tai-ho*, notre bon Père était déjà étendu dans son magnifique cercueil, aux pieds de S. Joseph, dans l'église toute tendue de noir. Des chrétiens, des élèves, recueillis, mornes, pleuraient autour de lui. Le mercredi 24 on lui fait de solennelles funérailles. Autant que l'émotion me le permet, je rappelle aux assistants ce que fut le cher défunt : aux yeux du monde, un homme habile : aux yeux de Dieu un homme de vertu parmi lesquelles trois n'ont pu échapper à aucun néophyte intelligent : son zèle ardent pour le salut des Chinois, son amour pour la Ste Vierge, sa dévotion aux âmes du Purgatoire. Si j'avais eu à parler devant un autre auditoire, que de preuves j'aurais pu donner de son tendre amour pour la Compagnie, de ses vertus solides qui font le parfait religieux et le parfait missionnaire. Le cher défunt avait été tout cela en même temps qu'il fut toujours un homme de droiture et de loyauté sans exemple, qui sut marcher de la manière la plus merveilleuse par les voies les plus simples et les plus ordinaires de la perfection.

La dernière absoute est donnée, on écarte les innombrables flambeaux et nos voix suffoquées par les sanglots entonnent. « *In paradisum deducant te Angeli*... » Montjarret revendique l'honneur qui, en Chine, revient au fils aîné. De ses puissantes mains, le fidèle écuyer soulève tout seul la tête du lourd cercueil : une douzaine de chrétiens fait le reste par derrière, et le triste cortège se dirige vers le jardin tout en fleur, de la coquette résidence. Là, de pieuses mains ont élevé un mausolée. La foule, païens et mahométans, se mêle aux chrétiens, calme, recueillie. Les murs, les arbres voisins sont couverts de curieux. Le cercueil auquel seul Montjarret touche désormais, glisse lentement, doucement dans la voûte en maçonnerie. Que de précautions du pauvre Chinois pour que ce cher cercueil ne heurte pas la terre et soit placé selon les règles, pour qu'il n'y ait aucune secousse ! Encore une dernière bénédiction, et tout est fini !

Notre cher Père Ministre s'est présenté devant Dieu les mains chargées de superbes moissons et se repose sans fin des travaux qu'il n'a cessé d'accomplir pendant les 12 ans passés en Chine. Du ciel il continuera d'ai-

der ceux qu'il dirigea avec une si paternelle tendresse. Ses mérites féconderont encore nos œuvres et feront lever la semence qu'il confia à la terre. Son éloge est sur les lèvres de ceux qui l'ont connu, et il ne laisse sur terre que d'amers regrets. C'est sa récompense ici-bas. *Ultima manet cælo !*

Le Père Feuardent.

Lettre du P. J. M. Chevalier.

Tai-ho, 12 juin.

HÉLAS ! le bon Dieu va nous demander un nouveau sacrifice. Vraiment, il choisit bien ceux qu'il rappelle à Lui ! Il y a quelques semaines, c'était notre excellent P. Ministre, si regretté de tous les Pères de la section ; aujourd'hui, c'est le P. Feuardent. Au moment où je vous écris ces lignes, le Père est en agonie. Humainement parlant, il n'y a plus d'espoir. Deux tombes qui vont s'ouvrir à Tai-ho en moins d'un mois !... Samedi dernier le F. Berrens était à Tai-ho, et samedi soir il arrivait à Fei-ho-keou. Lundi matin, je l'accompagnai à Po-tcheou, où nous trouvâmes le P. Beaugendre en bonne voie de convalescence. Le F. Berrens eut-il quelque pressentiment de la maladie du P. Feuardent? Je serais tenté de le croire. Il me dit à plusieurs reprises : « En m'en retournant, je dois repasser par Tai-ho. » Je lui fis remarquer que ce n'était pas son chemin, qu'il s'éloignait d'une journée de marche. « N'importe, dit-il, je tiens à revoir le P. Feuardent, je le lui ai promis, » ce qui me fait croire que le frère eut quelque idée de l'état où se trouvait le Père. Quoi qu'il en soit, dimanche matin, le P. Feuardent ne put achever la messe. Il s'affaissa au moment de la communion : le catéchiste accourut bien vite, soutint le Père, l'aida à se rendre à la sacristie, où il quitta les ornements sacrés. Après avoir respiré pendant quelques instants le grand air, le Père rentra à l'église et renferma le Saint-Sacrement dans le tabernacle, puis fut se mettre au lit. Depuis un jour ou deux il avait la dysenterie, mais il n'en parlait à personne. Dimanche et lundi elle augmenta : mardi et mercredi il vomit des caillots de sang et toutes les selles étaient pleines d'un sang très noir. Le catéchiste, alarmé, envoya un exprès à Fei-ho-keou. Je partis immédiatement pour Tai-ho et envoyai vite un homme à Po-tcheou chercher le F. Berrens, mais le frère s'était embarqué le matin même, emmenant le P. Beaugendre à Ou-hou. En arrivant à Tai-ho, je trouvai le Père en proie à des idées noires, il était impressionné par ces caillots de sang qu'il avait vomis. La journée du lendemain, jeudi, bonne : les selles diminuèrent et devinrent meilleures. Vendredi, fête du Sacré-Cœur, il y eut un mieux tout à fait sensible : je croyais même tout danger disparu et commençai presque à regretter d'avoir envoyé un homme à Ou-ho, au devant du F. Berrens, pour le prier de revenir bien vite à Tai-ho auprès du P. Feuardent. Samedi matin le Père

allait moins bien, il avait même un peu de délire ; l'après-midi il se sentit mieux. Dimanche matin il allait moins bien ; les forces diminuaient. Dimanche soir le P. Besnard arrivait. Trouvant tous les deux qu'il y avait danger, nous proposâmes au Père de lui apporter le saint viatique et de lui donner l'extrême-onction. Le Père accepta très volontiers. La nuit n'a pas été bonne, et en ce moment le Père n'a plus aucune connaissance : il a la respiration difficile, et déjà l'on aperçoit sur le visage des symptômes d'une mort prochaine. Il faudrait un miracle pour le sauver.

« Le P. Beaugendre, lui aussi, a été très mal. Pendant deux jours nous avons cru tout espoir perdu. Mais les remèdes envoyés de Tai-ho ont produit un heureux résultat, et au bout de deux jours il y a eu un mieux sensible qui a continué.

« Tout est fini. Le bon P. Feuardent vient de rendre sa belle âme à Dieu. Sa mort a été très paisible et très calme. Un léger petit effort, et le Père n'était plus ! Il était trois heures de l'après-midi. »

Le Frère Berrens.

Lettre du R. P. Paris au R. P. Provincial.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C.

ENCORE un deuil dans la mission, comme le télégraphe vous l'a déjà annoncé !

A la nouvelle de la maladie des Pères de la section de Yng-tchéou-fou, j'avais envoyé le Frère Berrens à leur secours. Le bon frère apprit en route la mort du P. Perrigaud et se hâta pour apporter quelque soulagement aux autres malades. Il constata que tous étaient hors de danger, et après quelques jours passés auprès du P. Beaugendre, il se décida à ramener ce Père, dont la convalescence était pénible, à Chang-hai ou à Ou-hou. Il prit une barque pour adoucir le voyage. Il se trouvait déjà à trois ou quatre journées de son point de départ, lorsqu'un courrier envoyé par le P. J.M. Chevalier le rappela auprès du P. Feuardent repris de la fatale maladie. Le Frère laissa le P. Beaugendre au soin de ses bons anges, et repartit en toute hâte vers le Yng-tchéou-fou. Le soir du 1er jour, il arrivait chez le P. Dannic, ayant fait plus de vingt lieues sous un soleil de plomb. Il apprit là la mort du P. Feuardent. Le lendemain, il était si fatigué qu'il put à peine se lever pour assister à la Ste Messe ; le Père d'ailleurs constata bientôt qu'il n'avait plus ses idées bien nettes, la fièvre lui donnait le délire. Le P. Besnard, venu deux jours après, le fit transporter à sa résidence, d'où il était facile de s'embarquer pour Chang-hai. Pendant la nuit le Frère, trompant la surveillance de ses gardiens, se leva et sortit de la maison. On le chercha toute la nuit et dans toutes les directions, pendant que le P. Besnard se répandait en supplications ferventes

devant le S. Sauveur. A l'aube, le Frère revint de lui-même, mais dans quel état ! il avait plu toute la nuit. Après l'avoir changé et réchauffé, le Père l'embarqua et descendit avec lui jusqu'à Ou-ho. Il était impossible d'aller plus loin. Il s'arrêta à notre résidence, le P. Bies s'y trouvait. C'est là que le cher Frère rendit son âme à Dieu après avoir reçu les derniers sacrements. A l'approche de la mort, il recouvrit par intervalles la lucidité de son esprit, et sa dernière parole fut : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Quelle belle mort pour un frère infirmier ! On a remarqué qu'il est mort après les 1ères Vêpres de la fête de S. Pierre, patron des chers défunts : Pierre Perrigaud et Pierre Feuardent.

Mon Révérend Père, je n'ai pas besoin de recommander notre chère mission à vos prières, mais je vous supplie de nous préparer de bons ouvriers ; ce qu'il nous faudrait ce sont quelques hommes entièrement formés en France, encore jeunes pour se faire au climat et à la langue, et pouvant un jour diriger la mission. Que le Cœur Sacré de Jésus vous touche et vous inspire, mon Révérend et bien-aimé Père ! En attendant bénissez-nous, bénissez tous vos enfants du Kiang-nan, et en particulier le plus indigne,qui aime à se dire, mon Révérend Père.

Votre enfant tout affectionné in X°

P. Paris, S. J.

La nécrologie était déjà imprimée quand la Province de Paris a été frappée d'un deuil cruel en la personne du R. P. Provincial, décédé à Paris, le 14 janvier 1900, en la fête du S. Nom de Jésus.

VARIA.

Départs de Missionnaires.

POUR la mission de *Ceylan* : les Pères Maurice Lemaître et Léon Dupont, le Frère Juvence Queste, novice scholastique, le Frère Jean Oliveux, coadjuteur — de la Province de Champagne.

Pour la mission du *Kiang-Nan* : Les Pères Augustin Launay et Piggot, le Frère Félix Maumus, scholastique, les Frères Alain Mahé, Jean-Marie Le May, Édouard Foucret, coadjuteurs, — de la Province de France.

Pour la mission du *Tcheu-Li-S.-E.* : les Pères Valentin Gissinger, Louis Debeyer, Louis Beck, Louis Ghestin, — de la Province de Champagne.

ROME. — La *Civilta* est entrée dans la cinquantième année de sa publication. Le premier numéro avait paru le 6 avril 1850. En reconnaissance de ces cinquante ans de bons services, le Saint Père a adressé une lettre aux écrivains de la *Civilta*, dans laquelle, après avait rappelé les grands travaux qu'elle a accomplis pour l'Église en combattant vaillamment pour les

droits du Saint-Siège, ainsi que pour la doctrine de saint Thomas d'Aquin, il conclut en ces termes :

« Ex gratulatione igitur Nostra animos sumite ; nullisque fracti laboribus pergite Nobis et Ecclesiae vestram probare alacritatem. Ut autem perfecti adhuc operis laetitia benevolentiae nostrae testimonio augeatur, Apostolicam benedictionem, munerum divinorum auspicem, vobis universis et singulis amantissime in Domino impertimus. »

Retraite aux Cardinaux. Une retraite de dix jours aux membres du Sacré Collège et aux prélats de la Cour Pontificale a été donnée à Rome par les Pères Zocchi et Remer, S. J. Le Saint Père y assistait.

ALLEMAGNE. — *Cause de béatification d'un Missionnaire allemand.* La *Germania*, de Berlin, publie l'information suivante (1899 n° 22) : « Comme on nous l'annonce de Rome, le procès de béatification du Vénérable Serviteur de Dieu Jean Caspar Kratz, de la Compagnie de Jésus, missionnaire en Chine et au Tonkin, qui souffrit la mort pour la foi en 1737, est en voie d'aboutir. Cette nouvelle remplira les catholiques allemands, surtout ceux des provinces rhénanes, d'une joie d'autant plus grande, qu'à notre connaissance, c'est le premier missionnaire allemand de l'extrême Orient qui sera élevé, comme martyr, aux honneurs des autels. Les travaux que cet enfant de nos provinces du Rhin scella de son sang au siècle dernier, les missionnaires allemands les poursuivent de nos jours avec un zèle égal dans ces rudes contrées de l'Orient.

Jean Gaspar Kratz, né le 15 septembre 1698 à Golzheim dans les environs de Düren, fut mis à mort pour la foi le 12 janvier 1737. Les restes mortels du vénérable témoin de J.-C. furent rapportés en Chine, et ensevelis dans l'église de la Compagnie de Jésus à Macao.

Un monument élevé à la mémoire du P. Balde. Le conseil municipal de la ville d'Ensisheim en Alsace a adopté la résolution d'élever dans cette ville un monument à la mémoire du P. Jacques Balde, S. J. Le P. Balde, que ses contemporains ont surnommé « l'Horace allemand », fut l'un des poètes latins les plus distingués du XVII^e^ siècle. Il était né à Ensisheim.

Lettre d'un converti anglais au P. Tilmann Pesch.

J'ai souvent eu la pensée de vous écrire pour vous apprendre quel fruit il m'avait été donné de retirer, Dieu aidant, des livres écrits par vous. Mon père était « senior » de l'église Presbytérienne d'Écosse. Peut-être vous demandez-vous ce que signifie le mot « senior » pris dans ce sens. Cette charge consistait à administrer les intérêts temporels de l'église qu'il fréquentait, et dans la célébration du sacrement, à porter le pain et le vin bénits par le prêtre aux assistants assis chacun à leur banc. C'est vous dire si mon père m'a élevé dès mon enfance en opposition avec la vérité de la Sainte Église

catholique. A ses yeux cette Église Sainte et Apostolique était un vrai fléau qu'il fallait supprimer par les moyens les plus énergiques.

Tels furent les enseignements que je reçus dans mon enfance. Vous aimeriez sans doute à savoir comment bien des années après, à l'âge de 45 ans, — j'en ai maintenant 55, — je me suis enrôlé dans la Sainte Église catholique. Le récit en serait long. Je tâcherai cependant de vous satisfaire le plus brièvement possible. Mon père n'était qu'un pauvre laboureur. J'avais à peine onze ans quand il me fallut quitter la maison paternelle pour gagner ma vie. Jusqu'alors les questions religieuses m'avaient peu préoccupé. Je me contentais, le dimanche, d'aller à l'église et d'entendre le sermon, Mais à partir de ce moment, je me mis à lire les ouvrages des philosophes anglais les plus connus, Locke, Hamilton, puis Descartes et Kant. En peu de temps, non seulement je cessai de fréquenter l'église, mais tous les fondements de la religion étaient presque détruits en moi. Et je restai ainsi de longues années dans ce triste état, si puissant était sur mon esprit cet axiome de Descartes : « Tout ce que l'on perçoit clairement et distinctement, est vrai.»

De Descartes à Comte, Huxley, Tyndall, Darwin, Spencer et autres de même genre, la chute était facile. Et c'est ainsi que je vivais dans ce gouffre du matérialisme, sans foi en Dieu, sans espérance, sans secours, croyant que tout est l'œuvre du hasard, et qu'il n'y a point de Dieu.

J'avais goûté au fruit de l'arbre de la philosophie moderne, et je pensais, — pauvre fou que j'étais, — que toute religion est un vain songe, que la vie même de Jésus-Christ n'est qu'un mythe. Quand je repasse ce temps en esprit, je me demande avec terreur ce que j'aurais pu devenir dans un pareil état de rébellion contre Dieu.

Mais voici qu'il y a environ dix ans, passant devant une librairie, j'aperçus un livre intitulé *Compendium Philosophiæ*, par le Père M. Liberatore. Je l'achetai et le lus avec avidité. Cet ouvrage me fit voir d'abord que les principes de la philosophie scolastique ont des bases très solides, puis que les pernicieuses conclusions des philosophes matérialistes sont réfutées par des raisonnements très solides. Un nouveau monde de pensées s'ouvrait devant moi : la source de la vérité n'était donc pas dans l'esprit humain, mais venait de Dieu à l'esprit humain. De ce que j'étais dès lors intimement persuadé que la philosophie scolastique était la vraie philosophie, je n'en étais pas encore à croire que la Sainte Église catholique était la véritable Église et que je devais souscrire à ses dogmes. Le passage était difficile. Mais vous, mon Révérend Père, vous aviez construit le pont merveilleusement solide qui allait me permettre de faire ce passage. Un jour que j'avais assidument étudié le volume de Liberatore, je vis chez Burns et Oates, libraires de Londres, le catalogue des livres édités par la maison Herder de Fribourg.

De ces livres, j'en achetai un, votre *Philosophie naturelle* qui fait

partie de la collection « Philosophiæ Lacensis ». Après l'avoir étudié à fond, j'ai commencé à entrevoir la philosophie selon saint Thomas, et ce fut une illumination pour mon esprit. La difficulté de croire aux miracles, non seulement aux miracles rapportés dans la Sainte Écriture, mais surtout au miracle de la Sainte Eucharistie, cette difficulté qui, auparavant, me causait de grands troubles,fut promptement dissipée.La divine lumière brillait dans mon âme. Rien ne m'empêchait plus d'être baptisé. C'est ce qui fut fait, il y a neuf ans de cela.

Depuis, lorsque mes affaires m'en laissent le loisir, je ne cesse d'étudier la philosophie et la théologie catholiques. De vous, j'ai lu encore : *Institutiones Logicales*, *Psychologia*, *Philosophie chrétienne de la vie*, *Les grands problèmes*, tous livres qui m'ont beaucoup servi. Mais que dire de votre *Petit livre de prières pour les personnes instruites*. Permettez-moi de vous remercier très humblement, pour avoir écrit ce petit chef-d'œuvre de doctrine catholique. Je le porte toujours sur moi. Avant de le lire, je n'étais qu'un philosophe chrétien. La religion était pour moi affaire d'intelligence plutôt que de cœur. Mais maintenant, je ne crains pas de le dire, la religion est au fond de mon cœur, et c'est vous, mon Révérend Père, qui êtes après Dieu la cause de ce changement.....

Vous serez peut-être heureux d'apprendre que si loin de vous,vos œuvres ont été me chercher dans les épaisses ténèbres de l'infidélité et de l'incrédulité pour m'amener à la lumière de la divine Sagesse. Je suis votre très humble et très dévoué disciple. Nov. 1898.

(Traduit des *Nouvelles de la Province de Germanie.*)

BELGIQUE. — Le scolasticat d'Enghien tout renouvelé avec les contingents venus de Vals, de l'Espagne, du Portugal, et même du Mexique, atteint, ou peu s'en faut, la centaine, dont près de 80 théologiens.

CHILI.—*Santiago d'après une lettre du P.Stan-Soler.*Nous avons ici une congrégation très florissante : elle a reçu pour la fête de S. Louis de Gonzague 41 nouveaux membres, dont plusieurs professeurs à l'université, ou médecins bien que dans cette dernière classe la religion soit rare, mais surtout elle s'honore de compter dans son sein Mgr Costamagna,évêque salésien de Patagonie, qui montre avec fierté sa médaille et son diplôme...

Les dimanches et jours de fêtes, de 8 h. à 10 h., les Pères, pour arracher les congréganistes aux distractions mondaines, les réunissent dans une salle où ils trouvent toutes sortes de divertissements en même temps que de bons conseils:ces réunions font tant de bien que les Pères français du Sacré-Cœur, de Bayonne, vont, à notre exemple, compléter par là leur académie littéraire et leur adoration nocturne.

La visite des prisons n'est pas moins fructueuse; pour assurer l'existence

et la moralité des familles des prisonniers pauvres, on a pu acheter pour 5000 fr.environ une maison qui, sous la direction d'un congréganiste modèle, leur offre 35 logements,et continuera à s'aménager avec de nouveaux secours. Un jeune homme condamné faussement pour homicide a donné particulièrement exercice à la charité. Après sentence de 1ère instance et de cour d'appel, puis refus de grâce ou commutation, au lieu de se décourager, on a agi sur quelques-uns des conseillers d'État, et sur le vrai coupable pour obtenir quelques indices de l'innocence du condamné; le ministre de la justice a ordonné une enquête, dont le résultat a été de faire commuer la peine en 20 ans de travaux forcés, par respect pour la 1ère sentence. Mais les congréganistes ne s'en tinrent pas là, l'un d'eux, plus influent, lança une pétition publique, les dames de la ville firent de même, au point que le président de la République ordonna la révision non seulement du procès, mais de la procédure elle-même.

Une dame ayant enfin obtenu la délivrance du prisonnier apporta aussitôt le décret aux Pères, et céda à l'un d'eux sa voiture pour aller le faire élargir. 12 autres ont échappé à la prison préventive d'une façon semblable ; et plusieurs des juges du précédent procès y ont vu leur carrière compromise.....

CHINE. — *Ministres protestants en Chine.* — 1° Américains (manque).

2° Anglais, 17 sociétés, 174 ministres, 85 prédicants, 166 femmes mariées, 183 non mariées, 50 médecins, 12 femmes médecins. Total : 625 employés anglais, 2159 employés chinois, 133 stations avec 866 annexes, 29644 adhérents, 547 écoles externes avec 13678 élèves, 18 collèges avec 165 élèves.

3° Allemands et Scandinaviens, 10 sociétés, 52 ministres, 28 prédicants, 32 femmes mariées, 33 non mariées, 5 médecins. Total : 145 employés européens, 205 employés indigènes, 43 stations avec 91 annexes, 3997 adhérents, 97 écoles avec 1539 élèves, 9 collèges avec 144 élèves.

4° 4 sociétés internationales, 33 ministres, 297 prédicants, 179 femmes mariées, 274 non mariées, 16 médecins, 1 femme médecin. Total : 783 employés européens, 605 employés chinois, 152 stations avec 169 annexes, 7147 adhérents, 114 écoles externes avec 1589 élèves et 4 collèges avec 157 élèves.

Total pour la Chine, 54 sociétés, 527 ministres, 519 prédicants, 675 femmes mariées, 724 non mariées, 136 médecins et 56 femmes médecins 2461 employés européens ou américains, 5071 employés chinois, 470 stations avec 1969 annexes, 80682 adhérents, 1766 écoles externes avec 30046 élèves et 105 collèges avec 4285 élèves. » (*Missionnary Review of the World, 1898.*)

A *Chang-hai*, 13 sociétés, 1943 protestants chinois, 2556 £, 86 recettes par 8 sociétés pour les missions par les protestants chinois, 2292 élèves dans les

écoles. Dans 20 ans 11460 chinois ont passé par les écoles protestantes, 1081 malades dans les hôpitaux, 60,022 dans les dispensaires; 1,147,037 Anciens ou Nouveaux Testaments en tout ou en partie distribués, 40,839,302 pages imprimées. » (*N. C. Daily News*, 7 mars 99.)

Collèges protestants de Chang-hai. — « Dans ces collèges, comme celui de Jessfield, on prépare le levain qui doit faire revivre la Chine. Les jeunes Chinois, qui y reçoivent une culture européenne, y acquerront le vrai patriotisme qui relèvera leur pays de l'ornière où il tombe. Et s'ils n'oublient pas leur première éducation, le pays qu'ils vont reconstruire sera digne de prendre place dans les grandes nations du monde. » (*N. C. Daily-News*, 8 avril.) — Dans un autre n° du même journal, un article de fond affirmait que les réformateurs de l'Empire chinois qui travaillaient de concert avec l'Empereur, disgracié depuis, étaient des gens élevés ou conseillés par les ministres de la réforme protestante. (C'est ainsi qu'en Corée, dit Mgr Mutel, les ministres protestants ont tout bouleversé sous prétexte de réforme.)

Observatoire de Manille. S. J. — Le *Hong-kong Daily Press* du 5 avril dit: « Nous devons féliciter le gouvernement de Hong-kong de son empressement à traiter l'attaque injustifiable du Dr Doberck (Directeur de l'Observatoire de Hong-kong), sur l'Observatoire de Manille. Par suite des représentations faites par ce Docteur au Bureau des Observatoires météorologiques des États-Unis, l'expédition des annonces des typhons par l'observatoire de Manille aux pays en dehors des Philippines était interdite par ordre du Gouvernement. A cette nouvelle, la Chambre générale de commerce de Hong-kong fit des représentations au Gouvernement en lui exprimant son regret de voir supprimer les annonces des typhons de Manille, si appréciées jusqu'ici par le public. L'effet de ces réclamations a été que le Gouvernement a déclaré la démarche du D. Doberck non autorisée et qu'il demandait à nouveau les annonces des typhons de Manille comme auparavant. Cet incident déplorable est ainsi clos ; et il faut espérer qu'une telle manière d'agir du Directeur de l'observatoire de Hong-kong ne se représentera plus à l'avenir.

Lettre du P. Froc au Consul Général des État-Unis à Hong-kong sur l'Observatoire de Manille, S. J.

Hong-Kong, à bord du « Calédonien », 24 mars 1899.

Monsieur le Consul,

En arrivant de Chang-hai ce matin, je trouve dans les journaux de Hong-kong, à la date du 20 courant, qu'à la demande du dirccteur de l'Observatoire de Hong-kong, ordre a été donné par le Ministre de la guerre des États-Unis de ne plus envoyer de l'Observatoire de Manille les annonces

ordinaires des typhons en dehors des Philippines. Comme c'est un vrai malheur pour les navires de toutes les nations de l'Extrême-Orient, je viens vous demander de vous efforcer de faire révoquer cet ordre. Le directeur de l'observatoire de Hong-kong est libre de refuser le concours de tous ses collègues de l'Extrême-Orient, mais en mon nom et en celui de tous les navires de ces parages, je proteste contre les représentations de ce directeur, et je vous prie de vouloir bien amener votre gouvernement à continuer d'assister les navigateurs en envoyant à Chang-hai et autres ports des côtes environnantes les télégrammes de Manille si utiles au public dans la saison des typhons. De plus, je dois déclarer que dans certains cas trop nombreux les télégrammes erronés et perturbateurs provenaient non de Manille, mais de Hong-kong. Vraiment je ne puis comprendre que des hommes, appelés à venir en aide aux navigateurs, perdent leur temps à parler mal de leurs voisins.

Dans l'espoir d'une réponse favorable, je suis, etc.

L. Froc, S. J.
Directeur de l'Observatoire de Zi-ka-wei.

Le prince Henri de Prusse à Zi-ka-wei. — Le 12 mars 1899, le prince Henri de Prusse et la princesse arrivaient à Chang-hai : le 13 ils s'empressaient dès le matin de faire visite à Zi-ka-wei, le prince disant qu'il avait parlé des établissements de Zi-ka-wei en si bons termes à la princesse que celle-ci a voulu faire au plus tôt la visite. Comme, malgré les deux heures qu'ils sont restés à Zi-ka-wei, ils n'ont vu que l'établissement des religieuses auxiliatrices, leurs Altesses ont remis la visite des autres établissements à leur prochain retour de Kiao-tchéou, au mois d'avril. Parmi les six personnes de leur suite, trois étaient catholiques ; un d'entre eux avait eu ses frères élevés à Feldkirch et un autre a une de ses sœurs religieuse auxiliatrice.

Publications de nos Pères.

Le *Tong-pao* de juillet dit à l'article « France » : Dans sa séance du 2 juin, l'Académie a partagé le prix « Stanislas Julien » (1500 fr.), destiné à récompenser « le meilleur ouvrage sur la Chine », entre l'abbé Pierre Hoang pour son ouvrage intitulé *Notions techniques sur la propriété en Chine*, et le Père Étienne Zi pour sa publication portant le titre de *Pratiques des examens militaires en Chine.*

Un rapport du P. Chevalier ayant été fait aux ministères de Paris, le ministère de la marine lui a accordé un subside de 1500 fr. et celui des Affaires étrangères un autre de 500 fr. Le Tsong-li-yamen, sur la demande du P. Froc, présentée par le ministre de France à Pékin, a accordé en juillet dernier à l'Observatoire de Zi-ka-wei l'envoi gratuit par le réseau télégraphique chinois des dépêches météorologiques tant des observatoires à

certains ports des côtes de Chine que de certains postes d'observation secondaires.

On lit dans le *Journal de la Société Asiatique* de Paris, numéro de novembre-décembre 1898 (Séance du 11 novembre) : « Le collège des Missions françaises de Zi-ka-wei, près Chang-hai, présenté par MM. Courant et Chavannes, a été reçu sur la liste des membres de la Société.

Le nouvel Observatoire de Zo-Cé.

Le mardi 22 août, la première pierre de l'observatoire de Zo-cé a été bénite par le P. Léveillé qui était curé à Zo-Cé avant la guerre des Taïpings.

Au-dessus d'un sous-sol au rez-de-chaussée bas, il y aura un grand rez-de-chaussée comprenant à l'Ouest une grande bibliothèque, à l'Est la salle des calculateurs employés aux calculs du bulletin, c'est là aussi que se fera la carte quotidienne et tout le service des stations météorologiques. Rien que la réception, la traduction et la transcription des dépêches occupent un frère une grande partie de la journée. A l'Est, cette salle communiquera avec un petit pavillon contenant les horloges et la lunette méridienne, c'est de là que le P. Froc fera tomber à midi la célèbre boule, et donnera une seconde fois l'heure à Shang-hai à 9 h. du soir quand les nouveaux signaux électriques seront installés sur le port.

Au sous-sol du pavillon, il est possible que nous placions quelque nouvel instrument, par exemple un sismographe.

Entre ces deux grandes salles, le pavillon central, corridor au Nord, au milieu salon des instruments, de part et d'autres cabinets de travail pour les Pères. La tour s'avance au milieu de la face du Nord. Le rez-de-chaussée sert de vestibule et la tour entière de cage d'escalier. L'étage contiendra les chambres à coucher et les salles de travail et de dessin, par exemple pour la cartographie.

La tour s'élève de deux étages encore et porte les girouettes et anémomètres.

Dans le jardin, au S.-E. le département magnétique, au Sud une petite lunette pour l'observation quotidienne des taches du Soleil et dans un coin les servitudes et logements des domestiques.

C'est grand, mais l'observatoire occupe cinq Pères, deux frères, sept ou huit calculateurs, et ces derniers ne suffisent pas.

On devait d'abord adosser la coupole de l'équatorial à la maison principale. Mais on a reconnu que jamais sur le terrain de Zi-ka-wei et de la plaine on ne pourrait obtenir la stabilité indispensable. En effet, sous une couche de terre végétale assez ferme, on trouve presque tout de suite la vase, presque l'eau jusqu'à une profondeur inconnue. Les supérieurs décidèrent donc d'acheter, sur la montagne de Zo-cé, une partie des terrains voisins de ceux que nous possédons déjà. C'est là, sur la crête, un peu à

l'Est de l'église du pèlerinage, que s'élèvera l'observatoire astronomique. Ce sera en même temps une succursale fort utile pour la météorologie. En ce moment, on établit un monte-charge qui servira pour la construction du bâtiment et pour l'installation de l'instrument.

Quand on a su en ville que l'on bâtissait l'observatoire à Zo-cé, il a aussitôt été question de construire une route carrossable jusque-là. Le projet est en bonne voie, puisqu'on lève déjà le tracé. La route amènera les promeneurs et les touristes à l'observatoire ; espérons qu'elle amènera aussi de nombreux pèlerins à N.-D. C'est le Père de Beaurepaire qui fait ce levé au prix de bien des fatigues, car il commence à faire fort chaud, et ce pays absolument plat, coupé de mille canaux et où tout se ressemble, n'est pas facile à topographier.

Service solennel pour M. Félix Faure à Shang-hai.
Extrait de « l'Écho de Chine », 24 février 1899.

L'église était tendue de noir : le fond du chœur disparaissait sous une immense draperie ornée d'une croix d'argent sur champ d'étoiles. Le catafalque, entouré de nombreuses lumières, était recouvert d'un pavillon tricolore. Tout autour on avait disposé des fauteuils pour les personnages officiels qui assistaient à la cérémonie : tout le corps consulaire en grand uniforme ; les commandants et les officiers des bateaux de guerre ; le Tao-tai et les diverses autorités chinoises ; le commandant des volontaires de la concession internationale, M. C. Holliday ; le commissaire des douanes, M. Rocher ; le président du conseil municipal de la concession internationale, M. Fearon, etc., etc. M. de Bezaure, consul général de France, en grand uniforme, et M. M. Tillot, président du conseil d'administration de la municipalité française recevaient les invités avec M. d'Huytera, chancelier, M. Feer, interprète, etc. Un peloton d'agents de la garde municipale faisait la haie en dehors de l'église. A l'intérieur, un détachement des volontaires faisait la haie dans la nef. Deux sergents étaient de planton à droite et à gauche de l'autel et deux caporaux et deux hommes aux quatre coins du catafalque. A l'élévation les honneurs habituels ont été rendus avec beaucoup de précision au commandement du sous-lieutenant M. R. Tillot. L'orchestre municipal, massé dans une chapelle latérale, a fait entendre, sous la direction du commandeur Vela, deux marches funèbres. La maîtrise de St-Joseph a chanté d'une façon magistrale une grande messe de *Requiem* du P. Basuiau pendant que le R. P. Paris officiait, assisté du P. Robert, des Missions étrangères, et du P. Platel. Ce qui donnait à la cérémonie un cachet tout spécial, c'est le recueillement avec lequel la foule a écouté le service.

Progrès de la foi dans le Tche-tchéou-fou.
D'une lettre du P. Grillo au P. Bichon.

Nos bons néophytes semblent vouloir faire pour le bon Dieu au moins

autant qu'ils avaient fait autrefois pour leurs idoles ; ils contribuent volontiers aux frais du culte. Les catéchumènes paient leur nourriture aux catéchuménats. Ici, à Ling-yang-tchang, dans notre petite résidence, nous avons célébré, dimanche dernier, la fête du N.-D. du Rosaire avec une splendeur peu commune. Les notabilités du pays, bien qu'encore païennes, sont venues en corps se prosterner devant l'image de N.-D. Cette image nous avait été envoyée de Pompéi par le fondateur du sanctuaire, désormais fameux, de N.-D. du Rosaire d'après la direction du C^al^ Mazzella, préfet actuel de la S. C. des Rites. Il y a vraiment quelque chose de prodigieux dans l'attraction que notre chapelle du Rosaire exerce dans ces parages sur la classe élevée des trois territoires dont cette bourgade forme le noyau.

La Shipmasters' Society.

La Shipmasters' Society, association puissante de commandants de navires marchands, a adressé au P. Froc la lettre suivante :

Rév. Aloys Froc, S. J.
Directeur de l'Observatoire de Zi-ka-wei.

London, 6th July 1899.

Monsieur, je suis chargé par le comité de direction de vous donner connaissance d'une résolution adoptée à la dernière réunion annuelle de notre Société. Les membres de cette Société vous offrent leurs plus chaleureux remerciements pour les rapports, etc., qu'ils reçoivent de temps en temps de vous à leur grande utilité.

J'ai l'honneur d'être, cher Monsieur,

Votre très dévoué,
A. G., Secrétaire.

Résumé de l'allocution adressée aux mandarins et notables de Chang-hai par Kang-yi, grand visiteur de plusieurs provinces envoyé par l'impératrice.

« Il ne peut comprendre pourquoi les Chinois désirent ouvrir des écoles étrangères et des collèges. Ceux qui ont été élevés dans ces établissements, ont à peine appris 99 mots des langues d'Occident qu'ils deviennent des espions pour les barbares ; c'est abominable que les commerçants montrent une telle ardeur à soutenir de telles institutions. Kang-yn-wei, Liang-chi-chao et Liu-sia-shong (les réformateurs dont la tête a été mise à prix) sont les pires des Chinois et comme ils sont de Canton, les Cantonnais me sont odieux.

S'adressant aux militaires, il ajoute qu'on s'est mis dernièrement à former les troupes de terre et de mer à la manière des étrangers : on ne saurait commettre une plus lourde faute. Les hommes ne savent plus manier le sabre, la lance et le bouclier, et on les exerce à marcher au pas et à aller en rangs. Il est évident que ce qui est nécessaire à la guerre c'est le courage :

quand on force les gens à aller à un pas régulier, il n'y a plus de bravoure et c'est un danger pour l'armée.

Traduction libre du même discours. « Donnez-moi une forte somme ou je fais un rapport contre vous à la cour au sujet de vos écoles. 2e Point. Que les Cantonnais qui font le commerce ici me donnent une forte somme ou je es dénonce comme amis des réformateurs. 3e Point. Que les mandarins militaires... même refrain. »

C'est ainsi que se fait une inspection en Chine. Ainsi un mandarin est délégué pour inspecter les forts de Kiang-yin. Il prend un vapeur, s'arrête devant Kiang-yin. Les officiers viennent à bord, lui remettent tant de mille piastres, et il s'en va sans avoir mis pied à terre. De fait, que ferait-il à terre, n'ayant probablement jamais vu un canon de sa vie ?

ÉTATS-UNIS. — Deux nouvelles églises ont été construites par nos Pères, l'une à New-York, l'autre à Saint-Louis.

L'église St-Ignace, à New-York, bien qu'encore inachevée, est regardée actuellement comme la plus belle des États-Unis. Commencée en 1895, elle a été solennellement consacrée le 11 décembre 1898 par S. G. Monseigneur Corrigan, archevêque de New-York, en présence de S. Exc. Monseigneur Martinelli, délégué apostolique.

Le plan de l'église est celui de la basilique chrétienne des premiers siècles ; il offre de grandes analogies avec le plan de Saint-Paul-hors-les-murs. Le style est de la Renaissance italienne, fin du XVe siècle. Plus tard, une statue colossale de S. Ignace sera érigée entre les deux tours de la façade. Mais dès aujourd'hui les visiteurs affluent de toutes parts. Bâtie dans un quartier d'avenir, cette église attend un futur collège, « où l'on associera, selon la pensée des fondateurs, l'éducation libérale de la jeunesse avec la splendeur du culte catholique et le ministère de la parole divine ».

L'église St-François-Xavier, à Saint-Louis, commencée en 1889, a été consacrée en 1896 par S. G. Monseigneur Kain. Le terrain avait été acheté en 1867 en prévision de la future extension des quatiers Ouest de Saint-Louis. La première pierre fut bénite en 1884, en présence d'environ 50000 personnes. A l'intérieur on admire surtout le maître-autel et deux rangées de splendides colonnes en granit rouge du Missouri. On remarque aussi l'ingénieuse disposition des confessionnaux pris dans l'épaisseur du mur, et aménagés de façon que l'air puisse suffisamment être renouvelé.

La conférence des collèges. — Le 12 et le 13 avril a eu lieu à Chicago, sous la présidence de Monseigneur Conaty, la conférence des collèges catholiques.

Cinquante ou cinquante-deux collèges avaient répondu à l'invitation. La Province du Maryland avait envoyé les Pères Mullan, Whitney, Conway, Lehy, Doonan, Morgan, Hearn et Fox ; la Province du Missouri, les Pères

Hoeffer, Davling, Cassily et Krier ; la mission de Buffalo, les Pères Rockliff et Theis.

Voici quels furent les sujets des principaux rapports :

« Le collège catholique idéal; qu'y enseignerait-on? — Différents problèmes de l'éducation catholique dans nos besoins actuels. — Le collège catholique considéré comme préparation à la carrière des affaires. — Ce que le collège peut faire pour les écoles préparatoires. — Conditions d'admission au collège. — La conduite à tenir envers les collèges non catholiques et les universités, etc. »

La conférence, avant de se séparer, a fondé l' « Association des Collèges catholiques des États-Unis » et a fixé la date de la prochaine réunion au mercredi de Pâques 1900.

Plusieurs de nos Pères ont joué dans ce congrès un rôle important. En toute question leur avis semblait être d'un très grand poids. C'est à eux qu'on doit la retentissante résolution en faveur de la liberté de l'éducation. Un Père Lazariste disait à l'un des Nôtres en lui serrant énergiquement la main : « Les Jésuites dans ce congrès ont été un honneur pour l'Église catholique. » Un autre délégué disait aimablement que cette conférence semblait avoir été organisée pour la glorification des Jésuites.

Noviciat de Frédérick. — Une bibliothèque publique vient d'être fondée au noviciat de Frédérick, et a déjà grand succès auprès des habitants de la ville. La disposition matérielle du local, le classement des livres, — combinaison heureuse des deux systèmes le plus en faveur aux États-Unis, — une ingénieuse comptabilité des livres prêtés et rendus, tout semble assurer à cette œuvre naissante un bon fonctionnement et de prompts accroissements.

A l'occasion de la fête du R. P. Recteur, les Juvénistes ont donné une tragédie du P. Longhaye, Jean de Lavalette, traduite par eux-mêmes en vers blancs.

Observatoire de Cleveland. — Notre T R. P. général a daigné envoyer une lettre d'encouragement au P. Odenbach, directeur de l'Observatoire. Il y dit entre autres choses : « Equidem fateor me multum gaudere quod adnitimini, ut etiam in ista re majorem divinam gloriam, et bonum societatis existimationem provehatis. Quare id solum desidero, ut istis incoeptis et laboribus Dominus semper aspiret et faveat : eaque mente benedictionem R^ae V^ae amantissime impertior. »

Nos Pères dirigent actuellement 15 observatoires météorologiques : Manille, Zi-ka-wei, Stonyhurst, Jersey, La Havane, Malte, Rome, Kalosca, Calcutta, Ambohidempona (près Tananarive), Boroma, Burgos, La Guardia, Bulawayo, Cleveland.

FRANCE. — AISNE. — *École catholique d'Arts et Métiers.*
Lettre du R. P. Lacouture.

Mon Révérend Père,

P. C.

Le Révérend Père Provincial a suggéré à un des Pères d'Amiens, l'idée d'établir en faveur de l'École catholique d'Arts et Métiers, une souscription analogue aux collectes de la Propagation de la Foi et de la Ste-Enfance. Pour répondre à ce désir, nous avons fait imprimer une petite feuille, et nous prenons la liberté de vous en envoyer quelques exemplaires.

Ces petites souscriptions, en se multipliant, pourront fournir à l'École un sérieux appoint. Elles auront encore l'avantage d'intéresser à cette belle œuvre un grand nombre d'âmes généreuses, et de lui attirer ainsi les bénédictions célestes.

Nous espérons, mon Révérend Père, que votre zèle vous fera trouver le moyen de placer quelques-uns de ces billets.

La somme à percevoir n'est pas indiquée ; c'est au dizainier à la déterminer lui-même, suivant les milieux.

En union de vos prières et saints sacrifices.

Reverentiæ vestræ
Infimus in X° servus
A. Lacouture.

ANGERS. — Les tertiaires sont au nombre de 28 : sept pour la Province de Paris, neuf pour celle de Lyon, six pour celle de Champagne, un pour la Province de Rome, et cinq de la mission du Canada.

AMIENS. — Une « Ligue de Persévérance » a été fondée dans le but spécial de conserver pieux et purs les enfants ayant quitté l'école. Un second groupe, au sein de la même association, comprend encore les enfants qui fréquentent encore l'école. L'esprit de l'association est avant tout, aux termes des statuts, un esprit d'affirmation simple, franche et loyale de la foi et des sentiments catholiques, de persévérance chrétienne et de réaction contre le respect humain... C'est aussi un esprit de cordialité et de fraternité joyeuse dans une conduite régulière, dans la piété et l'amour de Jésus et de Marie.

(S'adresser au P. Léon Sœlin,
38, Chaussée Périgord, Amiens.)

ANGERS. — *Fondation de l'* « *Union régionale de l'Ouest* ».
(Extrait de la circulaire préparatoire.)

L'Association catholique de la Jeunesse française a été fondée en 1886, pour grouper la Jeunesse catholique de France, multiplier l'efficacité de son action et préparer pour l'avenir une génération de catholiques militants

étroitement unis. — Les moyens les plus propres à atteindre le but qu'elle se propose sont : la Piété, l'Étude, l'Action.

L'association catholique admet dans son sein tous les jeunes gens catholiques et français; elle se compose de membres isolés, de groupes locaux, diocésains et régionaux.

Plusieurs de nos amis nous ont demandé de fonder dans l'Ouest un groupe régional. — Pour déférer à leur désir, nous nous sommes adressés à l'autorité compétente, et c'est avec plaisir que nous portons aujourd'hui à votre connaissance la requête que nous avons adressée à Mgr l'Évêque d'Angers et la bienveillante réponse de Sa Grandeur.

Nous ne saurions insister longuement sur les avantages des groupes régionaux ni sur les moyens pratiques de les organiser ; et cependant, nous vous prions de vouloir bien considérer avec attention les quelques réflexions suivantes :

Les « Groupes régionaux » ou « Unions régionales » sont des associations particulières que forment entre eux les jeunes gens catholiques d'une région déterminée. — Le premier résultat obtenu est de rapprocher et d'unir par les liens de la plus franche, de la plus courtoise camaraderie des jeunes gens qui habitent non loin les uns des autres, mais qui trop souvent s'ignorent : d'exciter tout à la fois leur ferveur religieuse, leur amour du travail, leur zèle pour le bien en leur permettant de se prêter un mutuel concours, et de se donner la main pour l'action extérieure.

En même temps, ces Unions multiplient par tous les moyens possibles, les « effectifs » de l'Association. Tout spécialement, elles cherchent à s'affilier des jeunes gens dans les collèges, afin de les initier de bonne heure à la vie du jeune homme catholique, de leur montrer, au delà du collège, des frères aînés, chrétiens agissants et membres, comme eux, d'une armée catholique qui est « l'Association » ; de leur apprendre qu'il existe dans les milieux d'étudiants des Congrégations de la Sainte-Vierge, des confréries du Saint-Sacrement et de l'Adoration nocturne où leur piété pourra s'entretenir et même s'accroître, des Conférences littéraires et scientifiques, des cercles d'études religieuses et sociales qui satisferont leur intelligence, des œuvres nombreuses qui permettront à leur zèle de s'exercer : conférences de St-Vincent de Paul, œuvre de la Messe des Pauvres, de la bonne presse, des patronages, des conférences populaires et d'autres encore, destinées à opérer le rapprochement entre les classes de la société.

Enfin, les « Unions régionales » contribuent dans une certaine mesure à ce mouvement de décentralisation qui est partout désiré et elles sont la source d'une vie plus intense dans la province.

L' « Union régionale de l'Ouest », que nous désirons organiser, aurait donc pour résultat, en définitive, de nous rendre plus forts et plus nombreux et de donner à notre initiative provinciale toute liberté de se produire. — C'est

pourquoi nous demandons à tous les jeunes gens du Poitou, des Charentes, de la Vendée, de l'Anjou, de la Bretagne, de la Touraine et du Maine de s'unir pour former cette « Association régionale ».

Quant à l'organisation complète de notre groupement, nous ne saurions de prime abord — et à nous seuls — en déterminer les moindres détails. Notre désir serait d'en jeter les fondements de concert avec des délégués de tous les groupes. — Cependant, dès aujourd'hui, nous croyons pouvoir vous indiquer, comme moyens pratiques d'établir un contact effectif entre les jeunes catholiques de l'Ouest :

1° La création d'un Bulletin annuel, semestriel ou trimestriel qui pourrait, dans la suite, devenir plus fréquent et qui ferait connaître aux jeunes gens de la région, ce qui se fait autour d'eux, dans chaque ville, grande ou petite, et dans chaque groupe.

2° L'organisation annuelle d'un Congrès qui pourrait se tenir, à tour de rôle, dans les différents centres de la région.

3° Des Invitations amicales adressées par un groupe aux groupes voisins, à l'occasion d'une fête, d'une manifestation religieuse, d'une séance littéraire ou même artistique.

4° Le Concours gracieusement apporté par les différents groupes dans l'organisation d'une conférence ou d'une série de conférences populaires.

5° Des Visites, aussi nombreuses que possibles, de jeunes à jeunes.

La requête suivante a été présentée à Mgr l'Évêque d'Angers.

MONSEIGNEUR,

Membres de l'Association catholique de la Jeunesse française et élèves de l'Université catholique d'Angers, nous avons l'honneur de soumettre à Votre Grandeur, un projet qui nous a été inspiré par le désir de nous rendre utiles à la religion et à notre pays.

Soumis d'esprit et de cœur aux enseignements du Souverain Pontife et, considérant avant tout et par-dessus toute chose, les intérêts catholiques, nous voulons travailler de tout notre pouvoir à l'union parfaite des forces catholiques en France.

Pour arriver à ce but, nous avons l'intention de grouper les jeunes gens catholiques de l'Ouest et de former, avec leur concours, une « Union régionale » dont l'Université d'Angers serait le centre.

Bien décidés à suivre dans nos travaux la direction de Nos Seigneurs les Évêques, nous sollicitons pour notre entreprise, la haute approbation de Votre Grandeur et nous vous prions instamment de bénir nos efforts.

Daignez agréer, Monseigneur, l'assurance du très profond respect de vos fils soumis et reconnaissants :

Signé : Le Bureau provisoire de l'union régionale.

Sa Grandeur Mgr l'Évêque d'Angers a daigné répondre :

L'Évêque d'Angers s'associe, sans réserve, à la généreuse pensée des étudiants des Facultés catholiques de l'Ouest et se plaît à recommander à la faveur de ses vénérés Collègues de l'Union régionale, leur projet.

Avec le concours de NN. SS. les Évêques et la bénédiction de Dieu, il portera de bons fruits. ✠ Louis, Év. d'Angers.

REIMS. — Le collège St-Joseph a fêté cette année le 25e anniversaire de sa fondation. L'éclat de la cérémonie et la fraternelle cordialité des anciens ont été fort remarquables. La fibre religieuse et patriotique, déjà fort remuée la veille à la représentation du *Fils de Ganelon*, a vibré bruyamment quand, dans son toast, le R. P. a fait le dénombrement des 50 prêtres ou religieux, 30 médecins ou pharmaciens, 60 hommes de loi, 60 sous-officiers, 120 officiers (applaudissements interminables), etc. déjà sortis du collège. Grand succès également le soir pour ces graves pères de famille, qui, après les plus jeunes, ont voulu, à leur tour, prendre part au concours d'échasses et de chars : une magnifique ovation a été faite au drapeau du Sacré-Cœur porté par un officier, des soldats en activité, dont un jésuite de la province de Paris (1), le traînant en triomphe et la fanfare jouant au drapeau. Tous se sont séparés charmés ; on en augure grand bien pour l'association des anciens élèves.

HOLLANDE. — Nos Pères d'Amsterdam viennent d'acheter une grande maison, ancien lieu de réunion des socialistes. En attendant la nouvelle église qui va subvenir aux besoins des catholiques de ce quartier d'Amsterdam, la Sainte Messe se dit dans la salle de réunions où se proféraient jadis des blasphèmes.

INDES. — *Conférences religieuses au Collège Saint-Louis de Gonzague, Mangalore.*

Désireux de faire, directement, autant que le permettent les circonstances, un peu de bien aux païens qui fréquentent le cours supérieur du collège Saint-Louis de Gonzague, les supérieurs avaient confié au P. Bartoli le soin de donner à ses païens un cours de « Religion naturelle » et « d'Éthique », une fois par semaine, à l'heure où, dans une autre classe, les catholiques assistent au catéchisme. Les élèves accueillirent cette proposition avec enthousiasme.

Le P. Bartoli, voulant faire faire un pas à la conversion de cet immense Mangalore, prépara une série de conférences publiques sur la « Religion Naturelle » destinées à préparer le terrain pour une seconde série sur la « Religion Révélée ». Le R. P. Fracchetti, Recteur du Collège, y invita les principaux Hindous de Mangalore par une lettre qui finissait ainsi :

1. F. A. Pitard.

« La Religion étant un sujet de la plus haute importance pour tout homme qui pense bien, j'ai confiance que vous voudrez honorer de votre présence cette suite de conférences, et que vous aurez de plus la gracieuseté d'inviter les autres Hindous de votre connaissance qui vous sembleraient devoir goûter ce genre de sujets et en être intéressés.

Avec toute l'estime

de votre Seigneurie,
E. Fracchetti, S. J.

Voici l'ordre des sujets traités : La Religion primitive du genre humain. — Dieu, être intelligent. — Dieu, être personnel. — Les perfections divines. — Origine de l'univers. — La création *a nihilo*. — Origine et nature de l'homme. — Destinée de l'homme. — L'éternelle félicité du ciel. — La transmission des âmes. — La divine Providence.

« Aux deux premières conférences, dit une lettre du P. Coelho, 80 païens et 100 catholiques étaient présents. Le résultat dépend maintenant surtout de la prière, sans laquelle l'intelligence des païens pourra bien être éclairée, sans que leur cœur soit ébranlé. »

(Lettres édifiantes de la Province de Venise.)

ITALIE. — Le nouveau collège de Lecce est sans contredit le plus beau de la province de Naples. Situé dans le quartier le plus sain de la ville, il est entouré d'un grand jardin où abondent citronniers et orangers. Bien que le bâtiment ne comporte que deux étages, il mesure environ 40 pieds de haut et 200 pieds environ en longueur et en largeur.

La chapelle du collège renferme le corps du Bienheureux Realino, apôtre et patron de la cité. Ce n'est pas sans peine que le R. P. Recteur a pu obtenir ce dépôt précieux. Les restes du Bienheureux étaient ensevelis dans l'ancienne église de la Compagnie, et ceux qui ont actuellement le soin de cette église, ne voulaient pas se priver de ces reliques vénérables. On eut recours à Rome, et Rome trancha la question en faveur des Frères du nouveau Bienheureux.

(Lettres édifiantes de la Province de Venise.)

MEXIQUE. — Pendant le Carême, les exercices spirituels ont été donnés à Mexico, dans l'église Saint-François de Borgia, à quinze cents messieurs, puis à deux mille dames. Les enfants, au nombre d'environ quatre cents, ont eu aussi leurs exercices dans l'église du Sacré-Cœur.

Un autre fait bien consolant est l'ouverture du nouveau collège Saint-François de Borgia, à Mexico. Un certain nombre d'habitants s'étaient entendus pour acquérir à la Compagnie un immeuble destiné à cet usage.

Au nombre des bienfaiteurs qui se sont employés à cette œuvre, il convient de citer en première ligne S. G. Monseigneur Prosper Marie Alarcon, archevêque de Mexico.

PHILIPPINES. — Nos Pères, durant la dernière révolte des Philippines, ont offert leur église Sainte-Anne et l'école normale, pour les soldats espagnols. La Compagnie a travaillé de 1655 à 1663, de 1719 à la suppression, de 1865 à 1895, à la conquête spirituelle de Mindanao.

L'œuvre de nos Pères peut se résumer ainsi : 37 missions, 380 villages et réductions, Pendant la seule année 1895 : 15705 baptêmes, 2874 mariages, 6613 funérailles, 6264 baptêmes d'infidèles, enfin la direction spirituelle de 214,296 âmes.

Du P. Conrath.

Manille, le 8 octobre 1899.

Nous avions eu dans la mission cette année de telles inondations que nous fûmes forcés de quitter la place. Si les gens avaient reçu le christianisme sérieusement, le Très Rév. Père ne les aurait pas privés des Nôtres ; mais comme ils jouaient avec la grâce offerte à eux pendant tant d'années, la Mission a été fermée *(closed)* le 21 juin. Pour le présent, je reste ici pour les besoins des soldats américains parmi lesquels il y a un grand nombre de catholiques. Je fais des visites aux hôpitaux, aux prisons ; tous les dimanches j'ai un sermon en anglais à donner ; je confesse, j'étudie l'anglais et l'espagnol, si j'ai du temps libre. Voilà, mon Révérend et bien cher Père, mon champ de travail. Je n'en désire jamais de meilleur.

SUISSE. — *Le culte du B^x^ Pierre Canisius.*

Un bulletin mensuel a été récemment fondé à Fribourg pour propager la dévotion au bienheureux Canisius et la connaissance de ses œuvres. Ce sera un souvenir du troisième centenaire de la mort du Bienheureux.

L'édition française porte le titre d'*Annales du B. P. Canisius*, l'édition allemande celui de *Canisiusstimmen.*

Le but de ces annales, approuvé par le Saint-Père et par nombre d'évêques, de Suisse ou d'Allemagne, est de propager encore plus la dévotion au Bienheureux parmi le peuple, de remettre en honneur ses ouvrages, de contribuer ainsi à sa canonisation et à son élévation au rang de Docteur de l'Église Universelle. Bien que son troisième centenaire ait été célébré avec plus d'enthousiasme dans les contrées qui ont vu ses travaux, l'Église tout entière a pris part au triomphe de celui, auquel un de ses contemporains, Baronius, n'hésitait pas à appliquer les paroles de S. Paul : « Cujus laus est in Evangelio per omnes Ecclesias. »

(Woodstock Letters.)

Le P. Otto Braunsperger dans son ouvrage monumental *Beati Petri Canisii epistolæ et acta*, discute, à la page 70, l'intéressante question de l'orthographe du nom de notre Bienheureux. Dans la plus ancienne lettre de lui qui existe, lettre écrite à sa sœur, il signe Pierre Kanys. Dans les

documents contemporains la première lettre de son nom de famille est orthographiée diversement: Kanys, Kanisius, Canis, Canisius, Kanis, Kaniss, Kannees. Le P. Polanco, dans un document officiel, écrit Chanisius. Le P. Braunsperger, à cette occasion, discute l'opinion longtemps prédominante selon laquelle le véritable nom serait « de Hond » ou « de Honde », et il déclare que cette assertion n'a jamais été prouvée. Dans tous les documents du XV^e^ et du XVI^e^ siècle sur cette famille, on ne trouve pas le nom de Hond. Toutefois, il conclut que par la suite le nom de la famille aurait pu être Hundt ou plutôt Hondt.

(Lettres de la Province de Venise.)

Publications nouvelles.

Atlas du haut Yang-Tse de I-tchang-fou à Ping-chan-hien.

Levé (novembre 1897-mars 1898) et dessiné par le R. P. S. Chevalier, S. J.

Cet atlas en voie d'impression contiendra le cours du Yang-tse depuis I-tchang-fou, terminus actuel de la navigation à vapeur, jusqu'à Ping-chan-hien, première ville au delà de Suei-tcheou-fou et terminus de la navigation par jonques. Le tracé fait au 25 millième d'après un levé à la boussole, s'appuie comme base sur de nombreuses déterminations de longitudes et de latitudes. Il n'a pas la prétention d'être d'un travail parfait, mais un progrès notable sur les tracés précédents tant pour l'exactitude que pour l'abondance des détails. Les nombreux sondages faits aux basses eaux et l'indication de toutes les roches qui émergent à cette époque, en feront un auxiliaire précieux pour la navigation. L'atlas comprendra environ 65 cartes de 50 c. m. sur 40 c. m. — Voir comme modèle la planche V contenue dans l'opuscule : *La navigation à vapeur sur le haut Yang-tse.* Une brochure in-4° illustrée sera jointe à l'atlas et contiendra, avec les détails des observations astronomiques, magnétiques et météorologiques faites durant le voyage, un exposé de la méthode suivie dans le levé et le tracé des cartes et un court récit du voyage, moins destiné à raconter des incidents sans importance ni intérêt qu'à expliquer et compléter les cartes par quelques notes, dessins, croquis, ou silhouettes et tous renseignements utiles qui n'auraient pas pu trouver place dans l'atlas.

L'ouvrage entier coûtera 16 taëls.

Les souscripteurs qui expédieront avant le 1^er^ août prochain la somme de 12 taëls recevront l'ouvrage en fascicules ; dont le premier paraîtra en août.

Adresser les souscriptions à l'auteur

Révérend Père S. Chevalier,
Observatoire de Zi-ka-wei, près Shang-hai, Chine.

La navigation à vapeur sur le Haut-Tse. 1 vol. in-4°, 13 pages, 4 cartes hors texte. Prix : 1 taël.

Christian Éducation in the Dark Ages, par le P. Eugène Magevny, S. J. Cathedral Library Association, New-York, pp. 60.

Ce petit livre appartient à la collection intitulée *Pedagogical Truth Library*, dont le but est de montrer le rôle joué par l'Église et par les maîtres catholiques dans le développement de la saine éducation.

Sous ce titre *Questions on Religion*, le P. L. N. Schlechter, S. J., a publié une série de conférences sur l'Église. Son but est, tout en évitant les termes trop techniques, d'apporter à l'esprit la lumière, et de mettre les grandes questions dans un langage accessible à tous lecteurs. Il n'élude jamais aucune question sous prétexte qu'elle est trop difficile, mais il s'efforce de la rendre aussi claire que possible.

(Woodstock Letters.)

Noces on a History of Auricular Confession or H. C. Lea's Account of the Power of the Keys in the Early Church, by Father Casey. John J. Mac Vey 39 N. 13th Street, Philadelphia, Pennsylvania.

Ce petit livre réalise le tour de force, jusqu'ici jugé impossible, de répondre en moins de six volumes in-8° à l'ouvrage de M. Lea. D'une utilité plus générale encore, il peut servir à ceux qui étudient les questions connexes, et à ceux qui veulent avoir sous la main une preuve convaincante que les Protestants travestissent la primitive église dans leurs ouvrages.

(Woodstock Lettres.)

Natural Law and Legal Practice, par le P. Holaind, professeur de morale et de Droit naturel à l'Université de Georgetown, chez Benziger.

Un patron des étudiants. Panégyrique du B^x^ Edmond Campion, par le P. J. P. Quirk. 81 pages. New-York. Apostolat de la Prière.

Où allons-nous ? Étude sur la vie future, par le P. D. Lodiel, S. J. 1 vol. in-16 de 206 pages. Broché : 0,75, port 0,20. Paris, 8, rue François I^er^.

Bibliothèque des Enfants de Marie, ou Catalogue de livres choisis pour une personne vivant dans le monde, par le P. de Bénazé, S. J. Victor Retaux, 82, rue Bonaparte.

Ce catalogue peut également fournir de précieuses indications pour les bibliothèques de collèges, de cercles, de patronages. Les matières sont distribuées dans l'ordre suivant : Théologie, Sciences et Arts, Belles-Lettres, Histoire et Géographie, Revues et Journaux, Propagande.

Exhortationes domesticæ Venerabilis Servi Dei Cardinalis Roberti Bellarmini, ex codice authographo Bibliothecæ Rosianæ, S. J. Bruxelles, rue des Ursulines, 14. 3,50 fr.

Le V. P. Nicolas Lancicius disait que ces exhortations de Bellarmin

l'avaient toujours extraordinairement enflammé d'amour pour la vertu et de haine pour ses imperfections.

Kritik und Antikritik,in Sachen meiner Geschichte des deutschen Volkes, von Emil MICHAEL, S. J. Herder, Freiburg im Breisgau. 60 Pf.

Jesuiten-Fabeln. Ein Beitrag zur Culturgeschichte, von Bernhard DUHR, S. J. Herder. M. 7,20.

Der Teufel im Lichte der Glaubensquellen gekennzeichnet, von M. FRAGEN, S. J. avec approbation de S. G. Mgr l'Archevêque de Fribourg. Herder. ... ... 90 Pf.

Heinrich II der Heilige. Ein Lebensbild von A. ZIMMERMAN, S. J. In-8°. M. 1,20. Herder.

Bischof von Ketteler (1811-1877). Eine geschichtliche Darstellung von Otto PFULF, S. J. 3 vol. avec 3 héliogr. 1899, gr. in-8°. M. 4.

Carte de la Mission du Tcheu-Li S. E., par le P. L. CARREZ, S. J. Paris, Barrère, Maison Andriveau Goujon, 4,rue du Bac, 10 fr.

Status des Maisons qui ont plus tard formé la Province de Champagne (1564-1616.)

Status des Maisons de Champagne de 1616 à 1628.

Prix de chaque volume 3 fr. (chez l'auteur) ; — 4 fr. chez l'éditeur (M. Thouilie, 3 rue d'Orfeuil, Châlons-sur-Marne.)

Un troisième volume (*1629 à 1639*) est en cours d'impression. S'adresser au R. P. L. Carrez, Châlons-sur-Marne, 14, rue Sainte-Marguerite.

— Nos Pères du Tché-ly S.-E. viennent d'imprimer un livre chinois « *Jesou Tchang-Kios* » (*Vraie Religion de Jésus*), préparé par le P. Gatellier et publié après la mort de ce dernier par le P. Siao. L'ouvrage est contre les protestants ; il est écrit en forme de dialogue entre un catholique et un protestant Il est en vente à Tousaw ; son prix est de 0,21.

La seconde Série du *Ménologe de l'Assistance de Germanie* vient d'être terminée. Elle comprend les Provinces d'Angleterre, de Flandre-Belgique, Gaule-Belgique, Lithuanie et Pologne, et forme 2 vol. in-4°, pp. VII-638 et 641.

Elle fait suite à la première Série, parue l'année dernière, et comprenant les Provinces d'Autriche, de Bohême, Haute-Allemagne, Haut et Bas-Rhin; 2 vol. in-4°, pp. XIII-567 et 537.

La table alphabétique générale des Pères et Frères dont l'éloge figure au cours du Ménologe entier de l'Assistance, termine le dernier volume de cette seconde Série.

Le *Ménologe de l'Assistance d'Espagne*, le seul qui reste à publier est en préparation.

APPENDICES.

I. — Une pièce de vers du P. de Bengy.

Lettre du P. P. Pouplard.

Mon Révérend Père,

P. C.

Je vous envoie copie d'une petite pièce de vers,composée,il y a 51 ans,par un jeune scholastique de la Compagnie de Jésus renouvelant ses vœux.

L'auteur entrevoyait-il l'avenir, avait-il l'intuition des massacres de la rue Haxo en 1871 ? Assurément non, mais il savait ce que doit attendre de l'enfer et de ses suppôts quiconque s'est enrôlé sous la bannière de Jésus-Christ ; et dans son *Dialogue entre un impie et un élu de Dieu*, il révèle les saintes énergies du futur martyr.

Il me semble, mon R. Père, qu'à l'heure présente où les sectaires s'agitent, il doit y avoir une grâce spéciale attachée à la lecture du *Dialogue* que je vous adresse. Certains jeunes gens, que Dieu appelle à la vie d'immolation et de sacrifice, trouveront, j'en suis sûr, dans les réponses de *l'Élu* une lumière et un encouragement... quant à nous, prêtres, religieux, nous savons bien ce que la haine des Loges nous prépare... Ces braves, toujours forts quand il s'agit de fouler aux pieds un crucifix ou d'assiéger un couvent, sont prêts à renouveler les monstrueuses tueries de la rue Haxo et de la Roquette. Soit ! Mais nouveaux élus pour le martyre, *marchant la tête haute toujours et le cœur au large* comme le Père Anatole de Bengy, nous redirons avec le même Père :

« Joyeux je baiserai la palme de Martyre..... Je volerai sans crainte au « devant de la mort... et avec le P. Olivaint son compagnon à la rue Haxo : « *Qu'est-ce donc pour un Jésuite qui sacrifie son cœur tous les jours, que d'avoir « à donner une fois sa tête ?* » Que le divin Sauveur nous accorde cette grâce.

Tout vôtre in SS. Corde Jesu,
P. Pouplard.

L'ÉPREUVE.

Dialogue entre un impie et un élu de Dieu.

L'impie.

Jeune ami, viens sourire aux charmes de nos fêtes :
Viens, les fleurs s'uniront pour ombrager nos têtes ;
Viens au monde, au plaisir consacre ton printemps.

L'élu.

Un autre que le monde a reçu mes serments.
Je veux suivre au combat la noble Compagnie
Qui d'un Dieu mis en croix adore la folie,
Et du Nom de Jésus décore son drapeau.

L'IMPIE.

N'être qu'à son aurore et chercher un tombeau ?...
Ainsi tu vas couler tes jours dans la misère !
Lorsqu'à tes yeux s'offrait une noble carrière,
Tu vas charger d'ennuis, de dégoûts, de douleurs
Un front que le plaisir voulait ceindre de fleurs ?

L'ÉLU.

Mieux que toi je connais le prix des douces flammes
Dont l'amour de Jésus sait pénétrer nos âmes.
Le servir et l'aimer, c'est le Ciel ici-bas...
Et si parfois l'épine ensanglante nos pas,
Si parfois de nos yeux on voit couler des larmes,
Ces larmes et ce sang pour nous ont plus de charmes
Qu'un bonheur passager, que des plaisirs trompeurs,
Que d'un monde insensé les perfides douceurs.

L'IMPIE.

Mais imprudent, sais-tu ce qui pour vous s'apprête ?...
Bientôt vous n'aurez plus où reposer la tête.
Les peuples réveillant dans un juste courroux
Les transports de la haine excités contre vous,
Vont chasser de leurs murs cette troupe d'esclaves
Qui met à leur bonheur de coupables entraves.

L'ÉLU.

Le jour de la souffrance est le plus beaux des jours,
Lorsqu'on a fait serment d'être à Dieu pour toujours...
Sans appui, sans soutien, sans abri sur la terre,
Heureux de nos douleurs, fiers de notre misère,
Nous irons implorer le pain des malheureux ;
Et le soir, étendu sous la voûte des cieux,
Nous dirons : Dieu n'eut point où reposer la tête...
Imitons et prions...

L'IMPIE.

Tu braves la tempête ?...
Et si le peuple allait dans sa sombre fureur
D'un ignoble trépas vous préparer l'horreur,
Sans qu'on pût modérer sa rage et son délire ?...

L'ÉLU.

Joyeux, je baiserais la palme du martyre.

L'IMPIE.

Tu ne tremblerais point à l'aspect du bourreau ?

L'ÉLU.

Je jetterais les yeux sur le noble drapeau
Que j'ai promis de suivre au péril de ma vie.
J'y lirais les doux noms de Jésus, de Marie...
Dès lors, je volerais, en bénissant mon sort,
Je volerais sans crainte au devant de la mort.

L'IMPIE.

Si tel est ton désir, si telle est ta folie,
De ce zèle insensé si ton âme est remplie,
Va donc !... Je t'abandonne à ton sort malheureux.
Le mépris dans le cœur je te fais mes adieux
Et je livre ton nom à l'outrage, à la honte,
A la haine, aux fureurs que ton délire affronte...
D'un refus orgueilleux nous saurons nous venger !
Va, cours, prépare-toi pour l'heure du danger.

L'ÉLU.

Soyez béni, Seigneur ! Votre main tutélaire
Me ravit aux honneurs, aux plaisirs de la terre...
Mes liens sont brisés, je suis tout à mon Dieu !
Le monde m'a jeté son éternel adieu...
Avant de m'enrôler dans sa sainte milice,
Jésus m'a présenté son aimable calice ;
Il donna la victoire à mes premiers combats,
Vers des périls nouveaux, il guidera mes pas.
Puissé-je ainsi toujours lui demeurer fidèle
Et cueillir dans les Cieux une palme immortelle ! (1)

---

1. Le P. Anatole de Bengy né le 19 septembre 1824, entra dans la Compagnie de Jésus le 12 novembre 1845 et fut massacré à la rue Haxo le 26 mai 1871, avec les PP. Olivaint et Caubert. Le 24 mai les PP. Ducoudray et A. Clerc avaient été fusillés à la Roquette.

II. — La chaire de Bourdaloue tertiaire à Malzéville (près Nancy).

Lettre du P. Chérot au rédacteur des « Lettres de Jersey ».

Paris, 5 sept. 1899.

Mon Révérend et cher Père,

P. C.

Me trouvant à Nancy, l'un des derniers jours du mois d'août, j'en ai profité pour faire un pèlerinage historique à l'un des souvenirs les moins connus de Bourdaloue : la chaire de Malzéville, où il prêcha le carême de 1665.

Je franchis un premier pont qui sans doute n'existait pas alors, celui du canal, entre quais et ports, puis je longe les rails du tramway, autre nouveauté, qui va du Point-Central à Malzéville, et j'arrive sur le grand pont de Meurthe (XV^e^ siècle), après avoir passé par un îlot couvert de docks, de dépôts et de tanneries. Les tans envoient leur bonne odeur d'écorce moulue avec un bruit de tic-tac assourdissant ; le tramway, honteux de n'être pas encore à l'électricité, comme tous ses confrères de la ville depuis un an, se laisse traîner sans entrain par un cheval étique. La Meurthe est large, mais ses eaux sont basses et laissent affluer çà et là des bancs de verdure ou de sable, genre de la Loire aux Ponts-de-Cé. Pêcheurs à la ligne, laveuses en plein vent, gamins qui se baignent, badauds sur les rives. Le paysage serait joli vers le nord (en suivant la Meurthe), car les collines de gauche assez élevées, très boisées au sommet, sont semées de villas et de points de vue pittoresques sur les côtes : mais une énorme fabrique (acide sulfurique, je crois) obstrue le plus bel endroit de ses cheminées, de sa fumée, de ses montagnes de minerai et de déchets.

J'enfile, mélancolique, la rue Sadi-Carnot, et je parcours ce grand village suburbain de plus de 3000 âmes qui a tout le cachet d'un faubourg de cité, et point du tout l'air campagnard. De hautes maisons, comme au cœur de Nancy, mais sans luxe ; une seule rue bordée d'habitations bourgeoises plus élégantes. Une mairie sans aucun caractère ; un cimetière très bien tenu, quelques rares façades et balcons du XVIII^e^ siècle (l'âge du roi Stanislas). Je parcours tout cela sans intérêt et j'arrive devant l'église que ne précède aucune place.

Elle s'élève sur une terrasse de 19 marches que l'on gravit par un double escalier tournant, à droite et à gauche. La façade, avec sa porte unique du XVI^e^ siècle, style Renaissance, ses deux petites rosaces du XV^e^, mais toutes modernes peut-être, et ses doubles contreforts d'angle et de face, n'est à coup sûr pas élégante, et — c'est ici le contraire des maisons, — sent le village plus que la ville. Elle vient d'être complètement reblanchie ; cette robe de badigeon semble une toilette de paysanne. Près du chevet, à

droite, un petit clocher vieillot et grisonnant, sous son toit d'ardoise à quatre pans tout délabré, a mieux gardé sa physionomie d'autrefois. L'intérieur nouvellement restauré et orné de vitraux modernes, est flambant neuf ; mais le vieux mobilier, bancs de bois, boiseries du chœur, tribune, et, lâchons le grand mot, chaire de Bourdaloue, si toutefois elle est authentique, estompent ce premier effet de rajeunissement et ramènent vite à deux siècles en arrière.

Le plan est bizarre. Une large nef à cinq travées, flanquée de deux collatéraux étroits, comme j'en ai vu souvent dans les diocèses de l'Est, un avant-chœur puis un transept et enfin l'abside. En tête de chaque nef collatérale, un autel. Ces nefs seules ont des vitraux et éclairent tout l'édifice ; c'est-à-dire que les voûtes centrales ne sont pas plus élevées que les autres, ce qui est d'un aspect lourd et disgracieux. Mais rien n'est plus lorrain. Au XVIII^e^ siècle, même dans des églises tout d'un autre style, on continuait d'employer ce système. J'ai vu par exemple la magnifique église Saint-Jacques (autrefois Saint-Remi) élevée à Lunéville, par Stanislas, de 1730 à 1745, avec les plans de son architecte Héré. C'est une merveille de style rocaille avec son ornementation contournée mais élégante. Eh bien, on y retrouve les trois nefs à voûtes sur un même plan, les collatéraux seuls recevant quelque lumière.

Et la chaire ?

— Regardez-la devant vous, suspendue à l'angle formé par le mur de fond du bas-côté droit (épître) et le mur latéral de l'avant-chœur. Elle se compose d'une cuve à six pans, se dégradant au-dessous, grâce à un encorbellement à volutes terminé par un pendentif sculpté en manière de clé de voûte. Chaque panneau est séparé par une guirlande verticale de fleurs qui retombe gracieusement et semble bien fouillée. Un montant de même style relie la partie inférieure à l'abat-voix. Cette dernière pièce a son rebord dessiné en entablement et s'élève en formant une sorte de pyramide surmontée d'un pot-à-feu. A dire vrai je n'ai rien vu là qui soit du style Louis XIII ou Louis XIV. Les motifs de décoration me semblent plutôt du XVIII^e^ siècle, et tout l'ensemble fait songer à la chaire de Saint-Jacques à Lunéville. L'escalier, à rampe posée sur colonnes cannelées, est certainement tout moderne et sort d'un tour très rudimentaire. Contre cet escalier s'ouvre une porte qui conduit à la sacristie ou au clocher. Elle vient d'être ornée d'un encadrement en toile coloriée, imitation de fresque murale, qui porte à son fronton l'inscription suivante, en lettres noires ou dorées sur fond violet :

L'illustre
BOURDALOUE
à *(sic)* Prêché en cette chaire
l'Avent de 1655 et le Carême de 1656.

Ces deux dates sont fausses, ou, si vous le voulez, exactes à dix ans près, puisque Bourdaloue prêcha à Malzéville le Carême de 1665 et non pas celui de 1655. De plus il est vrai que le maire du village lui offrit une pièce de dix mesures du vin du crû pour qu'il donnât l'avent de la même année. Mais le 3e an était fini, et Bourdaloue s'en alla comme préfet au collège d'Eu (1).

Conclusion : Ne se fier aux inscriptions quelconques que sous bénéfice d'inventaire et réserve de critique.

En face, de l'autre côté de l'avant-chœur, une inscription analogue fait pendant. La voici :

Fresques du XVIe siècle
Découvertes en 1896
Restaurées en 1897.
M. l'Abbé Ch. Gentaire, curé,
M. Ch. Cournault
Président de la fabrique.
M. Ch. Odinet, maire,
M. G. Save, peintre.

Je suis heureux de saluer le nom de l'honorable maire. Il est à travers les âges, le digne successeur de celui qui vint apporter à la résidence un de ses meilleurs tonneaux de vin pour ravoir bientôt le même prédicateur. Mais revenons à ces fresques. Elles sont d'une touche molle et villageoise, non sans une certaine souplesse de contours et une réelle habileté de groupement qui témoigne d'un apprenti influencé par quelque maître de l'époque.

Voici les légendes inscrites au-dessous de ces fresques qui représentent une série de scènes de la Passion et de la Résurrection, du jardin de Gethsémani au jardin du sépulcre :

Comment Jésus prioit Dieu son père
Que sa volonté soit faite, non la sienne.

Je doute de cette première lecture, car les deux vers ne sont qu'assonancés, tandis que tous les suivants sont rimés.

Judas par trahison baisa
Le doux Jésus qui faire se laissa
Jesus fut à...Anne...mené...

(second vers et partie du premier illisibles).

Pilate craignant perdre son office
Condamna à mort Jésus par avarice.
Jésus par les Juifs fut batu
De coroyes et de verges, tout nud.

1. Voir le *Bourdaloue* du P. Lauras, t. I, p. 18 sq.

Jésus souffrit patiemment
De la couronne d'épines le tourment.

Ecce homo
Jésus par Pilate fut montré aux Juifs, comme
Il l'avoit flagellé, disant voicy l'homme.
Jésus..... vous qui portez
...si lourde croix pour nos péchez
(plusieurs mots effacés)
Jésus est descendu de la croix d'infâmie
Par Nicodème avec Joseph d'Arimathie.

Une statue complètement détruite par le ravage du temps a été remplacée ici par une composition moderne. Je la passe sous silence.

Ressuscita Jésus-Christ mort,
Au ciel, puissant seigneur, et fort.
Comme les Maries vinrent au tombeau,
Où elles trouvèrent un ange beau.
Dans le jardin Jésus vivant apparoist
A Magdelene qui bien le recognoit.

N'est-il pas singulier de penser qu'un siècle seulement, — et c'est pourtant la réalité, — sépare ces bégaiements poétiques, de la mâle prose de Bourdaloue ?

Mon seul but en vous envoyant ces simples notes d'excursionniste, est de montrer aux nôtres comment la mémoire du grand prédicateur est tenue en honneur, dans un des premiers endroits où il a passé en prêchant le bien. Ne pourrait-on pas s'inspirer un peu partout de l'exemple des braves gens de Malzéville ?

H. Chérot, S. J.

III. — Le Décret impérial du 15 mars en faveur des Catholiques et les pasteurs protestants.

(Écho de Chine du 14 septembre.)

Le *N. C. Daily News* n'a cessé de publier des correspondances de pasteurs protestants au sujet de ce décret. Et les flots d'encre ne font que commencer de couler, puisque ces messieurs ont la démangeaison d'écrire, de publier au grand jour leurs élucubrations et les pensées qui se précipitent en leurs esprits. De tout ce qui a paru dans les colonnes du *N. C. Daily News* à ce sujet, je ne veux retenir que les affirmations très solennelles des Rév. Pasteurs, W. Moule et A. Freter. A les en croire, on leur a offert spontanément de partager avec les missionnaires catholiques

(et même le gouvernement chinois serait anxieux de les voir accepter cette offre) les avantages de ce décret, ce qu'ils se sont bien gardés de faire, pour ne pas participer à un crime de lèse-majesté politique. Le Rév. W. E. Soothill, qui en effet a reçu du tao-tai de Wen-tcheou une copie de ce décret avec un post scriptum de ce mandarin, voudrait bien refuser, lui aussi. Mais moins aveugle que les autres, il voit que ce décret (qui a été donné d'une manière peu sage, d'après lui) a des avantages. D'un autre côté, ces messieurs ont pu lire, comme moi, les comptes-rendus de leurs confrères, réunis à Pei-tai-he au nord de Tien-tsin, près de Chan-hai-kouan, pour y passer l'été et voir dans le *N. C. Daily News* du 4 septembre qu'à la 4e session tenue le 19 août, ces messieurs ont adopté unanimement la résolution de leur comité : « Que cette conférence,sans désirer aucun rang officiel, mais en vue seulement de mettre toutes les églises sur le même pied, prient respectueusement les ministres d'Angleterre et d'Amérique d'obtenir pour les missionnaires protestants les mêmes privilèges dans les relations avec les mandarins pour l'arrangement des différends qui peuvent s'élever, que ceux qui viennent d'être accordés aux catholiques romains par édit impérial. » De ce vœu, je tire deux conclusions. Apprenez, messieurs, de la bouche des vôtres que ce décret a pour but, non point, de donner un rang politique aux missionnaires catholiques, comme vous vous acharnez à le crier si hautement sur tous les toits et à l'écrire si faussement dans tous les journaux, mais d'arrêter les relations forcées et inévitables des missionnaires et des mandarins en vue de régler les différends; inévitables aussi, entre les fidèles et les mandarins. Ces messieurs du Nord montrent en cela tout au moins un esprit large et de conciliation qui leur fait honneur. 2e conclusion. Les pasteurs protestants du Sud sont mieux partagés que ceux du Nord, puisque ces derniers sont obligés d'intercéder auprès de leurs Ministres pour obtenir des faveurs qui sont spontanément octroyées aux premiers. Et comme ils étaient nombreux à Pei-tai-ho, leur opinion n'en est que plus forte, mise en évidence avec celle de leurs confrères de la vallée de Yang-tse.

— Au Kiang-si, dans le Yao-tchéou-fou, les païens persécutent les catholiques en grand ; des chrétiens ont été tués, leurs maisons pillées et brûlées ; les missionnaires européens mis en fuite. Les ministres protestants affirment que c'est une vengeance du peuple opprimé (?) par les catholiques. Ce qui n'empêche pas que la mission protestante à Han-keou à l'entrée du lac Poyang ait été détruite et les RR. eux aussi mis en fuite. Il semble qu'il y a actuellement au Kiang-si de faux catholiques et de faux protestants. Un chinois aurait même osé se faire passer pour prêtre ; il a été saisi par les mandarins. Au Chan-tong les protestants et les catholiques sont également persécutés, pillés et maltraités par les sociétés secrètes, les « Boxeurs » et les « Grands Couteaux ». Ceux-ci ont assassiné le général de la préfecture

Ts'ao-tcheou, qui voyageait incognito accompagné de six hommes pour prendre des renseignements sur ces sociétés. Les ministres protestants du Siu-tcheou-fou, dit une lettre de Tsing-kiang-pou, ne peuvent quitter les villes de ces régions parce qu'il leur faudrait construire à la campagne des forts comme les catholiques pour se défendre des brigands.

IV. — Tendances diverses.

Extrait des « Nouvelles de Chine ».

SUR la route de Canton à Pékin, la première ville que l'on rencontre dans le Kiang-si, après avoir quitté la province de Canton, est la ville de Kang-tcheou-fou. Il y a une centaine d'années, dans la persécution du christianisme par Kia-tsing, les mandarins de Kang-tcheou, pour empêcher les missionnaires de passer par leur ville, avaient fait graver des croix sur les pierres de dallage des 4 portes de la ville. Dernièrement seulement Mgr Coqset a réussi à faire enlever ces croix par les autorités locales.

A Hang-tcheou, capitale de Tché-kiang, il y a encore actuellement auprès de l'église de nos anciens Pères, rendue au culte catholique depuis plus de 30 ans, une inscription chinoise, injurieuse pour la religion, gravée sur la pierre. Les missionnaires catholiques n'ont pas encore pu la faire enlever.

Au Japon, le gouvernement japonais n'a pas voulu reconnaître dans le principe la franc-maçonnerie parce que c'était une société secrète, indépendante du gouvernement. Mais la secte a réussi cependant à se faire légaliser comme société de bienfaisance.

Le 28 septembre, l'Impératrice, au nom de l'Empereur, a publié un décret ordonnant l'explication au peuple du Saint-Édit de « Kang-hi » commenté par son fils l'Empereur « Yeng-tchang ». La septième maxime de l'Édit est contre les doctrines hétérodoxes, et dans le commentaire impérial la religion catholique est appelée hétérodoxe (pou-king). Le journal anglais de Chang-hai, le *Daily News*, parlant de ce nouveau décret, dit qu'il ne croit pas qu'il y ait là une intention de faire tort au christianisme ; seulement c'est une nouvelle preuve pour lui du chaos où le gouvernement chinois est tombé depuis l'usurpation du trône par l'Impératrice-douairière.

Le passage du Commissaire impérial, Kang-y, à Nankin, a donné le coup de la mort aux institutions progressistes déjà très en faveur. Il a prêché l'attachement aux usages nationaux, aux vieilles doctrines et aux vieilles armes ; traité publiquement de traîtres les mandarins qui, par leur coopération, serviraient la propagation des idées européennes ; puis, pour appuyer ces déclarations de principes d'exemples, il a supprimé lui-même en août deux des écoles européennes : celle des langues et une école militaire. Restaient les deux plus anciennes : celle de marine, tenue par les Anglais, celle de guerre tenue par les Allemands, qui avaient déjà 5 ans et ½ d'existence.

L'ambassadeur de l'Impératrice, Kang-y, n'osa pas y toucher. On les crut sauvées. Mais ceux qui étaient au courant des choses, comprirent que c'était faux. Ces cours de marine et de guerre durant trois ans, les engagements des maîtres européens prenaient évidemment fin aux mêmes dates, mieux valait donc laisser mourir ces écoles de leur bonne mort en se contentant de ne pas renouveler les contrats à la fin de cette année. C'est ce qui a été fait. Je voyais dans le *N. C. Daily News* ces jours-ci que l'on avait suivi le même système à Ou-tchang-fou dans la Hou-kouang. Une seconde destruction importante et visant aussi la colonie étrangère a été la suppression par Kang-y lui-même, en août, des deux préfectures de police de la ville et de la banlieue, deux services qui surveillaient une foule de corps de garde, échelonnées à très petites distances, dans les environs des résidences étrangères surtout, et donnaient une vraie impression de curiosité. Tous ces corps de garde sont maintenant déserts et livrés à des marchands de bric à brac.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie.

M. Alexis Décout recevra avec reconnaissance les numéros précédents des Lettres de Jersey *qu'on voudra bien lui renvoyer.*

Il pourra ainsi satisfaire plus facilement ceux qui désirent compléter leur collection.